

colorchecker CLASSIC



x-rite

mm



FACULTE DES LETTRES



ÉLOQUENCE  
FRANÇAISE  
M. NISARD  
PROFESSEUR

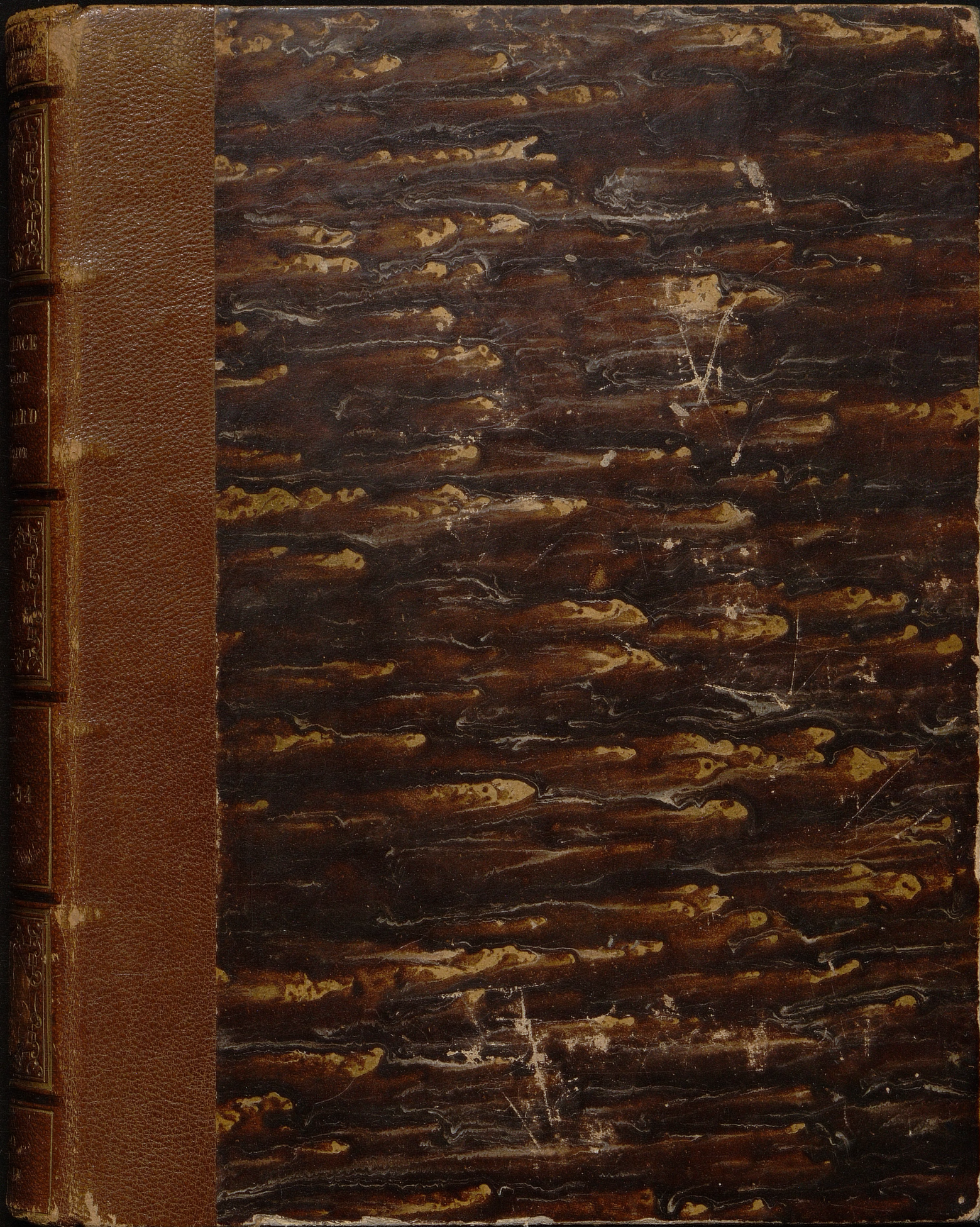


1855 - 54



ÉCOLE  
NORMALE











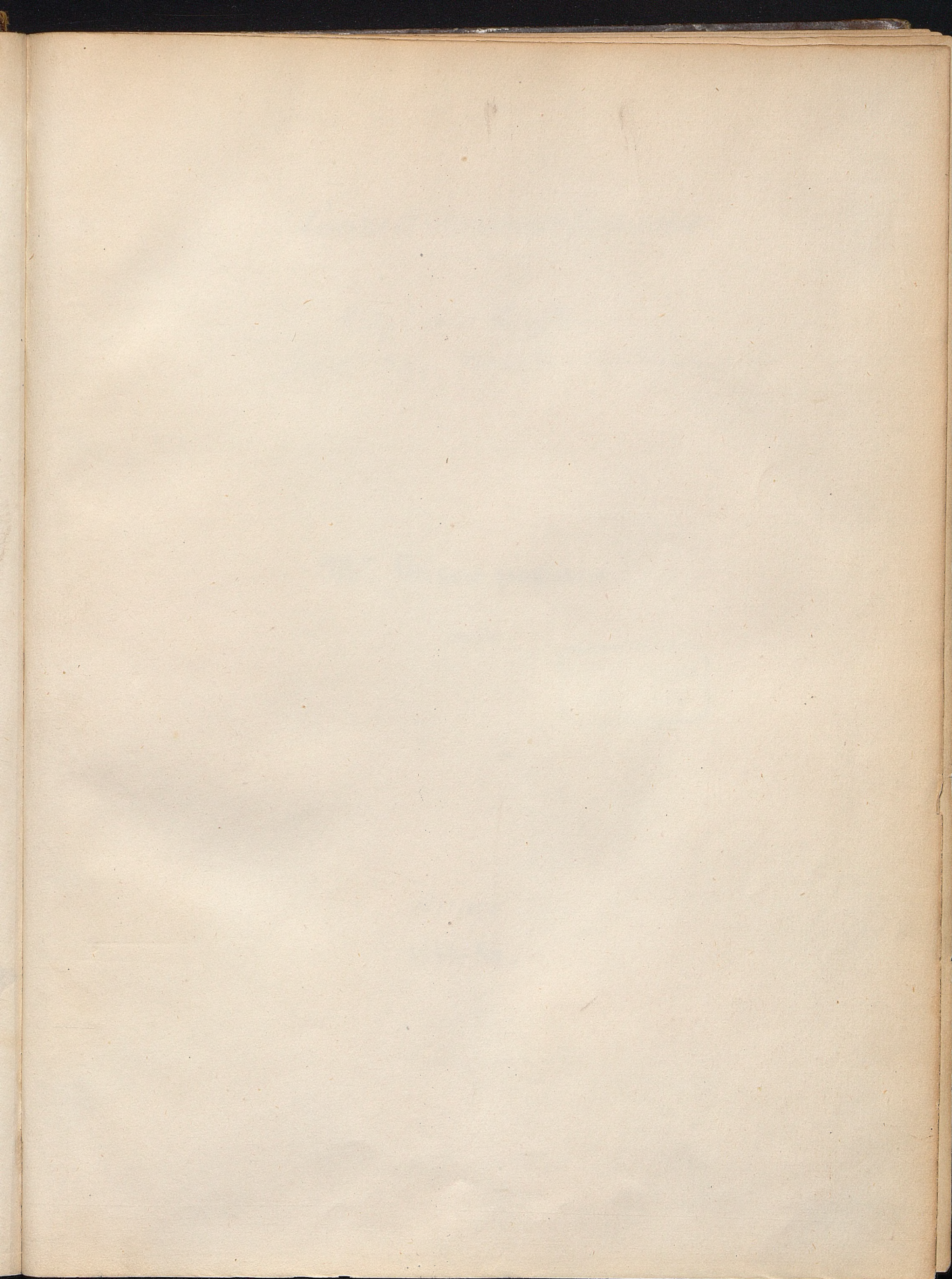




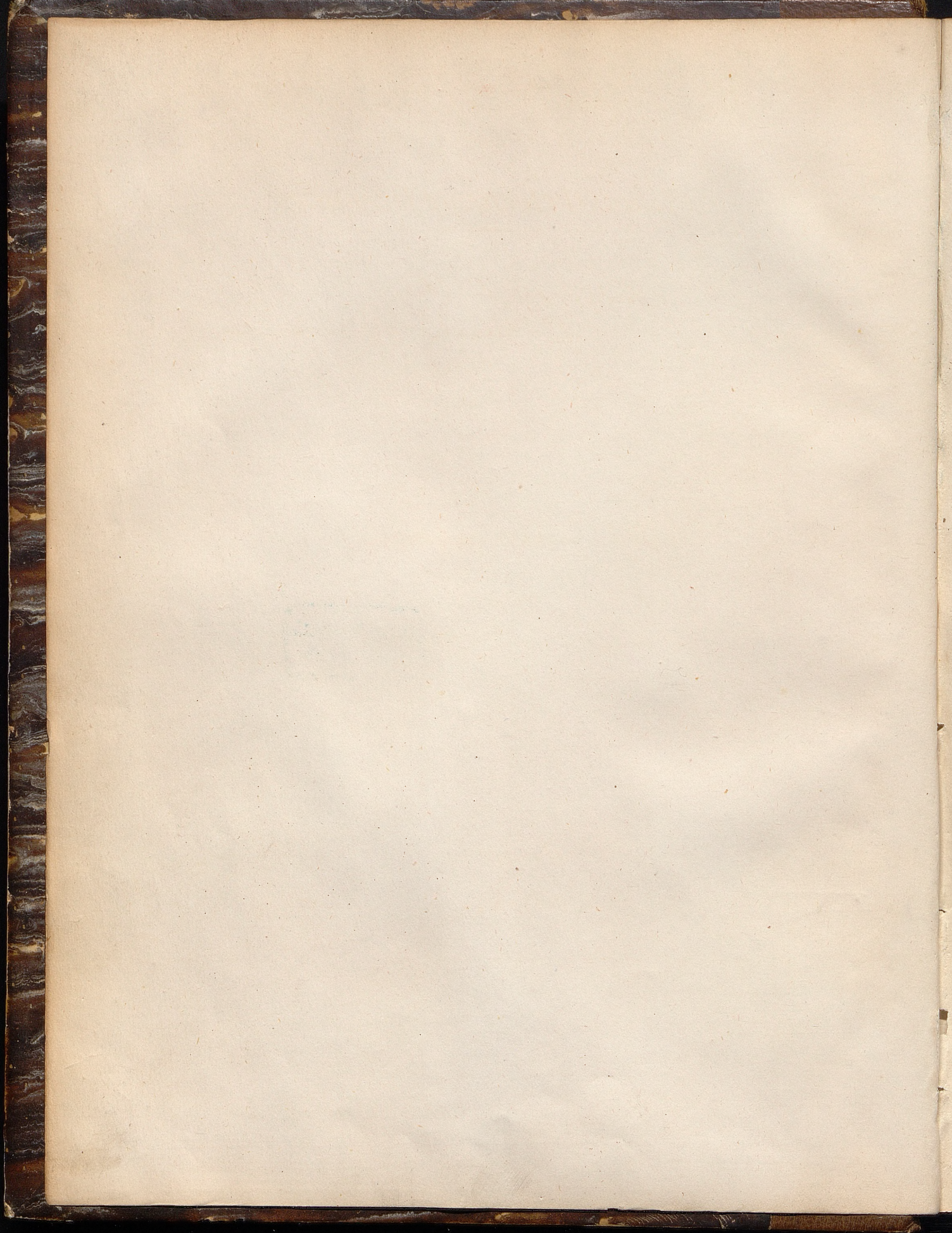
I. H. m. 6

40











~~I. H. m. 5<sup>a</sup>~~

Cours d'éloquence française.

Rédigé par les élèves  
de l'École Normale Supérieure

M<sup>r</sup>. Wisard, professeur.



Année

1853-54.



Ont rédigé le cours :

M. M.

Adria

Authoine

Bazin

de Benazé

Carriot

Charles

Grenier

Guillemot

Henry

Henzey

Hubert

Jarry

Klipffel

Lachelier.

Elus de troisième année.



Littérature française

ou

XVIII<sup>e</sup> siècle.

---







1<sup>re</sup> Leçon. (1)

---

Introduction.

---

(1) reproduite d'après le Journal De l'Instruction publique Du 23<sup>e</sup> x<sup>bre</sup> 1853.



1753

—

1754



## Introduction.

Messieurs,

Au moment de parler pour la première fois du haut de cette chaire redoutable, j'ai trop sujet d'être ému, pour que l'ous suspectiez de lieu commun le trouble que je sens. Accoutumé jusqu'alors à un petit nombre d'auditeurs, armé courageux de l'éloquence latine, malgré le peu de savoir du sujet et les imperfections du professeur, comment me verrais-je sans inquiétude en présence d'un auditoire si imposant ? Je n'y distinguerai pas d'ailleurs des auditeurs bienveillants et des auditeurs obligés ; car je n'ai pas le droit de croire que les premiers sont venus pour moi, et je ne veux pas croire que personne vienne de force à des leçons qui ont pour sujet les plus grands esprits des temps modernes et les plus grands noms de notre pays.

Cependant, Messieurs, votre accueil bienveillant me permet de le dire, ce n'est pas cette différence d'auditoire qui m'émue le plus ; c'est le souvenir du professeur illustre auquel j'ai l'honneur de succéder.



Il est vrai que depuis plus de vingt ans les affaires et la politique l'avaient enlevé à l'enseignement, et que le plus grand nombre d'entre vous n'a jamais entendu sa parole. Mais d'éclatants succès à d'autres tribunes, des livres excellents où il a recueilli et perfectionné ses leçons, la modestie d'habiles suppléants, ses disciples et ses amis, qui mettaient l'envie humaine à ce que l'on crût toujours vacante la chaire, qu'il remplissaient si bien; sans cesse de nouveaux écrits où l'on sent le brillant orateur de la Sorbonne, tout cela semble avoir prolongé jusqu'à ce jour l'écho de sa voix. Beaucoup s'en sont effrayés pour moi, même par bienveillance; personne, Messieurs, plus que moi-même.

C'est qu'il m'a été donné, dans ma jeunesse, d'entendre cette voix, et si l'amour des lettres pour les lettres elles-mêmes ne m'aurait préservé de cette inquiétude où il entre plus de vanité que de véritable estime pour l'homme auquel on succède, je ne me serais pas exposé à l'honneur de parler à cette même place d'où a parlé M<sup>r</sup>. Villemain. D'ailleurs, l'enseignement n'est pas un théâtre où il y a péril à paraître en scène après l'acteur favori. C'est un poste laborieux où l'on est tenu, non de surpasser le plus habile, mais d'égaliser le plus dévoué. Heureux sans doute celui qui



s'y fait applaudir ! Mais une juste faveur ne manque jamais à celui qui n'y peut apporter que le sentiment de son devoir et le désir ardent de se rendre utile.

C'est cette faveur, Messieurs, que je veux mériter, et je suis sûr de m'y donner tout d'abord un titre, en commençant ce cours par un éloge des services qu'a rendus aux lettres françaises l'enseignement de M<sup>r</sup> Villemain. Dans cette comparaison posée sur toute la suite de mes leçons, je me devais à moi-même de vous rappeler par quels heureux travaux mon illustre prédécesseur a fondé à la fois, dans cette chaire, une tradition comme professeur et une école comme critique.

Le fond d'un cours d'éloquence française est, j'ose le dire, la connaissance de l'antiquité classique et de notre dix-septième siècle. Connaissance en dir-assez. Qui connaît les anciens et notre grand siècle a trouvé, dans l'ordre des choses de l'esprit, son idéal, sa règle, et, s'il est professeur, son autorité. Je dirai où en était cette double connaissance, au moment où M<sup>r</sup> Villemain prit possession de son enseignement, et en quel état il devrait la laisser.

On admirait les anciens par imitation, par respect humain; on les lisait fort peu. Des études de collège, interrompues par la révolution, où



très distinctes par la gloire de l'Empire, y avaient mal préparé les esprits. Pour un ordre de connaissances dont le passé est la matière, le présent avait été tour à tour trop accablant ou trop grand. La partie du cours de La Harpe, où il est traité des anciens, donne la mesure exacte de ce qu'on en savait parmi les gens du métier et de ce qu'on en ignorait dans le public. C'est le morceau choisi, pas toujours compris, dans l'ignorance de l'ouvrage d'où il est tiré.

Quant au dix-septième siècle, s'il avait plus de lecteurs, il s'en fallait qu'il fût mis à son rang. Comment l'eût-on estimé ce qu'il vaut? Les anciens sont comme les introducteurs naturels à ses enquires beautés, et l'on connaissait à peine les anciens. De plus, la génération d'alors, soit par une sorte de piété d'héritier, soit par l'effet d'illusions aujourd'hui dissipées, confondait le dix-septième et le dix-huitième siècles dans la même admiration, tout en pratiquant plus volontiers celui dont elle était le plus pieux. On était loin de croire que de Racine à Voltaire, la tragédie eût fléchi. On s'en rapportait à La Harpe, en cela plus auteur de tragédies que critique, le quel, en formant un premier rang de Corneille, Racine et Voltaire, pensait se placer, ou se



placais sans y penser, en tête du second. De même, sur la foi de Voltaire, copiant plusieurs fois le Petit-Carême, on préférait la prose de Massillon à celle de Bossuet. La langue du dix-septième siècle paraissait trop périodique; on y voulait plus d'élégance et d'harmonie: on lui faisait un tort de ce qu'on n'était déjà plus assez attentif à la force du sens, assez pénétré de la vraie beauté des pensées, assez touché du fond des choses pour ne pas se soucier que l'oreille fût de moitié dans les plaines de l'esprit. J'en ai vu, jeune encore, plus d'un exemple; et comme ces exemples venaient d'habiles gens et de critiques accrédités, je me souviens d'en avoir été troublé dans les premières admirations que je devais à mes maîtres, et de m'être défié de l'instinct qui me faisait préférer à l'élégance du dix-huitième siècle la mâle liberté du dix-septième.

Il entraient d'ailleurs un peu de politique dans les opinions littéraires d'alors. Les partisans exclusifs de la liberté préféraient hautement le dix-huitième siècle, et répétaient avec Voltaire que le dix-septième avait les talents et le dix-huitième les lumières. C'était le temps où certains encyclopédistes se débitaient comme



des romans. De l'autre côté, les partisans de l'autorité personifiée dans l'ancienne monarchie défendaient l'art, le goût, la langue du dix-septième siècle comme faisant partie des institutions monarchiques, plutôt qu'à titre de vérités immortelles. Il manquait à l'une critique les raisons vives, les raisons neuves, et j'entends par là non les paradoxes, qui ne sont ni des raisons, ni des nouveautés, mais ces sens nouveaux que donnent en passant aux vérités éternelles les changements des sociétés, ces conformités nouvelles que le temps découvre entre les lectures intelligents et les livres, écrits pour ne pas périr. L'une foi au dix-septième siècle était loin d'ailleurs de les rendre hostiles aux écrivains du dix-huitième. Au fond, on préférait le premier pour politique, on lisait le second pour goût. Le dix-septième siècle, c'était la profession de foi publique : le dix-huitième était pour l'usage secret.

Celle était sur l'antiquité classique et sur le dix-septième siècle, notre antiquité à nous, le gros des opinions littéraires, quand M. l'illuminé ouvrit son Cours. Les premières leçons nous apprirent ce qu'il en fallait savoir et ce qu'il en fallait penser. Il parlait des anciens en homme qui n'avait pas quitté



leurs livres depuis le jour où un sentiment précoce  
 de leurs beautés, une vive intelligence de leur  
 langue, lui avaient fait connaître, avec les  
 premiers plaisirs de l'esprit, les premiers succès  
 du talent. Son admiration pour le dix-septième  
 siècle, préparée pour l'étude des anciens, était à  
 la fois savante et passionnée. On suivait, dans ses  
 belles leçons, la marche de l'esprit français, et  
 entre tous les grands écrivains on reconnaissait,  
 comme chez les charmantes sœurs dont parle  
 Virgile, dans une commune ressemblance de  
 grandeur, de simplicité et de naturel, des diffé-  
 rences de physionomie répondant aux faces di-  
 verses de la beauté littéraire. Le dix-septième  
 siècle était enfin distingué du dix-huitième,  
 mais la préférence pour le premier n'était  
 rien au second. M. Sillmain savait préférer  
 sans exclusion, et sa foi était libérale. C'est  
 non seulement une qualité personnelle éminente,  
 c'est aussi l'effet certain du commerce de chaque  
 jour avec le dix-septième siècle; on n'y peut  
 pas perfectionner son goût sans l'étendre, ni  
 admirer l'idéal sans s'intéresser à tout effort  
 généreux pour s'y élever, et à tout homme  
 de talent qui le tente.

La connaissance des anciens et de notre



dix-septième siècle n'est pas la seule chose qu'on  
 demande à la chaire d'éloquence française. Il  
 faut, de plus, qu'elle ait un avis sur les qualités  
 et les défauts qui nous sont venus des littératures  
 modernes, et qu'elle saine de rinor, dans une  
 réserve sévèrement gardée, ce qu'elle pense de la  
 littérature contemporaine. Bien des préjugés ren-  
 daient difficile cette partie de la tâche de M.  
 Lillienain. A l'égard des littératures modernes, les  
 uns en étaient au dédain de l'ignorance, les autres à  
 l'engouement de la mode. Ceux-ci ne voulaient pas  
 lire les auteurs étrangers, ceux-là prétendaient en  
 accabler les nôtres. La littérature contemporaine  
 était l'objet de préventions tout aussi fortes.  
 Beaucoup condamnaient au nom des morts qu'ils  
 lisaient trop peu, les vivants qu'ils ne lisaient pas.  
 Les bonnes opinions ne se défendaient pas par les  
 bonnes raisons. On invoquait trop volontiers la  
 tradition, l'autorité. Or, l'autorité, ce n'est  
 pas assez, surtout dans la république des lettres,  
 où pourtant elle n'est pas plus inutile qu'ailleurs,  
 mais où elle a plus besoin du libre assentiment  
 des esprits. On attaquait des théories précieuses avec  
 des règles contestées. Au lieu de faire aimer aux  
 novateurs les grands écrivains comme des modèles,  
 même pour le nouveau qu'ils cherchaient



on leur en faisait peur comme de maître jaloux de tout futur émule.

Sur ces deux points encore, M<sup>r</sup> Villemain nous enseigna ce qu'il fallait tenir pour vrai, et ce qui n'a pas cessé de l'être. Il nous faisait admirer les littératures modernes sans nous refroidir pour la nôtre. C'était un de ces voyages à l'étranger qui nous font aimer notre pays par de meilleures raisons. Il développait et perfectionnait en nous ce goût de comparaison par lequel nous sommes touchés de certaines beautés exotiques, tout en sentant bien que, transplantées sur notre sol, elles y seraient empruntées et sans grâce. Quant aux novateurs, il savait, dans des allusions transparentes, être juste envers eux, sans souffler dans leur voile déjà trop enflé; et il leur montrait que, loin de faire tort aux règles, ils en confirmaient l'autorité par tout ce qu'ils écrivaient d'heureux à l'insu de leurs théories.

La mesure parfaite avec laquelle il mêlait et tempérail, dans ses brillants tableaux, toutes ces nouveautés de la critique de notre siècle, lui fit un auditeur où se pressaient tous ceux qui avaient quelque préjugé à y laisser. Les admirateurs superficiels du dix-septième siècle, les partisans outrés que la politique faisait



au dix-huitième, ceux qui dédaignaient les littératures modernes comme ceux qui en étaient engoués, les adversaires comme les héros des innovations, tous battaient des mains à ces leçons; tous s'en allaient contents, non seulement du professeur, — c'était chose aisée, — mais d'eux-mêmes, pour avoir librement applaudi des paroles qui donnaient raison à leurs goûts en donnant tort à leurs préventions.

Cel fut l'effet de cette modération, que ceux qui n'avaient pas assez d'esprit pour s'y rendre, ou qui en avaient le succès, n'y voulurent voir qu'un calcul. Que M<sup>re</sup> Villemain se fut bien vite aperçu de ce que lui valait une qualité si aimable, et qu'il s'y encourageât pour les applaudissements qu'elle lui attirait, cela lui était bien permis. Il n'y a pas de morale qui nous défende de voir ce que nous rapportent nos vertus, prouvera que ce soit un moyen de nous y faire persévérer. Tous les profits ne sont pas toujours des calculs qui réussissent. M<sup>re</sup> Villemain dus sa popularité surtout à cette parfaite justice, l'impression dernière qui reste du grand éclat de ses Cours. Je comprends d'ailleurs qu'elle ait été suspecte à quelques personnes: la juste impatience ceux qui ne sont pas



capables de modération. Il y en eut qui reprochèrent à M<sup>r</sup>. Villemain de ne pas conclure, parce qu'il ne tranchait pas, et de n'avoir pas d'affection parce qu'il ne faisait pas d'exclusions. Il prenait plaisir à ne les pas contenter. De toutes les attributions du maître, il laissait volontiers à d'autres la férule.

On ne m'a rien laissé à dire sur la méthode même de son enseignement, sur cet art d'expliquer les ouvrages par le temps où ont vécu les auteurs, par leur caractère et leur vie, et d'entourer comme d'un riche encadrement historique chacun des portraits célèbres qui marquent la suite de nos Annales littéraires. M<sup>me</sup> de Staël, il est vrai, en avait eu une première vue, le jour où elle avait dit que la littérature est l'expression de la société. Mais le mot pouvait tromper, puisqu'il trompe encore; et pour l'art de l'appliquer, le modèle manquait. Les livres n'étaient guère jugés que comme des thèses: la critique ne nous y montrait rien au-delà de la main qui avait tenu la plume.

La Harpe s'était bien avisé un jour de s'en prendre aux écrivains et à leur temps de ce qu'il critiquait dans leurs ouvrages, mais ce procès violent fait à la philosophie du dix-



huitième siècle, dont il avait eu toutes les illusions, et cette manière fort peu chrétienne de se châtier de ses propres erreurs sur les épaules d'autrui, n'étaient guère plus propres à édifier M<sup>r</sup>. Villemain qu'à l'arrestation de la plus heureuse de ses aptitudes. Ce progrès et désormais cette tradition de la critique au dix-neuvième siècle est son ouvrage. Rien ne parut plus intéressant que ce mélange d'histoire générale, de biographies et de jugement critique, que cette étude alternative de la société et de l'écrivain, ton à ton échos l'un de l'autre, que cette critique qui tantôt peignait à grands traits une époque, et tantôt nous introduisait dans le cabinet de l'écrivain, et, ce qui est encore plus secret, dans son âme : admirable méthode qui nous rendait plus chères les œuvres du génie, en nous rendant familiers les hommes privilégiés auxquels nous les devons ! Nous y apprenions aussi quelle part nous avons, nous public, dans les destinées des livres qui se font de notre temps, et ce qu'une société qui se respecte ou qui se manque peut inspirer de beautés ou communiquer de défauts à ses écrivains.

Tous ces bons exemples, toutes ces grâces de l'enseignement de M<sup>r</sup>. Villemain ne sont pas seulement, Dieu merci ! des souvenirs.



Les leçons, revues avec ce soin que les orateurs anciens mettaient à recueillir leurs harangues, ont gardé tout ce que nous avons applaudi. Il s'y trouve même, parmi les choses préparées pour le jour, et celles qu'inspiraient au professeur la disposition de l'auditoire, la science, l'à-propos qu'il faut saisir même dans l'intérêt des vérités durables; il s'y trouve des beautés méditées auxquelles un air trop heureux pour n'être pas permis, a donné l'air libre et naturel d'inspirations oratoires. Aussi bien, qui peut nous dire que ces beautés ajoutées ne sont pas de la même heure que la leçon primitive, et que ce ne sont pas des pensées restées en route dans l'entraînement de la parole, et qui ont rejoint le corps du discours dans le travail de révision? Vous avez donc, Messieurs, tout ce que M<sup>r</sup>. Villemain a dit et tout ce qu'il avait dû dire; Vous avez le professeur et l'écrivain; il nous reste à nous, vos amis, et pour nous consoler de l'être, le souvenir de sa parole.

Pour cette partie de son enseignement, le geste qui peint, la voix pénétrante, le sérieux qui n'est jamais tendu, le familier qui n'abaisse pas l'enseignement, l'anecdote placée à-propos avec l'air d'être risquée,



l'art de soutenir l'attention en la soulageant, la diction  
 où, contrairement au proverbe, tout ce qui luit, c'est  
 l'or, M<sup>r</sup>. Villemain ne peut pas avoir de successeur.  
 Mais, pour le fond même de son enseignement, la  
 chaire n'a pas été vacante un seul jour depuis qu'il  
 en est descendu. Ses doctrines ne seraient pas fécondes,  
 si elles ne pourraient se passer de son talent. C'est  
 l'une véritable originalité de pouvoir être approfondies  
 et développées après lui. Il n'y a que les paradoses  
 qui fleurissent et qui meurent avec le talent d'  
 l'homme qui en a fait bruis quelque temps. Les  
 vérités ne livrent pas tous leurs trésors à l'esprit supe-  
 rieur qui les a exprimées le premier. Elles en tien-  
 nent en réserve pour quiconque sait les méditer  
 et les aime d'un sincère amour. Pendant dix-  
 huit ans, les doctrines de M<sup>r</sup>. Villemain ont  
 heureusement inspiré le savant et spirituel suppléant  
 qui a le dernier occupé cette chaire, et qui s'y  
 montrait maître habile en ne voulant être que  
 disciple fidèle. Avant lui, pendant deux années,  
 M<sup>r</sup>. Patin avait mis au service des mêmes doc-  
 trines ce profond savoir, cette finesse de goût, cette  
 grâce de langage, dans une exactitude irrépro-  
 chable, par les quels il sait conserver à la poésie  
 latine ses anciens amis et lui en faire de nouveaux.  
 J'ose à mon tour ce qu'ils ont osé; nous n'avons



pas remplacé M<sup>r</sup>. Villemain, nous l'aurions suivi.

De la tradition qu'il a laissée, faut-il tout continuer ? Ne vaut-il pas mieux, dans l'intérêt de l'enseignement, et pour proportionner la tâche du professeur à ses forces, faire choix d'une partie et s'y attacher ? Sur ce point, mon hésitation ne pourrait pas être longue. Mais quelle partie choisir, la méthode ou les doctrines ?

Il ne faut pas songer à imiter M<sup>r</sup>. Villemain dans sa méthode. C'est la partie de son enseignement qui aurait le plus besoin de lui. Il a emporté dans sa retraite le secret de faire de la critique littéraire une peinture des sociétés et une histoire morale de la nôtre. Mais cette partie de son héritage fut-elle moins lourde à soutenir, une raison impérieuse commanderait à son successeur de ne pas le tenter. Cette raison, ce serait le manque d'à-propos. Il y a des temps où, dans une sorte de satiété des doctrines, nous nous prenons d'une vive curiosité pour les faits ; il y en a d'autres où, dans la surabondance des faits, et l'espèce d'indifférence que produit inévitablement la curiosité satisfaite, il nous faut la réaction et comme le stimulant des doctrines. N'en sommes-nous pas arrivés là, Messieurs



et me serais-je trompé en pensant que, au temps où nous vivons, nous avons plus besoin de doctrines que de faits ?

Pendant de longues années, l'enseignement littéraire, par la méthode historique, a porté les meilleurs fruits. Il ne s'agissait de rien moins que de faire cesser l'ignorance sur les titres les plus glorieux de notre pays. Et l'époque qui vit commencer les leçons de M<sup>r</sup> Villemain, les théories, sous le nom usurpé de doctrines, dominaient dans les lettres, et avec elles, l'esprit de dispute qu'elles engendrent. C'était donner une belle preuve de cet esprit d'à-propos dont M<sup>r</sup> Villemain nous a fait un si difficile devoir, que de dévoiler, devant des gens entêtés de théories, des faits qu'ils ignoraient, de corriger l'ardeur d'affirmer par le plaisir de connaître, l'esprit d'exclusion par la curiosité, et de faire honte à nos disputes de son impartialité d'historien. Et chaque temps son enseignement. Passé cet à-propos, très-court chez notre nation mobile, pendant le quel une méthode a tous son prix, les avantages diminuent et les inconvénients commencent. Oserais-je dire que le moment n'est plus bon pour faire dominer l'histoire dans l'enseignement supérieur des



lettres ? Excellente pour nous dégoûter des vaines théories, la méthode historique nous rendrait peu à peu indifférents aux doctrines. Elle risquerait d'être complice de cet esprit de doute dont nous nous plaignons tous, et dont nous demandons le remède à tout ce qui parle, à tout ce qui écrit.

J'ajoute qu'en excitant notre curiosité par la diversité de ses tableaux, elle nous attire insensiblement hors de nous; elle nous fait préférer la douceur de juger souverainement des hommes et des choses du passé à la peine de méditer sur notre fond, et j'ai peur qu'elle ne nous donne la vanité du savoir, en ajoutant à notre ignorance sur nous-mêmes. Enfin, le reproche sous paraîtra peut-être singulier, elle est trop agréable pour n'être qu'utile.

Quand ces inconvénients se révèlent, c'est le temps de revenir aux doctrines, les quelles d'ailleurs n'excluent pas l'agrément; les leçons de M<sup>or</sup> Villemain n'en sont-elles pas la preuve ? Car les doctrines dont il s'agit ne sont pas les règles de la rhétorique; c'est la philosophie même de la littérature; ce sont les raisons du vrai et du beau tirées du cœur humain et du génie de notre nation; ce sont,



comme le disais si bien M<sup>r</sup>. Patin dans cette même chaire, « les règles générales qui dominent toutes les œuvres du génie, et qui seules demeurent immuables dans la perpétuelle inconstance des goûts ! »

Les faits nous ont trop long-temps éloigné de nous, les doctrines doivent nous y ramener. C'est, si je ne m'abuse, le principal, sinon le seul objet de toute étude des œuvres du génie : nous montrer les secrets rapports du vrai, du beau et de leurs contraires, avec notre nature, et par là nous aider à nous connaître. Nous devons sortir d'un Cours de lettres un peu moins contents de ce que nous savons et un peu plus éclairés sur nous-mêmes. Car à quoi sommes-nous plus intéressés qu'à savoir, à chercher, du moins, nos vrais penchans et nos vraies forces, à discerner ce qui nous appartient dans nos pensées de ce qui nous vient du dehors, et, par là, à nous rendre véritablement libres, n'y ayant de liberté pour l'homme que le jour où ce qu'il est réellement n'est ni esclave ni dupe de ce qu'il croit être ? C'est un lieu commun, je le sais, et je l'aime mieux que si j'étais le premier à le dire.

Mais ne fais-je pas la tâche trop difficile à une chaire de lettres, en voulant qu'elle nous apprenne à nous connaître ? Elle peut



du moins nous invite à nous étudier; elle le  
 doit; et s'étudier, c'est plus que le commencement  
 de se connaître. Le propre de la connaissance de  
 nous-mêmes est de nous faire aimer quelque chose  
 de meilleur que nous; elle nous mène à l'amour  
 de l'idéal par ce chemin que le plus grand  
 maître de l'antiquité en la connaissance de soi-  
 même, Socrate, ouvrait au plus sublime des  
 adorateurs de l'idéal, Platon. Et quelle con-  
 quête, Messieurs, que ce goût de l'idéal, le  
 plus grand charme des œuvres du génie pour celui  
 qui les lit ou les contemple, l'aiguillon et la  
 douleur secrète du travail pour celui qui les  
 produit !

Ce goût est quelque chose de plus encore,  
 et la remarque en est utile dans un temps où  
 nous avons besoin de faire servir toutes choses  
 à la conservation de la société; il est l'opposé,  
 il est le remède de l'esprit chimérique. Tandis  
 que le goût de l'idéal, tel que le christianis-  
 me l'a épuré, fait sortir du sentiment même  
 de notre imperfection la volonté courageuse de  
 la corriger, l'esprit chimérique, né de la  
 croyance païenne à la perfection de l'homme,  
 nous donne, avec le dégoût de l'effort,  
 la prétention d'être récompensés de l'estime



que nous faisons de nous. Au fond de l'esprit chimérique il y a la folie de l'orgueil: le goût de l'idéal nous acheminera presque vers l'humilité. Le jour où l'on s'est élevé jusqu'à la pureté de soi-même, sans doute on peut faire encore des chutes; mais on s'en relève, et, comme on est capable de tous les repentirs, on est digne de toutes les espérances.

Je ne sais s'il est bon d'intéresser votre amour propre à ce devoir de vous connaître; mais comment ne pas vous dire que celui qui cherche à se connaître, et qui ne craint pas de savoir qu'il vaut fort peu, le voilà qui, par ce seul fait, vaut beaucoup. Boileau a dit d'une façon charmante:

« Chacun, pris en son air, est agréable à soi... »

Mais comment avoir un air à soi? Cela se trouve sans qu'on le cherche. Nous ne cherchons que l'air d'autrui, et l'on s'avert l'autre vers de Boileau:

« C'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi... »

Ayez la volonté de vous connaître; c'est assés, vous avez votre air. Ce sera une certaine douceur que n'altérera pas la science de la vie, ce sera un langage naïf et vrai où personne



n'aura rien à réclamer qui lui appartienne).  
 Vous êtes désormais hors de la foule, et l'ou-  
 le savez sans en être plus vain : car telle est  
 l'excellence de cette étude de nous-mêmes, qu'en  
 nous apprenant notre nature, elle nous ôte toute  
 idée de nous attribuer, soit le bien que nous y  
 voyons, soit le mérite d'y voir au besoin le mal.

Je voudrais diriger vers ce but d'application  
 à la connaissance de nous-mêmes les études litté-  
 raires que nous allons faire en commun. Mais  
 n'ai-je point pris mon penchant pour un besoin  
 du temps, et ne vous ai-je pas donné pour fin  
 d'un Cours d'éloquence française les limites où  
 ma faiblesse me conseille de me renfermer ?  
 J'en aurais peur, si de cette même place où je  
 parle, vous n'étiez accoutumés à vous entendre  
 à chaque instant avertir de vous-mêmes par  
 les vives et familières raisons qu'on vous donne  
 des beautés de notre poésie. Je puis donc  
 m'autoriser de l'exemple et me faire excuser  
 par le succès d'un collègue et d'un ami.  
 Je l'avouerai pourtant, mon embarras  
 serait grand, si vous attendiez de moi autre  
 chose. L'étude des livres qui me parlent de  
 moi et contre moi, les lectures qui tournent  
 soit en méditations consolantes, soit en examens



de conscience qui fortifient, le savoir de l'intérieur préféré à ces vastes acquisitions qui nous mènent si loin de nous et qui ne font que reculer l'infini de ce que nous ignorons, un enseignement où je donne naïvement les motifs de ces goûts qui me sont communs avec tant d'autres, telle est ma direction d'esprit, et, si j'osais le dire, mon air à moi.

Un penseur profond de ce temps a dit: "Je ne lis plus, je relis." Je suis de cette humeur-là. Le plaisir qu'on goûte à lire les chefs d'œuvre, n'est-ce pas celui de l'absent qui rentre chez soi? On relit pour se retrouver. Et le cercle n'est pas si étroit qu'il paraît l'être. Voyage pour voyage, tel qui passe toute sa vie à courir devant lui à la recherche de tout ce que les hommes ont pensé, ne fait peut-être pas plus de chemin que celui qui se poursuit sans cesse dans ses diversités infinies, dans ces pensées qui se cachent derrière la pensée présente, dans ce froid toujours fuyant où nous entrevoyons, à travers des ténèbres transparentes, comme un autre nous-mêmes qui n'est pourtant pas le dernier.

Vous ne vous étonnerez donc pas, Messieurs, si, dans l'admiration impartiale que je dois à tous nos grands écrivains, je donne la préférence à ceux du dix-septième siècle. Vous en savez les motifs.



C'est qu'ils se sont le mieux connus, et qu'ils ont le mieux connu ceux qui les lisent.

Entre le génie, qui est comme une première connaissance naturelle de soi-même et des autres, ils ont eu des leurs égaux en génie. L'avantage de s'être vus à la double lumière de l'antiquité classique et de la morale chrétienne. Comment les deux antiquités, païenne et chrétienne, les ont-elles également guidés dans cette étude de leur propre cœur et du nôtre ? C'est ce que la fin pacifique d'une querelle récente me permet de dire sans scandale.

S'il est une chose dont nous soyons réderables à l'antiquité païenne, c'est l'art. Ceux qui le contestent, — pour ne parler que des contradicteurs de talent, — le lui empruntent pour le nier. C'est qu'il n'y a pas tel ou tel art, Messieurs ; il y a l'art. Or, qu'est-ce que l'art, dans son sens le plus général, sinon la science de tous les chemins par où nous faisons arriver nos pensées et insinuons nos volontés au cœur des autres hommes ? Et si les anciens y sont les maîtres, n'est-ce point parce qu'ils ont connu les premiers et pratiqué tous ces chemins ? Quels connaissent-ils du cœur humain que leurs orateurs ! Que nous



ont-ils laissé à décourir dans l'art particulier de faire tenir aux hommes toutes les conduites, de les pousser en paraissant les contenir, de les offrir pour leur plaisir plus sincèrement, d'intéresser les passions aux passions contraires, la pitié à la résolution, l'égoïsme au sacrifice ?

Tandis que leurs orateurs et leurs historiens nous représentent si au vrai l'homme dans la vie civile, leurs poètes semblent nous avoir pris les traits dont ils peignent les passions générales, et leurs philosophes aperçoivent jusqu'à la limite de leur morale bornée tout ce qu'il ne leur a pas permis de connaître clairement du cœur humain. Le don du beau, cette faveur que Dieu a faite aux anciens, comme pour les récompenser de l'avoir enterré dans leurs ténèbres et désiré dans le vide de leur cœur, ce don qui semble, en effet, plus abondant aux époques où l'idée de Dieu se dégage de plus en plus de la grossièreté des religions, répand sur toute cette science de l'homme une splendeur qui se réfléchit sur le tableau sur ceux qui le regardent, et illumine dans le même instant le fond de l'homme ancien et le nôtre. Non, Messieurs, le monde moderne n'en pas près de renier des guides si excellents. On ne vous livrera pas de sitôt



des Grecs et des Romains. Personne n'y a sérieusement songé. Les plus hardis n'ont parlé que d'ôter de leurs livres ce qu'il leur plaît d'y trouver mauvais, au risque de donner aux parties supprimées l'attrait de lectures défendues. Cependant, je n'ai pas le courage de blâmer même un zèle si violent. J'y veux voir une jalousie généreuse de chrétiens qui ne peuvent souffrir que le privilège d'avoir connu l'homme n'appartienne pas exclusivement à la morale qui l'a régénéré. Mais ne savent-ils pas mieux que nous que toute cette science de l'homme, sans le principe et sans la fin que le christianisme est venu donner à l'homme lui-même, ne serait qu'une illusion?

Outre l'art, nous devons à l'antiquité classique une première expression de la morale qui est à l'idéal de la morale évangélique ce que la religion naturelle est à la foi. Et de même qu'au dix-septième siècle les plus grands chrétiens, un Nicole, entre autres, regardaient comme très utile et comme proportionnée à beaucoup d'esprits la science de la religion naturelle, de même ils tenaient en grande estime cette première expression de la morale dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique, pour le secours que pourrait en recevoir la science de la morale chrétienne.



L'a encore l'art, le don du beau, a prodigué  
 ses grâces. La morale antique nous apparaît sous  
 les traits d'une déesse sévère, il est vrai, mais assez  
 belle pour disputer un jour à Vénus le prix de la  
 beauté. Elle sait que la sanction lui manque,  
 mais ce défaut qui fait sa faiblesse comme règle  
 des devoirs, semble faire sa force comme science  
 consultative. Moins elle se sent le droit  
 de commander, plus elle déploie de ressources  
 à conseiller. On ne met pas plus mal à l'aise  
 avec eux mêmes des gens qu'on ne peut ni menacer  
 ni punir. Avec quelle adresse ne se sert-elle  
 pas de notre pitié pour avertir notre conscience  
 de nos travers pour nous faire honte de nos vices.  
 Comme elle en sait découvrir les commencements  
 insensibles, les démasque, les force de se trahir  
 et amène le malade à présenter sa main pour  
 faire sur lui-même l'opération qui doit le  
 guérir !

Elle va plus loin et plus haut. Elle a  
 élevé la règle des devoirs au-dessus de l'intérêt  
 bien entendu. Elle a eue les deux sanctions  
 chrétiennes, Dieu, la Conscience, en les  
 plaçant dans leur ordre, Dieu d'abord,  
 puis la conscience dont nous ne sommes  
 certains que parce que nous le sommes de



Dieu. Vous n'avez pas oublié les deux aimables amis de l'Énéide, Nisus et Euryale, quand ils offrent d'aller à la recherche d'Énée, à travers le camp ennemi. Le vieil Atète les serre dans ses bras et leur dit : " Quelle récompense digne de vous pourra punir tant de courage ? La plus belle, Vous la recevrez des Dieux, et de votre vertu. "

..... pulcherrima (prima) primum  
 De moris que dabunt virtutem. ....

Quand la morale antique parle ainsi, je ne sais qu'un nom qui lui convienne. Bossuet l'a trouvé, en appelant l'adoration rendue au vrai Dieu par les païens : " le christianisme de la nature. "

Dans le même temps que les grands écrivains du dix-septième siècle regardaient, à cette première lueur de l'antiquité classique, une autre lumière, celle de la morale chrétienne, leur révélait tout ce qui leur restait à voir dans leur propre cœur, et tout ce qui ne sera jamais connu d'un cœur humain. Ce n'est pas que les moralistes anciens ne se soient regardés et étudiés, eux aussi, et l'homme en chacun d'eux. Mais s'il est vrai qu'ils veulent connaître leur fonds, on peut douter qu'ils y voient rien qui leur déplaise.



Montaigne est leuo digne disciple, lui qui se gour-  
mande d'une voix si douce, et qui s'accomode de  
ses défauts comme de voisins avec les quels il tiens  
à bien vivre. De là l'incertitude du regard que  
le moraliste ancien tourne sur lui-même.

Il en est autrement du moraliste chrétien. La  
prévention dont il est armé contre lui-même rend  
son regard plus pénétrant et plus ferme, en même  
temps qu'il voit en lui plus de choses, les mêmes  
choses, il les voit mieux. Aussi, tandis que de cer-  
taines intérieurs le premier sort plus satisfait de  
lui-même, le second en sort plus mécontent. Et  
la façon dont le moraliste païen s'applique sa  
règle, on s'aperçoit bien qu'il la fait. Ainsi  
Sénèque, Epictète et avant eux Cicéron, qui  
tourne tout son Traité des devoirs à son apolo-  
gie; ainsi le père même de cette morale, Socrate  
dont l'ironie aimable n'est pas exempte de  
complaisance pour lui-même. Sans doute le  
moraliste païen comme le moraliste chrétien  
dit la vérité; mais le premier la dit aux  
autres, et le second se la dit à lui-même.  
C'est la différence de se vouloir connaître à se  
connaître réellement; car on ne se connaît que  
le jour où on se dit la vérité, et on ne se dit la  
vérité que si l'on est humble.



Il ne s'agit pas de l'humilité dans tout son beau, telle que le christianisme l'a apportée au monde, et telle que nous l'admirons chez les héros de la vie dévote. Je parle d'une vertu dont personne n'est incapable apparemment dans nos sociétés chrétiennes, puis que ceux qui ne l'ont pas ne sont pas si osés que de s'en approcher. C'est cette humilité dont l'ombre seule, qui est la modestie, est une qualité supérieure et le charme de toutes les autres. C'est cette vérité avec nous-mêmes qui, par moments, nous fait voir les limites de nos talents, les taches de nos qualités, et jusqu'aux plus secrètes racines de nos défauts. Je sais combien cette vérité dure peu, et combien vite se viennent jeter entre notre regard et nous les fumées de la complaisance. Mais c'est assez qu'un mouvement de cette humilité mette de temps en temps un homme supérieur face à face de lui-même, pour qu'il connaisse le tout de la nature humaine.

L'éloge en serait-il trop grand pour les hommes de génie du dix-septième siècle? Je cherche non ce qu'ils ont su de l'homme, mais ce qu'ils en ont ignoré. Tout ce qu'on a par là en découvert depuis, ils l'ont ou indiqué, ou volontairement négligé pour des choses



plus pressante. La priérogance de l'avenir ne leur a pas plus manqué que la science du passé. Seulement il est une sorte de priérogance où la passion a plus de part que le jugement : on prieroit à force de craindre ou d'espérer, et je sais tel prophète qui ne l'a été que par peur. Cette priérogance, ils ne l'ont pas eue, parce qu'ils ont ignoré la passion qui la donne. Contents de ce qui se faisait de bien de leur temps, résistans sans opposition au mal réparabile, résignés au mal nécessaire, ils n'ont rien espéré ni craint pour eux-mêmes qui leur rendit le présent insupportable, et leur donna la fièvre du changement. Mais ils ont connu avant nous ce qui constitue les sociétés bien réglées, et ils ont été trop persuadés du libre arbitre, dans l'ordre moral, pour ne pas aimer dans l'ordre civil la liberté, et n'en pas rendre tout ce qu'il faut à l'homme pour que son obéissance soit honorable et sa responsabilité entière. Grâce à cette admirable mesure, leurs noms immortels n'ont jamais été invoqués à l'appui d'aucune doctrine de violence, et ils ont eu la gloire d'être traités de courtisans par les mêmes hommes qui portaient au Panthéon les restes de J. J. Rousseau à la suite de ceux de Marat. S'ils ont si bien connu le fond de l'homme,



c'est qu'ils n'ont rien ignoré du leur. Il n'y a pas d'exemple, parmi eux, de ce genre d'illusion, propre à ceux qui se méconnaissent, qui l'ont fait entreprendre une tâche dont ils n'ont pas le talent, et s'aventurer où ils ne peuvent arriver. Un seul, et, chose étrange, celui-là même qui a prescrit en si bons vers, et pratiqué si bien pour lui-même la règle de mesurer son fardeau à ses forces, Boileau, a eu un jour d'éblouissement. Dépourvu, plus qu'homme au monde, du talent lyrique, il a écrit la trop fameuse Ode sur la prise de Namur, faite d'autant plus grave, qu'il y a mis plus de sang-froid et de temps. C'est une preuve qu'il n'est guère possible, même à l'homme le plus vrai avec lui-même, de ne jamais se flatter, et que les plus habiles y sont pris.

Mais j'admire moins ces grands hommes pour s'être si bien ajustés à leur tâche, comme écrivains, que pour s'être étudiés comme hommes, afin de se rendre meilleurs. Ils ont fait des fautes pourtant; écrivains et admirés, dans une nation qui a l'idolâtrie de l'esprit, comment se seraient-ils préservés tout à fait de la corruption insensible de la gloire?

On ne parvient pas à s'en défendre,



même en aimant la patrie de Pascal.  
 Mais leurs retours ont effacé leurs erreurs, et  
 cette imperfection qui se connaît et qui se combat  
 est peut-être d'un plus grand exemple que la  
 vertu même des parfaits, où il semble que Dieu  
 se soit chargé de toute la volonté de l'homme.  
 Un Molière, Molière, un Bossuet, ont  
 été humbles. C'est ainsi qu'au dix-septième  
 siècle, les premiers par l'esprit ont été les  
 meilleurs, et que notre nation pour montrer,  
 dans les mêmes hommes, ses plus grands écrivains  
 et ses plus honnêtes gens.

De là le charme particulier qu'on goûte  
 dans leur commerce. Je voudrais vous le  
 rendre sensible par une comparaison familière.  
 Il est une sorte d'hommes supérieurs pour qui  
 nous ne sommes jamais que le public et la ma-  
 tière de leur gloire. Nul ne les voit que montés  
 sur le piédestal que la renommée leur a dressé.  
 Le personnage cache toujours l'homme, même  
 pour ses amis. En leur présence, nulle ouverture  
 et nulle liberté. Comme ils sont toujours en  
 scène, ils nous forcent à nous y mettre nous-mêmes,  
 ils nous ôtent tous nos avantages, sans nous  
 ôter l'inquiétude de l'amour-propre; car,  
 si l'on se gêne devant eux, on n'abdique pas.



Il en est d'autres, l'élite de l'élite, chez qui, tout au contraire, l'homme cache et semble oublier le personnage. Quiconque les aborde n'est plus de la foule : c'est un proche, ce sera peut-être un ami. Nous n'en sentons pas moins la distance qui nous sépare de ces hommes excellents ; mais ce ne sont pas eux qui nous la montrent, et le plaisir même de la mesurer librement nous console d'être si loin d'eux. Nous ne sommes ni embarrassés ni jaloux d'une supériorité dont nous les avertissons nous-mêmes, et qu'ils semblent n'avoir que pour la commodité des autres. Si l'on veut quelque chose, on le veut surtout en leur douce présence. Enfin, on pourrait leur appliquer ce que Pascal a dit des auteurs naturels : « on croyait trouver un personnage, on trouve un homme. »

Oh bien ! cette sécurité, cette admiration sans envie pour la supériorité aimable, ce sentiment du peu qu'on veut, d'où naît le désir de valoir mieux, voilà ce qu'on gagne à fréquenter les grands écrivains du dix-septième siècle. Nous sommes bien loin de la rhétorique, Messieurs, c'est de la vie réelle ; il ne s'agit pas d'auteurs à



imiter pour devenir auteur à son tour ; il s'agit de plus fidèles amitiés de notre intelligence et de guides les plus sûrs de notre vie.

Ainsi voyons-nous que, pour les hommes qui savent le prix du temps, les écrivains d'avant et d'après le dix huitième siècle deviennent de plus en plus une distraction, et ceux du dix septième siècle une habitude. On fait des excursions chez les autres ; on habite avec ceux-ci. Les autres pour parler des meilleurs) sont moins des amis du foyer que des alliés, des coalisés avec qui nous faisons nos campagnes dans nos luttes civiles, souvent contre nous-mêmes : c'est ainsi qu'il y a vingt-cinq ans, tout nous parut bon du dix huitième siècle contre des périls vrais ou imaginaires.

Le dix septième siècle n'a jamais été l'allié d'un parti ; mais c'est au sein de ses pures lumières que les blessés de tous les partis se reposent de leurs luttes et se guérissent de leurs amertumes, en lisant des livres qui leur expliquent l'issue nécessaire des uns et la vanité des autres.

Nous reviendrons souvent, Messieurs, à cet idéal, ou plutôt, dans tout le cours de cet enseignement, nous ne le quitterons pas.



un moment des yeux. N'oublions pas que nous contemplons l'esprit humain lui-même, à son plus haut point d'élévation et de pureté, sous la forme du génie français, à ce moment unique où ce génie semble formé de l'union des plus grands sentiments et des plus grandes pensées.

Pour vous dire aujourd'hui tout ce que j'en pense, un cours d'éloquence française doit être, pour les époques qui précèdent le dix-septième siècle, comme une attente des promesses de ce grand siècle, et, pour l'époque qui suit, comme un regret de ce qu'on vient de quitter. J'y mets toutefois pour condition que l'attente soit sans impatience, quand on lit un Amyot, un Montaigne, un François de Sales, et que le regret soit mêlé de consolation, quand on rencontre dans les belles pages de Montaigne, de Buffon, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, la vérité aimée pour elle-même, et l'art victorieux des faiblesses de l'homme.

Ce n'est pas diminuer notre littérature que d'en estimer si haut la plus glorieuse époque: c'est relever d'autant celle qui la prépare et parfois l'annonce, et celle qui la continue et par moments l'égale.



Pourtant, Messieurs, je ne vous parlerai pas tout d'abord de l'éloquence française d'aucun siècle incomparable. Des études récentes, plus de préparation, et, si mes courtoisies ne me trompent, l'opportunité du sujet, me déterminent, notre règle ne s'y opposant point, à commencer par le dix-huitième siècle. Nous avons été, depuis soixante ans, agités tour à tour par les illusions de ses admirateurs et la peur de la logique meurtrière de ses fanatiques. Grâce à Dieu, ces illusions comme cette peur ont cessé. Nous sommes émancipés de leur double servitude. C'est le bon moment pour le juger.

Mon devoir, encore plus que mon goût, me dit dans quelles limites. Il y a, dans l'éloquence française au dix-huitième siècle, la part de la polémique et la part de l'art. La première est encore un objet de litige; c'est si je puis parler ainsi, un procès toujours pendu devant la justice des événements. Le moins que risquerai le professeur, en s'y mêlant, ce serait de rendre son auditoire indifférent à la part de l'art, en le passionnant pour la part de la polémique.

Comment le dix-huitième siècle a-t-il



connu et pour le cœur humain, de quelles vérités durables, de quelles beautés qui ne se faneur point a-t-il enrichi les lettres françaises, quels tours nouveaux, quelles nuances lui doit notre langue, et comment toutes ces nouveautés ne sont-elles que des grâces nouvelles de la grande langue classique, et la variété d'au la beauté; enfin quelles forces a-t-il données ou ôtées aux sociétés, et en particulier à la nôtre, pour avancer dans le bien et résister au mal: voilà ce que je rechercherai avec vous dans les écrits en prose du dix-huitième siècle; et comme la partie la plus originale de la littérature à cette époque est la prose, en jugeant les prosateurs, nous jugerons le siècle.

En me restreignant ainsi à une appréciation purement littéraire, ne vais-je pas me priver de ce que le sujet semble offrir de plus piquant, et, chose plus grave, ôter à cette chaire, que j'occupe pour un moment, l'occasion de combattre certaines erreurs encore en crédit, de la polémique du dix-huitième siècle? Pour ce qui est de mon dommage personnel, je m'y résigne volontiers, persuadé que nous ne sommes pas ici pour prendre tous nos avan-



tages, mais pour faire les affaires des vérités qui dominent toutes les polémiques. Je serais plus touché du reproche d'avoir réduit les privilèges de cette chaire, et de la rendre à ceux qui me succéderont moins libre que je ne l'ai reçue.

Il semble, en effet, qu'à une époque où la société a tant besoin de toutes ses forces, il soit du devoir de quiconque a qualité pour parler en public, de se porter au secours de toute vérité qui souffre. Je ne le nie pas. Mais je ne me sens ni l'habileté ni la vertu qu'il faudrait pour engager cette chaire dans les luttes du jour sans s'y compromettre, et servir les vérités de circonstances sans nuire aux vérités de tous les temps. Est-il d'ailleurs une seule de ces luttes où les vérités de tous les temps n'aient leurs à-propos, et ne puissent être des leçons directes sans être des allusions ?

Les rappeler en leur lieu, à titre de vérités qui ont toujours besoin d'être enseignées, parce qu'elles sont toujours désappries, est le seul intérêt d'allusion que le professeur puisse sans dommage tirer des choses du présent. Encore y faut-il une extrême



réserve : ne sommes-nous pas tout près d'un temps où parler de la famille avec le cœur d'un père pourrait passer pour une caresse oratoire aux préoccupations d'un auditoire frémissant ?

C'est cette réserve, Messieurs, que je m'efforcerai de garder. D'ailleurs, l'art doit se suffire à lui-même ; il n'est pas fait pour servir de texte à des discours sur les choses qui changent, mais pour tenir l'esprit et le cœur au-dessus de leurs vicissitudes. De même que le chrétien se retire et se repose dans sa foi de tous les accidents de la vie, de même celui qui croit à l'art y trouve une défense contre les surprises et une arme contre les doutes qui naissent de tous changements dans les sociétés humaines. Cette foi dans l'art, Messieurs, est plus qu'un goût littéraire : c'est une partie de la science de vivre ; l'ordre qu'elle met dans l'esprit peut s'étendre jusqu'à la conduite. Elle fait plus que nous rendre indépendants des révolutions du goût ou nous console de voir la langue offensée ; elle a des remèdes pour des maux plus grands ; et peut-être les exemples ne sont-ils pas rares, en



notre temps de fortunes reversées, d'hommes gens  
 qu'elle a soutenus dans l'extrême disgrâce, en  
 mêlant à ses pures variations les espérances  
 religieuses qui en sont inséparables. Enfin,  
 Messieurs, pour ramener ces idées à notre  
 enseignement, la foi dans l'art y a deux effets  
 bien précieux : elle inspire à l'auditeur l'in-  
 dulgence pour le professeur qui croit à ce qu'il  
 enseigne, et elle soutient et reconforte le  
 professeur contre la crainte renouvelée à chaque  
 leçon de rester au-dessous de son enseigne-  
 ment.

---



II.<sup>e</sup> Leçon.

---

Des causes de l'infériorité  
du XVIII<sup>e</sup> siècle  
comparé au XVII<sup>e</sup>.

---



ΠΡΟΛΟΓΟΣ

ΑΝΤΙΣΤΑΣΙΣ

ΕΠΙΛΟΓΟΣ



Des causes de l'infériorité du XVIII<sup>e</sup> siècle  
Comparé au XVII<sup>e</sup>.

---

Si les écrivains du dix-septième siècle ont dû leur supériorité à la connaissance et à la pratique des auteurs anciens, religieux et profanes, il faut bien avouer que l'infériorité relative des écrivains du dix-huitième siècle viendra de la négligence ou du mépris des antiquités païenne et chrétienne. Nous disons " infériorité relative ", et ce n'est pas sans raison : les écrivains du dix-huitième siècle ne manquent assurément ni de talent, ni de génie ; ils en ont tout autant que ceux du dix-septième : en quoi leur sont-ils donc inférieurs ? par les œuvres, par les monuments qu'ils ont laissés, et qui, nous le croyons, ne donnent pas la mesure de la capacité, de la puissance créatrice de ces écrivains. De telles idées peuvent paraître bien sévères ; elles ont tout l'air d'axiomes, et même d'axiomes un peu arbitraires. Eh bien ! qu'on les accepte avec confiance ; nous espérons que la suite de ces leçons en montrera la justesse et la vérité.

On nous fera tout d'abord une objection. -



Quoi donc ? déjà la décadence, au lendemain du dix-septième siècle, lors qu'aucune des lumières qui éclairaient les grands génies de cette époque n'est encore éteinte ! - Cette pensée nous choque ; nous ne saurions l'admettre volontiers, sans résistance, et rien n'est plus simple qu'une pareille disposition d'esprit. Car si la décadence a commencé dès le dix-huitième siècle, où sommes nous aujourd'hui, nous autres hommes de la seconde moitié du dix-neuvième ? Soit, retranchons le mot ; retranchons même la pensée. La décadence n'est pas venue ; mais craignons-la ; armons-nous contre elle ; entretenons-nous dans un haut état de l'esprit qui l'empêche d'arriver à grands pas ; ne retirons point la nécessité d'avoir un idéal toujours présent à notre âme, et rappelons-nous que ce qui est en deçà ou au delà n'est plus cet idéal.

Les nations ne sont pas éternelles, et comme toute chose périssable, elles ont leur moment de perfection et leur moment de décadence. On peut faire pour elles la même observation que pour la vie de chaque homme en particulier. Il y a un âge où nous sommes, je ne dirai pas parfaits (cet âge-là ne vient jamais !), mais un âge où nous avons le moins d'imper-



fections qu'il nous en possible ; c'est alors ce que j'appellerai notre état de vérité, notre état sain, état qui se prolonge, tant que nous avons la force de nous y maintenir. Les nations ont aussi leur état sain, leur état de vérité ; elles doivent le connaître et en avoir conscience, la nôtre surtout ; ce n'est pas assez d'y arriver, de le connaître ; le beau, c'est de le faire durer.

Vous ne sommes pas quittes des objections. En voici une seconde, plus radicale que la première, et, en apparence, plus difficile à écarter. « Il n'y a pas, dit-on, de traditions ou de règles pour le génie ; le génie a en lui toutes les traditions, toutes les règles, toutes les connaissances ; il ne doit tirer aucune ressource du dehors. » Cette opinion flatte les hommes de talent, parce qu'elle les autorise, en quelque sorte à s'abandonner à eux-mêmes, et leur ouvre un champ libre où nulle gêne, nulle contrainte n'embarrassera leur mouvement ; elle ne souvient pas moins aux lecteurs, parce qu'en reconnaissant au génie cette puissance souveraine, elle n'impose, à ceux qui le jugent, aucune discipline pour arriver au sentiment du beau. On comprend donc sans peine qu'elle ait eu et qu'elle ait encore des partisans. { Un des plus



zèles est assurément le docteur américain Ralph Emerson, dont la théorie, pour ainsi dire farouche et sauvage, peut se résumer en ces quelques mots :  
 « La Grèce, ni Rome, ni les trois unités d'Aristote, ne nous commanderont plus. Toutes les <sup>(1)</sup> vérités sont comprises dans la confiance en soi. »  
 Ne croirait-on pas entendre une proclamation d'indépendance ? N'est-ce pas là le cri d'orgueil du pionnier américain qui a devant lui des forêts vierges et des Savanes où il va créer un monde, et qui oublie qu'il a derrière lui la civilisation ; la civilisation à laquelle, pourtant, il doit les moyens de fonder une ville dans la solitude !

La doctrine d'Emerson n'est rien qu'une chimère. On a beau dire : le génie tient beaucoup sans doute à la nature, mais il tient beaucoup aussi à l'éducation ; et c'est en ce sens que nous admirons cette parole d'un grand écrivain du dix-huitième siècle : « Le génie est une longue patience. »

L'homme de génie aura d'abord une première connaissance de soi-même et des autres ; mais le désir d'ajouter à cette connaissance s'affai-

(1) Self-trust.



blira bientôt, j'ai presque dit s'éteindra, par  
 suite de l'appétit de la gloire. Or, qui est-ce  
 qui peut satisfaire à cet appétit ? La postérité ?  
 Ah ! qu'importent les applaudissements de  
 siècles futurs ? Frappent-ils nos oreilles ? Feront-ils  
 battre notre cœur ? Ce qui assourira notre  
 soif de réputation, ce ne sera pas l'heure à venir,  
 mais l'heure présente ; ce ne sera pas demain,  
 mais aujourd'hui. Et le temps où nous vivons  
 est-il toujours sain ? Tant-il toujours aux  
 écrivains des conditions de vérité, de simplicité,  
 de naturel, de bon goût ? N'y a-t-il pas source  
 des modes littéraires, surtout dans notre pays si  
 mobile, si changeant, si "ondoyant",  
 pour me servir de l'expression de Montaigne ?  
 Que deviendra l'homme de génie devant un  
 présent qui l'invitera à des défauts estimés, à  
 des vices applaudis, qui l'entraînera donc  
 dans une mauvaise voie ? Saura-t-il s'arrêter  
 sur cette pente glissante et périlleuse ? Et, plu-  
 tôt que de se perdre à tout jamais, fera-t-il  
 taire ce besoin de renommée dont il est tourmenté ?  
 Soyez-en sûr, il succombera : la fumée d'un  
 tel encens nous plaît et nous réjouit ; mais,  
 en même temps, sans que nous le sentions,  
 elle nous enivre. Il faut un contrepoison,



et certes, un contre poids bien efficace à ces puissants  
attraits d'un si dangereux corrupteur. Même au  
dix-septième siècle, quand le présent était bon,  
comme peut l'être le meilleur état de choses d'une  
société humaine, quand le présent était grand,  
quand le présent était ce que nous appelions tout  
à l'heure l'état sain du pays, quand Louis XIV  
donnait à son peuple un noble exemple, il fallait  
un contre poids au présent. Ce contre poids, il con-  
sistait dans la connaissance et la pratique de  
antiquités païennes et chrétiennes. Eh bien ! il  
n'a pas empêché les hommes de génie de faillir  
quelque fois, de faire, comme dit Corneille,  
" des glissades " N'a-t-on pas reproché à Racine,  
le plus humain peut-être de tous les poètes,  
d'avoir un moment confondu l'homme de tous  
les temps et de tous les pays avec le Français  
du dix-septième siècle ?

Si l'éducation, qui fait contre poids au présent,  
a manqué au dix huitième siècle, y a-t-il de la  
sévérité à dire que les hommes de génie y ont été  
emportés par le présent ? N'a-t-on pas droit de  
juger leurs œuvres inférieures à celles qu'a laissées  
le siècle nommé par Voltaire lui-même le  
siècle de Louis XIV ?

Les écrivains du dix huitième siècle n'ont



pas voulu de contreproba. Il y avait en eux une  
prévention systématique contre l'antiquité profane,  
un mépris systématique pour l'antiquité religieuse.  
Nous en prendrons à témoin Voltaire et Mon-  
taigne : on ne nous accusera pas de choisir  
des esprits subalternes. Or voici comment s'expri-  
me le premier touchant les Sophocle et le  
Euripide : " Nous devons nous-mêmes, en blâmant  
les tragédies des Grecs, respecter le génie de leurs  
auteurs ; leurs fautes sont sur le compte de leur  
siècle, leurs beautés n'appartiennent qu'à eux, et  
il est à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils  
auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque in-  
venté de leur temps. Il est vrai qu'ils sont  
bien déchus de cette haute estime où ils étaient  
autrefois ; mais je crois que cet oubli et ce mépris  
sont au nombre des injustices dont on peut accuser  
notre siècle. Leurs ouvrages méritaient d'être  
lus, sans doute ; et s'ils sont trop défectueux pour  
qu'on les approuve, ils sont trop pleins de beautés  
pour qu'on les méprise entièrement. " Il faut se  
rappeler que Voltaire écrivait ces lignes en 1719,  
c'est-à-dire à vingt-cinq ans. (1)

Montaigne, de son côté, fait le procès des livres

(1) Voltaire, Lettres sur OEdipe (L. 3.)



saints en général, sous le nom particulier d'Alcoran.  
 « S'il faut le dire ce que je pense, je ne m'accommod<sup>m)</sup>  
 guère du style figuré. Il y a dans notre Alcoran un  
 grand nombre de petites choses qui me paraissent toujours  
 telles, quoiqu'elles soient relevées par la force et la vie  
 de l'expression. Il semble d'abord que les livres inspirés  
 ne sont que des idées divines rendues en langage humain;  
 au contraire, dans notre Alcoran, on trouve souvent  
 le langage de Dieu, et les idées des hommes; comme  
 si, par un admirable caprice, Dieu avait dicté les  
 paroles et que les hommes eussent fourni les pensées.  
 Cela est ingénieux, je l'avoue; mais quelle préven-  
 tion incompréhensible nous voyons percer contre les  
 ouvrages de l'antiquité chrétienne! Séparer ainsi  
 les idées et l'expression, mettre d'une part un style  
 figuré, de l'autre des pensées puériles, former deux  
 choses distinctes de ce qui ne compose et ne doit  
 composer qu'un tout, c'est vouloir détruire la  
 seule confiance que nous puissions avoir dans les  
 livres!

Qu'en coûtera-t-il aux écrivains du dix huitième  
 siècle pour avoir négligé ou méprisé les deux anti-  
 quités? D'abord, ils n'auront pas cette connaissance  
 profonde de l'homme, qui nous vient du commerce

(1) Montesquieu, Lettres persanes (l. xcvii)



des auteurs païens. La science de l'homme, c'est le caractère général de l'antiquité classique, surtout de l'antiquité grecque. Si l'on n'admet pas ce caractère, comment s'expliquer cette communication ardente et rapide de nation à nation, de vaincus à vainqueurs, si bien peinte par le mot d'Horace :  
 « La Grèce captive subjuguée son farouche vainqueur? » (1) Pourquoi le vainqueur se laisse-t-il prendre au vaincu? Parce que celui-ci apporte des procédés littéraires, des règles de composition pour l'ode ou la tragédie? En vérité, cela serait bien misérable! C'est que la Grèce enseigne aux Romains la science de l'homme, qui fait toute la beauté de la littérature. Sans doute il fallut que Rome se fût élevée à un degré supérieur d'intelligence pour que cette transmission s'accomplît. Il y a loin de Nummius jouant aux dés sur les tableaux de Parrhasius et d'Apelle, à Scipion lisant les chefs-d'œuvres grecs. Mais qu'est-ce qui charmaient tous Scipion dans cette lecture, sinon la connaissance du cœur humain qu'il y puisait? Et Horace, qu'admire-t-il autre chose, en

*Græcia capta ferunt victorem cepit,*  
*(Ep. l. II, Ep. 1 v. 46),*



étudiant les monuments littéraires de la Grèce ?  
 « Pendant que tu déclames à Rome, dit-il à son ami Lollius, j'ai relu à Péneste le chantre de la guerre de Troie. En quoi consiste le beau, le honteux, l'utile, le nuisible, il nous le dit bien mieux que Chrysippe et Crantor. » (1)  
 C'est une leçon de philosophie qu'Horace trouve dans Homère. C'est à cette école qu'il acquiert la connaissance de l'homme et de la vie que nous voyons briller dans son *Épître aux Pisons*, *Épître* si improprement nommée un *Art Poétique*. Lisez-la en auteur, je ne doute pas que vous soyez frappé de la justesse des préceptes spéciaux à chaque genre littéraire. Mais lisez-la en lecteur, c'est ainsi qu'il faut la lire, et vous serez ravi de la philosophie morale du poète, de sa science de l'homme : « La droite raison, dit-il, est le principe et la source de l'art d'écrire ; les livres de l'école de Socrate nous servent à l'enseigner. » (2) Il ne connaît d'autres maîtres pour

(*Ep. lib. 1. Ep. 2 v. 1 et suiv.*)

(1) *Crōjani bellī scriptorem, maxime Lolli,  
 Dum tu declamas Rome, Pēneste relegi :  
 Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,  
 Planius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.*  
 (2) *Scribendi recte sapere est principium et fons ;*



les écrivains même, que les philosophes !

Un peu plus tard, Quintilien écrit un traité de l'Institution Oratoire. Qu'est-ce qui fait le mérite de cet ouvrage ? Sont-ce ces prescriptions puériles sur la manière de porter sa toge, de tenir ses mains, sa tête, ses jambes ? Quintilien va jusqu'à recommander, qu'on ne passe le mor, de ne pas mettre ses doigts dans son nez ! De pareils détails nous font sourire. Mais combien n'admirons-nous pas ces belles pages sur la vie de l'homme, sur les enfants, sur les devoirs du professeur ! Combien nous charme cette intelligence avec laquelle Quintilien se rend compte de nos besoins, de nos délicatesses ; cette sagacité avec laquelle il lit au fond de l'âme humaine ! L'Institution Oratoire est moins un traité de rhétorique, qu'un traité de morale, et l'on ne s'étonne pas que ce soit en adressant à Huet, alors évêque de Soissons, un Quintilien de la traduction d'Orazio Voscanello, que La fontaine prenne la défense de l'antiquité chrétienne :

" Je vois avec douleur ces routes méprisées :  
Art et guides, tout est dans les Champs Elysées."  
La fontaine, on le sait, demandait un jour

(Ad Pirones, v. 35-54).

Adm tibi Socratica poterunt ostendere charta.



à tous ceux qu'il rencontrait, avec la joie et l'étonnement d'un homme qui vient de faire une grande découverte : "Avez-vous lu Baruch ?" Eh bien ! ce que le fabuliste trouvait dans le prophète sacré, ce qu'il rencontrait chez l'écrivain latin, c'était la science de l'homme, cette science qui constitue le vrai génie, et qu'on apprend par la pratique des antiquités païenne et chrétienne. Il est beau que ce soit un Lafontaine<sup>(2)</sup>, un Horace<sup>(1)</sup>, un Boileau, qui proclament avec vérité et éloquence que le génie ne peut se passer de traditions, qu'il n'a pas en lui-même toutes ses ressources ! Nous aimons mieux les croire et suivre leurs leçons, que d'adopter le "Self-Cult" du docteur Emerson !

S'il est vrai que l'art soit l'expression parfaite de la science de l'homme, que devons-nous penser ~~comme~~ du dix-huitième siècle, qui négligeait aussi bien Sophocle que Baruch ? La science de l'homme y est incertaine et vacillante : elle s'échappe aux écrivains. On ne s'explique pas autrement cette inquiétude, cette triste alternative, dans la quelle on est en les lisant. Voltaire, le plus grand poète dramatique du dix-huitième siècle a-t-il connu l'homme ? Oui, quelquefois ; nous en avons



des preuves éclatantes et irrécusables. Mais, la plupart du temps, que sont ses héros, si non des personnages imaginaires, et, pour en prunter l'expression de M<sup>r</sup>. Saint Marc Girardin, des "pompées philosophiques." Nous en pourrions nommer bon nombre : Mahomet, Gengis-Khan, Idamé, que sais-je ? Zaïre elle-même, Zaïre, la plus pure et la plus vraie des créations de Voltaire, ne dit-elle pas à sa confidente ?

"Je le vois trop, les soins qu'on prend de notre enfance,  
T'ont fait nos sentiments, nos mœurs, notre cro-  
-yance ;

J'en suis été près du Gange esclavé des faux dieux,  
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux."  
Bien plus, nous ne croyons pas que Voltaire ait voulu systématiquement donner à ses personnages un vernis philosophique. Il a été d'ape de lui-même. Que lui imposaient les goûts de son siècle ? Que lui commandait le présent ? des héros philosophiques. Voltaire a satisfait le présent, et cela, de bonne foi.

En prose, cette incertitude de la science de l'homme est moins sensible. Qu'on ne pense pas, pour cela, que les prosateurs

(1) Zaïre, Acte 1<sup>er</sup> Sc. 1<sup>re</sup>



du dix-huitième siècle aient bien connu l'homme), qu'ils se soient montrés fidèles aux traditions de l'antiquité classique, qu'ils aient sérieusement étudié cette antiquité. A quelle époque, en effet, est né le paradoxe? au dix-huitième siècle; et le paradoxe, qu'est-il autre chose que la passion du nouveau, du contraire de ce qui a été dit, parce qu'on n'a plus foi en ce qui a été dit. On hésite à écrire de telles choses, lorsqu'on peut opposer un contre poids aux séductions du présent, si funestes à l'homme de lettres.

Voilà ce qui résulte de la négligence de l'antiquité classique. La science de l'homme s'affaiblit. Nous avons des exemples bien frappants de cette triste conséquence dans les Lettres de Voltaire sur Oedipe. L'une de ces lettres est consacrée à l'examen de l'Oedipe de Sophocle. Voltaire s'y montre fort mécontent de l'auteur grec; il ne trouve aucun art dans sa pièce; elle est remplie de fautes grossières qui doivent "révolter" le lecteur. Elle finit à chaque instant. "Tout cela ne ressemble guère à l'ambiguïté des oracles", dit Voltaire, en parlant de la scène où Crésus découvre à Oedipe la terrible vérité. "Il était difficile de s'expliquer plus claire-



meus, et si vous joignez aux paroles de Créon le reproche qu'un ivrogne a fait autrefois à Œdipe, qu'il n'était pas fils de Polybe, et l'oracle d'Apollon qui lui prédit qu'il tuerait son père et qu'il épouserait sa mère, vous trouverez que la pièce est entièrement finie au commencement de ce second acte."

Et ailleurs: "C'est dans cette scène (la scène entre Œdipe et Jocaste) qu'Œdipe raconte à Jocaste qu'un jour, à table, un homme ivre lui reproche qu'il était un fils supposé: "J'allai trouver le roi et la reine; je les interrogeai sur ma naissance; tous deux furent très fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimasse avec beaucoup de tendresse, cette injure, qui était devenue publique, ne laissa pas de me demeurer sur le cœur et de me donner des soupçons. Je partis donc à leur insu, pour aller à Delphes; Apollon ne daigna pas répondre précisément à ma demande; mais il me dit les choses les plus affreuses et les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler: que j'épouserais infailliblement ma propre mère, que je ferais voir aux hommes une race malheureuse qui les remplirait d'horreur, que je serais le meurtrier de mon père."

"Voilà encore la pièce finie. On avait



prédit à Jocaste que son fils tremperait ses mains dans le sang de Laius et porterait ses crimes jusqu'au lit de sa mère. Elle avait fait exposer ce fils au mont Cithéron et lui avait fait percer les talons (comme elle l'avoue dans cette même scène) ; Oedipe porte encore les cicatrices de cette blessure. Il sait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de Polybe. Tout cela n'est-il pas pour Oedipe et Jocaste une démonstration de leurs malheurs ? Et n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en douter ?

" Tant d'ignorance dans Oedipe et Jocaste n'est qu'un artifice grossier du poète, qui, pour donner à la pièce une juste étendue, fait filer jusqu'au cinquième acte une reconnaissance, déjà manifestée au deuxième, et qui viole les règles du sens commun pour ne pas manquer en apparence à celles du théâtre !!! .. (1)

La critique a répondu à Voltaire, au nom de la seule vraisemblance, pour justifier Sophocle. Elle a dit, pour le premier cas, que Créon est consulté par Oedipe à la prière de Créon, et que Créon étant l'ennemi d'Oedipe, il est naturel que celui-ci n'ajoute pas foi aux paroles de Créon ; pour le second cas, que si Oedipe reconnaît, dans le meurtre dont il se sait coupable,

(1) Lettres sur Oedipe, lettre 3.



des circonstances semblables à celles du meurtre de Laïus qui lui est raconté, il ignore toujours s'il est ou s'il n'est pas fils de Lclybe; rien d'étonnant qu'il ne soit point encore convaincu.

Mais Voltaire peut être confondu d'une manière plus décisive, et cela, au nom de la science de l'homme. Voltaire ne comprend pas la beauté du caractère d'Œdipe. Il s'imagina que c'est par un arrangement dramatique, par suite de je ne sais quel embarras de donner à sa tragédie la longueur nécessaire, que Sophocle fait consacrer à Œdipe cette complète incrédulité; non; mais Sophocle connaissait la vérité et la nature. Œdipe est homme. Il est curieux, et en même temps il résiste aux apparences.

Avant de croire, il veut être pleinement éclairé. Il s'attache à tout ce qui peut le sauver de cette conviction qu'il cherche et qu'il redoute, jusqu'à ce qu'enfin, la lumière étant trop éclatante, pour qu'il reste plus long-temps aveugle, il s'écrie: " Hélas! hélas! tout est éclairci! Soleil, je t'ai vu pour la dernière fois! Fatale naissance! Odeur hyménée! Exécrable parricide! Voilà ce qui m'était réservé!" (1)

(1) Ἰού. Ἰού. τὰ πᾶντ' ἂν εἴχοι σαφῆ.



Mais, encore une fois, Voltaire avait vingt-cinq ans lorsqu'il écrivait les lettres sur Oedipe.

Le dix-huitième siècle ne connaissait donc pas l'homme par l'antiquité primitive. Il pourrait le connaître par le dix-septième siècle, qui lui-même avait puisé chez les anciens cette science de l'âme humaine, condition essentielle du génie. Cela est vrai. Mais en supposant qu'on lise les écrivains du dix-septième siècle comme ils doivent être lus, avec réflexion, avec recueillement, avec religion, on n'acquerra pas aussi parfaitement la science de l'homme, que par le commerce de l'antiquité. Lorsqu'on a affaire aux hommes de génie de son pays, et qu'on est soi-même un homme de génie, il faut bien l'avouer, le respect n'est pas très grand. La confiance en soi domine; on a une invincible disposition à croire qu'on fera tout aussi bien que ses devanciers. La langue même de ces écrivains, qui vous est plus familière, que vous entendez parler tous les jours, ne vous inspire pas, si j'ose dire, cette vénération qui vous saisit en présence

Ἡ γὰρ, τελευταῖον σε προσβλέψαι μιν,  
ὅτις πέφασμαι φῦς τ' ἄφ' ὧν οὐ Χρῆν, ξὺν αἷσι  
οὐ Χρῆν μ' ὀμλῶν, οὗς τέ μ' οὐκ ἔδει χτανῶν.  
( Oedipe - roi, v. 1182. Ed. Lauchlinz )



d'un ouvrage écrit dans une langue morte. La science de l'homme, exprimée en grec ou en latin, vous frappera beaucoup plus que cette même science exprimée en français.

C'est du côté de l'esprit que le dix-huitième siècle a perdu pour avoir négligé l'antiquité païenne; c'est du côté du caractère qu'il perdra pour avoir négligé l'antiquité religieuse. Puisée dans les auteurs chrétiens, la science de l'homme ne sera plus seulement une sorte de curiosité; elle nous armera d'une sévère préention contre nous-mêmes. Je sais bien qu'Horace, en lisant Homère, cherchait à devenir meilleur: mais la philosophie d'Horace était bien douce, bien complaisante. L'esprit chrétien est autrement austère et rigide; c'est comme une chose toute différente qu'il nous donne la science du cœur humain, la science de notre cœur. Pascal a été le modèle et la victime de cette science. Elle fut peu populaire au dix-huitième siècle. Parmi les impiétés de Voltaire sont, personne ne l'ignore, ses Remarques sur Pascal, où il est accablé par son irrévérence et par la pauvreté de ses raisons. Nous ne reprochons pas au dix-huitième siècle de ne pas avoir eu cette science sévère, mais de s'être



examiné avec la complaisance de la morale païenne. Les plus rigoureux sont alors païens comme Montagne, plus que lui, moins bien que lui.

Il est pénible de juger si durement des hommes supérieurs, un siècle qui a introduit et répandu le dix-septième siècle en Europe. Mais il vaut mieux aimer la vérité que son pays. Disons-le donc hardiment : au dix-huitième siècle, il y a une décadence morale qu'on ne saurait contester. Les écrivains ont entre'eux des querelles violentes, qui dégénèrent bientôt en insultes, non sur le bien et le beau, mais sur la réputation et la gloire. Nous n'osons pas pénétrer bien avant dans leur vie privée ; une loi de convenance, que personne ne doit oublier, nous l'interdit. Toutefois, nous pouvons y toucher. Eh bien ! Montesquieu n'a pas réfuté les Lettres Persanes par L'Esprit des lois, en sorte qu'on craint que la raison de L'Esprit des lois ne soit une raison de respect humain. Buffon avait des mouvements furieux de jalousie contre ses collaborateurs les plus fidèles, contre le vertueux et modeste Daubenton, et nous ne parlerons ni de Poulscaw, ni de Voltaire ; leurs scandales ne sont malheureusement que trop connus et trop impardonnables. Ainsi, c'est par le caractère que les



écrivains du dix huitième siècle ont été punis  
 d'avoir méprisé les auteurs chrétiens et la morale  
 (chrétienne). Cependant, ils ont eu leur idéal,  
 bien différent de celui du dix-septième siècle.  
 Le dix-septième siècle avait le vrai, le grand,  
 le beau; le dix-huitième a l'esprit de progrès,  
 de perfectionnement, l'humanité. Ce n'est  
 plus la réforme personnelle; c'est la correction  
 des autres. Mais lorsqu'on désire pour une  
 société plus de perfectionnement que pour soi,  
 on arrive à l'esprit de chimère, et voilà un des  
 traits du dix-huitième siècle. Lorsqu'on prend,  
 pour mesure du bien que l'on veut dans l'état,  
 un bien imaginaire, l'abstraction du bien  
 et non pas le bien dont on est capable, plus  
 on en désire pour autrui, plus on se dispense  
 d'en faire soi-même: encore un trait du dix-  
 huitième siècle. Le devoir envers l'humanité  
 en général exempté du devoir envers chaque  
 homme en particulier: autre trait du dix-  
 huitième siècle. Et l'on n'agit pas pour cela  
 de mauvaise foi. On se laisse prendre sincère-  
 ment aux abstractions, à cette image sans  
 corps que l'on se fait de la société, comme  
 Voltaire aux personnages philosophiques qu'il  
 place sur la scène. Mirabeau, le matin,



révéra du bonheur des affections domestiques, et le soir, brutalisera son fils. Rousseau s'efforcera à répandre, dans une nation pervertie, l'amour de la famille, et, déplorable exemple d'un réformateur, il mettra ses enfants à l'hôpital.

De cette hypocrisie, en quelque sorte naïve, des hommes du dix-huitième siècle, de ce désaccord involontaire et irrésistible entre leur conduite et leur idéal, est restée, dans notre temps, la mauvaise habitude de professer ce qu'on ne pratique pas. Dieu merci ! nous ne sommes plus des prédicateurs de réformes comme ceux dont nous parlions tout à l'heure. Nous ne prétendons plus aux progrès et aux perfectionnements chimériques : nous tenons davantage aux choses possibles et réelles. Mais, quoiqu'un défaut né des vices du siècle précédent, nous aimons à nous donner pour ce que nous ne sommes pas. Peut-être avons-nous tout d'attribuer aussi nettement à ce défaut une telle origine. Il ne date pas d'hier ; il est de tous les âges ; il n'est pas de notre pays et de notre siècle ; mais général, universel, humain. Écoutons Saint Basile : <sup>(1)</sup> « Faire en public

(1) Ἐπεὶ τό γε λαμπρὸς μὲν ἔπαινος αὐτῶν  
- τῶν



un éloge pompeux de la vertu, et tenu sur elle de longs discours, mais chez soi, préférer les plaisirs à la modération et mettre le gain au dessus de la justice, c'est imiter les acteurs de théâtre, qui représentent certains personnages et apparaissent le plus souvent comme rois ou comme seigneurs, n'étant d'ailleurs ni seigneurs, ni rois, ni même, peut-être, hommes libres. " Le défaut a d'autant plus d'agrément, qu'il peut se concilier avec une certaine bonhomie, et qu'il tient plutôt à la vanité qu'à l'hypocrisie.

En résumé, les écrivains du dix-huitième siècle sont inférieurs à ceux du dix-septième.

ἀρετὴν εἰς τὸ μέσον, καὶ μακροὺς ὑπὲρ αὐτῆς ἀποτείνειν λόγους, ἰδίᾳ δὲ τὸ ἡδὺ πρὸ τῆς σωφροσύνης καὶ τὸ πλεόν ἔχειν πρὸ τοῦ δικαίου τιμᾶν, εἰσφέρει φαίην ἂν ἔγωγε τοῖς ἐπὶ σκηναῖς ὑποκρινομένοις τὰ δράματα, οἳ ὥς βασιλεῖς καὶ δυνάσται πόλλακις εἰσέρχονται, οὔτε βασιλεῖς οὔτε, οὔτε δυνάσται, οὐδὲ μὲν οὖν, τοῦτον ἐλευθεροῦ τὸ παράπαν.

St. - Basile, πρὸς τοὺς νέους - ὅπως ἂν ἐξ ἑλληνικῶν ωφελοῦντο λόγων.



et par l'esprit, et par le caractère. Mais il  
serait injuste, d'attribuer aux premiers tout le  
tout de leur infériorité relative; de même que  
de faire aux seconds un mérite exclusif de leur supé-  
riorité. Il faut se reporter aux temps, et par suite  
diminuer les torts des écrivains du dix huitième  
siècle, comme les mérites de ceux du dix septième.  
Certes, quand on songe à cette époque de Louis  
xiv, où la société est si unie, si noble, sous un roi  
auquel Sain- Simon, qui ne peut être ici  
suspecté de complaisance, donne cet éloge :  
" qu'on a toujours remarqué en lui la grandeur  
unie au naturel " ; où les faiblesses ont leur  
retour; les fautes leurs repentirs; où la mo-  
rale chrétienne, prêchée par des rois éloquentes,  
trouve un écho dans tous les cœurs; où chacun  
se montre épris de l'honnête, du bon et du beau  
alors on est moins superstitieux pour les écrivains  
du grand siècle, et le plus ardent admirateur  
se sent comme disposé à leur retirer quelque  
chose du mérite de leurs ouvrages.

Que l'on compare ensuite le dix huitième  
siècle au dix septième. Plus de grandes  
pensées, plus de grands sentiments; à certains  
jours, la raison, le plus souvent, l'esprit;  
des mœurs relâchées; une royauté qui s'aban-



donne : un gouvernement misérable ; des ministres  
 dont la politique consiste à ne rien faire, à  
 mener une existence passive, à garder une complète  
 indifférence ; partout la décadence, en un mot ;  
 on est tenté d'admettre, pour ainsi dire, des circons-  
 tances atténuantes en faveur des écrivains du dix-  
 huitième siècle. On accepte comme une vérité in-  
 contestable que les écrivains forment leur temps ;  
 il n'en est pas moins juste d'affirmer que chaque  
 temps forme ses écrivains. Ce sont deux pouvoirs  
 qui agissent l'un sur l'autre, dont l'influence  
 est mutuelle, les effets réciproques : " Accipimus  
 reddunt que simul. " Nous autres lecteurs,  
 nous prétendons nous tenir à l'écart, comme si  
 nous n'avions pas aussi notre part de responsa-  
 bilité dans les livres qui se publient. Cette  
 réflexion s'applique surtout à notre pays. En  
 Angleterre, par exemple, les mauvais romans  
 sont arrêtés par la résistance de chaque Anglais  
 à l'écrivain. En France, nous ne savons pas  
 lutter contre les livres qui flattent nos passions.  
 Nous les lisons avec un empressement voisin de  
 la fureur, et ainsi, nous encourageons les  
 auteurs à recommencer le plus vite possible.  
 L'accueil que nous leur faisons les anime et  
 les excite ; ils vont s'efforcer de conserver nos



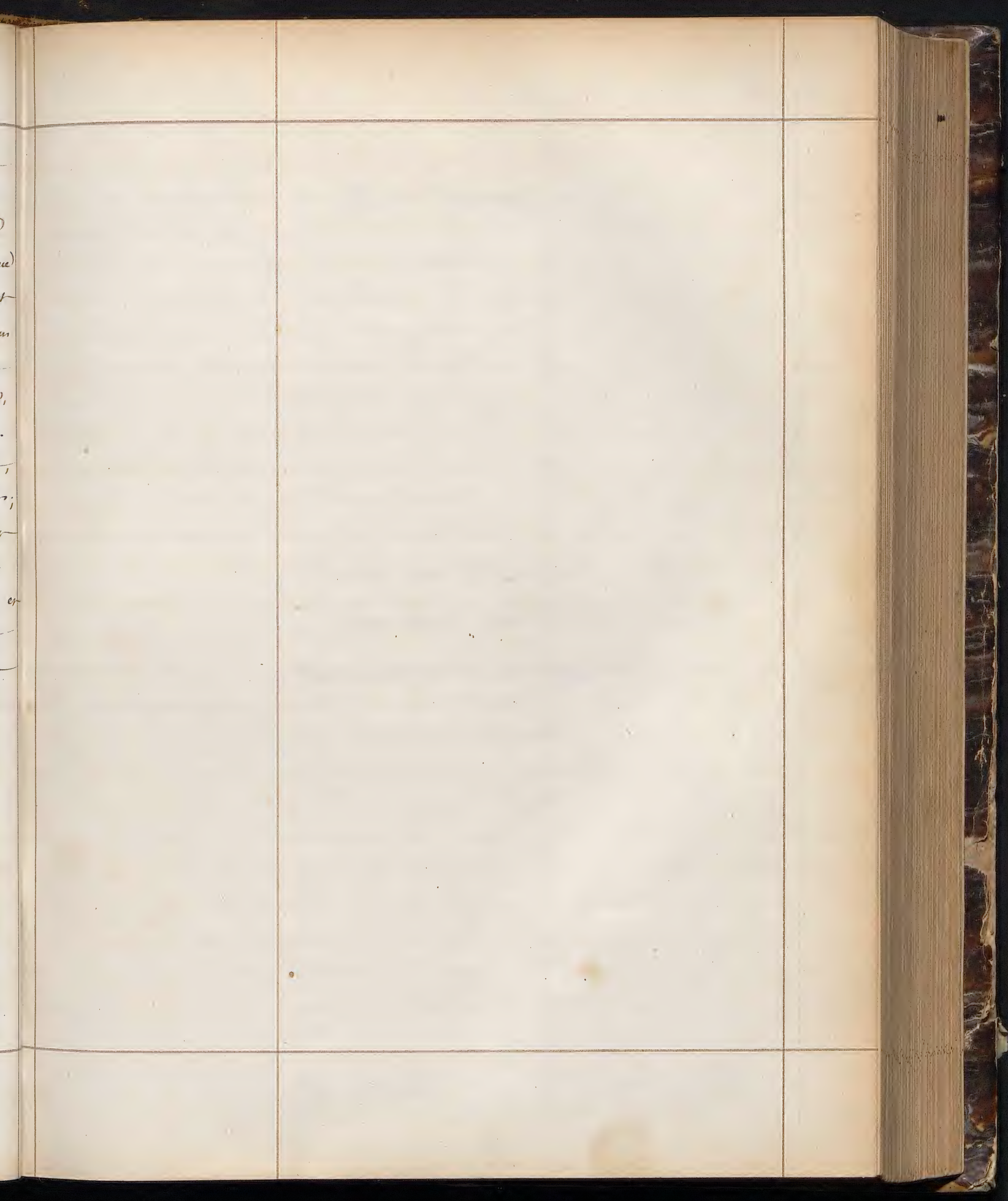
bonnes grâces qu'ils ont si bien méritées : nous les  
corrompons autant qu'ils nous corrompent.

Nous sommes donc rigoureux, mais nous  
pas injustes à l'égard des écrivains du dix huitième  
siècle; le jugement que nous portons sur eux est  
sévère, mais non pas inique. La suite de ce leçon  
le montrera. Entetés des grands hommes du  
dix-septième siècle, nous saurons, à l'occasion,  
proclamer les beautés de ceux du dix-huitième.  
Nous admirerons leurs hautes idées spéculatives,  
et la langue dont ils se servent pour les exprimer;  
mais nous regretterons toujours l'usage qu'ils font  
de ces idées. Les vérités philosophiques du dix-  
huitième siècle sont comme ces armures polies et  
luisantes, suspendues dans les temples; au jour  
de combat, on les détache, et c'est pour les  
rapporter souillées de boue et de sang !

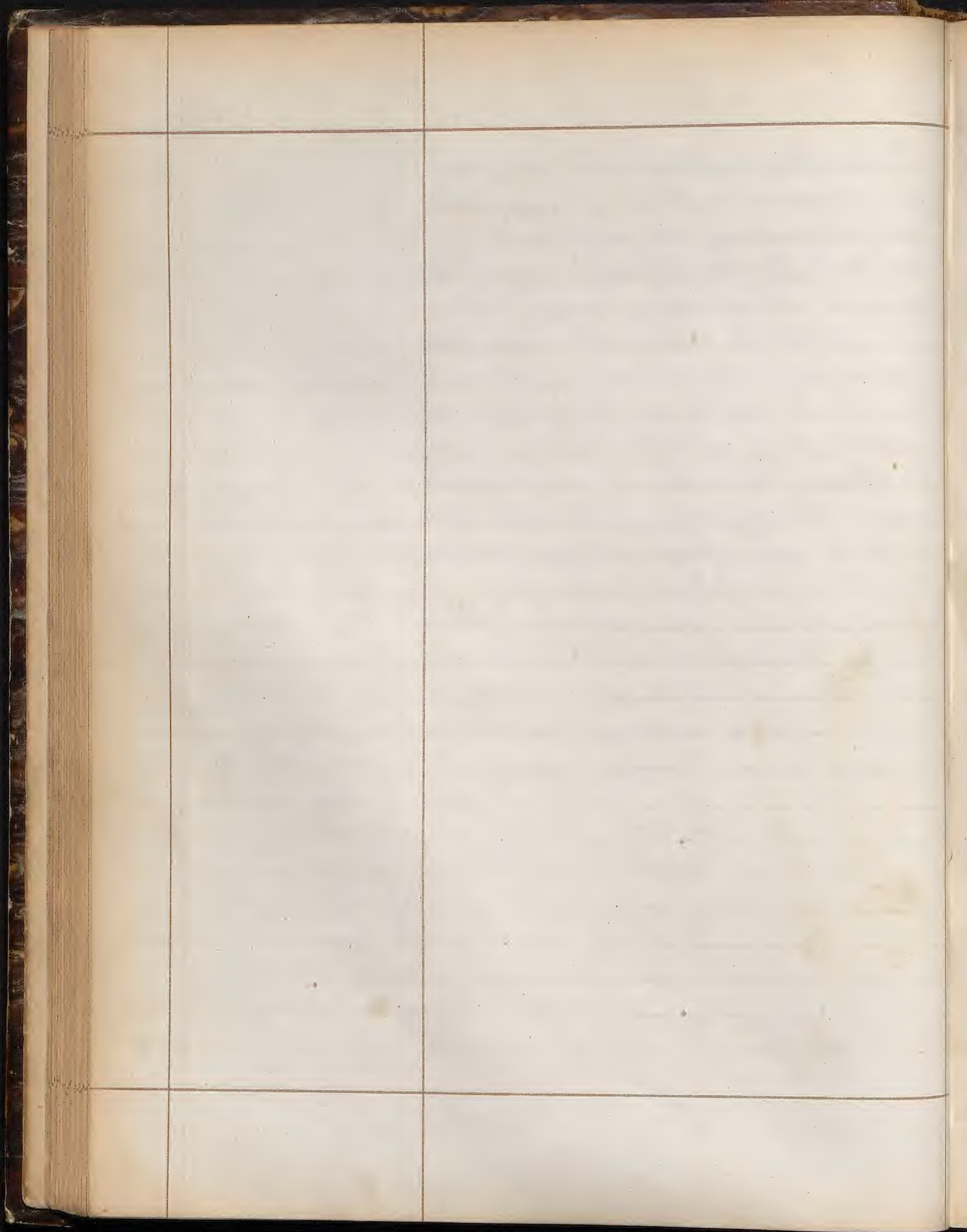
---

Jarry.











III<sup>e</sup>. Leçon.

---

Guerre contre les anciens  
au xvii<sup>e</sup> siècle.  
Desmarcts de Saint-Dorlin .

---



XVI

III

THE HISTORY OF THE  
CITY OF LONDON  
FROM THE FOUNDATION  
TO THE PRESENT TIME



Guerre contre les anciens au XVII<sup>e</sup> siècle.  
Odesmirets de Saint-Jorlin.

---

Les attaques contre l'antiquité païenne et contre la philosophie chrétienne ne datent pas du dix-huitième siècle ; elles sont antérieures même à la seconde moitié du dix-septième. Ce n'est point Perrault qui le premier sonna la trompette contre les anciens ; il avait eu des devanciers, et Boileau avait étudié la rhétorique sous un homme qui, comme il nous le raconte, n'était pas plus ami d'Homère que l'auteur du Saint-Paulin.

D'un autre côté, avant le discrédit que les habiles insinuations de Bayle parvinrent à jeter sur la théologie, la philosophie chrétienne avait eu des détracteurs dès le milieu du dix-septième siècle. A quoi cela tient-il ? à ce que, dans ce monde le bien n'est jamais séparé du mal. C'est quand le génie français, éclairé par les deux antiquités comme par deux flambeaux lumineux, marche d'un pas sûr vers l'idéal où ils le conduisent, que commence la double guerre contre l'antiquité classique et la morale chrétienne.

La lutte contre les anciens présente trois



périodes : la dernière est du commencement du dix-huitième siècle ; elle a pour héros Houdart de la Motte, discrètement soutenu par Fontenelle et que malheureusement Fénelon ne désavoue pas. La seconde est de la fin du dix-septième siècle ; les ennemis des Grecs et des Latins ont alors à leur tête Charles Perrault, qui a l'honneur d'être contredit par Boileau et doit sans doute à un tel adversaire la célébrité qui est restée attachée à son nom. Mais celui qui commença l'attaque contre l'antiquité, fut Desmarets de St. Sorlin, dans son Cratée pro iureo de poetes grecs, latins et français, publié en 1670. Il se fait honneur d'avoir été ainsi le premier à ouvrir le feu : « Puisque les amans des anciens nous croient si indignes de leur estime, j'entreprends, dit-il, de repousser l'injure et je m'expose le premier aux coups, marchant à la tête de tous les intéressés à soutenir leur honneur. » Nous verrons bientôt si cette lutte porta bonheur à Desmarets, mais avant de raconter le combat, disons quelques mots sur le combattant.

Jean Desmarets de St. Sorlin fut un personnage considérable dans son temps. Doué d'un talent facile, il entra avant dans la familiarité de Richelieu. Le Cardinal trouvait



sans doute chez lui cet esprit de suite qu'il repro-  
chait à Corneille de ne pas avoir. Desmarets rap-  
pelle avec vanité ces relations, et nous représente  
l'ichelieu s'entretenant avec quelques beaux es-  
prits, au sortir de son cabinet de Ministre,  
parlant à l'un de littérature, à l'autre de théologie  
et faisant encore admirer en traitant de pareils  
sujets cette forte intelligence qui remuait alors  
l'Europe. Mazarin, qui montrait peu de goût  
pour les lettres et ceux qui s'en occupaient, né-  
gligea Desmarets; celui-ci demeura dans une  
sorte de disgrâce jusqu'à ce que Colbert fût arrivé  
au pouvoir et l'appela au poste assez élevé de con-  
trôleur à l'extraordinaire de la guerre.

Quant aux écrits de Desmarets, ils sont  
fort divers: comédies, romans, poèmes héroï-  
ques, traités de théologie, remarques critiques;  
on peut cependant les ramener sous deux genres  
principaux, qui répondent aux deux tours d'esprit  
du temps. Le public alors s'occupait de romans  
et de théologie contentieuse; Desmarets avec sa  
facilité naturelle écrivit pour satisfaire ce double  
goût du public. De 1658 à 1670, on le voit  
prendre une grande part aux querelles religieuses;  
c'est alors qu'il publie son Arès du St. Esprit,  
où il prophétise au roi la venue d'une armée



de deux cent mille saints pour entreprendre la conversion  
des hérétiques et des Jansénistes; c'est alors aussi  
que Nicole au nom de Port-royal lui répondit par les  
Lettres d'un visionnaire; on sait que Nicole ayant  
mal parlé du théâtre, Racine crut nécessaire de se  
mêler à la lutte et qu'il écrivit à cette occasion  
contre ses anciens maîtres deux lettres fort piquantes et,  
moins qui font plus d'honneur à son esprit qu'à son  
cœur. Cependant en 1670 le bruit des querelles reli-  
gieuses avait presque cessé; la gloire des lettres com-  
mençait à dominer les autres gloires. C'était le  
temps où l'antiquité était remise en honneur; on  
revenait aussi aux écrivains français du commen-  
cement du siècle pour les attaquer; Desmarets  
était du nombre. Molière avait donné presque  
toutes ses grandes pièces; Racine avait écrit  
Andromaque et Britannicus; Boileau plusieurs  
de ses Satires et de ses Épîtres, et il récitait déjà  
dans les sociétés une partie de son Art poétique.  
Devant de tels hommes, la réputation des écrivains  
du temps de Richelieu et de Mazarin, Descartes,  
Pascal et  
Corneille exceptés, ne pouvait que pâlir. Desmarets  
sentit sa propre décadence, et il éclata contre les  
novateurs et contre les anciens, dont les premiers  
se prétendaient les disciples. Le Vraie pour  
jurer des poètes grecs, latins et français ne recut



pas de réponse. L'auteur en fut vivement blessé ; on le voit par la violence avec laquelle il attaque de nouveau les anciens et leurs partisans dans une seconde édition du Cloris, qu'il fit précéder d'une Épître au roi. — Boileau, dans une pièce fameuse adressée à Louis XIV, avait introduit le dieu du Rhin essayant en vain de lutter contre les armes françaises. Desmarets trouve cette fiction froide et il a raison. Mais, chose singulière ! et qui ferait penser que l'encre plutôt qu'une vue claire de la vérité a porté Desmarets à condamner l'allégorie de Boileau, c'est qu'il loue précisément un vers où celui-ci semble avoir oublié son bon goût ordinaire :

“ Le destin à ses yeux n'osait balancer ”  
ce qui est une fanfaronnade aussi peu digne de Boileau que de Louis XIV. Boileau de son côté ne ménageait pas entièrement Desmarets. L'art poétique n'avait pas encore paru ; mais l'auteur en lisait des fragments à ses amis, et on pourrait y trouver plus d'une allusion à Desmarets :

“ C'est donc bien vainement que nos auteurs d'écus  
Bannissant de leurs vers ces ornements recus,  
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes  
Comme ces Dieux éclos du cerveau des poètes ”  
(etc, etc, chant III)



Ailleux l'allusion est plus transparente encore;  
 « Mais souvent parmi nous un poète sans art,  
 Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,  
 Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,  
 Fièrement prend en main la trompette héroïque.  
 La muse déréglée, en ses vers vagabonde,  
 Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds,  
 Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,  
 S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.  
 Mais en vain le public, prompt à le mépriser,  
 De son mérite faux le veut désabuser :  
 Lui-même, applaudissant à son maigre génie,  
 Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie.  
 Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention,  
 Homère n'entend pas la noble fiction.  
 Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,  
 A la postérité d'abord il en appelle.  
 Mais attendant qu'ici le bon sens de retour  
 Amène triomphants ses ouvrages au jour,  
 L'en tas, au magasin, cachés à la lumière,  
 Combattent tristement les vers et la poussière. »  
 (Chant III).

Il y avait là de quoi piquer au vif même un  
 poète moins vaniteux que Desmarets; celui-ci  
 prit feu de nouveau et publia, sous forme de  
 dialogue, la défense du poème héroïque et ses



Remarques critiques sur les ouvrages d'art. Despréaux.  
Trois personnages figurent ici : l'auteur qui défend ses livres, un second qui les attaque, enfin un Philinte qui tantôt se porte du côté de l'auteur, tantôt du côté de son adversaire, mais bien plus souvent vers l'auteur. Ajoutons que celui-ci ne conserve pas long-temps à ses personnages leurs caractères distincts ; bientôt il oublie la vraisemblance, et en fait trois Desmarêts. Boileau cette fois ne voulut pas répondre, par égard sans doute pour la vieillesse de son adversaire, qui en effet avait alors près de quatre-vingts ans et allait mourir deux ans plus tard.

Mais revenons à l'écrit de Desmarêts qui nous intéresse surtout, le Traité pour juger des poètes grecs, latins et français. Ce n'est point un ouvrage méprisable ; on y trouve de la chaleur, du naturel et quelques bonnes raisons. L'auteur en le composant a eu le double but (1°) de venger le Choré du dédain des novateurs, et de faire une théorie à l'honneur de Choré; (2°) d'attaquer les anciens dont s'autorisaient les ennemis de Choré. On le voit, la pensée était petite ; elle ne pouvait inspirer à Desmarêts de grandes choses, mais elle lui en inspira d'ingénieuses. Pour Desmarêts, le dernier effort de la poésie, c'est le poème héroïque,



et le meilleur des poèmes héroïques, c'est le Cloris.  
 L'auteur d'un poème héroïque doit être capable de  
 faire des tragédies, des comédies, des élégies, des  
 sonnets; Desmarets s'était en effet exercé dans tous  
 ces genres; il croyait également connaître l'architecture,  
 la musique, la peinture, ce qui n'est pas moins in-  
 dispensable pour produire une épopée parfaite. Les  
 anciens n'ont ni invention, ni noblesse; de plus  
 ils sont les auxiliaires de l'impudicité: ainsi, dès 1670,  
 on leur adressait un reproche que nous avons vu renou-  
 velé de notre temps et sous nos yeux mêmes.

Négliger l'antiquité païenne, c'est se priver  
 d'un moyen de connaître à fond la nature humaine  
 et son propre cœur: les livres de Desmarets le  
 montrent suffisamment. Il reproche à l'Achille  
 d'Homère d'être trop peu noble et trop peu  
 héroïque: « Ce héros, dit Desmarets, pendant  
 tout le temps du poème, n'y fait presque rien que  
 se reposer dans sa tente, par dépit de ce qu'  
 Agamemnon lui avait enlevé Briséis; et il ne  
 fait aucune action héroïque, ni pour ravoir sa maî-  
 tresse, ni pour la prise de Troie, pour la quelle  
 seule il était venu en Phrygie; si non qu'enfin  
 par colère encore de ce qu'Hector avait tué Patrocle  
 son ami et pour se venger en son particulier, et  
 non pour venger la Grèce du rapt d'Hélène,



il le combat et le tue, et exerce de grandes inhumanités  
 contre son corps. Tout cela n'est que colère, et ce ne  
 sont pas des actions nobles et héroïques" (Cratée  
pour juger des poètes grecs, latins et français, ch. xi)  
 Ainsi ce que Desmarets blâme dans la peinture du  
 caractère d'Achille, c'est précisément ce qui en fait  
 la vérité, les passions de l'homme mêlées à l'héro-  
 ïsme. Combien ce caractère a été mieux compris  
 par un de ces anciens qui attaquait Desmarets,  
 et par un des narrateurs à qui il refusait de  
 rendre justice !

"Scriptor, honoratum si forte reponis Achilleum,  
 Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,  
 Iura neque sibi nata, nihil non arroget  
 - armis."

(Horace, Art poétiq. v. 120)

"Des héros de roman fuyez les petitesse;  
 Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses.  
 Achille déplairait, moins bouillonnant et moins  
 - prompt ;

J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.  
 A ces petits défauts, marqués dans sa peinture,  
 L'esprit avec plaisir reconnaît la nature."

(Boileau, Art poétiq. Ch. III)

Enée n'est pas un personnage aussi intéressant



qu' Achille, cela est vrai. N'ayant pas de grandes passions, il nous touche moins, et peut-être n'avons-nous pas assez de sympathie pour le genre de vertus qui illustre surtout Enée: Sum pius Aeneas. Quoiqu'il en soit, la sagesse et le calme de ce personnage devraient plaire à Desmurets moins qu'à tout autre: car pour Desmurets, le véritable héros c'est le Capitaine. Or Enée exprime quelque fois des sentiments naturels qu'un Capitaine n'avoue jamais:

" Extemplo Aeneas solvuntur frigore membra "

Un héros avoir peur! Quelle pitié! Desmurets plaint presque Virgile de n'avoir pas eu le cœur assez haut pour faire concevoir une haute idée de la valeur de son héros, et il sait beaucoup de gré à M. Segrais d'avoir ainsi adouci, dans sa traduction de l'Enéide, le trait que nous venons de citer:

" Enée en fut surpris. "

Dans le troisième livre, Virgile fait dire devant Didon par Enée même sur la grande peur qu'il eut du Cyclope:

" Nos procul inde fugam trepidi celerare, "

et M<sup>r</sup>. Segrais a encore, suivant Desmurets, le bon goût de traduire:

" Nous partons. "

Cependant si Desmurets et Segrais n'avaient pas été entraînés par le ton d'esprit de leur temps, ils auraient vu que cette peinture de la tempête d'A



premier livre, que l'un critiquait et que l'autre croyait  
avoir besoin d'adoucissement, était un des plus beaux  
passages de l'Enéide. Ce n'est point la curiosité  
pour sa propre vie, mais une terreur religieuse qui  
fait trembler Enée, ce héros si soumis aux dieux  
(Sum pius (Pueas)) ; car il sait que la tempête qui  
va fondre sur ses vaisseaux est un effet de la colère de  
Jupiter. Et la preuve qu'Enée ne craint pas la mort,  
c'est qu'aussitôt qu'il voit la nuit de la tempête  
descendre sur la mer, il s'écrie :

« O teo que quater que beati,  
Lucis ante ora patrum, Trojæ sub manibus altis,  
Contigit oppetere ! O Danaum fortissime gentis,  
Tydide, mene Iliacis occumbere campis  
Non potuisse, tua que animam hanc effundere venter,  
Ieræ ubi Alcides telo jacet Hector, ubi ingens  
Sarpedon, ubi tot Simois correpta sub undis  
Scuta virum, galeas que et fortia corpora volvit !..

Au troisième livre, les mêmes motifs déter-  
minent la retraite d'Enée : Polyphème est un  
dieu, fils de Neptune ; et Enée regarderait comme  
un sacrilège de lutter contre la divinité.

Ainsi donc ce que prouvent les critiques  
de Desmarets contre Homère et Virgile, c'est  
qu'il ne connaissait point la nature humaine.  
Se connaît-il mieux lui-même ? c'est ce



qu'un coup-d'œil jeté sur le caractère de Desmarets  
 va nous montrer. Il serait peut-être de bonne guerre  
 ici d'aller chercher ce que les adversaires de Desmarets  
 ont pu dire sur sa personne ; mais nous ne voulons  
 pas user de ce moyen légitime. Ne croyons donc  
 pas avec Nicole que dans l'affaire du fanatique  
 Morin, Desmarets joua le rôle d'agent provoca-  
 teur, ni que ses dépositions aient contribué à faire  
 brûler ce malheureux : voyons plutôt ce qu'ont  
 dit de Desmarets ceux qui faisaient profession  
 d'être ses amis.

Le jour où Huet, le savant évêque d'Avranches,  
 fut reçu à l'académie, Desmarets lut son  
 poème de Cloris. Huet, racontant dans ses  
 Mémoires les détails de cette séance, après des  
 éloges donnés au poème de Desmarets, ajoute :  
 « On remarqua que dans ce poème il rabais-  
 sait trop les poètes anciens et faisait entendre assez  
 clairement qu'Homère, Virgile, Pindare devaient  
 lui céder la palme de la victoire. Cependant  
 il eût pensé différemment, s'il eût mieux connu  
 l'antiquité et lui-même. » Huet a mis le  
 doigt sur le vrai défaut de Desmarets : il  
 ne connaît ni les anciens, ni l'homme, ni  
 lui-même. Ce qui fait le fond de son caractère,  
 c'est la vanité littéraire, défaut propre à



presque tous les auteurs et même à bon nombre de lecteurs. Cette vanité littéraire était aggravée chez Desmarêts par les prétentions ordinaires de la vieillesse contre les choses d'un autre âge :

"Laudator temporis acti

se puero."

(Horace, Art poétique v. 178.)

Elle le remplissait d'ailleurs de toutes les illusions dont elle compose toujours son cortège : ainsi Desmarêts s'imagine que l'Art poétique de Boileau n'a été écrit que pour répondre au Cloris et au Cratée pour juger des poètes grecs, latins et français ; il croit aussi, sans doute parce que le succès de Cloris commençait à être fort contesté, qu'il suffit à un écrivain de quelques approbateurs d'élite, quoique lui-même par un retour à la réalité fasse observer que le Cloris a eu plusieurs éditions. Il est rare qu'un auteur vain ne tombe pas dans la mauvaise foi : quand il s'agit d'attaquer les anciens, Juvénal aux yeux de Desmarêts est un déclamateur ; le même poète n'a pas fait un mauvais vers, dès qu'il s'agit de s'opposer à Boileau. Enfin à la vanité Desmarêts a eu le tort d'ajouter la méchanceté. Au temps de Desmarêts, on ne détruisait pas une ville, comme Collos- d'Hérbaud, pour y avoir été sifflé ; mais



on dénonçait ses adversaires au roi et on l'engageait à prendre parti contre eux: ~~Desmarest~~ vitain moyen pour Desmarests ne s'interdit pas l'usage: Dans son Épître au Roi, après avoir engagé Louis XIV à prendre fait et cause pour Chloris, il insinue que ceux qui proscrirent les ornements chrétiens dans la poésie manquent de foi, et il exprime cette accusation en prose et en vers, comme s'il avait peur de n'être pas assez écouté: " Ces hommes qui ont peu de religion et de capacité, et beaucoup d'orgueil et d'envie, ont tant d'audace que pour faire mépriser nos poèmes chrétiens, ils méprisent hautement notre religion et notre langue."

" Grand monarque, permets que la force des vers  
T'anime pour venger le vrai Dieu que tu sers,  
De ces hommes sans foi de qui la fantaisie  
S'eut nous faire payens au moins en poésie"  
etc, etc.

Dans sa Satire sur l'homme, Boileau s'était échappé dans une boutade contre Alexandre.  
"Qui ? cet écervelé qui mit l'Asie en cendres ?  
Ce fougueux l'Angélique, qui, de sang altéré,  
Maître du monde entier, se trouvait trop servi ?"  
Ailleurs, dans l'Épître première, il semblait par la bouche de Cinéas conseiller à Louis XIV la modération dans ses conquêtes. Desmarests dénonça



au roi ces deux passages ; il trouve l'auteur bien osé de donner des leçons de repos et de pain à celui qui vient de vaincre la Hollande. Toutefois hâtons-nous d'ajouter à la décharge de Desmarets, que ce que nous lui reprochons ici était un vice de son temps : Boileau lui-même sollicita et eut le malheur d'obtenir la suppression par ordre de la Cour d'une satire de Bonvaut.

Desmarets représente à merveille pour nous l'homme du présent, qui fait sa fortune par le tour d'esprit du moment et s'arrête après quelques succès ainsi obtenus. Au temps de Desmarets, le tour d'esprit était pour le roman et la théologie, c'est-à-dire, comme écrivait St Evremont, pour l'amour (on peut ajouter la religion) tiré du coeno à l'esprit. Desmarets fit donc des romans et de la théologie dans le goût de ses contemporains ; puis arriva à une certaine réputation et reçut à l'Académie, il en resta là : son esprit facile, mais ennemi du travail, n'eut pas de quoi se renouveler et tomba dans l'impuissance. C'est le sort de bien des auteurs, connus d'abord par la multitude, mais qui, pour n'avoir travaillé qu'en vue de satisfaire des goûts passagers, sont promptement oubliés.

Cependant tout n'est pas à dédaigner dans les livres de Desmarets. Son Critique pour juger



Des poëtes grecs, latins et françois, renferme des vues  
étendues sur la langue française; malheureusement il  
ne voit les modèles de cette langue que chez ses amis;  
ni Descartes, ni Pascal ne sont nommés par Desmarets;  
il se souvient, il est vrai, de Malherbe, mais il  
ne mentionne ni Corneille, ni Molière, encore moins,  
Racine et Boileau. Contre ce dernier, Desmarets  
eut raison quand il blâma la fiction du Rhin et écrivit  
ces vers en s'adressant à Louis XIV:

« Et quand du dieu du Rhin l'on feint la fière  
-image  
S'opposant en fureur à ton fameux passage,  
On ternit par le faus la pure vérité  
De l'effort qui dompta ce grand fleuve indompté.  
Forcer les éléments par un cœur héroïque,  
Est bien plus que lutter contre un dieu chimérique  
A ta haute valeur c'est être injurieux,  
Que de mêler la fable à tes faits glorieux;  
Recourir à la feinte offense ta victoire;  
Et c'est moins dire en vers que n'en dira l'histoire.

Entre au Roi,

(en tête du Clovis)

Dans sa Défense du poëme héroïque, Bernanos  
montre encore fort bien à Boileau par où pèche  
sa théorie. Ce dernier a raison de ne pas vouloir  
qu'on mêle les mystères chrétiens à la littérature,



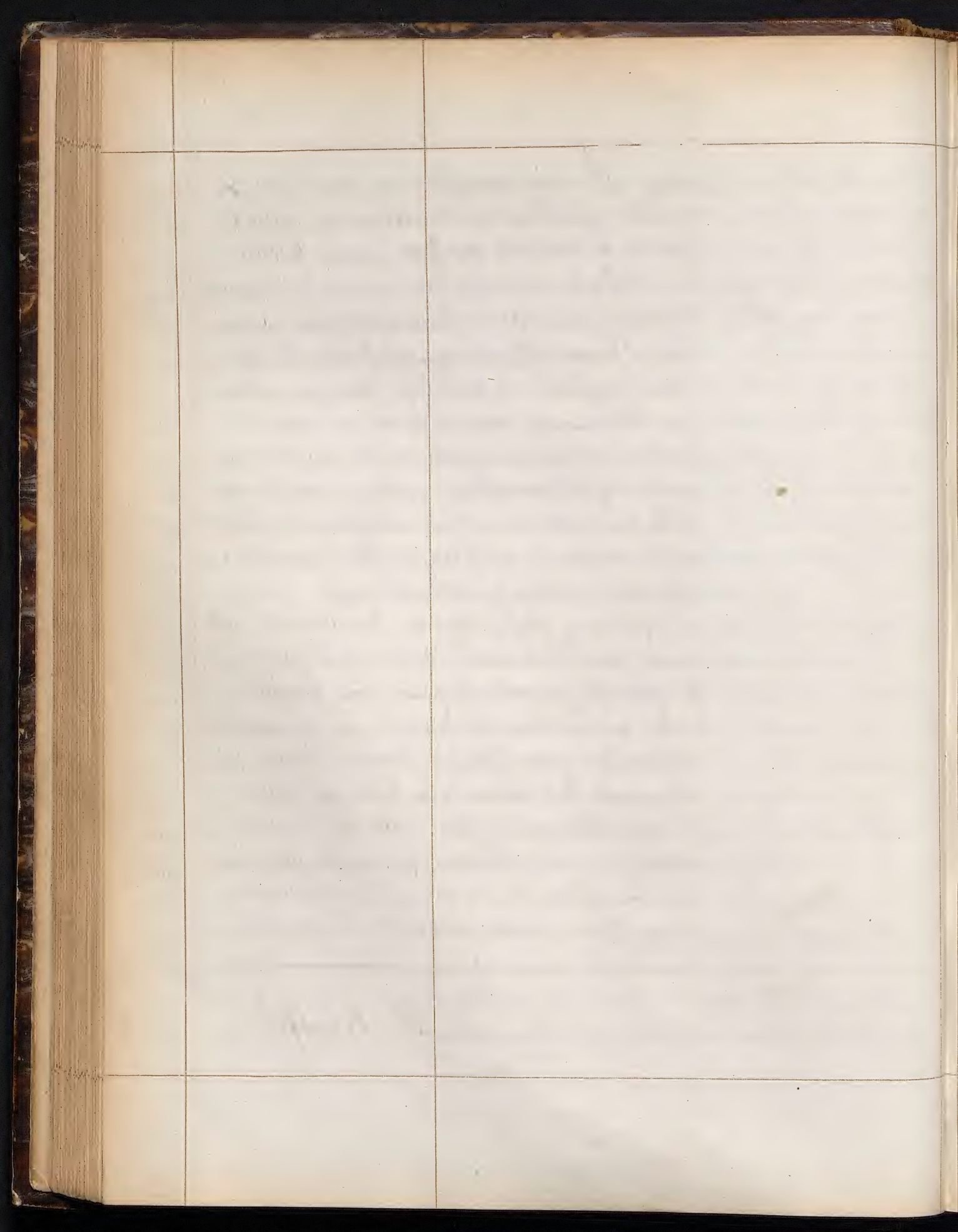
mais Boileau devait faire une réserve pour la morale si sublime du Christianisme, et il a le tort de ne rien dire qui fasse prévoir Estheo ou Athalie, rien qui fasse souvenir de Polyeucte. On doit savoir gré à Desmarets d'avoir indiqué que l'histoire d'Estheo pourrait fournir le sujet d'une tragédie. Enfin, il ne faut pas oublier que Desmarets, lorsqu'il livrait ces combats contre les anciens, avait près de quatre-vingts ans : il y a certainement quelque chose de respectable dans cette ardeur d'un octogénaire à prendre ainsi en main ce qu'il croyait être le parti de la littérature et de la gloire de son pays.

Quant à nous, comme conclusion de cette étude sur Desmarets, disons que la guerre à l'antiquité païenne n'a point porté bonheur à celui qui en donna le signal. Le premier adversaire des anciens fut un homme d'esprit qui s'ignorait lui-même ; un poète qui n'eut d'autre idée que de faire valoir ses propres ouvrages ; un chrétien qui oublia plus d'une fois la modération et qui, s'il a été sincère, a pu faire douter souvent de sa sincérité.

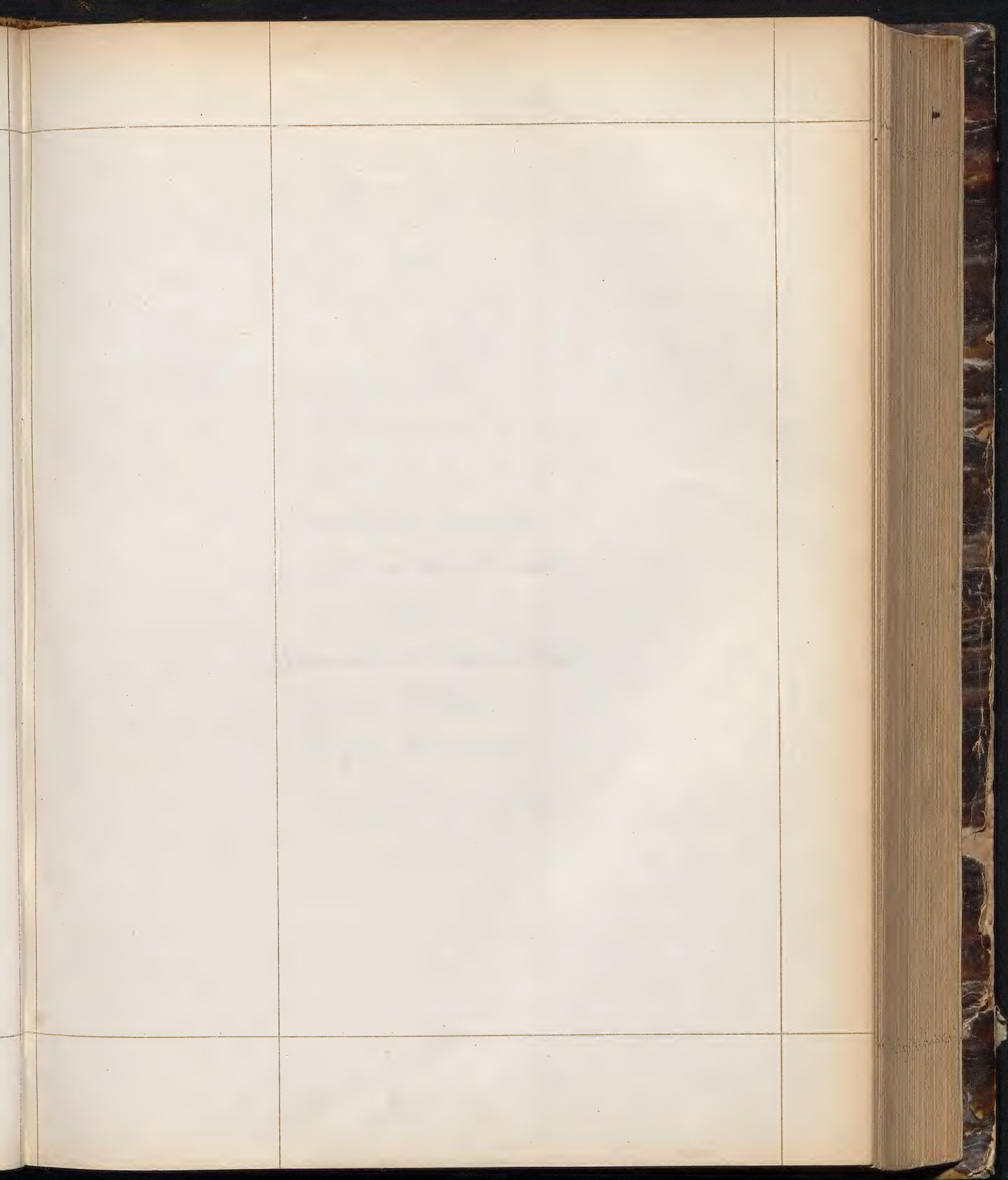
---

H. Klipffel.















IV<sup>e</sup>. Leçon.

---

L'antiquité classique  
appréciée au XVII<sup>e</sup>. siècle

par

Desmarets de Saint-Jorlin ;

Le père Lebossu ;

Le père Bouhours.

---



THE HISTORY OF THE

ROYAL SOCIETY OF LONDON

FROM

ITS FIRST INSTITUTION

TO THE PRESENT

STATE

---



L'antiquité classique appréciée au XVIII<sup>e</sup> siècle  
Desmarets de St-Jorlin; <sup>par</sup> le père Lebofski; le père Bouthours

Nous n'avons pas tout dit sur Desmarets de St-Jorlin et sur cette première campagne qu'il a ouverte contre l'antiquité classique. En décriant Homère et Virgile qu'il avait cru remplacés et qui venaient, grâce à Boileau et à son école, de prendre leur revanche, l'auteur de l'abbé du Clorin obéissait sans doute avant tout à un ressentiment tout personnel; mais en même temps il exprimait l'opinion d'une assez notable partie du public lettré de cette époque, et engageait dans sa querelle une cause qui au fond n'était pas la sienne. Oublions donc aujourd'hui les fanfaronnades, les excès et les bizarreries de tout genre où s'entraînait sa vanité blessée et qui ne servaient qu'à tourner en ridicule la doctrine qu'il défendait: laissons-le tantôt se représenter lui-même victorieux des poètes anciens et paré de leurs dépouilles, tantôt en appelant à l'autorité royale contre ces mêmes poètes, ou du moins contre leurs modernes partisans; puissions-nous sur l'étrange procès qu'il a intenté à la langue latine, et sur les délicatesses d'oreille



qui lui faisaient critique, par exemple, dans ce vers :

"*Ille quidem stygia morbus jam frigida cymba*"  
 précisément ce qui en fait pour nous la douce et triste harmonie, c'est-à-dire le retour fréquent de la voyelle *a* : et demandons-nous en quoi consistait au juste ce préjugé contre l'antiquité classique assez répandu du temps de Desmarêts, dont il s'est fait par dépit plutôt que par conviction l'interprète et le défenseur.

Le reproche qu'on adressait alors de Desmarêts aux poètes, et particulièrement aux poètes épiques de l'antiquité, semble au premier coup d'œil assez mal déterminé : on les accusait de manque de jugement. On sait ce que valent en général les accusations de ce genre. Nous disons qu'un homme ne sait point juger, quand il ne juge point comme nous ; et qu'il offense la raison, lors qu'il choque nos préjugés ou notre imagination : et de ce mot seul nous pouvons conclure qu'il y avait dans les poètes anciens quelque chose qui choquait le ton d'esprit des contemporains de Desmarêts. Or c'était particulièrement dans la peinture des caractères que les Homère et les Virgile avaient, au dire de cette école, manque de jugement, ce qui veut dire fort clairement pour nous,



qu'Homère et Virgile ne peignaient point l'homme  
 tel que l'eussent souhaité les critiques français de  
 l'an 1660 après Jésus-Christ. On s'était formé  
 à cette époque, sous l'influence tout à la fois des  
 romans et de la théologie contentieuse, une certaine  
 idée de perfection qui n'a d'autre défaut que  
 d'être au-dessus de la nature et des forces de l'homme.  
 On rêvait un homme exempt de toutes les faibles-  
 ses de l'humanité, toujours maître de lui-même  
 et toujours égal à lui-même, que son courage  
 n'emportât ou ne trahît jamais : et cet homme  
 idéal qui rappelait un héros de roman, dans la  
 langue des romans, et un parfait, dans la langue  
 de la théologie, semblait seul digne d'être  
 offert aux regards et à l'admiration des hommes  
 dans un poème épique. La conséquence naturelle  
 de cette doctrine, c'est que toutes les fois qu'un  
 poète peignait dans une épopée un héros impar-  
 fait, il s'écartait de la véritable destination de  
 l'épopée, en même temps que de la véritable  
 idée de l'héroïsme, ou en d'autres termes, qu'il  
 manquait de jugement. Ainsi Homère manquait  
 de jugement, parce qu'Achille s'emporte contre  
 Agamemnon, et refuse aux Grecs le secours de  
 son bras lors qu'on lui a enlevé sa captive.  
 Virgile manquait de jugement, parce qu'Enée



est glacé d'épouvante au milieu d'une tempête, et fuit en toute hâte devant Polyphème et les Cyclopes assemblés sur le rivage de Sicile. Mais ce n'était pas tout. De même que les critiques du parti de Bismarck n'entendaient pas que dans un poème épique on fût vertueux à demi, ils n'entendaient pas non plus qu'on fût méchant à demi; et lors que le poète opposait au principal personnage, en faveur du quel il doit nous intéresser, un second personnage contre le quel au contraire nous devons prendre parti, il fallait, selon eux, qu'il opposât à un héros parfait un scélérat parfait; et, s'il leur laissait quelque ombre de vertu ou de repentir, il manquait encore de jugement. Ainsi Virgile manquait de jugement parce que Ménece, qu'il représente comme le contempteur des dieux (Contemptor divum Merentius) et dont il peint les horribles cruautés (Mortua quoniam etiamungebat corpora vivis) lors qu'il est vaincu par Enée et près d'expirer, lui demande pour dernière grâce d'être enseveli dans le même tombeau que son fils. Comment un impie pouvait-il en mourant songer à sa sépulture? Comment un homme aussi cruel et aussi insensible pouvait-il montrer quelque tendresse pour son fils? Ménece dans ce dernier moment n'était-il pas en contra-



diction tout à la fois avec le type de scélérat parfait  
 et avec lui-même ? Et comment soutenir que  
 Virgile n'avait point dans ces endroits manqué de  
 jugement ? Or, à nos yeux, si quelqu'un manque  
 de jugement dans toute cette querelle, c'est assurément  
 Dismarets et ses amis ; et cela faute de connaître  
 l'homme. S'ils avaient connu l'homme, ils  
 auraient vu d'abord que le scélérat parfait, aussi  
 bien que le héros parfait, ne sont point dans la  
 nature humaine ; et que, s'il est permis aux poètes,  
 pour élever notre esprit, de peindre l'homme meil-  
 leur qu'il n'est et tel qu'il devrait être, ou  
 encore de le peindre plus méchant qu'il n'est, et  
 de pousser à bout la méchanceté humaine afin  
 de nous en inspirer l'horreur, il ne lui est pas  
 défendu pour cela de peindre l'homme tel qu'il  
 est, avec son mélange naturel de grandeur et de  
 faiblesse ; ils auraient vu aussi que l'unité d'un  
 caractère ne consiste pas à réunir toutes les  
 qualités ou tous les défauts, ni même à soutenir  
 ses qualités et ses défauts jusqu'au bout ; mais  
 qu'un caractère est un, lorsqu'il a un défaut ou  
 une qualité dominante, et d'autres défauts ou  
 d'autres qualités naturellement compatibles avec  
 ceux-là ; et qu'il est un encore, lorsqu'il n'a  
 que ces retours de passion, et ces alternatives d'uni-



riement et d'abâttement qui tiennent à la nature même des passions: qu'enfin l'unité n'est point l'uniformité, et que des inconséquences ne sont point des contradictions. Dans la dernière leçon, nous avons justifié contre Desmartez Achille et Enée; nous n'avions point de peine dans celle-ci à justifier Néjence. Le trait caractéristique de Néjence, c'est la cruauté et le mépris des dieux. Or l'amour de Néjence pour son fils est parfaitement compatible avec cet orgueil farouche qui le rend insensible et cruel pour le reste des hommes: car son fils est un autre lui-même, et en aimant son fils, il n'aime toujours que lui-même. Ce même orgueil qui lui fait aussi mépriser les dieux, peut fléchir aux approches de la mort, sans que l'unité de son caractère en soit le moindrement altérée. Quand Néjence est abattu aux pieds d'Enée, et que cette ivresse de la puissance et de la force qui lui avait tourné la tête, s'est dissipée, quand de plus il veut de perdre son fils, sa seule joie et sa seule consolation sur la terre, on conçoit qu'il se souvienne des dieux qu'il a bravés, et craigne, si Enée lui refuse un tombeau, d'enfermer ses bords du Styx. C'est là une inconséquence, ce n'est point une contradiction et une impossibilité. Remarquons de



plus que Mérence ne demande pas tant à être  
enseveli qu'à être réuni à son fils dans le même  
tombeau, et qu'ainsi l'incoréquence qui choque  
Desmarests, dans cette crainte religieuse qu'il  
montre à ses derniers instants, est encore atténuée  
par ce dernier trait de l'amour paternel survivant  
à la mort même. Nous comprenons donc parfaite-  
ment que le guerrier farouche qui tout à l'heure  
s'écriait :

"Dextra mihi deus, et telum quod missile"  
- libro,

Nunc adsint."

prononce en mourant ces beaux vers :

"Hostis amare, quid increpitas, mortem que minaris?  
Nullum in cede nefas: nec sic ad proelia veni,  
Nec tecum meus hic pepigit mihi fœdera lausus.  
Unum hoc, pro, si qua est victis venia hostibus, oro:  
Corpus humi patriare tegi. Scio acerba meorum  
Circumstare odia: hunc, oro, defende furorem,  
Et me consortem natæ concede sepulchro."

Ainsi Desmarests et son école ne connais-  
saient pas l'homme, l'homme tel qu'il est dans  
tous les temps, avec toutes les alternatives et toutes  
les conséquences de ses passions: ajoutons qu'ils  
ne connaissent pas mieux l'homme tel qu'il  
se montre aux diverses époques de l'histoire,



avec les traits particuliers qu'il doit à tel ou tel état de civilisation, en un mot l'homme historique. Il blâme, par exemple, les plaisanteries cruelles et assez bizarres en effet, au moins pour l'expression, que Patrocle adresse au cocher d'Hector, après l'avoir renversé du char de son maître. Il ne voit pas que ces outrages envers un ennemi vaincu, qui ne sont plus dans nos mœurs, et qui eussent surtout été honorés aux héros de roman du dix-septième siècle, étaient au contraire familiers aux héros des temps homériques, et leur semblaient chose toute naturelle et comme un des droits de la victoire. Du reste, on peut dire que dans ce passage il méconnaît à la fois l'homme historique et l'homme de tous les temps. Ces railleries et ces insultes sont bien dans le caractère de Patrocle, qui lui-même est bien dans la nature humaine. Patrocle est d'un caractère faible et léger, et naturellement porté à l'insulte : il est sorti du camp des Grecs pour combattre Hector ; il est revêtu des armes d'Achille : il est comme étourdi par la grandeur d'une entreprise au-dessus de ses forces, et par un premier succès ; avec un tel caractère et dans une telle situation, il est bien homme à insulter son ennemi après l'avoir abattu et à railler le cocher d'Hector sur son habileté à faire le plongeur du haut d'un char dans la



plaine. Ce sont là, sauf encore une fois la forme, un peu bizarre de la plaisanterie, des traits qui ne sont pas seulement d'une vérité historique et locale, mais, ce qui vaut encore mieux, de vérité éternelle, et que l'on n'a point de peine à comprendre et à admirer, lorsqu'on connaît mieux que Desmarets et l'histoire et surtout le cœur humain.

Tel fut l'homme qui le premier en France entreprit une guerre en règle contre l'antiquité classique; telle fut sa doctrine; telle fut la cause de ses erreurs. Au reste nous devons convenir que si Desmarets et la partie du public lettré qu'il représentait ne gardait point de mesure dans son mépris pour les Anciens, les partisans des Anciens, représentés par le père Le Bossu, n'en gardaient point non plus dans leur admiration; et que s'il ne connaissait point l'homme, ses adversaires ne le connaissaient pas mieux que lui: de façon que faute de cette science de l'homme qui est la seule règle du goût en littérature, les uns étaient injustes dans leurs critiques en faisant des défauts aux anciens de leurs véritables mérites, et les autres n'étaient guère moins injustes dans leurs éloges, en prêtant aux Anciens des mérites qu'ils n'avaient pas, et qu'ils eussent peut-être été bien fâchés d'avoir.

La doctrine du père Le Bossu sur l'anti-



quinte classique et particulièrement sur les grands  
 poètes épiques de l'antiquité, telle qu'elle est  
 exposée et soutenue dans son Critique du poème  
épiques, semble le Contrepiéd exact de celle de  
 Desmarets. Le grand mérite des Anciens, à  
 ses yeux, c'est le jugement: mais le jugement pour  
 lui, ce n'est pas cette vue juste, mais soudaine de la  
 vérité, et cette raison en quelque sorte instinctive  
 qui accompagne le génie, si elle n'est pas le génie  
 même; c'est la réflexion lente et patiente d'un  
 écrivain qui s'enferme dans son Cabinet pour com-  
 biner péniblement et selon les règles d'Aristote  
 une action épique. Si Lebossu se contentait de  
 dire qu'Homère et Virgile, pour être inspirés et  
 sublimes, n'en sont pas moins judicieux et raison-  
 nables, et qu'il nous est facile, après les avoir  
 lus, de nous expliquer et pour ainsi dire de nous  
 justifier à nous-mêmes le plaisir qu'ils nous ont  
 causé, il admirerait chez eux le mérite qui y est  
 en effet et nous serions de son avis. Mais quand  
 il prétend qu'ils ne sont que judicieux et raisonnables,  
 et qu'ils ont froidement calculé le plaisir qu'ils  
 nous causeraient par tel ou tel artifice poétique,  
 il leur fait honneur d'un mérite qu'ils n'ont  
 point, et qui selon nous serait chez eux un très-  
 grand défaut. A l'entendre, il semble qu'Homère



ait reçu après Aristote, et ait appris de lui les règles de l'épopée : ou plutôt qu'il se soit tracé à lui-même ces règles avant de les appliquer, et qu'il soit à la fois Aristote et Homère. Nous concevons jusqu'à un certain point qu'on fasse honneur de cette parfaite connaissance et de cette exacte application des règles à Virgile, qui avait en effet lu Aristote, et qui, à l'époque où il vivait, devait travailler souvent à tête reposée : encore n'est-ce pas une raison pour lui refuser l'inspiration et le génie. Mais Homère inventant les règles d'Aristote, Homère travaillant dans un cabinet ? Que nous sommes loin de ce système si fort goûté de nos jours, qui va jusqu'à supprimer la personne même d'Homère, et qui fait honneur de l'Iliade et de l'Odyssée au génie non pas d'un poète, mais d'une génération de poètes ! Si, encore Homère et Virgile, je dis l'Homère et le Virgile du père Lebofsa, s'étaient fait dans leur cabinet une idée du poème épique, telle que leurs ouvrages nous la font concevoir aujourd'hui, il n'y aurait que demi-mal ; mais voici, selon leur maladroit avocat, comment ils ont procédé. Homère savait, aussi bien que le père Lebofsa lui-même, que le poème épique est « Un discours inventé avec art pour former les mœurs par des instructions déguisées »



sous les allégories d'une action importante, racontée en vers d'une manière vraisemblable, divertissante et merveilleuse. " Avant d'écrire l'un ou l'autre de ses poèmes, il a donc cherché quelle étaient les leçons les plus utiles qu'il pût donner à ses contemporains. Et comme les Grecs formaient une confédération, et que rien n'est plus nécessaire à une confédération que l'union parfaite des princes et des états qui la composent, il a inventé la querelle d'Achille et d'Agamemnon pour montrer, par tous les revers qu'elle attire sur les Grecs, les inconvénients des querelles entre princes confédérés. Et voilà le vrai sens et l'objet moral de l'Iliade. Ensuite Homère a remarqué qu'un chef de famille ne pourrait rester long-temps éloigné de chez lui sans exposer sa maison à de graves désordres, et que le mal était bien plus grand encore si ce chef de famille était en même temps chef d'un état. De là le récit fait à plaisir des longs voyages d'Ulysse et du triste état où son absence prolongée réduisit sa maison et son royaume. Et voilà l'explication de l'Odyssée. Quant à Virgile, il ne vivait point comme un Homère au sein d'une confédération d'états, il s'adressait à un peuple unique, c'est ce qui nous explique tout d'abord pourquoi



il n'a composé qu'un seul poëme, au lieu d'en composer deux, comme l'avait fait Homère et comme doit faire, à son exemple, tout bon poëte épique. Et comme le peuple pour le quel courait Virgile venait de passer de l'état républicain à l'état monarchique, il était utile de lui montrer comment dans une monarchie les bons princes font la grandeur et le bonheur des peuples et les mauvais princes leur malheur et leur ruine: et telle est en effet l'instruction que Virgile a voulu donner aux Romains dans l'Enéide. En même temps il a trouvé moyen d'enfermer dans les divers épisodes de son poëme certaines instructions particulières qui ont bien aussi leur utilité. Ainsi l'allégorie des Compagnons d'Ulysse changés en pourceaux doit nous faire appréhender l'abus de la bonne chère; et ainsi du reste. Voltaire, qui faisait cas cependant du père Lebossu, avait bien raison de dire que son Cratée ne formerait jamais de poëtes épiques; nous pourrions ajouter qu'il ne saurait pas même nous apprendre à lire et à admirer les poëtes épiques de l'antiquité. Le père Lebossu, qui était si loin d'attaquer l'antiquité classique, comme Desmaretz, qui la défendait au contraire contre lui, ne la com-



prenait donc pas beaucoup mieux que lui. Et  
 d'où venait son erreur, si non de ce qu'il ne con-  
 naissait point l'homme, dont la vive et naïve  
 peinture est le véritable mérite de Virgile, et  
 surtout d'Homère? La preuve qu'il ne con-  
 naissait point l'homme, c'est qu'il n'a point com-  
 pris dans Homère le caractère d'Achille, qui,  
 pour la science de l'homme, est peut-être la  
 plus sublime création de l'antiquité. Ce n'est  
 point qu'il le critique comme Desmarêts: il  
 le loue au contraire, mais il le loue en homme  
 qui ne le comprend pas. Il se trompe sur le  
 trait essentiel et le fond du caractère d'Achille.  
 Il se trompe lorsqu'il croit qu'Homère, après  
 avoir emprunté à la tradition le caractère  
 d'Achille, même tel qu'il se le figure, était  
 libre de lui donner un rôle tout différent de  
 celui qu'il joue dans l'Iliade. Selon le père  
 Le Bossu, le trait caractéristique d'Achille, que la  
 tradition fournissait à Homère, c'est la colère. Ce  
 Homère aurait pu feindre qu'Achille était en-  
 traîné par son ressentiment jusqu'à trahir les  
 Grecs, et à entrer ouvertement ou en secret dans le  
 parti des Troyens. Mais il s'est contenté de  
 nous le peindre retiré sous sa tente, et assistant  
 aux revers des Grecs sans les secourir: et en bornant



ainsi la colère d'Achille à ses effets qui n'ont rien d'odieux, il a fait preuve de jugement, et il a suivi la règle d'Aristote, qui veut que le poète épique embellisse le caractère de ses héros, au lieu de le défigurer. Ainsi Homère, loin de dégrader le caractère d'Achille, l'a-t-il au contraire embelli d'une vaillance merveilleuse. N'est-il point évident que si Homère ne fait point d'Achille un traître, ce n'est point par choix et après mûre délibération; et que quand le fond du caractère d'Achille serait la colère, comme le veut le père Lebossu, la colère d'Achille, telle que nous la connaissons, ne pourrait point l'entraîner à une trahison, et n'était pas de celles qui s'absourissent par des lâchetés. Mais il n'est pas vrai que la colère d'Achille soit le trait qui domine et qui nous intéresse dans son caractère. Sans doute cette colère est grande et terrible; elle est l'élan naturel d'un grand cœur qui ressent profondément une insulte: elle n'est point le fond même du cœur d'Achille. Qu'on a à cette vaillance merveilleuse qu'Homère, selon le père Lebossu, a donnée à Achille pour servir d'excuse et comme de parure à sa colère, elle nous étonne plutôt qu'elle ne nous touche. Achille a reçu des dieux sa vaillance; il ne se l'est point donnée à lui-même: il n'a pas



beaucoup plus de mérite à être le plus vaillant, qu'à être le plus beau des Grecs; ce qui appartient vraiment à Achille, ce qui fait la véritable grandeur de son caractère, c'est que dans ce cœur si sensible à l'outrage et si terrible dans sa colère, il y a un trésor d'amitié et de pitié; c'est que le fier rival d'Agamemnon et le farouche vainqueur d'Hector, est aussi l'ami tendre qui se dévoue à une mort assurée pour venger Patrocle, et le fils pieux qui, en voyant Priam prosterné à ses pieds, pleure au souvenir de son père Pélée, et rend à ce père suppliants le cadavre de son fils. C'est là qu'il faut considérer Achille pour voir en quelque sorte le fond de son cœur; et le père Leïssa ne se fût point mépris, comme il le fait, sur ce grand caractère, s'il eût fait une réflexion plus profonde sur ces vers où Homère nous peint l'émotion d'Achille après le discours si célèbre de Priam.

"Ainsi parla Priam, et il éveilla dans le cœur d'Achille le désir de pleurer au souvenir de son père. Achille le premier parla <sup>main</sup> repoussa doucement le vieillard; et tous deux, <sup>(souvenant)</sup> pleuraient; l'un à son <sup>son gendre</sup> homicide Hector, pleurait abondamment, étendu aux pieds d'Achille; Achille de son côté, pleurait sur son père et



parfois aussi sur Patrocle, et le bruit de leurs sanglots remplissait la tente. Puis lorsque le divin Achille se fut rassasié de gémissements, aussitôt il s'avance de son siège, prit le vieillard par la main et le releva, touché de pitié à la vue de ses cheveux blancs et de sa barbe blanche. "

Voilà ce que le bonhomme ne voyait pas dans Homère; et cela parce qu'au lieu de chercher dans Homère la peinture du cœur humain et la science de l'homme, il y cherchait la science des règles et l'application scrupuleuse des théories d'Aristote. Il avait été long-temps régent de rhétorique; et la rhétorique de son temps était justement ce qu'il fallait pour le préparer à ne point comprendre Homère. Ce n'est pas qu'il n'y ait, au reste, de fort bonnes parties dans son Crainte, et qu'il ne soit un critique fort supérieur à Desmarets. Il comprend bien l'unité de caractère, qui exclut les contradictions, mais qui n'exclut point les inconséquences, et fait justice, avec autant de modération que de goût, de ce ridicule idéal de vertu que Desmarets s'était vanté de réaliser dans son Chloris. Il justifie en particulier le caractère de Néjence du reproche de contradiction que lui adressait l'école de Desmarets. A ces mérites solides de goût



et de raison critique, il joint celui d'un style clair, simple et naturel; aussi ne nous étoufferons-nous pas si le Traité du poëme épique, plus heureux que la Défense du poëme épique par Desmarcets, fut cinq ou six fois réimprimé et honore des suffrages de Boileau et de Voltaire. Son caractère aussi bien que son esprit a fait beaucoup d'honneur à la cause de l'antiquité classique qu'il avait entrepris de défendre. La vanité de Desmarcets l'avait entraîné non seulement à des faussetés fort ridicules, mais, ce qui est beaucoup plus grave, à des indécences: le père Lebossu, au contraire, fut un homme aimable, bienveillant, modéré, écrivain sans vanité et chrétien charitable: nous en trouvons la preuve dans les éloges trop touchants pour n'être pas sincères qu'il a reçus de l'un de ses contemporains.

Nous ne nous ferions point une idée exacte des opinions qui partageaient la société cultivée de cette époque, si nous ne visions quelques mots d'un tiers-parti, placé en quelque sorte à mi-chemin entre l'école de Desmarcets et celle de Lebossu, et représenté par un autre Jésuite, le père Bouhours, homme d'esprit et qui eut beaucoup de succès dans son temps. Ses livres, sans être excellents, sont d'une



lecture agréable : il est surtout curieux d'y étudier, entre les années 1660 et 1670, les progrès et les incertitudes du goût public. Bonhours n'est ni un poète en l'art de son mérite, comme Desmarets, ni un critique de profession qui sent encore son règne de rhétorique, comme Lebossu : c'est une sorte d'amateur en littérature. Sans doute c'est là un rôle qui n'est point du tout méprisable ; et le premier venu n'est point amateur en littérature : mais il faut qu'un amateur, s'il ne veut point nous choquer, se renferme strictement dans le rôle qu'il a choisi, et ne prenne jamais le ton et l'autorité d'un critique. L'amateur est, de sa nature, un homme qui cherche dans l'étude des lettres son plaisir plutôt que son instruction, qui effleure tout et qui ne va au fond de rien. Il n'a donc le droit de se prononcer sur rien : il peut bien nous dire qu'un livre lui paraît bon, mais il n'a point le droit d'affirmer qu'il soit bon, encore moins de nous apprendre pourquoi : s'il érige son goût en règle, il est à la fois superficiel et prétentieux, c'est-à-dire ce qu'il y a de pire pour un homme d'esprit. Tout homme d'esprit qu'il était, le père Bonhours ne saurait point éviter ce défaut : et il demeure pour



nous, dans la société littéraire de cette époque, le  
 type de l'amateur à prétentions. Il eut au reste  
 le bon heur, et ce fut peut-être la principale  
 cause de ses succès, de représenter une opinion et  
 une instance du goût public, fort répandue et domi-  
 nante pendant ces dix années de 1660 à 1670. A  
 cette époque, le goût public n'avait pas encore  
 reçu sa dernière forme des mains des grands écri-  
 vains du siècle de Louis XIV: et bien qu'il  
 eussent déjà fait paraître une partie de leurs  
 chefs-d'œuvre, leur influence était encore assez  
 restreinte, et leur autorité n'était point générale-  
 ment reconnue. Au dessous d'eux et sans eux, la  
 masse du public lettré travaillait encore à perfec-  
 tionner la langue; et elle y travaillait par le bel-  
 esprit, c'est à dire par la recherche du beau  
 langage et du beau style, indépendamment de la  
 pensée et de la vérité. Cette disposition et ce  
 ton d'esprit du public n'étaient point absolument  
 condamnables et, à une époque où la langue  
 n'était pas encore entièrement formée, ce soin  
 curieux de l'expression et ce culte des mots pour  
 eux-mêmes, pouvait contribuer à l'épure, à  
 l'enrichir et à l'assouplir. Mais ce penchant  
 au bel-esprit, qui aurait pu être contenu par une  
 connaissance profonde de l'antiquité classique



était au contraire favorisé par l'étude alors dominante des littératures italienne et espagnole. La première avait été fort à la mode en France sous l'administration de Mazarin : le mariage de Louis XIV avec une princesse espagnole venait de tourner les esprits du côté de la seconde. Encore n'était-ce pas les chefs-d'œuvre de ces deux littératures que l'on étudiait de préférence ; on ne lisait point l'italien du Dante et l'espagnol de Cervantes, mais l'italien du Cavalier Marino et l'espagnol de Marti, et de Lopez de Vega dans ses derniers ouvrages, c'est à dire la corruption de l'italien et de l'espagnol. Or rien n'est plus dangereux que l'étude des littératures étrangères, si l'on n'y joint la connaissance de l'antiquité classique, parce qu'en s'habituant à contempler le beau dans les traits divers que lui prête le génie des divers peuples, on se forme insensiblement une idée douteuse et comme un type bâtarde du beau : et le danger est encore bien plus grand lorsque ces littératures sont, comme l'étaient au temps du père Bouhours l'italien et l'espagnol, des littératures en pleine décadence. A cette recherche du bel-esprit et à cette étude fâcheuse des littératures étrangères, que l'on a jointe une connaissance superficielle des Anciens et comme



un vernis de littérature classique, et de plus une pré-  
 vention favorable plutôt qu'une préférence marquée  
 pour la grande école classique nationale vers la-  
 quelle la Conno semblait pencher, et l'on comprendra  
 que, sous des influences si diverses, ou plutôt si  
 contraires, devait se former dans la majeure partie  
 du public lettré un goût incertain et douteux.  
 C'est ce goût douteux que représente dans la litté-  
 rature de cette époque le père Bouhours. Il ne  
 nie point qu'un écrivain doive avant tout se pré-  
 occuper de la vérité; mais il ne croit pas que  
 la vérité puisse plaire toute seule sans les agra-  
 ments du bel-esprit. L'idéal du père Bouhours  
 en littérature, c'est le bel-esprit au service de la  
 vérité, c'est ce qu'il appelle "l'assaisonnement  
 du vrai". De là les incertitudes et les contra-  
 dictions de sa critique, selon qu'il penche plus  
 vers la raison ou vers le bel-esprit, vers le vrai  
 ou vers l'assaisonnement du vrai. Ainsi  
 lorsque Boileau dit en parlant de Louis XIV:  
 "Le destin & les yeux n'oseraient balancer",  
 le père Bouhours, qui sait d'ailleurs toutes  
 les qualités solides de Boileau, ne sait pas ici  
 être sévère à-propos, et trouve dans ce vers de  
 pure saufaromade, "une vraie noblesse  
 qui s'autorise." Et quand un poète italien



dit plus simplement et plus justement, en parlant aussi de Louis XIV, " que les pensées du roi sont le sort des nations et que de lui dépendent les destins ", le père Rouhours et Bourgeois tout à coup de goût et de principes, critique sévèrement l'exagération de cette pensée et l'émphase de ces vers. Les mêmes contradictions et le même goût flottant et irrésolu se retrouvent dans les divers jugements qu'il a portés sur l'antiquité classique.

Cinq, ni Desmarests de St. Sorlin, ni le père Lebossu, ni le père Rouhours n'ont compris l'antiquité classique, parce que ni Desmarests, ni Lebossu, ni Rouhours n'ont bien connu le cœur de l'homme. Le premier lisait les anciens en poète qui avait prétendu les surpasser, et qui triomphait de ne point retrouver dans leurs ouvrages cette idée chimérique d'une vertu parfaite qu'il croyait avoir réalisée dans le sien. Le second, en régent de rhétorique plus attaché encore aux règles d'Aristote qu'à la vérité éternelle de la nature humaine; le troisième en amateur ingénieux, mais sans principes arrêtés, et qui goûtait moins encore le vrai que l'astonnement du vrai. Aucun d'eux ne lisait les Anciens en homme qui cherche à re-



trouvent dans leurs livres la vérité qu'il trouve au fond de son propre cœur. L'antiquité et l'assique n'a été comprise en France que le jour où des hommes de génie ont lu les écrits des Anciens en les comparant avec leur propre fonds : et la parfaite intelligence de la littérature antique n'a été chez eux qu'une conséquence naturelle de la science de l'homme. Ajoutons que ce jour est venu lorsque la théologie contentieuse a fait place à la religion véritable, et que du haut de la chaire les Bossuet et les Bourdaloue ont appris à l'homme à se connaître lui-même : et que c'est en fin la morale chrétienne qui a révélé aux grands hommes du grand siècle le véritable esprit et la véritable beauté de la littérature païenne.

---

Lachelier.



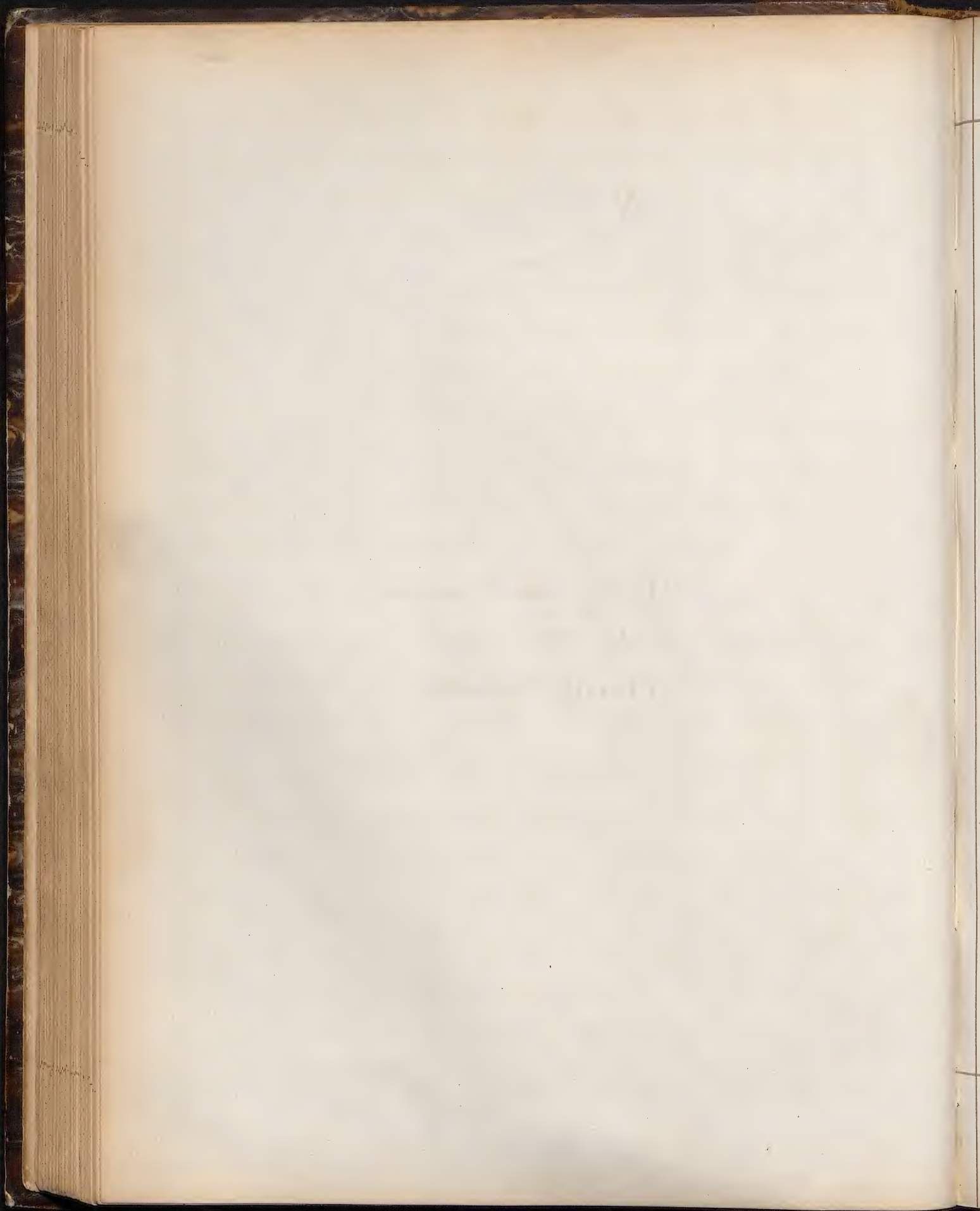
V<sup>e</sup>. Leçon.

---

Guerre contre les anciens  
au xvii<sup>e</sup> siècle.  
Charles Terrault.

---







Guerre contre les anciens au XVII<sup>e</sup> siècle.  
Charles Perrault.

---

Nous arrivons à la seconde période de la guerre contre l'antiquité classique. Cette époque est la plus importante par la généralité des questions qu'on soulève et par le talent des champions qui prennent part à la lutte. Alors seulement la bataille commence à devenir sérieuse. Le premier assaut livré par Desmarets n'avait été qu'une attaque isolée contre une grande opinion fortement accréditée; les prétentions du novateur avaient rencontré trop d'ennemis et d'incrédules, et il avait été vaincu par les épigrammes, plus encore que par les raisons des défenseurs de l'antiquité. Il mettait d'ailleurs peu de génie au service d'une mauvaise cause. Desmarets était un poète oublié, dont l'esprit, accommodé au goût du temps, avait obtenu jadis quelque vogue, mais dont les ouvrages tombaient chaque jour dans un plus grand décri. Enivré par sa renommée et par la contemplation de ses œuvres, il s'était représenté à lui-même et aux autres comme l'idéal du poète; Choris était à ses yeux la perfection de l'art, et il n'aurait pas



été fâché qu'on partageât sa conviction. Vieillard vaniteux et chagrin; il regrettait le passé, le temps où il était jeune et admiré, et prétendait se remettre dans la mémoire des générations nouvelles. La passion était son seul guide; il cherchait à la colorer et à la couvrir en y rattachant par force quelques idées générales; mais ce dérintré ressemblait ne trompait personne, et la vanité blessée se faisait jouer au travers de ses paradoxes. La vieillesse ne lui avait pas enlevé toute sa force et toute sa verve; mais ces restes d'une virginité épuisée servaient à défendre et à glorifier le prêtre mourant plutôt qu'à retremper et à ranimer son esprit.

Perrault avait aussi un passé de prose et de vers dont il fallait montrer l'excellence; mais son esprit plus distingué valait beaucoup mieux que ces premiers essais. Sa condition était plus relevée, et il s'était formé par le maniement de grandes affaires. Desmarets, nous l'avons vu, approchait de Richelieu, et il était consulté par le ministre, mais sur des choses qui ne touchaient qu'à l'esprit. C'était un de ces hommes que le cardinal aimait à rassembler dans son palais, se délassant par leur conversation des fatigues du gouvernement, écoutant la lecture de leurs



ouvrages, on levo communiquant les siens. Mais il était sévèrement exclu des graves intérêts de la politique. Il était auprès du ministre comme la pierre à aiguiser dont parle Horace :

... fungar vice cotis, acutum

Reddere quo ferrum valet ..... C<sup>1)</sup>

il lui inspirait des idées littéraires, le guidait dans le choix des auteurs qu'il voulait appeler auprès de sa personne, polissait les ouvrages du ministre, et lui en suggérait de nouveaux; mais s'il aiguisait l'esprit de Richelieu, il ne coupait pas beaucoup lui-même :

... exors ipsa secundo.

Perrault avait sa valeur propre et jouait auprès de Colbert un rôle important. Il contribua beaucoup aux desseins conçus et exécutés par Louis XIV en faveur des lettres et des arts. Il eut une grande part dans la construction et l'embellissement du palais de Versailles. En lisant ses Mémoires, on est convaincu que c'est grâce à son esprit, à son activité, à sa persévérance, à son habileté, que l'architecte Leveau fut établi auprès du roi, que Bernini (le cavalier Bernin) fut appelé d'Italie, et que Charles Perrault

C<sup>1)</sup> Art poétique. 304-5.



obtint la permission de faire la belle colonne de  
du Louvre. Pons exerça sous Colbert une pareille  
autorité, et en obtint des actes si importants, il ne  
suffisait pas d'un esprit ordinaire. Il contribua à  
la fondation de l'Académie des Inscriptions et  
Belles lettres, et introduisit dans l'organisation de  
l'Académie des changements dont elle lui doit être  
à jamais reconnaissante.

Perrault ne se borne pas à défendre par de  
raisons intéressées ou superficielles son esprit et ses  
ouvrages. On trouve dans sa polémique plu-  
sieurs idées générales que nous contesterions, mais  
que nous nous ferons un plaisir de relever. Son  
esprit est distingué, vif, généreux, doué de qua-  
lités qui lui donnent l'apparence de la profondeur.  
Il attaque les anciens non en poète ou en auteur  
jaloux, mais en témoin intelligent du siècle  
de Louis XIV. Il a été vivement frappé du  
merveilleux effort de l'esprit français, du spectacle  
de tant de chefs d'œuvre exécutés dans tous les  
genres, et l'admiration a inspiré son jugement.  
C'est pour une telle gloire, il déclara que le  
siècle d'Auguste était égalé, si non vaincu.  
Un si ardent amour des lettres et de la patrie  
nous intéresse à son opinion, qu'à consacrée  
la postérité.



Desmarets était un esprit facile, qui, dans un  
amas de choses superficielles ou mauvaises, sème  
de temps en temps quelques traits agréables. Mais  
ces heureuses rencontres sont rares; son feu s'éteint  
à chaque pas, et de tant d'ouvrages il n'est resté  
rien qu'on puisse lire avec agrément et profit.  
Ses écrits ne sont plus que des documents histori-  
ques que l'on consulte par nécessité. Perrault  
au contraire a l'air des Contes dont la popu-  
larité lui a survécu. Nous avons senti et nous  
avons vu les heureux effets de cette lecture.  
Dans ce charmant ouvrage, une juste part  
est faite à l'imagination de l'enfance; le ton  
simple et naïf du récit répand un charme déli-  
cieux sur la moralité appropriée à l'âge de  
lecteurs, et l'agrément des peintures, la variété  
des incidents soutiennent et récréent les jeunes  
attentions, si promptes à se lasser. C'est un chef-  
d'œuvre de finesse, d'habileté et de grâce. ~  
Gardons-nous donc d'être ingrats envers l'auteur  
de ces Contes, qui, dans la bouche de nos mères,  
ont si souvent endormi nos douleurs enfantines.  
Cet ouvrage seul place Perrault bien au-dessus  
de Desmarets.

Aussi la fortune de leurs idées fut-elle  
très différente. Desmarets ne trouva ni alliés



ni contradictoire. Il s'attendait au silence qui accueilli sa déclaration de guerre, et la vanité de poète s'en accrut; il inspirait, pensait-il, trop de crainte et de respect, et la république des lettres tout entière recevrait sans murmure les ordres de son chef, comme un peuple subjugué reçoit les lois d'un maître qu'il redoute et qu'il admire. Desmarêts oubliais qu'on se tait souvent par mépris. Perrault a eu l'honneur d'être contredit par les plus grands hommes, indirectement par Racine et La Fontaine, directement par Boileau, qui lui a répondu. Il avait un allié prudent et cauteleur dans la personne de Fontenelle, l'homme en qui l'esprit ressemble le plus au génie, et qui savait bon gré à Perrault d'avoir soutenu la gloire de Corneille contre la renommée de Racine. Notre parti n'est pas douteux dans cette querelle; nous avons cité Perrault pour lui faire son procès; nous voulons le condamner, mais en justifiant la condamnation. Pour apprécier comme il convient la valeur de ses attaques, nous examinerons, comme nous avons fait à l'égard de Desmarêts, son caractère, ses habitudes, ses écrits, ses alliances, tout ce qui peut avoir donné naissance à ses opinions, ou leur prêter de l'autorité.



Dès sa jeunesse, on voit se marquer en lui deux traits qui ne promettaient pas un esprit juste et droit. D'abord, il avait fort peu de goût pour la règle, et de soumission à la discipline. Sous prétexte d'un peu de froideur que son régent lui avait témoigné, ou d'une injustice qu'il avait commise à son égard, Perrault quitta le collège de Beaurais avec un certain Beaurin, son ami, contre lequel, dit-il, toute la classe s'était déchaînée sans savoir pourquoi. Ces derniers mots sont d'un bon ami, mais cachent peut-être une excuse volontaire. Ordinairement les écoliers savent très bien pourquoi ils se détachent d'un camarade, et ce n'est pas sans de bonnes raisons. Sortis du collège, ils allèrent tous deux au jardin du Luxembourg "où, ayant réfléchi sur la démarche que nous venions de faire, nous résolûmes de ne plus retourner en classe, parce qu'il n'y avait plus à profiter." Une telle escapade n'est pas une bonne note pour un écolier; et bien que ce ne soit pas une faute qui doive peser sur la vie entière de l'homme, elle indique un esprit d'indiscipline et de révolte contre la règle dont les effets se feront sentir plus tard. On remarque ensuite que dès la classe de philosophie.



et sans doute au paravant, Perrault aimait beaucoup la dispute : « Je prenais, dit-il, tant de plaisir à disputer en classe, que j'ai jamais autant les jours où on y allait que les jours de congé. La facilité que j'avais pour la dispute me faisait parler à mon régent avec une liberté extraordinaire, et qu'aucun autre des écoliers n'osait prendre. » Cette malencontreuse facilité a mené l'escapade de Perrault ; car le régent, qui se glorifiait de son élève, voulait qu'il soutînt une thèse en public ; mais les parents s'y opposèrent à cause de la dépense ; de là vint le mécontentement du régent, et l'injustice que Perrault lui reproche. Or l'amour de la dispute n'est pas le signe d'un esprit bien fait. La dispute est autre chose que la discussion ; un homme sage et modeste discute pour s'instruire « toujours prêt à se rendre, comme dit Montaigne, et à quitter les armes à la vérité aussitôt qu'il l'apercevra, soit qu'elle naisse des mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en lui-même par quelque raisonnement. » Un esprit faux et vaniteux discute pour faire montre de sa science, de sa finesse, de sa subtilité, pour le plaisir de contredire et d'éblouir, le moindre de ses soucis est la recherche de



la vérité. Cette intempérance est surtout blâmable dans un jeune homme; les dispositions qui conviennent à cet âge, c'est un sentiment profond de son insuffisance, et un vif désir de s'éclairer. Le désir se montre mieux par la réserve et le silence que par l'amon de la dispute; écouter de plus habiles, s'instruire de leur parole et d'avec leur commerce, voilà le rôle d'un jeune homme qui cherche sincèrement à corriger son ignorance, à s'éclairer et à se remplir; mais le goût prématuré de la dispute est la marque d'un esprit intempérant qui veut se faire jouir, au dépens même de la raison.

Échappé du collège, comme nous l'avons vu, Perrault étudia avec son ami, M<sup>r</sup> Beauvilliers, pendant trois ou quatre ans. Cet emploi qu'il fit de sa liberté est louable, et montre qu'il avait dans le caractère quel que chose de sérieux et de noble. Mais en même temps qu'il lisait avec beaucoup de soin « Virgile, Horace, Cicéron, et la plupart des autres auteurs classiques », il choisissait pour le traduire le traité de Ciceron De l'éducation des femmes, ouvrage difficile, obscur, rempli de mauvais goût et d'affectation, au quel un esprit ami du naturel, de l'élégance et du



beau langage n'aurait pas donné la préférence. C'est sur cet écrit entaché de tant de défauts que Perrault mit la main, séduit sans doute par ces défauts mêmes.

De ces études faites sans maître sortirent, sans compter l'instruction véritable qu'il en retira, les premiers essais de Perrault en vers et en prose. Nous y reconnaissons un tribut payé à diverses mœurs qui régnaient alors.

On goût des romans héroïques et de la théologie, la société de ce temps associait le goût du burlesque. Elle s'était éprise d'une affection si aveugle pour ce genre de poésie, que vers 1649, on osait publier la Passion de Jésus-Christ, traduite en vers burlesques. Le burlesque en venu de l'Italie, où la vivacité fougueuse de l'imagination favorisait sa naissance et son essor; mais, malgré des excès enous, il n'a pu s'acclimater en France. Nous avons en effet un certain goût du vrai, et la vérité manque absolument au burlesque. Ce n'est pas une caricature de choses réelles, mais un avilissement des plus beaux sentiments et des plus grandes pensées. Il n'exagère pas les traits d'une figure pour la rendre plaisante; il couvre les grands personnages d'un habit vulgaire et bourgeois. Il ne leur



laisse de vrai que leu nom. Ce travestissement des caractères et des mœurs anti-ques fit la gloire scandaleuse de Scarron. L'engouement pour ce genre persista plus long-temps dans le public que dans le poëte qui l'avait illustré; car Scarron reconnu avoir de mourir les profanations dont il s'était rendu coupable. On pouvait espérer ce retour, en lisant quelques traits de ses ouvrages qui sont une charge vraie et franche de la vérité. Les bons esprits s'élevèrent contre la manie du siècle. Boileau ajoutait au burlesque l'épithète d'effronté, et l'on sait comme il parlait de Scarron devant le roi. Mais personne n'a exprimé son mépris et son indignation en des termes plus vifs que Poussin dans une lettre à M<sup>r</sup>. de Chantelou :

Lettre de Poussin, 12 janvier 1648.

" J'ai déjà écrit à M<sup>r</sup>. Scarron, en réponse à la lettre que j'avais reçue de lui avec son Euphro burlesque; mais celle que je viens de recevoir avec la vôtre me met dans une nouvelle peine. Je voudrais bien que l'envie qui lui est venue lui fût passée<sup>(1)</sup>, et qu'il ne goûtât pas plus ma peinture que je ne goûte son

(1) celle d'avoir un tableau de la main de Poussin



burlesque. Je suis marié de la peine qu'il a prise de m'envoyer son ouvrage, mais ce qui me fâche davantage, c'est qu'il me menace d'un sien trigile travesti, et d'une épître qu'il m'a destinée dans le premier livre qu'il imprimera. Il prétend me faire rire d'aussi bon cœur qu'il ris lui-même, tout estropié qu'il est; mais, au contraire, je suis prêt à pleurer quand je pense qu'un nouvel Erostrate se trouve dans notre pays.

(Voie aussi la lettre du 4 février 1647).

" J'ai reçu du maître de la poste de France un livre ridicule des facéties de M<sup>r</sup> Scarron, sans lettre et sans savoir qui me l'envoie. J'ai parcouru ce livre une seule fois, et c'est pour toujours; Vous trouverez bon que je ne vous exprime pas tout le dégoût que j'ai pour de pareils ouvrages."

Ce genre, qui excitait si fort l'indignation de Poussin, attira d'abord Ch. Perrault et lui inspira ses premiers vers. Il travestit le sixième livre de l'Enéide, qui, avec les cinq derniers, avait échappé à Scarron. Mais il serait injuste d'en rejeter sur lui toute la faute; c'était du burlesque fait en famille. " Un jour, dit-il, que nous y travaillions (M<sup>r</sup> Beaucien et lui), nous nous mîmes à rire si haut des folies



que nous mettions dans notre ouvrage, que mon frère, celui qui fut depuis docteur de Sorbonne, et qui avait son cabinet proche du mien, vint savoir de quoi nous riions. Nous le lui dîmes, et comme il n'était encore que bachelier, il se mit à travailler avec nous, et nous aida beaucoup. Mon frère le médecin qui sut à quoi nous nous divertissions, en voulut être; il en fit même plus lui seul à ses heures de loisir que nous deux ensemble: ainsi la traduction du sixième livre de l'Enéide s'achèvera. " C'était beaucoup de quatre auteurs pour un pareil ouvrage.

Une autre mode non moins répandue à lors était celle des portraits de femmes et de passions imaginaires. Il n'y avait pas de poète qui ne chantât sur ce ton galant et qui ne voulût, au moins une fois en sa vie,

" pour quelque Iris en l'air faire le languoureux."

Perrault fit aussi un portrait d'Iris, et il nous apprit, pour sa gloire, que cette Iris était une idée en l'air. Nous citerons les strophes qu'il consacra à peindre la bouche et les bras de cette agréable chimère:

" Sa bouche petite et vermeille  
Et d'un rouge animé qui n'eut jamais d'égal:  
Ni les rubis, ni le corail



M'ont prout une couleuo pareille ;  
 Aussi, comme on le peut juger,  
 La nature judicieuse  
 La fit ainsi petite, afin de ménager  
 Une couleuo si précieuse.

Si quelque fois elle s'ouvre en riant,  
 On voit deux beaux filets de perles d'Orient,  
 Egales, blanches et lustrées,  
 Et dont l'œil avare est épris.  
 Elles sont, il est vrai, petites et quarrées,  
 Mais elles n'en sont pas pourtant d'un moindre prix.

Ses bras ronds, formes et polis  
 Font honte à la blancheur des lis ;  
 Ses mains sont plus blanches encore ;  
 Si ce n'est toutefois  
 Que vers le petit bout des doigts  
 Un peu de rouge les colore.  
 Telles les a la jeune Euphrosyne,  
 Quand de couleurs de rose elle peint le levant,  
 Ou bien, quand au matin, vers le rivage More  
 Elle les lave en se levant ?

Un autre travers du temps, était la manie  
 Des questions subtiles proposées et discutées dans les



compagnies de gens d'esprit et dans les salons. Cette mode n'était pas sans avantages; elle habitua la langue à traiter des sujets délicats et subtils, et l'esprit à les comprendre. Mais elle présentait aussi de grands dangers, une finesse excessive, de puérils raffinements, et une étrange affectation. Perrault ne manqua pas de sacrifier à cette mode, et composa le dialogue de l'Amour et de l'Amitié. La question agitée est celle-ci: " Pourquoi l'Amour est-il frère de l'Amitié? Et quel est l'aîné des deux? " Perrault imagine un mariage entre Désir et Beauté, dont l'union donna naissance à l'Amour; et entre Désir et Bonté un second mariage dont le fruit fut l'Amitié; et comme Désir est plus fortement et plus naturellement entraîné vers Beauté, l'Amour fut l'aîné des deux enfants.

Ainsi nous voyons Perrault suivre comme à la trace les modes qui régnaient de son temps, et s'y soumettre pour se faire un nom. Mais, dira-t-on, ce sont là des fautes de jeunesse, des peccadilles que commirent aussi d'excellents poètes. Racine n'a-t-il pas fait l'Ode à la nymphe de la Seine, avant de s'élancer à Andromaque? Nous en convenons, et nous pardonnons volontiers ces erreurs d'un talent qui s'ignore, quand elles sont rachetées par un retour sincère au bon sens et au bon



gous. Mais Perrault ne peut réclamer le bénéfice du repentir. Ses premières inclinations persistent jusque dans sa vieillesse, et, parlant de ces ouvrages dans ses Mémoires, dans un livre destiné à l'instruction de ses enfants, il s'approuve de les avoir composés, et les loue encore avec complaisance. Voici comme il s'exprime à-propos d'un poème des murs de Troie, ou de l'origine du burlesque, écrit après la traduction du sixième livre de l'Enéide: "Le ridicule est poussé un peu trop loin dans ces murs de Troie, mais il y a d'excellents morceaux. En gros le sujet en est bon; car il est ingénieux de dire qu'Apollon a inventé la grande poésie comme fils de Jupiter, puisque cette poésie s'appelle le langage dorique; qu'il a inventé la poésie champêtre ou pastorale, pour avoir été berger chez Admète, et qu'il a imaginé le burlesque pour avoir bâti les murs de Troie avec Neptune; parce que c'est dans les ateliers des maçons et de toutes sortes d'ouvriers qu'il a appris les expressions triviales qui entrent dans la composition du burlesque. Il ne manque à cette imagination que d'être ancienne pour être estimée des savants."

Il montre la même tendresse pour le portrait d'Iris: "Je n'ai rien fait de meilleur dans ce genre-là: tant il en vrai"



qu'avec un goût naturel, on fait aussi bien en commen-  
 çant que par la suite, et que la différence n'est  
 guère que dans la plus grande facilité de composer  
 que l'on acquiert avec le temps. " Nous avons vu  
 ce que c'était que ce goût naturel, dont Perrault  
 s'applaudit si fort ici. Il est impossible de trouver  
 un aveuglement plus opiniâtre et un plus incurra-  
 ble endurcissement. Quant au Dialogue de  
 l'Amour et de l'Amitié, il n'ose pas le louer  
 aussi ouvertement; mais il nous fait entendre que  
 cet ouvrage ne lui est pas moins cher que les autres,  
 par des éloges aussi flatteurs, quoiqu'ils soient  
 plus dissimulés: " Je composai le Dialogue  
 de l'Amour et de l'Amitié, qui fut imprimé  
 plusieurs fois, et traduit en italien par deux per-  
 sonnes différentes. M<sup>r</sup> Fouquet, sur-intendant  
 des finances, le fit écrire sur du velin avec de la  
 dorure et de la peinture. " Ainsi ce ne sont pas  
 des excès de jeunesse, mais un goût bien décidé  
 et un trait de caractère. La faute n'est pas  
 d'avoir composé ces premières pièces, mais d'y  
 être demeuré attaché et de les avoir louées à  
 soixante ans, quand son esprit mûri par l'âge  
 et par l'expérience aurait dû rougir de les  
 avoir faites.

Ce tout particulier d'esprit, ce je ne sais



qu'on d'étrange que Boileau appela**it** bizarrerie  
 se retrouve dans toute la famille Perrault. Nous  
 avons vu le goût des trois frères pour le bucolique.  
 Claude Perrault était médecin; il quitte sa profes-  
 sion et se fait architecte. Il avait des dispositions  
 naturelles et un génie véritable pour les arts du  
 dessin. La colonnade du Louvre atteste son talent.  
 Il est loin de notre pensée d'attaquer ce titre glorieux  
 de notre architecture: nous n'avons pas les connais-  
 sances nécessaires pour oser y trouver des défauts,  
 et nous nous contentons de l'admirer. Mais  
 les habiles prétendent que cette colonnade est  
 assise sur un fondement peu solide, et que c'est  
 un monument ruineux. L'ami Perrault aurait,  
 même dans son chef-d'œuvre, négligé le nécessaire  
 et péché par la base. Nous nous permettrions  
 peut-être plus de sévérité pour l'architecture  
 de l'observatoire. Mais la bizarrerie de  
 Perrault éclate surtout dans son projet pour  
 l'achèvement du Louvre. Il ne se contente pas  
 de couper l'espace par le milieu, comme on  
 le propose aujourd'hui; mais il fait seize cours;  
 et ensuite, craignant sans doute d'avoir été  
 trop avare, il va jusqu'à dix-neuf cours de  
 toute forme et de toute grandeur. Perrault, dit  
 M<sup>r</sup> l'Évêque, était subtil et chimérique dans ses



plane.

Pierre, le docteur de Sorbonne, n'était pas exempt de cette maladie de famille. En 1678, quand la mode du burlesque avait disparu depuis dix-huit ans, il s'avisa de traduire le poème de Varro, la Secchia rapita. En même temps qu'il attaqua les anciens, il montrait qu'il ne savait pas les lire, et qu'il les condamnait sans les connaître. On peut voir dans la préface de l'Iphigénie avec quelle grâce Racine se vante de son ignorance et de la méprise où elle l'avait entraîné. C'est à propos de l'Alceste d' Euripide: " Il y a dans l'Alceste une scène merveilleuse; où Alceste qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète, tout en larmes, lui prie de reprendre ses forces, et de ne point s'abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi:  
 Je vois déjà la rame et la barque fatale;  
 J'entends le vieux nocher sur la rive infernale;  
 Impatient, il crie: on t'attend ici bas;  
 Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas.  
 J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original: mais au moins en voilà le sens. Voici comme ce



Messieurs les ont entendu. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre, dans le latin, à côté de ces vers, un AL, qui signifie que c'est Alceste qui parle, et à côté des vers suivants, un Ad. qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde: ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète, et celles qu'elle se fait dire par Caron. Ainsi, ils supposent qu'Admète, quoi qu'il soit en parfaite santé, pense voir déjà Caron qui le vient prendre; et, au lieu que dans ce passage d'Euripide, Caron impatient presse Alceste de le venir trouver; selon ces Messieurs, c'est Admète effrayé qui est l'impatient, et qui presse Alceste d'expirer, de peur que Caron ne le prenne. « Il l'exhorte (ce sont leurs termes) à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, et à mourir de bonne grâce; il interromp le adieu d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir. » Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même.

« Ce sentiment leur a paru fort vilain. Et ils ont raison; il n'y a personne qui n'en fût très scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu



attribuée à Euripide ? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet Al n'a point été oublié ne donneraient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étaient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable. Car Admète, bien éloigné de presser Alcerte de mourir, s'écrie : " que toutes les morts ensemble lui seraient moins cruelles que de la voir dans l'état où il la voit ; il la conjure de l'entraîner avec elle ; il ne peut plus vivre si elle meurt : il vit en elle, il ne respire que pour elle."

On peut donc dire que Charles Perrault trouvait dans sa famille cette bizarrie d'esprit que nous lui reprochons après Boileau.

Ses amitiés littéraires n'étaient guère capables de redresser son jugement. Nous le voyons engagé d'amour-propre avec les poètes attaqués par Boileau. En 1672, il écrit à Rontems, valet de chambre du roi, que les soins qu'il doit au château de Versailles l'empêchent de se livrer à son goût pour la poésie. Ce jour-là, pourtant, les Muses semblaient lui sourire ;

" mais, ajoute-t-il, lors que tous ces ouvrages me sont venus trouver, leur mine et surtout



leur discours peu académique, les a tellement effarouchées, que je ne crois pas qu'elles viennent me trouver de six mois, si ce n'est que M<sup>r</sup> M<sup>re</sup> Chapelain, Charpentier et Cassagne, qu'elles accompagnent toujours, les ramènent au premier jour de conférence. Elles reviendront quand il leur plaira, mais j'aimerais mieux ne les revoir de ma vie, que d'avoir manqué pour elle à la moindre des choses qui regardent Versailles.

Ce sont là de mauvaises dispositions pour admirer les anciens; car les Muses qui accompagnent toujours M<sup>r</sup> M<sup>re</sup> Chapelain, Charpentier et Cassagne, et que Pervault semble aimer beaucoup, n'étaient assurément pas celles d'Homère, de Sophocle et de Virgile. Ces liaisons le préparaient à l'hostilité contre les anciens; car les défenseurs de l'antiquité étaient Racine et Boileau, que les amis de Pervault détestaient comme leurs ennemis. Des motifs personnels vinrent l'exciter encore davantage. On connaît l'épisode qui ouvre le 1<sup>er</sup> chant de l'Art poétique de Boileau :

Dans Florence jadis vivait un médecin,  
Savant habile, dit-on, et célèbre assassin.

et qui se termine par cet excellent conseil :

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent.

Le médecin devenu architecte, le célèbre



assassin, qui prend la règle et l'équerre, c'est Claude Perrault. Boileau l'attaquait par tous les endroits les plus sensibles; il lui conseillait d'être plutôt

*Cuprice estimé dans un art nécessaire,*

*Qu'un écrivain du commun, et poète vulgaire.*

Or, nous savons que Claude avait mis la main à la traduction du sixième livre de l'Enéide, publié sous le nom de Charles Perrault. Il est probable aussi que s'il avait quitté la médecine, ce n'était pas à cause des succès qu'il avait obtenus dans cette profession. Il reconnaissait donc lui-même qu'il était méchant médecin, et peut-être méchant poète; mais il ne pouvait souffrir qu'on le lui dît publiquement. Aussi les vers de son Art poétique mirent-ils dans un grand émoi la famille Perrault, et tous les poètes censurés par Boileau et amis de cette famille. Toutefois les Perrault gardèrent le silence et se contentèrent de murmurer sourdement. Boileau, qui était alors dans tout le bonheur de sa renommée, fatigué des clabauderies qui arrivaient jusqu'à lui, porta un nouveau coup, et lança cette charmante épigramme:

*Où, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,  
Laisant de Galien la science infertile,*



D'ignorant médecin devint maçon habile ;  
 Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,  
 Perrault, ma Muse est trop correcte ;  
 Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin  
 Mais non pas habile architecte.

C'était trop fou ; les Perrault voulurent répondre ;  
 ils eurent le malheur de répondre en vers. Claude  
 fit une mauvaise fable, intitulée Le Corbeau  
qu'on prut la cigogne, ou l'ingrat parfait.  
 Le corbeau venant du carnage, va prier la ci-  
 gogne de lui tirer un os qui l'étouffe et lui bouche  
 le gosier, sans qu'il en puisse dire davantage.  
 La cigogne lui rend le service qu'il demande, et  
 l'engage à être moins glouton une autre fois ;  
 mais le corbeau ne profita pas de l'avis, et  
 fut de nouveau forcé d'avoir recours à la cigogne,  
 qui se mit à l'œuvre avec la même bonté. Et  
 quelque temps de là, cette cigogne bâtit un nid,  
 grand, spacieux, de la plus belle symétrie. Le  
 corbeau ne put voir sans envie tant de talents  
 réunis dans la bienfaitrice. Autour du nid se  
 tenaient

à masser

Mille oiseaux de divers plumage,  
 Qui ne pouvaient louer assez  
 Le nid dont la cigogne sage



Embellissait le voisinage :  
Voilà le chef-d'œuvre parfait,  
Et du compas et de la règle,  
Voilà, disaient-ils, en effet  
La digne demeure d'un aigle.

Il est vrai, repart l'encreur,  
Son architecture est divine ;  
Ce qu'elle fait charme les yeux ;  
Mais elle ferait encor mieux  
D'abandonner la médecine :  
Car l'ignorante, tous les jours,  
Mille et mille gens assassine,  
Au lieu de leur donner secours.

La cicogne ouï ce discours  
Et dit sans en être alarmée :  
D'avoir bien fait je suis blâmée ;  
Si l'os que j'ai deux fois tiré  
Dans sa gorge fût demeuré,  
La même gorge envenimée  
N'eût pas blessé ma renommée :  
Mais quoi ! C'est un ingrat parfait -  
D'un outrage il prie un bienfait.

L'apologue était transparent. Boileau répliqua



amstiter avec plus d'esprit et par de meilleures vers.

Ton oncle, dis-tu, l'assassin

M'a guéri d'une maladie.

La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,

C'est que je suis encore en vie.

Il paraît que Perrault croyait avoir à se plaindre de Boileau en qualité de médecin. On dirait, à lire la fable précédente, qu'il lui a sauvé deux fois la vie, et que Boileau a payé ce bienfait d'une injure. Boileau affirme n'avoir aucune obligation de ce genre à son adversaire, et nous le croyons sans hésiter. Sa probité est bien connue, et jamais sa conscience ni son cœur ne fut étouffé par l'esprit satirique; la sincérité de sa réconciliation avec Perrault en est une preuve. Voici comment il raconte ses premières relations avec Perrault le médecin; nous apprendrons par là quel cas il faut faire du reproche d'ingratitude qu'on lui adressait: " Il est vrai que lorsque j'étais encore tout jeune, étant tombé malade d'une fièvre un peu dangereuse, une de mes parentes, chez qui je logeais, et dont il était médecin, me l'amena, et qu'il fut appelé deux ou trois fois en consultation par le médecin qui avait soin de moi. Depuis, c'est-à-dire trois ans après, cette même parente me l'amena une seconde fois



et me força de le consulter sur une difficulté de respirer que j'avais alors et que j'ai encore; il me tâta le pouls et me trouva la fièvre, que sûrement je n'avais point. Cependant il me conseilla de me faire saigner du pied, remède assez bizarre pour l'asthme dont j'étais menacé. Je fus toutefois assez fou pour faire son ordonnance dès le soir-même. Ce qui arriva de cela, c'est que ma difficulté de respirer ne diminua point, et que le lendemain, ayant marché mal à propos, le pied m'enfla de telle sorte, que j'en fus trois semaines dans le lit. C'est là toute la cure qu'il m'a jamais faite, et que je prie Dieu de lui pardonner en l'autre monde."

Il n'y avait pas grand crime à plaisanter un médecin dont tous les services se réduisaient à une saignée faite mal à propos; c'était une petite médisance innocente, et d'ailleurs conforme à la vérité. Perrault aurait dû la laisser passer, et ne pas se soutenir de son ancienne profession. Dire qu'on n'a pas été guéri par son médecin quand la chose est vraie, et qu'on ne refuse pas de lui payer ses honoraires, n'est pas un propos que la morale condamne. Mais la susceptibilité de Perrault excita le malade, et les épi grammes répétées causèrent la rupture. La dernière



assura l'avantage à Roileau; ses adversaires se  
turent.

Telles étaient les dispositions de Perrault envers  
les anciens et leurs admirateurs. Il préluda à la  
querre par des insinuations malignes contre Racine  
et Roileau. Perrault avait donné tous ses manuscrits  
à la bibliothèque de Versailles; mais, saisi du  
désir de la publication, il fit faire une édition de  
principaux ouvrages, tout en feignant d'y rester  
étranger. Dans une préface adressée au prince  
de Conti, l'éditeur se déclara coupable du rol  
fait à la bibliothèque, alléguant pour raison  
qu'il n'a pu souffrir que tant de choses précieuses  
demeurassent cachées dans l'ombre, et que la  
difficulté d'en approcher a redoublé son désir de  
les posséder, de même que les perles et les dia-  
mants ensevelis dans les entrailles de la terre ex-  
citent plus vivement la convoitise des hommes.  
Dans ces ouvrages d'ailleurs, on dit beaucoup de  
bien du roi, et l'éditeur a cru de son devoir  
de faire connaître à tous les louanges données  
au plus grand des monarques. Enfin rien n'est  
plus juste ni plus châtié que la prose de cet  
auteur; rien de plus poétique et de plus fleuri  
que ses vers. On y voit étinceler des beautés  
nouvelles et originales, et ce je ne sais quoi de



particulier et d'aise que n'ont point les copies. Car " toute imitation est servile et gênée; on ne marche alors que sur les pas d'un autre, que l'on craint toujours de ne pas bien suivre. Ainsi l'on n'a point cette belle hardiesse qui fait la grâce d'un ouvrage et le plaisir de ceux qui le voient. Dans les pièces d'invention tout est libre, tout est aisé, parce que l'esprit de l'auteur n'a pas eu d'autres bornes que son sujet, ni d'autre modèle que la nature elle-même. "

Ces raisons ont décidé l'éditeur, ou plutôt Perrault lui-même, qui se loue ici libéralement sous le couvert d'un autre, à faire cette publication (1676). Les imitations serviles et bornées dont il est question dans ce passage, ce sont Boileau et Racine qui n'avaient pu s'élever jusqu'aux théories sublimes de Perrault sur l'originalité des ouvrages. Ces théories n'étaient pas neuves alors; elles sont de tous les temps, et elles vivent encore de nos jours. Nous avons vu le docteur Emerson prétendre fièrement que l'esprit humain, naît tout entier, qu'il est capable de tout créer par ses propres forces, et qu'il se passe facilement de l'appui des âges antérieurs. Mais cette prétention à l'originalité est-elle fondée? Et ceux qui n'imitent pas le passé, n'imitent-ils



rien ? Soyons originaux, si nous pouvons ; mais  
 est-ce chose si facile ? On rompt avec la tradition,  
 et on se déclare original : rien de mieux. Mais  
 le temps au milieu duquel on vit, parviendra-t-on  
 aussi à s'y soustraire ? Fera-t-on autochthone sur  
 une telle solitude qu'on ne subisse l'influence de  
 personne ? Non, sans doute, c'est là le piège où  
 tombent les ennemis de l'antiquité, et en même  
 temps leur punition : ils sont les imitateurs serviles  
 de leur siècle. On se met en garde contre les mo-  
 dèles anciens, parce qu'on est averti ; mais on ne  
 se défie pas du mauvais goût des contemporains  
 auquel on est accoutumé et qu'on respire avec l'air.  
 Comme on ne s'est point formé, par la contem-  
 plation des chefs d'œuvre antiques, une idée  
 plus haute de la beauté, on copie sans s'en  
 douter les modèles qu'on a sous les yeux. On  
 imite tout le monde, et l'on croit être soi-même  
 un objet d'imitation ; on subit le goût du  
 siècle que l'on croit former et diriger. Cette  
 orgueilleuse illusion est la preuve d'une extrême  
 médiocrité. Les hommes supérieurs sont francs  
 de ces préoccupations : ils ne songent ni à imi-  
 ter, ni à se défendre de l'imitation ; mais  
 sans cesse tourmentés du besoin de connaître,  
 profondément convaincus de la faiblesse



humaine, ils cherchent à savoir ce que les hommes illustres ont découvert et apporté au trésor commun. Ils veulent s'expliquer la gloire des grands noms, s'enrichissent de leur génie, et puisent dans les ouvrages de leurs devanciers des forces pour les atteindre ou les surpasser. Ils apprennent ainsi ce que c'est que la beauté et où on la trouve; ce que c'est que la gloire, et comment on l'obtient. C'est pourquoi les plus grands hommes méditent le plus profondément sur les principes et les secrets de leur art et le connaissent le mieux. Racine et Molière étaient toujours tourmentés de la crainte de ne pas savoir assez; ils pensaient à s'instruire; les hommes d'un esprit médiocre ne pensent qu'à se distinguer. Ils repoussent l'imitation des anciens qui altérerait leur originalité naturelle; mais ils sont infectés de l'esprit et du goût de leur temps. C'est ce qui arrivait à Charles Perrault. Ses poésies n'ont assurément aucun rapport avec celles d'Homère ou de Virgile; mais elles ressemblent beaucoup aux vers de Chapelain, de Cassagne et de Charpentier.

La manie de la nouveauté était alors générale. Une des preuves qu'on en peut donner, est l'enquête que témoigne à ce sujet Lafontaine



dans un commencement d'épître au prince de Conti.  
Parlant des souvenirs empruntés à l'antiquité, il  
dit (en 1686) :

Malherbe de ces traits usait plus fréquemment,  
Sous lui, la Cour n'osait encore ouvertement  
Sacrifier à l'ignorance.

Ainsi l'amour commode de l'ignorance avait  
gagné jusqu'à la cour, et les écrivains comme  
Perrault l'ingénieur en système; mais Boileau,  
Racine, Molière et La Fontaine se perfectionnaient  
par le travail et l'étude. Ils souffraient patiemment  
qu'on les traitât d'imitateurs serviles d'une  
préface, pourvu qu'ils se rendissent eux-mêmes  
dignes d'être un jour imités.

Après ces premières insinuations, Perrault  
attaqua personnellement Racine et Boileau dans  
l'épître à Bossuet, qui précède le poème de  
Saint Paulin. Les éloges trop faciles que Bossuet  
avait accordés à une assez mauvaise ode de Perrault  
sur la pénitence, avaient donné naissance à ce  
poème, où l'auteur avait célébré en six chants  
la générosité de St Paulin se dévouant à l'escla-  
vage pour racheter le fils d'une veuve. On sait  
par l'épître dédicatoire que la renommée de  
Perrault était en décadence. Il se plaignait que le  
succès des ouvrages ait maintenant la source



dans la malignité du poète et dans celle des lecteurs ou dans la mollesse des spectateurs qui fait la moitié du plaisir qu'on éprouve à entendre des pièces galantes. On devinait facilement le nom des poètes que Perrault désignait ainsi.

Il ne se refusa pas même les dénonciations. Il prétendait que par ce vers de la satire neuvième :  
 "Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne"  
 Roileau avait insulté Louis XIV, et Pellisson appuyait l'accusation. On connaît trop les sentiments de Roileau pour qu'il soit besoin de le justifier.

Cette guerre sourde se termina par un éclat. En 1687, Perrault lança un manifeste qui contenait une attaque ouverte contre les anciens et leurs admirateurs, surtout Roileau et Racine : "Je composai ensuite le petit poème du siècle de Louis le Grand, qui reçut beaucoup de louanges dans la lecture qui s'en fit à l'Académie française, le jour qu'elle s'assembla pour témoigner la joie qu'elle ressentait de la convalescence de Sa Majesté, après la grande opération qui lui fut faite. Ces louanges irritèrent tellement M. Despréaux qu'après avoir grondé long-temps tout bas, il se leva dans l'Académie, et dit que c'était



une honte qu'on fit une telle lecture, qui blâmait les plus grands hommes de l'antiquité. M. Huet, alors évêque de Soissons, lui dit de se taire, et que s'il était question de prendre le parti des anciens, cela lui conviendrait mieux qu'à lui, parce qu'il les connaissait beaucoup mieux, mais qu'ils n'étaient là que pour écouter... M. Racine me fit compliment sur cet ouvrage qu'il loua beaucoup, dans la supposition que ce n'était qu'un pur jeu d'esprit qui ne contenait point mes véritables sentiments, et que dans la vérité je pensais tout le contraire de ce que j'avais avancé dans mon poème. Je fus fâché qu'on ne crût pas, ou du moins qu'on fit semblant de ne pas croire que j'eusse parlé sérieusement; de sorte que je pris la résolution de dire en prose ce que j'avais dit en vers, et de le dire d'une manière à ne pas faire douter de mon vrai sentiment là-dessus. Voilà quelle a été la cause et l'origine de mes quatre tomes de Parallèles.."

Ce petit récit ne manque pas de matière. Si l'on en croyait Perrault, ce seraient les éloges donnés à son poème qui auraient excité la colère de Boileau; ce dernier était au-dessus d'un tel sentiment. Puis Perrault, qui se rappelle si bien la leçon que Huet fit à Boileau,



oublie la façon dont il le redressa lui même :

" Jaloux de tant d'audace et encore plus emporté, plus violent que lui (Desmurets) Perrault ne craignit pas, à la honte éternelle de son nom, de soutenir dans un écrit que notre siècle avait vaincu l'antiquité dans tout art et toute science que ce fussent, et détourné sur soi toute la gloire qui revient au génie. Comme il me demandait ce que je pensais de sa thèse, je lui en démontrai si parfaitement la sottise, qu'il parut depuis revenu à des sentimens plus raisonnables, car il ne répondit rien à une dissertation assez longue que je lui adressai à ce sujet; et il ne s'opiniâtra point à soutenir par de nouveaux écrits son système insensé. Il cacha d'ailleurs avec tant de soin ma dissertation qu'on ne la trouva par hasard dans ses papiers qu'après sa mort. " Ce récit est bien différent du premier, et à ce qu'il nous semble plus conforme à la vérité. Ce n'est pas un ennemi qui parle. Huet est lié avec Perrault, aussi bien qu'avec Desmurets, et il fait cas de tous les deux. C'est donc sa raison seule qui lui fait dire : " Ils eussent sans doute pensé différemment s'ils se fussent appliqués à acquiescer une plus parfaite connoissance de l'antiquité et d'eux mêmes. "

C'est en effet ce qui sournage dans la querelle,



l'ignorance de soi; elle se trahit par la vanité de Perrault et par sa complaisance pour les écarts de sa jeunesse. Ses dispositions le portaient à mal juger des anciens; de petits motifs de parenté et d'amitié le poussaient à la guerre; il fit le procès à l'antiquité parce qu'il ne savait pas la goûter, et que Racine et Boileau la connaissaient mieux que lui. Si, au lieu d'ériger ses prétentions en système, il eût contemplé de près ces chefs-d'œuvre qu'il méprisait, s'il se fût assez connu lui-même pour comprendre le rapport étroit qu'il a avec notre nature, il eût rétracté son Manifeste, ou plutôt il ne l'eût jamais écrit.

---

A. Adreco.



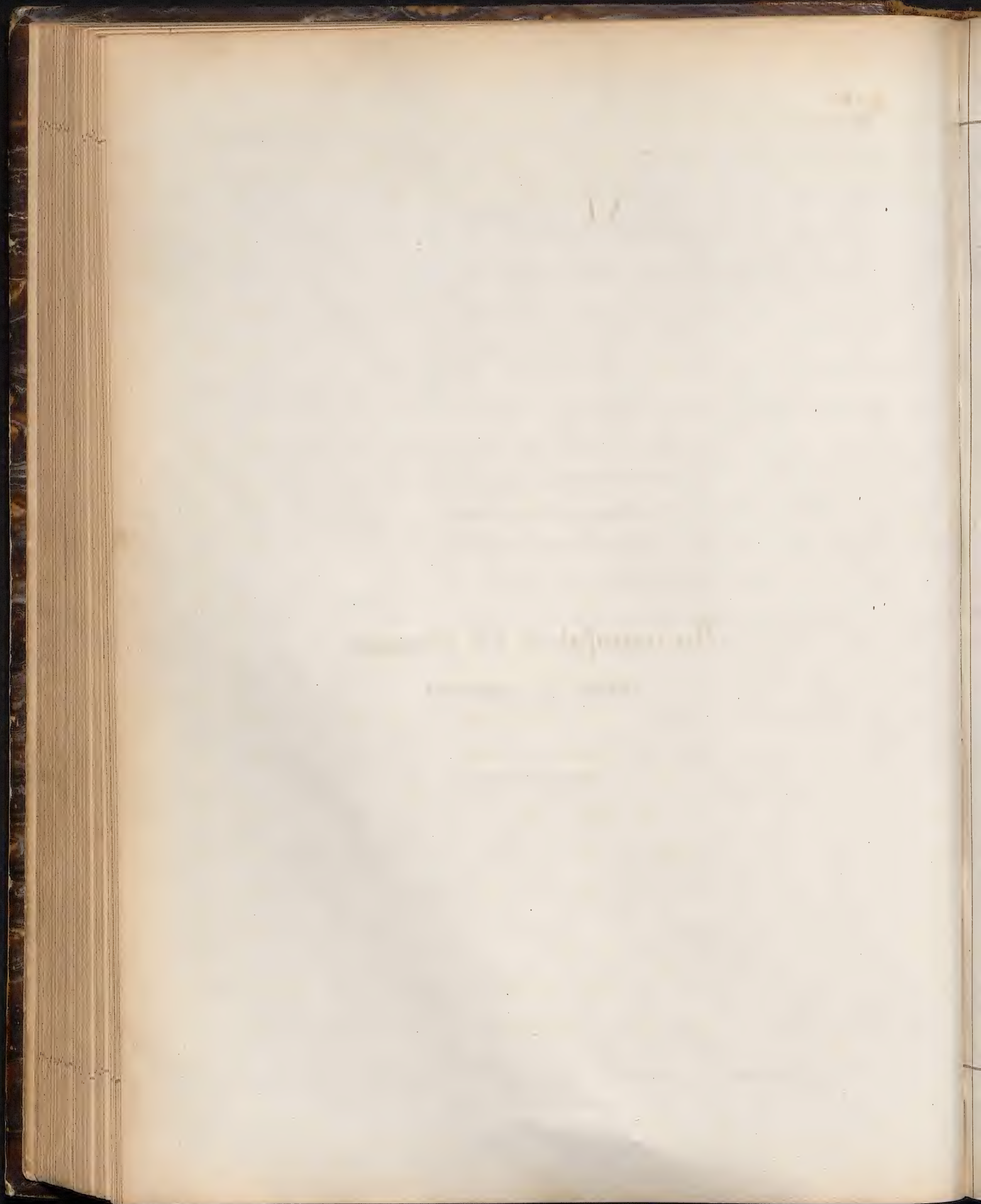
VI<sup>e</sup> Leçon.

---

Du manifeste de Ch. Perrault  
contre les anciens.

---







## Du manifeste de Ch. Perrault contre les anciens.

---

Nous avons vu dans la dernière leçon ce qu'était le nouvel avocat qui, après Desmarets, entreprenait de faire le procès des anciens au profit des modernes : voyons aujourd'hui la cause elle-même. On se rappelle tout ce qui a été dit de favorable à Perrault : c'était à coup sûr un homme supérieur à son devancier ; toutefois son plaidoyer ne vaut pas mieux que le plaidoyer de Desmarets ; l'avocat était meilleur que la cause.

Les pièces du procès se réduisent à deux écrits : le premier est ce poème sur le siècle de Louis XIV, qui, lu en 1687 à l'Académie, y excita tant de scandale ; le second est un ouvrage plus considérable, qui fut composé de 1689 à 1697. Racine avait déclaré à Perrault que ses opinions étaient si peu sérieuses, qu'il n'oserait les soutenir ; Perrault regarda ces paroles comme un défi ; et c'est pour y répondre qu'il écrivit les quatre volumes qui sont connus sous le titre de Parallèle des anciens et des modernes.

Perrault y traitait des Sciences, des Arts et des Lettres. Nous ne parlerons pas des Sciences ;



ce serait empiéter sur un domaine qui n'est pas le nôtre. Nous ne nous occuperons pas davantage des arts; ce serait trop nous éloigner de la thèse que nous avons en vue, et que nous ne devons pas oublier: de l'Utilité des études classiques. Et pourtant s'il y a un peu d'originalité dans Perrault, c'est en ce qu'il dit de l'art. Soit par sa place près de Colbert, soit par un certain goût naturel qui se retrouve dans toute sa famille, il semble vivement apprécier tout ce que son siècle a produit de grand et de beau en architecture, en peinture, en sculpture; on sent dans ses paroles un enthousiasme sincère. Sans doute, quand il veut placer les modernes au-dessus des anciens, il a tort; on lui sait gré toutefois de la vivacité avec laquelle il défend son sentiment: il y a là des pages qu'on lira avec plaisir, et qui n'ont rien du ton languissant qui se trouve trop souvent dans la partie qui concerne les lettres.

Le livre de Perrault est un dialogue entre trois personnages. L'un est chargé de défendre l'antiquité, c'est un président; l'autre de l'attaquer, c'est un abbé; le troisième est une sorte de personnage intermédiaire qui n'a aucune opinion bien arrêtée, et qui en profite pour plaisanter à propos de tout; on pourrait cependant le soupçonner de pencher vers les modernes. Perrault



ne se déclare responsable que des sentiments de l'abbé : le chevalier n'est là, à ce qu'il dit, que pour animer la discussion par des saillies, et y répondre de l'agrément. Toutefois rappelons-nous que Perrault n'aimait pas Platon : il ne comprenait pas comment les interlocuteurs de ses dialogues étaient non point seulement des créations de l'esprit destinées à donner à l'exposition de doctrines philosophiques un ton plus littéraire, mais en même temps des personnages réellement vivants, et que ces personnages avaient leur caractère et leur attitude qui leur appartenaient en propre, qu'ils avaient aussi des opinions vives et vraies qui ne pouvaient ni changer, ni s'altérer dans la suite du discours. L'homme qui n'avait pas assez d'esprit pour comprendre Platon, était-il capable de concevoir par la force de son imagination un personnage qui ne fût pas lui-même, qui n'eût pas des sentiments et qu'il fallût faire penser et parler ? Aussi est-il bien permis de craindre que ce soit toujours Perrault qui s'exprime par la bouche du chevalier : au fond, il était content de faire dire par un autre ce qu'il ne pouvait pas dire lui-même. Le chevalier lui servait à débiter bien des impertinences qu'il n'aurait pas osé prêter à l'abbé ; car c'eût été les prendre pour son



propre compte ; mais peu important si le chevalier se montrait téméraire et insultant : n'était-ce pas un personnage sacrifié à l'avance dont l'auteur ne s'était déclaré nullement responsable ? Quant au président, il est le but de toutes les attaques et de toutes les plaisanteries. Aussi bien il ne se défend guère ; il se renferme le plus souvent dans un silence résigné et laisse jouir ses adversaires d'un triomphe bien aisé.

Voilà la composition du Dialogue. Quel en est l'esprit ? Perrault n'agit pas, comme Desmarets, dans des vues particulières ; il ne prétend pas soutenir une opinion purement personnelle ; il doit donc s'appuyer sur des principes, et j'entends par principes des vérités générales, ou prétendues générales sur les quelles on établit son sentiment. Un biographe plein de finesse a voulu voir dans Perrault un esprit plus avancé que son temps ; qu'un respect superstitieux n'attachait pas au passé, qui respectait l'antiquité et la jugeait, qui savait rendre justice au présent et se tournait même volontiers vers l'avenir : en un mot un partisan du progrès. Ce portrait n'est-il que l'expression de la vérité, ou est-il dû à l'imagination trop complaisante de l'écrivain ? C'est ce que nous allons voir en examinant les principes de Perrault.



Et d'abord, en vertu de quel droit Perrault proteste-t-il contre l'admiration de l'antiquité? Voici ce qu'il dit lui-même :

« L'autorité n'a de force présentement et n'en doit avoir que dans la Théologie et la Jurisprudence. Quand Dieu parle dans les saintes Ecritures ou par la bouche de son Eglise, il faut baisser la tête et se soumettre. Quand le Prince donne ses lois, il faut obéir et révérencer l'autorité dont elles partent comme une portion de celle de Dieu même. Partout ailleurs la Raison peut agir en souveraine et user de ses droits. Quoi donc? il nous sera défendu de porter notre jugement sur les ouvrages d'Homère et de Virgile, de Démosthène et de Cicéron, et d'en juger comme il nous plaira, parce que d'autres avant nous en ont jugé à leur fantaisie? »

Ainsi Perrault met en présence l'autorité et la raison, et prétend substituer la raison à l'autorité. C'est une tâche périlleuse: il le sent et veut limiter le domaine de la raison. Mais est-on sûr que les bornes qu'on a posées seront toujours respectées? Perrault défend à la raison d'intervenir dans la Théologie et la Jurisprudence: un temps viendra où la Jurisprudence et la Théologie seront aux prises avec la raison. Je veux bien avouer qu'il y a deux principes; je veux bien avouer



encore que ces deux principes ne sont pas toujours d'accord, et que parfois la raison ne marche pas avec l'autorité; mais quand cela arrive, ce n'est qu'un fait, un fait qu'on ne saurait trop déplorer; mais ce ne peut pas être une règle qu'il soit permis d'invoquer; c'est une cause de révolution et de ruine; mais ce ne peut pas être un principe sur lequel on bâtit. Encore si Porcault avait, au nom de la raison, proclamé que les anciens avaient été trop admirés! Mais ce n'est pas sur la raison qu'il s'appuie; il ne réclame que le droit de juger d'Homère et de Virgile, comme il lui plaira: il parle au nom de son bon plaisir: et ne pourrait-on pas lui répondre que c'était précisément au nom du bon plaisir qu'on avait admiré et qu'on admirait les anciens? Mais non: le culte de l'antiquité n'est pas une fantaisie; et comment une fantaisie aurait-elle persisté à travers toutes les transformations successives de la société, durant tant de siècles? Il y a donc là plus qu'une fantaisie, pour répéter l'expression même de Porcault: il y a une tradition, toujours vivante, et, j'ose même le dire, une institution. N'a-t-on pas toujours vu les hommes les plus éclairés unir leurs communs efforts pour maintenir l'étude des anciens? Ils comprenaient que c'était un contrepois utile et nécessaire



à l'amour du changement, au désir du progrès qui n'est lui-même qu'un changement souhaité par l'imagination. On aurait donc grand tort de ne voir là qu'une mode : il y a un véritable besoin; nos pères ont aimé et étudié les anciens comme les Romains ont aimé et étudié les Grecs : c'est parce qu'ils se retrouvaient eux-mêmes dans ces écrits d'un autre pays et d'un autre temps. Il est si difficile de se connaître, et c'est pourtant chose si nécessaire ! Il a fallu nous imposer le culte de l'antiquité afin que nous ne puissions pas nous ignorer nous-mêmes, et que nous fussions forcés de nous connaître, si non par nous-mêmes, du moins par les ouvrages d'autrui. En présence de ces considérations si graves, et si sérieuses, on sent combien à peu près le principe que met en avant Perrault.

Perrault s'est arrogé le droit de juger les anciens, et le premier usage qu'il fait de ce droit, c'est de déclarer que les modernes sont les égaux des anciens. Mais sur quel principe s'appuie-t-il pour rendre cet arrêt ? Le voici. La nature produit aujourd'hui les fleurs, les fruits, les arbres, les animaux tels qu'elle les produisait dans le siècle de Périclès ou du temps d'Auguste : pourquoi n'en serait-il pas de



même des esprits ? Cela, vu de loin, peut ressembler à un principe ; mais si l'on y regarde de près, c'est un piège à introduire par l'esprit scientifique dans les questions littéraires : toute fois on ne lira pas sans plaisir les vers où Perrault expose son argument.

„ A formé les esprits comme à formé les corps,  
La nature en tout temps fait les mêmes efforts.  
Son être est immuable, et cette force aisée  
Dont elle produit tout, ne s'est point épuisée.  
Jamais l'astre du jour qu'aujourd'hui nous voyons  
N'eut le front couronné de plus brillants rayons ;  
Jamais dans le printemps les roses empourprées  
D'un plus vif incarnat ne furent colorées ;  
Non moins blanc qu'autrefois brille dans nos jardins  
L'éblouissant email des lys et des jacinthes ;  
Et dans le siècle d'or la tendre Philomèle,  
Qui charma nos aïeux de sa chanson nou-  
- velle,

N'avait rien de plus doux que celle dont la voix  
Réveille les échos qui dorment dans nos bois.  
De cette même main les forces infinies  
Produisent en tout temps de semblables génies.

La même idée est reproduite dans le Parallèle des anciens et des modernes ; mais on ne retrouve plus la même grâce dans les détails, la même délicatesse dans les expressions :



" Rien n'est plus déraisonnable, ni même plus ridicule que de s'imaginer que la nature n'ait plus la force de produire d'aussi grands hommes que ceux des premiers siècles. Les lions et les tigres qui se promènent présentement dans les déserts de l'Afrique, sont constamment aussi fiers et aussi cruels que ceux du temps d'Alexandre ou d'Auguste ; nos roses ont le même incarnat que celles du siècle d'or ; pourquoi les hommes seraient-ils exceptés de cette règle générale ? "

En vérité ce sont là des idées trop légères pour qu'on les puisse discuter ; et d'abord, il n'y a pas à raisonner ; c'est une simple question de fait. Il est vrai que la nature produit aujourd'hui des fleurs aussi belles qu'autrefois : mais produit-elle des génies aussi grands ? Il n'y a qu'à regarder autour de soi pour répondre. Sans doute elle ne cesse pas d'avoir la force d'en produire : mais quand elle en produit, n'y a-t-il pas des circonstances sociales, des conditions de sol et de climat qui gênent ou arrêtent leur développement ? C'est ce que disait si bien Voltaire à Fontenelle :

" La nature n'est point bizarre ; mais il se pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain et un ciel plus propre que le



Westphalie; et que le Limousin a formé certains genres. Il se pourrait bien encore que le gouvernement d'Athènes, en secondant le climat, eût mis dans la tête de Démosthène quelque chose que l'air de Chambray et de la Grenouillère, et le gouvernement du Cardinal de Richelieu ne mirent point dans la tête d'Ono Calon et de Jérôme Bignon. "

Il n'y a rien à ajouter à cette réponse où la justesse d'esprit est relevée par l'agrément et la finesse du badinage.

Perrault ne se contente pas de déclarer que les modernes sont les égaux des anciens; il va plus loin, il ne craint pas de dire que les modernes doivent surpasser les anciens. Remarquez bien qu'il ne dit pas que les modernes surpassent les anciens; mais qu'ils doivent les surpasser. C'est encore là une erreur introduite par l'esprit scientifique dans les questions littéraires. Admirera le monde pour Perrault; que les derniers venus profitent de tout ce qui a été découvert, pense, exprimé avant eux; les générations nouvelles ont pour elles l'expérience des âges qui les ont précédées. Or pour Perrault l'art n'est qu'un recueil de préceptes, un amas de théories; plus on a réfléchi sur l'art, plus on s'approche



de la perfection littéraire. Ainsi Chapelain qui a plus pensé qu'Homère aux conditions du poème épique, doit être supérieur à Homère; et il l'est en effet aux yeux de Perrault, au moins sous le rapport de l'art. Mais Perrault se trompait: l'art n'est autre chose que la nature: or plus on fait de théories, plus on s'éloigne de la nature. Voyez en effet si l'on a jamais réuni plus de préceptes vrais et ingénieux que Quintilien; la science est complète, et pourtant les Institutiones n'ont pas produit un seul orateur. Le grand nombre des lois dans un Etat ne prouve qu'une chose, c'est qu'on y est plus éloigné de la justice. Il en est de même en littérature. C'est ce qu'auraient parfaitement compris nos illustres modernes, c'est ce que comprenait surtout Lafontaine, quand il s'écrivait après avoir lu les premières comédies de Molière:

« Et maintenant il ne faut pas  
Quitter la nature d'un pas. »

Toutefois il faut reconnaître, pour n'être pas injuste à l'égard de Perrault, que de ses trois principes, deux du moins avaient été inspirés par deux admirables nouveautés de son temps. Quand Perrault réclama le droit de juger les anciens, il croyait marcher à la suite



de Descartes, qui venait de substituer la raison à l'autorité; quand il prétendait que les modernes devaient surpasser les anciens, il était séduit par une opinion récente de Pascal: celui-ci avait représenté l'humanité comme un homme qui, du moins dans un certain ordre d'idées, augmentait ses connaissances et allait se perfectionnant.

Mais quelle était cette autorité que combattait Descartes? C'était celle qui, par Lettres Patentes du roi François 1.<sup>er</sup>, condamnait Ramus; celle qui en 1624, par Arrêt du Parlement, bannissait de Paris les professeurs convaincus d'avoir attaqué Aristote; qui en 1671, pensait à provoquer un nouvel Arrêt du Parlement contre les Contradicteurs du philosophe péripatéticien; c'était celle enfin dont se moquait si spirituellement Boileau. Qu'il suffise de rappeler ici quelques traits de son Arrêt burlesque:

« La Cour .....

enjoint au Cœur de continuer d'être le principe des nerfs; et à toutes personnes, de quelque condition et profession qu'elles soient, de le croire tel, non obstant toute expérience à ce contraire. Ordonne pareillement au Chyle d'aller droit au foie, sans plus passer par le cœur, et au foie de le recevoir. Fait défense au sang d'être plus ra-



gabond, exeo ni circuleo dans le corps, sous peine  
d'être entièrement livré et abandonné à la Faculté  
de Médecine . . . . . Prend les entités, identités, vir-  
tualités, eccités, et autres pareilles formules scotistes  
en leur bonne fame et renommée. " . . . . . Et  
afin qu'à l'avenir il n'y soit contraire, a borné  
à perpétuité la Saison des Ecoles de la dite  
Université, lui fait défense d'y entrer, troubler ni  
inquiéter ledit Aristote, en la possession et jouissance  
d'icelles, à peine d'être déclarée Janséniste et  
amie des nouveautés. "

Voilà l'autorité contre laquelle se révoltait  
Descartes, et Descartes avait raison; mais rien  
de semblable pour les Lettres; nul ne songeait  
à imposer la lecture des Anciens; c'était  
comme nous l'avons dit, une institution qui se  
soutenait d'elle-même par l'assentiment général.

C'est encore par un raisonnement non moins  
faux que Periault transportait dans les Lettres  
un principe qui a fait la fortune des sciences.  
Pascal avait dit dans ses Pensées: " . . . .  
De sorte que toute la suite des hommes, pendant  
le cours de tant de siècles, doit être considérée  
comme un seul homme qui subsiste toujours et  
qui apprend continuellement: d'où l'on voit  
avec combien d'injustice nous respectons "



l'antiquité dans ses philosophes : car, comme la  
vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance,  
qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel  
ne doit pas être cherchée dans les temps proches  
de sa naissance, mais dans ceux qui en sont le  
plus éloignés ? Ceux que nous appelons Anciens  
étaient véritablement nouveaux en toutes choses,  
et formaient l'enfance des hommes proprement ;  
et comme nous avons joint à leurs connaissances  
l'expérience des siècles qui les ont suivis,  
c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité  
que nous révérons dans les autres."

Rien n'est plus vrai pour les Sciences ;  
rien n'est plus faux pour les lettres ; car les  
Sciences et les lettres partent de deux principes  
bien différents. Le principe des Sciences, c'est  
le progrès ; le principe des lettres c'est la conser-  
vation. Quand les Sciences ont trouvé une  
vérité, c'est une chose acquise et à jamais acquise,  
elle reste : or, comme l'esprit humain ne peut  
pas être stationnaire, ne pouvant pas reculer,  
il avance. Au contraire plus les lettres  
font de progrès, plus elles s'éloignent de ce  
qui est leur force et leur beauté, de la connais-  
sance de l'homme. Ce qui rend les Anciens  
si supérieurs, c'est qu'ils sont venus dans un



état de société qui était trop peu raffiné pour que l'esprit s'occupât à se creuser lui-même; ils étaient alors plus près de leur cœur, plus près de ce qui ne change pas. Le continuel effort des lettres doit donc être de dégager l'esprit de tout ce faux esprit humain qui s'y ajoute, de ramener l'homme à sa nature primitive, de l'enlever à la mode, aux préjugés et aux préventions par l'admiration des types éternels: c'est ce qu'avait compris le dix-septième siècle; encore y avait-il alors des points de vue particuliers, le point de vue français, par exemple; voilà ce que ne connaissait pas Homère; voilà ce qui fait son incomparable grandeur. Perrault avait donc tort de ramener les sciences et les lettres à un même principe: c'était d'un philosophe bien léger, ou plutôt d'un homme du monde qui s'occupait des choses de son temps; mais qui ne le comprenait que comme un homme du monde.

Maintenant nous étourdirons-nous de ce qu'un homme qui a si étourdiment raisonné sur les principes de l'Art et de la Littérature, soit en aurais jugé de l'antiquité classique? Et d'abord il déclare que l'antiquité en masse manque de méthode.



une cause bien légère en apparence, mais bien vraie au fond suffit pour expliquer cette rigueur.

Les éditions étaient au dix-septième siècle moins claires que de notre temps : on y faisait moins d'alinéas : Perrault était arrêté par ces pages pleines ; et son esprit ne faisait pas sur lui-même un effort assez sérieux pour y marquer les divisions qui manquaient.

Revenons à ses jugements particuliers sur les différents auteurs. — Platon est ennuyeux, quoique Monsieur Maucroix ait mis tous ses soins à en donner une version fidèle : Perrault préfère aux Dialogues de Platon, les Dialogues de Lucien ; puis, pour ne pas se faire trop d'affaires, il livre Platon au chevalier qui le traite de Saltimbanque : au fond c'était bien ce que Perrault pensait. Mais qu'oppose-t-il donc aux œuvres grecques ? les Provinciales de Pascal : il faut avouer que la pensée n'était pas mauvaise et l'on est tout près de se mettre du parti de Perrault ; mais attendons et examinons : rappelons-nous que Perrault avait un frère janséniste et que ce frère avait été enveloppé dans la persécution : ainsi voilà qu'il n'y a plus que l'esprit de famille, là où nous croyons



voir une admiration naïve et vraie.

Démosthène, selon Perrault, a l'esprit trop peu orné : "ce n'est pas tout, dit-il, d'avoir la taille droite, il faut l'avoir gracieuse. — Or Démosthène" dit ce qu'il faut ; mais là s'arrête son mérite. Pourtant son apostrophe aux Mânes de Marathon est une assez belle chose ; mais si elle se détache avec tant d'éclat, c'est que le fonds est pâle et terne.

Horace, dont Perrault faisait assez de cas, lui semble un poète satirique défectueux ; il n'a parlé que des travers et des vices ; il fallait qu'il s'attaquât aussi aux crimes : le vrai poète satirique serait une combinaison d'Horace et de Juvenal. N'était-ce pas là méconnaître le bon sens si fin et si charmant d'Horace ? Perrault est encore plus sévère pour les tragiques anciens, sans doute à cause des difficultés qu'il rencontrait à les lire : trompé par les éditions de son temps, il se plaint de ce qu'il n'y ait qu'une scène pour chaque acte : il croit enfin qu'en lisant Garnier et Hardy on pourrait se faire à peu de frais une idée de Sophocle et d'Eschyle. Cicéron ne trouve pas grâce devant lui ; on a beaucoup loué ce poète d'avoir fait parler ses personnages selon leur âge et leur caractère ; il n'y a rien de plus simple, et c'est là un



faible mérite. Il ne s'agit pas pour Perrault de faire parler des personnages suivant la nature, mais suivant une certaine nature cultivée et raffinée : car ce qui attache Perrault, ce n'est pas la vérité, c'est le bel-esprit ; il déclare que la nature est tout au plus bonne dans les bois et la solitude. Aussi ne doit-on pas s'étonner que son poète favori soit Ovide.

C'est surtout sur Homère que se portent les railleries du Chevalier : il attaque le plan, les mœurs, les caractères et jus qu'à la diction. Il trouve le plan défectueux ; non pas qu'il derive à l'avance les témérités de la Critique Allemande contre l'unité de l'Iliade : il s'en tient simplement aux opinions de l'abbé d'Abbaye. Il ne croit pas grand mérite à une diction où abondent les épithètes oiseuses, les licences grammaticales, et enfin ces particules qui s'ajoutent si commodément les unes aux autres. Mais ce sont principalement les mœurs et les caractères qu'il ne comprend pas, et là plus que partout ailleurs se montre l'ignorance de soi-même. — Perrault n'est pas plus indulgent que Desmarets pour Esthelle : il ne voit pas tout ce qu'il y a de beau et de grand dans ce personnage : la générosité à côté de la



vaillance, l'amitié la plus tendre en même temps que la haine la plus implacable, la fierté de l'âme et la bonté du cœur : qu'on se rappelle la compassion dont il est touché en présence de Priant, les larmes qu'il verse et le souvenir donné à son vieux père, puis ce je ne sais quoi de triste qui n'est pourtant pas encore la tristesse d'Hamlet et de Byron. Achille est comme le résumé de toutes les qualités et de tous les instincts qui constituent l'homme. Il a long-temps vécu seul, il a beaucoup pensé, il a pensé à lui-même, à la vie, à la destinée, et il garde de ses rêveries un penchant mélancolique qui est bien réellement dans notre nature, mais que les poètes contemporains ont fort exagérée. — Periault ne comprend rien à tout cela : il blâme Achille de ce qu'il a demandé à la mère de faire du mal aux Grecs, mais il faut bien que son ressentiment soit grand : car plus il sera grand, mieux le contraste qui doit en résulter sera marqué. — Rien plus Periault fait un procès au vieux Nestor qui intervient <sup>entre</sup> Agamemnon et Achille, déclare avoir vu des hommes bien plus forts qu'eux : il ne reconnaît plus la l'orateur à la parole douce, insinuante : Nestor ne reste pas même



dans les bornes de la civilité; mais Perrault ne voit pas que c'est précisément le souvenir du passé que ce vieillard doit opposer à ces deux jeunes-généralités. C'est que Perrault, comme Desmarets, avait dans l'esprit je ne sais quel idéal d'héroïsme qui ne ressemblait en rien à l'héroïsme d'Homère: il jugeait de l'Iliade avec les idées empruntées aux romans du temps.

Comment se fait-il que Perrault, si injuste ou plutôt si léger à l'égard des anciens, ait été l'admirateur des modernes illustres? Remarquons que dans tout homme de génie il y a deux parts: il y a les idées toujours vraies exprimées dans un admirable langage, et c'est ce qui le fait grand devant la postérité; puis il y a les idées du temps et celles-là ne survivent pas: c'est précisément par là que souvent les contemporains admirent et louent. Ainsi Perrault, critique malade de l'antiquité, loue et admire les modernes illustres par les côtés les moins importants. — Sans doute on rencontre dans son livre tous les grands noms: Descartes, Pascal, Bossuet, Bouillaboue, Lafontaine, et Molière, La Bruyère, Boileau même; car Perrault était homme de trop bonne société pour pas- ser sous silence celui-là même qui le con-



Battus. Racine seul n'est pas nommé; et cet oubli injurieux doit être sans doute attribué à un sentiment de condescendance de Perrault pour Fontenelle, son ami. Mais tous ces grands noms que nous venons de citer, à côté de quels noms se trouvent-ils, les ~~originaux~~ Gombault, les Godeau, les Maignard.

Les galants Sarazin et les tendres Voiture, et mille autres de la même sorte, c'était pour eux qu'était l'affection: on n'admirait les autres que pour respect humain. Perrault se met à la torture pour prouver que Chapelain est un grand homme, quoiqu'il ait fait la Pucelle; et que la Pucelle même, sous le rapport de l'art, est un grand ouvrage, supérieur à l'Iliade: car qu'est-ce qui n'est pas supérieur à l'Iliade? Il faut pourtant accorder au public que parfois l'exécution n'a pas répondu à la conception; et c'est là une bien étrange erreur <sup>que</sup> de penser qu'on peut concevoir sans exécuter. Toutefois Perrault est persuadé que si Chapelain avait eu l'idée d'introduire dans la Pucelle quelques centaines de vers harmonieux, doux, amoureux, qui pussent être lus et admirés des dames, cela aurait suffi pour attirer à ce poème toute l'estime qu'il méritait. Cette tendresse pour un écrivain qui n'en était pas



digne peut-elle être rachetée par les éloges qu'il donne à Boileau ? Mais ces éloges ne partent pas du cœur ; ils sont arrachés par le respect des convenances. Doit-on savoir plus de gré à Perrault d'avoir opposé Bossuet à Thucydide et à Gite-livie ? On en serait tenté si un peu plus loin on ne voyait pas Bossuet rapproché de M. M. Cordemoy père et fils : Perrault eût deviné qu'à leur exemple Bossuet eût composé une Histoire universelle plutôt qu'un Discours sur l'Histoire universelle. Evidemment la sympathie était pour M. M. Cordemoy père et fils : on n'accordait à Bossuet que ce qu'on ne lui pourrait pas refuser, ce qui était commandé et comme imposé.

Comment caractérise-t-il Molière ? par l'épithète de naïf. Et remarquez que Molière était mort, et qu'on avait à choisir entre toutes ses pièces. Les quelles prend-il ? L'Amphitryon et les Fâcheux : L'Amphitryon dont l'idée appartient à Plaute et les Fâcheux qui, bien qu'on ne doive pas les dédaigner, ne valent certes pas le Misanthrope et les Femmes savantes. C'est que Perrault se fait une idée particulière de la Comédie ; il croit qu'elle ne vaut que par les bons mots et la raillerie : peu s'en faut qu'il n'en recueille à Molière d'avoir élevé le



tor. — Est-il plus heureux en appréciant  
Lafontaine ? Ce qui le frappe dans ses ouvrages,  
c'est la plaisanterie : or il est vrai que la plaisan-  
terie est dans Lafontaine ; car tout y est depuis le  
plus gai badinage jusqu'à la plus haute élo-  
quence ; mais le trait distinctif de son talent  
n'est pas la plaisanterie. Perrault admire beau-  
coup ces vers :

« Certain renard gascon, d'autres disem normand... »  
Cela frappe l'imagination dit-il ; cela est  
plein d'esprit et de finesse ; on doute si c'est  
fierté ou prudence. En vérité c'est là admirer  
Lafontaine par le plus petit bout, et c'est pres-  
que ne pas le comprendre. — Voici un autre pas-  
sage que cite Perrault :

« La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.  
Çà, déjeunons, dit-il ; vos poulets sont-ils tendus ?  
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez.  
Quand la marions-nous ? Quand aurons-nous  
des gendres ? »

Bonhomme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'en-  
tendez,

Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.....

Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.

De quand sont vos jambons ? Ils ont fort bonne  
mine.



Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le seigneur,  
Je les reçois de fort bon cœur.

Il dîne très bien: ainsi fait sa famille."

Que voit Perrault dans ce charmant  
tableau? encore de la plaisanterie: tout autre que  
lui n'y verrait que le plus parfait naturel;  
c'est bien le ton d'un hôte qui s'installe chez  
son paysan; il vient, sûr d'être bien accueilli:  
il est en effet bien accueilli, et ne sait d'autre ma-  
nière de prouver sa reconnaissance que de se montrer  
de bonne humeur: il parle de tout ce qui peut  
intéresser son hôte; il daigne descendre avec lui  
jusqu'à la conversation familière; il entre dans  
les détails de son ménage. Si on lui offre quel-  
que chose, il ne refusera pas, mais c'est unique-  
ment pour ne pas affliger en refusant; en un  
mot, il ajoute au plaisir de bien dîner le  
plaisir de se montrer affable. Voilà ce que  
n'a pas vu Perrault.

Ainsi, pour nous résumer, Perrault a  
échoué comme Desmarets, et la même cause  
a égare l'un comme l'autre: c'est que ni l'un  
ni l'autre ne connaissent l'homme. Sans  
doute Perrault était un écrivain supérieur à  
Desmarets: il a montré dans ses Contes un  
esprit vif, agréable, enjoué; mais lui-même

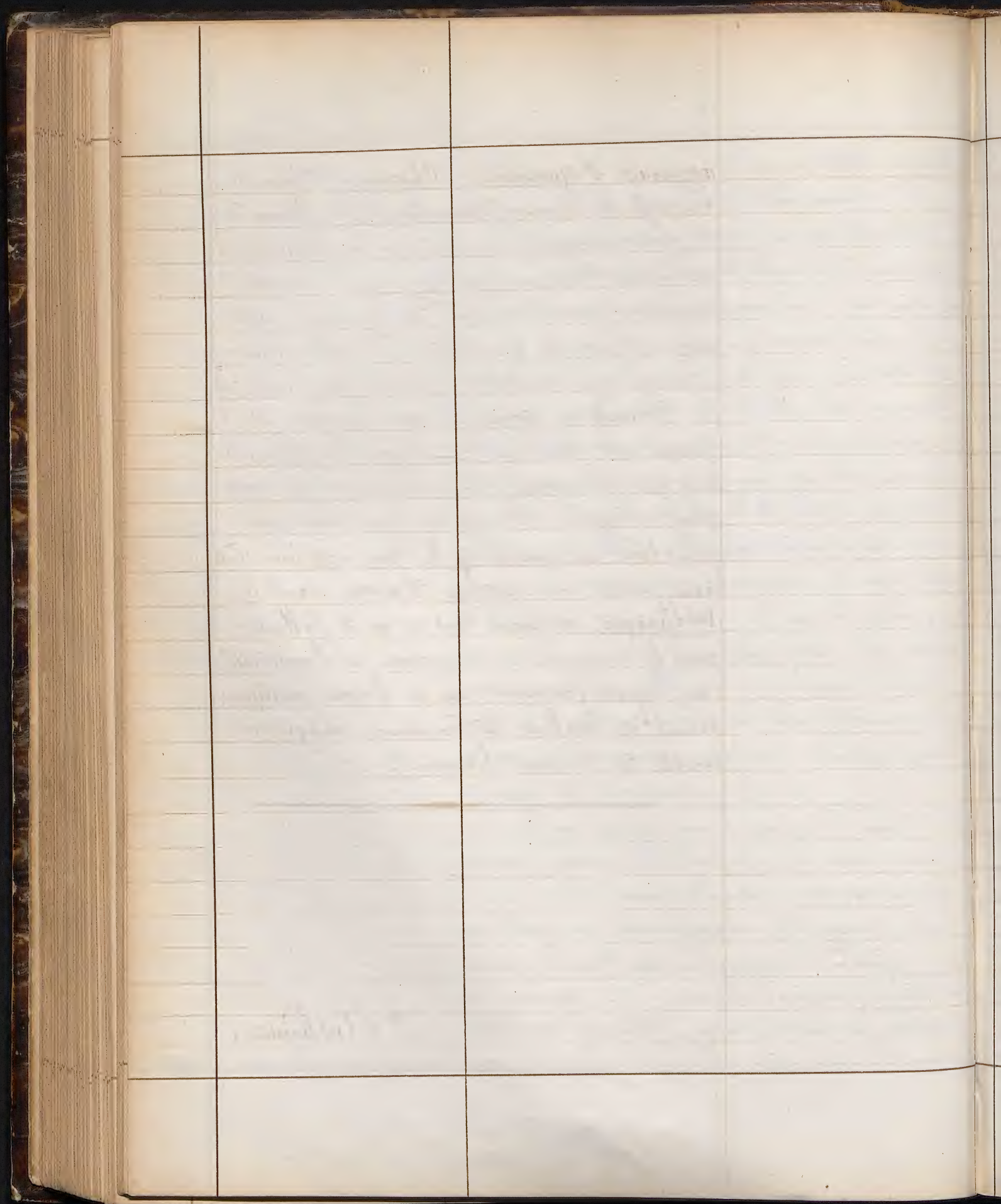


apparaît l'ignorance de l'homme. Qu'on se rappelle le moment dramatique où la femme de l'Œgre entrant au matin dans la chambre de ses enfants les trouve tous égorgés: "La mère commença par s'évanouir," dit Perrault, et il ouvre alors cette parenthèse ("C'est le premier expédient que trouvent les femmes en pareil cas") Si Perrault eût connu le veno humain, eût-il jamais écrit cette ligne? — Après tout Perrault n'est que Desmarets, Desmarets avec un esprit plus distingué, Desmarets venu trente ans plus tard, au moment où le dix-septième siècle avait produit tous ses chefs-d'œuvre, sauf le Célemaque, et fourni tout ce qu'il fallait pour le comparer et l'opposer à l'antiquité: car l'esprit français, uni à l'esprit antique, venait de réaliser la troisième image universelle de l'esprit humain.

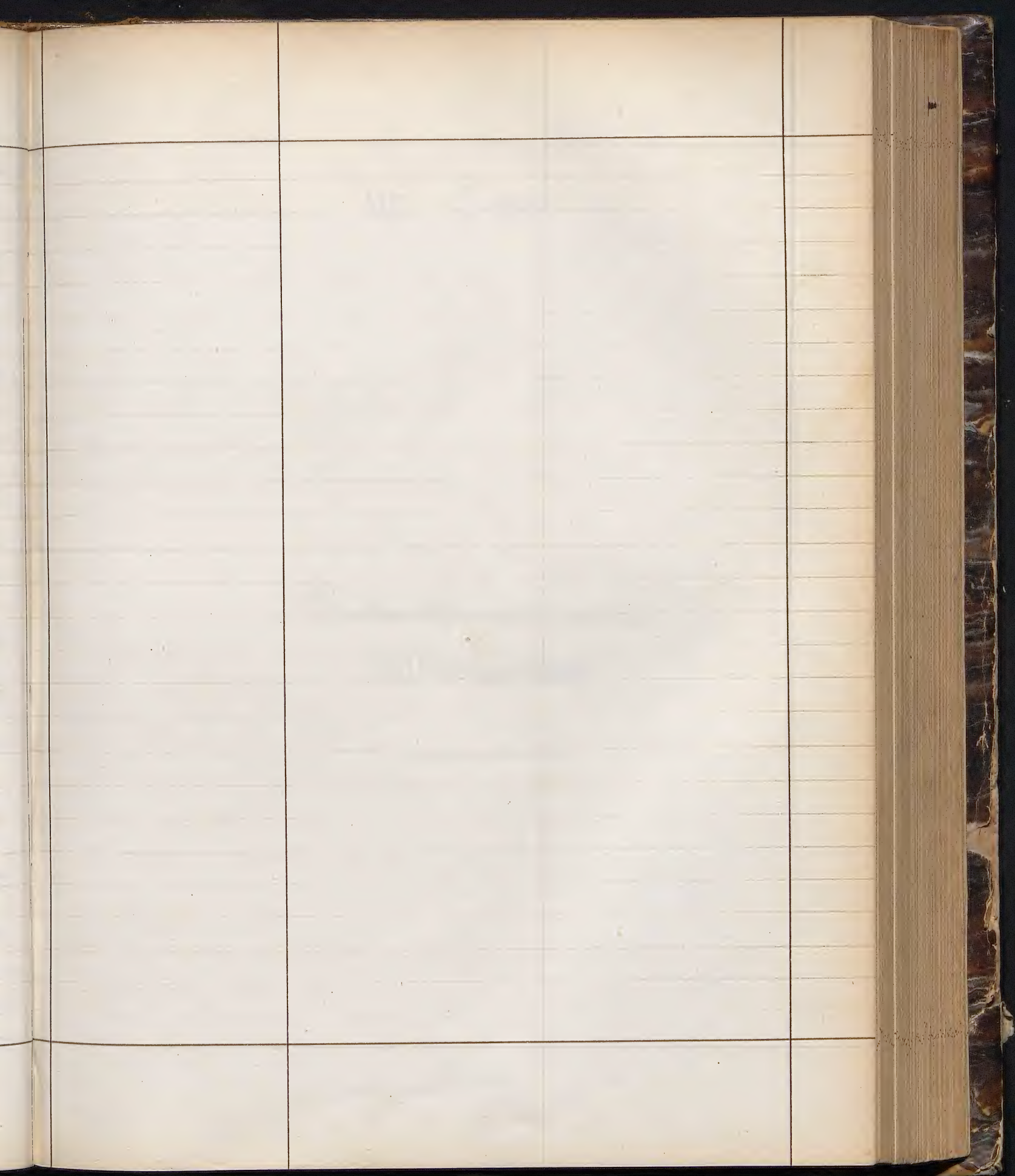
---

E. Anthoine.

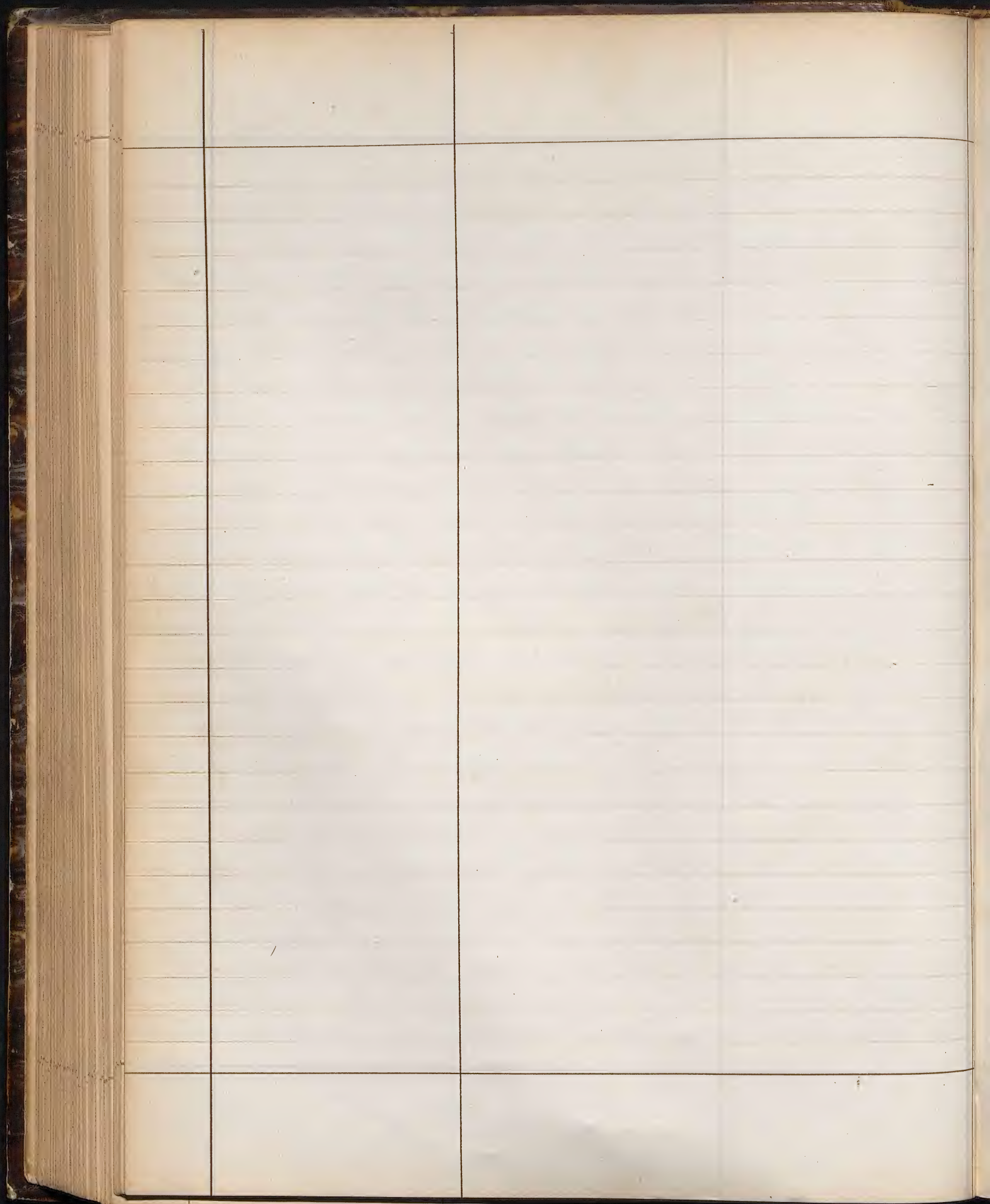














VII<sup>e</sup> Leçon.

Boileau défenseur des anciens.  
Réflexions critiques.

---







Boileau défenseur des anciens.  
Réflexions critiques.

---

Le premier manifeste de Perrault, le poème  
sur le siècle de Louis XIV, ne resta pas sans réponse.  
Presque immédiatement après le petit scandale  
qu'il fit au sein de l'Académie Française, La-  
Fontaine répliquait à sa manière, en homme mal  
fait pour la polémique, et la goûtant peu. Cette  
réplique n'est autre que la charmante Épître qu'il  
adresse à Pluets, en lui envoyant une traduction  
italienne de Quintilien. On y trouve plutôt  
une explosion de sentiments qu'une réponse catégo-  
rique aux idées du manifeste de Perrault.  
Nous ne saurions en parler en peu de mots ni à la  
légère : c'est un véritable monument. Mais,  
comme il appartient au département de la poésie,  
nous le laisserons à qui de droit, et nous occupe-  
rons de la réponse que fit Boileau, dans ses  
réflexions sur Longin, au poème sur le siècle  
de Louis XIV et aux quatre  volumes des Paral-  
èles.

Il y eut d'abord une sorte de silence : puis les  
réponses vinrent. Ce furent en premier lieu cer-  
taines vivacités de Dacier, qui, publiant alors



sa traduction d'Horace, y brutalisait en passant, dans ses préfaces, les idées de Perrault. Il courait aussi une épigramme latine, attribuée à Ménage, que terminait ce vers de Catulle, assez agréablement amené :

" O seclum insipiens et inficetum ! "

Boileau s'était bien donné le plaisir de quelques épigrammes où il attaquait non seulement Perrault, mais encore l'Académie, pour l'appui qu'elle lui avait donné. Elles ne lui font pas grand honneur : elles n'ont ni la force, ni le sel des précédentes. Il en fut un peu honteux, à ce qu'il semble : il ne les publia que très tard, par un sentiment de confraternité pour l'Académie, dit-il, dans une de ses lettres à Mauvergne. Cependant elles couraient le monde des gens de lettres, la ville, comme on disait. Boileau était fort recherché pour la lecture de ses pièces : bien différents du recitator acerbus d'Horace qui vient importuner le docte et l'indocte, il était au contraire poursuivi par ceux qui aimaient la poésie, et surtout la malice écrite en bons vers. Perrault connut-il ces épigrammes, on l'ignore, et il n'est pas fort intéressant de le savoir. Toutefois, soit sincérité, soit pour conjurer des coups directs de cette main dont il connaissait les



écrivain, Perrault, dans le troisième Volume de ses Parallèles, crut devoir, par précaution, introduire un éloge de Boileau. Il se chargeait de dire, au nom du Satirique, qu'il avait quelque regret des blessures faites par ses satires: il le déclarait supérieur à Horace quand il le traduisait, et il mettait encore au-dessus de ses imitations les passages qui lui appartenaient en propre. Il y avait dans ce jugement, avec de la prudence, un caractère de justice auquel Boileau, à ce qu'il semble, devait se montrer sensible. Perrault alla plus loin. Avant la publication de son troisième Volume, ses amis lui avaient donné quelques scrupules sur le regret purement gratuit qu'il croyait devoir prêter à Boileau. Il refusa. Il tenait à fléchir Boileau par des éloges d'ailleurs mérités, et aussi à faire passer pour un aveu de sa part cette prétendue confession. Puis il lui écrivit une lettre, en lui envoyant non pas le manuscrit, mais le Volume imprimé. Cette lettre, fort bien tournée, lui expliquait pourquoi

(1) Je soutiens, dans mon Parallèle, que les choses qui sont de vous dans vos satires, valent mieux que les morceaux d'Horace que vous y avez insérés, et que votre versification



Perrault avait résisté aux conseils de ses amis : il n'avait pas voulu se mettre dans la nécessité embarrassante de faire une déclaration plus ou moins conforme à ce qu'il avait dit en son nom. D'ailleurs Boileau, si grand admirateur d'Horace, n'aurait pas souffert de lui être préféré. Toutes ces adresses ne réconcilieraient pas Boileau : il répondit qu'il se chargerait de sa confession et de

est meilleure et plus agréable que la sienne. La persuasion où Vous êtes, Monsieur, qu'un homme vivant ne peut approcher d'Horace et la droiture inflexible dont Vous faites profession, Vous auraient porté à vouloir absolument que j'otasse cet endroit. Moi qui trouve que cet endroit fait infiniment de bien à ma cause, j'aurais voulu absolument le conserver. Pour ne point m'exposer à la terrible nécessité, ou de Vous désobéir ou de prévariquer à la défense des Modernes que j'ai entreprise, j'ai pris le parti de manquer à l'honnêteté qu'on m'avait conseillée, plutôt que de perdre un si grand avantage."

(25 Novembre

1692.)



ses repentirs, et qu'il ne voulait pas que Perrault  
vînt s'en mêler. Mais pour cette fois l'affaire  
n'alla pas plus loin.

En reste, avant les Réflexions sur Longin,  
Boileau fit paraître successivement la trop fameuse  
Ode sur la prise de Namur, et la Satire sur  
les femmes, en 1693 : mais on voit par sa corres-  
pondance avec Racine qu'il y avait travaillé en  
1692. Il crut devoir terminer son Ode par un trait  
contre Perrault. Le trait, eût-il été piquant,  
n'aurait pas rendu l'Ode meilleure : et Boileau  
commettait une faute de goût, en descendant des  
hauteurs de son enthousiasme un peu froid pour les  
exploits militaires de Louis XIV, jusqu'à une pointe  
d'épigramme contre l'ennemi littéraire. Voici  
ces vers :

« Pour moi que Phébus anime  
De ses transports les plus doux,  
Le temple de ce dieu sublime,  
Je vais, plus hardi que vous,  
Montrer que, sur le Parnasse,  
Des bois fréquentés d'Horace  
Ma Muse, dans son déclin,  
Sait encor les avenues,  
Et des routes inconnues  
A l'auteur du Saint-Paulin. »



Dans la Satire des femmes, l'attaque était plus grave et plus directe. Ce passage a disparu de la dernière édition. Il s'agit d'une pédante qui décrit les anciens, et dans laquelle Boileau veut personnifier Perrault. "Cette pédante", dit-il; Ne trouve en Chapelain, quoiqu'il ait dit la satire, Autre défaut sinon qu'on ne le saurait lire; Et croit qu'on pourra même enfin le lire un jour; Quand la langue vieillie aura changé de tour, On ne sentira plus la barbare structure De ses expressions mises à la torture; J'étonne cependant d'où vient que chez Coignard Le Saint Paulin écrit avec un si grand art, Et d'une plume douce, aisée et naturelle, Pourrit, vingt fois encor moins lu que la Pucelle. Elle en accuse alors notre siècle infecté Du pédantesque goût qu'on pour l'antiquité Magistrats, princes, ducs et même fils de France, Qui lisent sans rougir et Virgile et Cicéron, Et toujours pour Perrault pleins d'un dégoût - malin;

Ne savaient pas s'il est au monde un Saint Paulin.  
L'éloge de Chapelain, mis dans la bouche de la pédante, était reproduit avec malice de Perrault lui-même. Perrault avait semblé dire: "Quand Chapelain aurait le bonheur que



la langue française fût morte, on le lirait comme nous lisons les auteurs de la Grèce et de Rome, et on ne sentirait plus ce que ses vers ont de dur et de forcé." Une épigramme directe accompagnait ce trait blessant : la satire était complète.

Perrault s'en émut : le moment lui semblait favorable pour répondre. Boileau pour sa satire avait touché beaucoup de femmes contre lui, et sa réputation, qui était fort grande, n'avait pas couvert aux yeux des connaisseurs toute la froideur de son Ode. Si Perrault se fût contenté de lui répondre dans un écrit en prose, il eût pu lui faire quelque mal. Mais il s'avisa de l'attaquer en vers : c'était se battre avec ses propres verges. Il opposa à la satire de Boileau une Apologie des femmes qui ne mit aucune femme d'esprit de son côté. Elles durent être toutes plus satisfaites de ce qu'il y avait au fond dans Boileau d'estime sincère pour celles qui honoraient leur sexe, que des faibles douceurs de l'Apologie. De telles flatteries touchaient peu les honnêtes femmes, et ne disaient aux mondaines que ce qu'elles avaient déjà entendu avec plus de charme mille fois. En outre Perrault, assez dur pourtant de caractère, s'emporta jusqu'à la



violence en comparant Boileau dans ses imitations  
à un corbeau qui va de cadavre en cadavre.  
Le silence était impossible, et Boileau ainsi  
proviqué donna les Réflexions sur Longin.

Les Réflexions sur Longin ne font pas tout  
à Boileau; cependant elles n'ajoutent pas beaucoup  
à sa gloire, et, bien qu'elles soient loin d'être  
mal écrites, elles ne peuvent lui donner la réputation  
d'un des meilleurs prosateurs du dix-septième siècle.  
On y trouve la partie des personnalités, et cette  
partie, comme on devrait s'y attendre, est la plus pi-  
quante. Boileau excelle à pénétrer les motifs  
secrets de la guerre de Perrault contre les anciens,  
et il les trouve dans la vanité qui lui inspirait le  
désir et le besoin d'élever ses amis, les auteurs médiocres,  
pour élever d'autant la place qu'il avait à côté  
d'eux. La première réflexion sur la cure prétendue  
que Boileau devait au frère de Perrault est assez  
agréable: elle est peut-être la plus vive. Les  
réflexions suivantes où sont réfutées certaines asser-  
tions de détail de Perrault ne manquent pas non  
plus de sel; cependant elles n'ont rien qui révèle  
le critique supérieur. On a beaucoup reproché à  
Boileau la frivolité avec laquelle il raconte, d'après  
Vitruve, la mort tragique de Zoile sur la croix  
ou sur un bûcher. D'Alembert, entre autres,



dans un éloge de Perrault, semé de petits traits contre  
 Boileau, s'exprime ainsi : " On est bien tenté  
 de croire que le satirique inexorable qui a transcrit  
 ce passage si sérieusement et avec une sorte d'appro-  
 bation, aurait fait un mauvais parti à Charles  
 Perrault, s'il eût été chargé de lui infliger  
 quelque peine pour ses blasphèmes contre le  
 prince des poètes." La supposition de d'Alembert  
 est purement gratuite : elle vient d'une prévention  
 secrète qui l'a empêché de voir le passage de  
 Boileau dont il parle et le lui a fait altérer.  
 Boileau, comme l'a si bien dit Madame de  
 Sévigné, était très dur dans ses vers, très dur  
 dans sa vie. Peut-être cependant aurait-il dû  
 réfléchir que dans ses attaques contre un homme  
 qui avait décrié Homère comme Gode, un pareil  
 rapprochement n'était pas de bon goût. C'est  
 un endroit qui fait tâche au milieu des Réflexions.  
 Nous n'en dirons pas autant d'un portrait fort  
 poli du pédant qui vient immédiatement à la  
 suite. Perrault avait opposé Régnier aux anciens.  
 Boileau met en prose un portrait tracé pour ce  
 poète au quel il emprunte les traits qui se rap-  
 portent à Perrault. Il demande alors à  
 Perrault son avis en lui déclarant que ce n'est  
 pas lui qui a peints ainsi le pédant, mais Régnier.



Il y a là une juste mesure et un mélange heureux d'épique et de grâce.

Armons-le toutefois : les Réflexions sur Longin ont pris la question des Anciens et des Modernes pour le petit bout, c'est-à-dire pour le côté des ignorances et des bêtises de Perrault. Boileau a trop facilement raison et la victoire n'a pas grand mérite. Il s'agissait de toute autre chose que de savoir si Perrault avait bien ou mal entendu tel ou tel passage des Anciens. Perrault d'ailleurs avait eu la prudence de ne pas se donner comme un savant de profession : il avait voulu qu'on le prit pour un homme du monde et pour l'interprète de l'opinion des gens polis. On ne le considérait nullement comme infallible sur le sens d'Homère. Il était donc malheureux de l'attaquer sur un savoir dont il ne s'était pas targué et que l'on consentait à ne pas lui reconnaître. La question importante était celle des principes : c'était la déclaration de guerre à l'autorité qui consacrait l'admiration des Anciens et l'attaque contre les caractères d'Homère et la prétendue inconvenance de ses mœurs. Tous les esprits en effet qui s'occupaient en même temps de lettres et de philosophie étaient frappés des progrès qu'on devait à la méthode de Descartes et à la



guerre ouverte contre l'autorité. Ils ne voyaient pas que ce qui était vrai pour les sciences naturelles ne l'était pas pour l'admiration des belles choses ; et quoique Perrault ne se fût pas bien expliqué, il en restait une impression défavorable aux anciens. Les critiques de Perrault sur les caractères d'Homère n'avaient pas moins de crédit : et c'étaient ses bérues, dans une matière si importante, qu'il eût fallu montrer à tous. Une partie du public lettré avait un certain idéal romanesque au quel il rapportait tous les caractères, sans tenir compte des temps, des lieux, de l'état des sociétés : en conséquence il trouvait grossières les mœurs homériques.

Boileau ne combattit point cette double erreur du public. Ce n'est pas qu'il n'appréciât dans Homère la convenance des caractères et la simplicité touchante des mœurs : mais il lui semblait que la chose allait de soi, et il ne s'est point inquiété du péril que courait la cause des Anciens. Il n'a pas craint qu'on prît au sérieux les deux reproches faits à Homère. La preuve cependant que lui était le point vif de la querelle, c'est que, lorsque la question reparut, elle se présenta encore sur ce terrain. On applique



ra de nouveau au jugement des Anciens la méthode de la philosophie naturelle; et le public aura déjà un nouvel idéal de ce que l'humain auquel il comparera les caractères et les mœurs. Les erreurs de Periault ressusciteront sous une autre forme.

Boileau, par ses Réflexions, n'avait rendu presque aucun service aux anciens. Periault qui le sentait bien, écrivait en 1697, quatre ans après les Réflexions, au commencement de son quatrième Volume des Parallèles: " Je ne sais pas quel succès aura ce quatrième et dernier Volume de mes Parallèles: mais je n'ai pas lieu d'être mal content des trois premiers volumes, vu le nombre de ceux qui se sont rendus à mes opinions, ou de ceux qui en ayant toujours été, ont osé se déclarer ouvertement: car il fallait qu'un aventurier comme moi qui n'avait rien à perdre, rompit la glace pour enhardir des gens sages et en réputation d'hommes savants à faire un tel aveu. J'ai eu encore la satisfaction que personne ne m'a convaincu que j'eusse tort. " C'est là la satisfaction que se donnent tous les auteurs contredits. Periault d'ailleurs avait pu être ridiculisé comme Sarrasin, mais sa cause n'avait pas été rendue ridicule, et c'est précie-



sement la ce qu'il fallait.

On s'explique comment Boileau, en parlant d'Homère, ne défendait pas la vérité des caractères et la beauté des manières homériques. La chose allait de soi, avons-nous dit : mais il y a encore une autre raison peut-être plus vraie. Boileau, il faut le dire, jugeait Homère un peu trop en versificateur. Qu'on prenne ce mot dans le bon sens : car derrière le versificateur Boileau, il y a un poète supérieur. Néanmoins, ce qui le préoccupe, ce n'est pas tant de féconder un sujet que d'en rendre avec beaucoup de vivacité et de saillie tous les détails. Ce qu'il semble aimer surtout dans Homère, c'est le génie de l'expression. Voyez l'Art poétique :

" On dirait que pour plaire, instruit par la nature,  
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture :  
Son livre est d'agréments un fertile trésor,  
Tout ce qu'il a touché se convertit en or."  
et le reste. Boileau traduit en vers l'opinion de Le Bossu. Il tient à montrer qu'Homère est le plus sage des poètes : mais n'est-il pas aussi le plus touchant, le plus éloquent, le plus grand peintre de la nature humaine ? Boileau n'a pas un mot pour y faire allusion. Chaque vers, chaque mot, dit-il, court à



l'événement : cela est faux. Il est bien plus juste de dire :

„ Quandoque bonus dormitas Homerus „ avec Horace, qui met le doigt à Sollius sur la source de l'intérêt inépuisable d'Homère, le cœuro humain. Boileau loue dans Homère ce qu'il s'est proposé comme le comble de l'art. Un peintre en face d'un tableau de Raphaël ne le jugera pas comme le public qui vient le voir avec une connaissance générale des arts et un tact naturel. Ses remarques annonceront, comme on dit l'homme de métier : il parlera de procédés, et de ces difficultés qui lui ont coûté tant d'efforts, et que Raphaël a vaincues. Voilà le côté qui le frappera, non pas exclusivement, mais peut-être avant tout autre. On sait avec quelle peine Boileau faisait ses vers ; il en témoigne lui-même : „

„ Je trouve au coin d'un bois le vers <sup>max</sup> qui m'avait fui et :

„ Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime „ Il n'est donc pas étonnant que dans Homère l'écrivain le frappe par dessus tout, et qu'il admire tant en lui ce pouvoir de convertir en or tout ce qu'il a touché. Boileau se juge lui-même dans une lettre à Maucroix,



et il nous montre la pau où il s'estime. „ Plus les choses sont sèches et malaisées à dire en vers, plus elles frappent si on les dit bien. „ Boileau rapporte que la fontaine l'a loué d'avoir exprimé poétiquement l'établissement de la Manufacture des points de France à la place des points de Venise, et il ajoute : „ Pour moi, je ne sais pas si j'y ai réussi : mais quand je fais des vers, je songe à dire ce qui ne s'est point encore dit en notre langue. „ Ce principe pourrait n'être pas mauvais pour Boileau qui écrivait dans le génie de la langue : mais en lui-même, il est périlleux et condamnable. C'est l'art de dire noblement et avec élégance des choses sèches : mais on n'est souvent prêt que si on ne rencontre pas dans son inspiration des choses trop sèches et qui aient besoin d'être trop ornées : s'en présente-t-il, il faut les laisser de côté et passer outre. Voilà pourquoi nous en voulons à Boileau non pas du Latin, mais de l'exemple qu'il y donne de chercher avec excès à parer de fleurs des détails indignes d'être exprimés dans la langue des dieux. Cette noblesse prétendue, qu'on y songe, n'est rien que de raque. Racine, Molière, les écrivains du dix-septième siècle nous ont appris de quelle façon il faut l'entendre : mais elle ne nous frappe pas comme une vérité.



évidente de soi. De telles qualités dépendent de l'état de la société pour la quelle les auteurs écrivent : elles s'apprécient non pour le goût, faculté exclusive ment jugée des choses de l'esprit, mais pour les mœurs. Ainsi Lonsard parle beaucoup d'ennobler la langue française : il veut, pour une généreuse ambition, la tirer des petites misères de la langue Marotique, langue française de second ordre. Comment s'efforcera-t-il d'y réussir ? Il fera un emprunt à la langue des exercices de la noblesse, du métier des armes, de la fauconnerie, de la Chasse : puis il répandra ce Vocabulaire dans la langue de Marot. Pourrions-nous juger de la noblesse d'une pareille langue, si nous ne connaissons les mœurs du temps de Lonsard ? Ici le goût ne nous saurait éclairer. Mettre la perfection du style dans la noblesse, c'est donc demander aux auteurs d'une autre époque d'avoir écrit malgré leur temps comme nous écrirons pour le nôtre. On tombe pour la dans des erreurs comme celle de Boileau qui ne veut pas qu'Homère ait employé un mot bas. S'étant fait de la noblesse l'idéal de l'art d'écrire et admirant Homère par dessus tous, il ne voulait pas croire qu'un si grand personnage se fût oublié jamais jusqu'à laisser tomber des mots



de sa plume d'or. On raconte à ce propos une anecdote assez piquante. Avant de faire paraître sa neuvième Réflexion, Boileau l'avait, suivant un usage honorable, envoyée à son ami Racine qui entendait bien mieux les Anciens. En effet les poètes dramatiques dont il faisait sa principale étude sont fort supérieurs aux poètes satiriques, et ont beaucoup plus d'ouverture sur le cœur et les sentiments de l'homme. Racine vit que dans cette Réflexion Boileau, qui avait été obligé de trouver dans Homère le mot âne, s'exerçait à prouver que ce mot, de la dernière bassesse en Français, était très noble en Grec. La difficulté était grande, et Boileau ne s'en tirait que par des affirmations. Racine lui écrivit une lettre charmante, pleine de ces ménagements de l'amitié la plus sincère que devraient garder toujours les auteurs qui se critiquent les uns les autres : " J'ai fait réflexion aussi, lui disait-il, qu'au lieu de dire que le mot âne est en Grec un mot très noble, vous pourriez vous contenter de dire que c'est un mot qui n'a rien de bas, et qui est comme celui de Cerf, de Cheval, de brebis, etc ; le très noble me paraît un peu trop fort." Boileau eut le bon goût de le faire disparaître. Au lieu de



très noble, il mit ceci qui est fort innocent :  
 " Le mot qui signifie cet animal n'a rien de  
 bas en Grec ni en Hébreu, où on le voit employé  
 même dans les endroits les plus magnifiques."  
 Racine s'engageait aussi à retrancher cette asser-  
 tion qu'Homère n'avait jamais employé de  
 termes bas, et il s'appuyait sur une réflexion juste  
 de Demys d'Halicarnasse : " Homère n'a pas  
 hésité à se servir des mots les plus humbles ; mais  
 il a su, par la manière dont il les place, leur  
 donner beaucoup d'agrément." Boileau,  
 averti par Racine et par un ancien plus rappro-  
 ché d'Homère que lui, aurait dû se soumettre ;  
 il n'en eut pas le courage, malgré ces deux auto-  
 rités. Si on lui eût enlevé cette croyance que  
 la seule beauté du style était d'écrire noblement,  
 on lui eût ôté, à ce qu'il semble, le ressort de  
 son esprit. Il était au fond dans la même  
 illusion que Perrault. C'était au nom de cette  
 même noblesse prêchée par Boileau que Perrault  
 attaquait Homère. Il le traduisait platement,  
 puis il lui reprochait d'être bas. Boileau eût  
 pu répondre : " C'est votre traduction qui est  
 plate, et qui altère la beauté de l'original."  
 Il n'y songeait même pas : il se contentait d'affirmer  
 que ce que Perrault déclarait plat,



était noble. Aussi ne se vit-il pas efficacement la cause des Anciens : et s'il dut avoir un chagrin, c'est qu'avant de mourir il vit se ranimer cette querelle, comme s'il ne s'était rien échangé entre les adversaires et les partisans de l'antiquité classique.

N'y a-t-il donc aucun passage où se montre, sinon le critique de profession, du moins l'homme de génie avec des vues de critique supérieure ? Au contraire, et la Réflexion Septième fait le plus grand honneur à Boileau. Il s'y trouve deux règles importantes : l'une pour juger l'antiquité, l'autre pour savoir dans quelle mesure il faut estimer les modernes, c'est-à-dire les auteurs contemporains. Nous savons que ces deux questions forment le fond des Parallèles : nous savons aussi comment Perrault y répondait. Il est maintenant intéressant de voir ce que Boileau lui réplique, et d'apprendre d'un si bon juge ce que nous devons penser nous-mêmes.

Quand on juge des Anciens, on doit estimer que des auteurs qui ont été admirés pendant un grand nombre d'années sont réellement admirables. Boileau se montre ici critique et écrivain supérieur : « Lorsque des écrivains ont été admirés durant un fort grand nombre de siècles et n'ont été méprisés que par quelques gens de goût bizarre,



car il se trouve toujours des goûts dépravés, alors non seulement il y a de la témérité, mais il y a de la folie à vouloir douter du mérite de ces écrivains. Que si Vous ne voyez pas les beautés de leurs écrits, il ne faut pas conclure qu'elles n'y sont point, mais que Vous êtes aveugle et que Vous n'avez point de goût. Le gros des hommes à la longue ne se trompe point sur les ouvrages d'esprit. Il n'est plus question à l'heure qu'il est de savoir si Homère, Platon, Cicéron, Virgile, sont des hommes merveilleux : c'est une chose sans contestation, puisque vingt siècles en sont convenus ; il s'agit de savoir en quoi consiste ce merveilleux qui les a fait admirer de tant de siècles ; et il faut trouver moyen de le voir ou renoncer aux belles lettres, aux quelles Vous devez croire que Vous n'avez ni goût ni génie, puisque Vous ne sentez point ce qu'ont senti tous les hommes. De telles lignes nous font un bien infini. Elles nous tirent de cette critique inférieure qu'on appelle l'Esthétique et de ces raisons quintessenciées du bon et du beau qui nous éloignent de la véritable source des jugements littéraires. Boileau nous y ramène par la raison la plus simple. Si tous les siècles admirent successivement les mêmes hommes, c'est qu'à la longue on ne se trompe point sur les choses de l'esprit : en effet, on les juge sans



intéret. Comment d'ailleurs ne serions-nous pas irrémédiablement ramenés aux livres des Anciens, quand nous y trouvons notre cœur, notre vie, nos souffrances ? Gardons-nous de voir en eux des maîtres gênants. prono l'indépendance de la nature humaine. Ceux qui veulent tout dater de nous, nous ramènent aux bêtes, qui n'ont point de passé : nous, nous avons un passé et nous en devons être fiers. Quand on voit Virgile admirer Homère, Dante admirer Homère et Virgile, tous ces hommes de génie se passer le flambeau de la vie de main en main, peut-on ne pas se rendre à un témoignage si imposant ? L'extase de Boileau suffit donc pour nous retenir dans notre admiration. Quel sophisme de combattre cette admiration en la comparant à certaines erreurs transmises ! On n'apprécie pas les choses de l'esprit comme on vérifie les résultats de la philosophie naturelle. S'agit-il de la circulation du sang ? l'un la reconnaît, l'autre la nie. Avec quelle décision la difficulté ? avec une application très éloignée de notre raison. Cette vérité une fois démontrée, peut être féconde en applications : mais elle reste une vérité froide qui ne touche point notre cœur. Nous la recevons, nous lui donnons notre assentiment, si on nous la prouve, ou si



nous sommes assez sçavants pour nous la prouver à nous-mêmes. N'ous-nous berain au contraire de consulter personne, nous faut-il être sçavants pour juger de la beauté d'un ouvrage? Il suffit d'avoir l'esprit bien fait, ou seulement pas mal fait. On a donc eu de tout temps tout ce qu'il fallait pour admirer à-propos, et si l'autorité doit être exclue de la philosophie naturelle, rien ne l'empêche d'être de mise en littérature.

Boileau nous donne ensuite une autre règle, non moins belle dans sa simplicité, pour apprécier le mérite des Modernes ou des Contemporains :

« Pour revenir à ce que je disais, puis que c'est la postérité seule qui met le véritable prix aux ouvrages, il ne faut pas, quelque admirable que l'ous paraisse un écrivain moderne, le mettre aisément en parallèle avec ces écrivains admirés durant un si grand nombre de siècles, puis qu'il n'est pas même sûr que ses ouvrages passent avec gloire au siècle suivant. En effet, sans aller chercher des exemples éloignés, combien n'avons-nous pas vu d'auteurs admirés dans notre siècle, dont la gloire est déchue en très peu d'années! » Voilà la véritable raison : nous ne savons pas si les Modernes passeront à la postérité. Nous



pouvons le dire même de ceux qui font le plus d'illusion et de bruit. On les admire ; mais si nous entrons dans les causes de cette admiration, souvent sincère, nous y trouverions l'attrait des faux brillants, certains changements dans le style, la nouveauté enfin. Ces agréments passagers vieillissent, et l'admiration qu'ils avaient excitée tombe avec eux. Ici, il suffisait encore de nous avertir. La véritable critique consiste à apporter de telles raisons avec autorité plutôt qu'à raffiner sur les causes, et à intéresser l'imagination et l'esprit à des jugements qui pour être bons devraient rester simples.

Cette Réflexion septième est la plus belle, parce que Boileau, dans cette double règle, y donne la moralité même de la question. Mais ce qui est encore au-dessus de la Réflexion septième et de toutes les pages que la querelle des Anciens et des Modernes a inspirées à Boileau, c'est la lettre par laquelle il offrit et scella devant le public sa réconciliation avec Perrault. Peu de vivants, dans sa vie, lui font autant d'honneur que celui-là. En 1694, le grand Arnauld écrivit à Perrault une lettre pour défendre Boileau contre la violence et l'injustice de quelques-unes de ses critiques sur la Satire des Femmes. Cette



lettre, écrite par un nonagénaire, est une belle chose  
 par le ton et par les raisons, bien que celles-ci soient  
 plus théologiques que littéraires. Elle fit grand  
 plaisir à Boileau, qui s'honorait par dessus tout  
 de l'estime d'Arnauld : et, c'est un trait à la gloire  
 de n'avoir connu personne qui prût donner la consi-  
 dération de plus haut que celui qui avait encouru  
 la disgrâce de Louis XIV. Il était pourtant historio-  
 graphe du roi et bien en Cour. Sous l'impression  
 de cette lettre et de quelques paroles senties d'Arnauld  
 sur la misère des querelles littéraires, il fit offrir  
 à Perrault de se réconcilier avec lui. Perrault,  
 à ce qu'il semble d'après la lettre d'Arnauld,  
 avait pris les devants et avait fait faire les mêmes  
 offres à Boileau par des amis, dit Arnauld,  
 qui n'y furent pas heureux. Par quelles raisons,  
 on l'ignore ; mais cette fois, Boileau, animé  
 sans doute de l'esprit chrétien qui, au dix-sep-  
 tième siècle, terminait tant de dissentiments et  
 inspirait tant de grandes actions, Boileau voulut  
 oublier le passé. Après une épigramme fort  
 piquante, (" tout le trouble poétique,  
à Paris s'en va cesser " etc) il écrivit cette  
 belle lettre qui fait le plus d'honneur à l'auteur  
 et à l'homme. Ce ne fut point une affaire de  
politesse civile, et Boileau ne fit point la paix



comme ces gens du monde, qui consacrent dans leurs  
 cœurs leurs dissentiments, lors même qu'ils affectent  
 d'être réconciliés. D'abord, en homme  
 supérieur, il sait ménager un adversaire dont il  
 veut se rapprocher pour toujours. Sans lui faire  
 le sacrifice de ses opinions, il lui dit qu'ils ne sont  
 pas si loin de s'entendre qu'ils le pensent. Il  
 cherche à l'amener du côté des Anciens en le  
tentant par les exemples de grands personnages.  
 il fait aussi quelques pas vers Perrault en lui ac-  
 cordant qu'il a raison sur certains modernes il-  
 lustres. Boileau est l'honnête homme qui recon-  
 naît que dans les querelles littéraires chacun  
 s'empêche au-delà du vrai but: il revient, et  
 sait distinguer le bien de part et d'autre. S'il  
 reste satirique, il n'a pas cet esprit mécontent,  
 ce fonds d'aigreur que lui a prêté le dix-  
 huitième siècle: il n'a que la haine de tout  
 sot livre et, après tout, il n'a pas le droit  
 d'abandonner la cause des Anciens et d'Homère.  
 Qu'importe le ton avec lequel il offre à  
 Perrault une main désarmée à l'avenir, si  
 la franchise est au fond?

Les Réflexions sur Longin, nous l'avons  
 dit, n'ajoutent pas beaucoup à la gloire de  
 Boileau: mais la lettre qui les suit ajoute

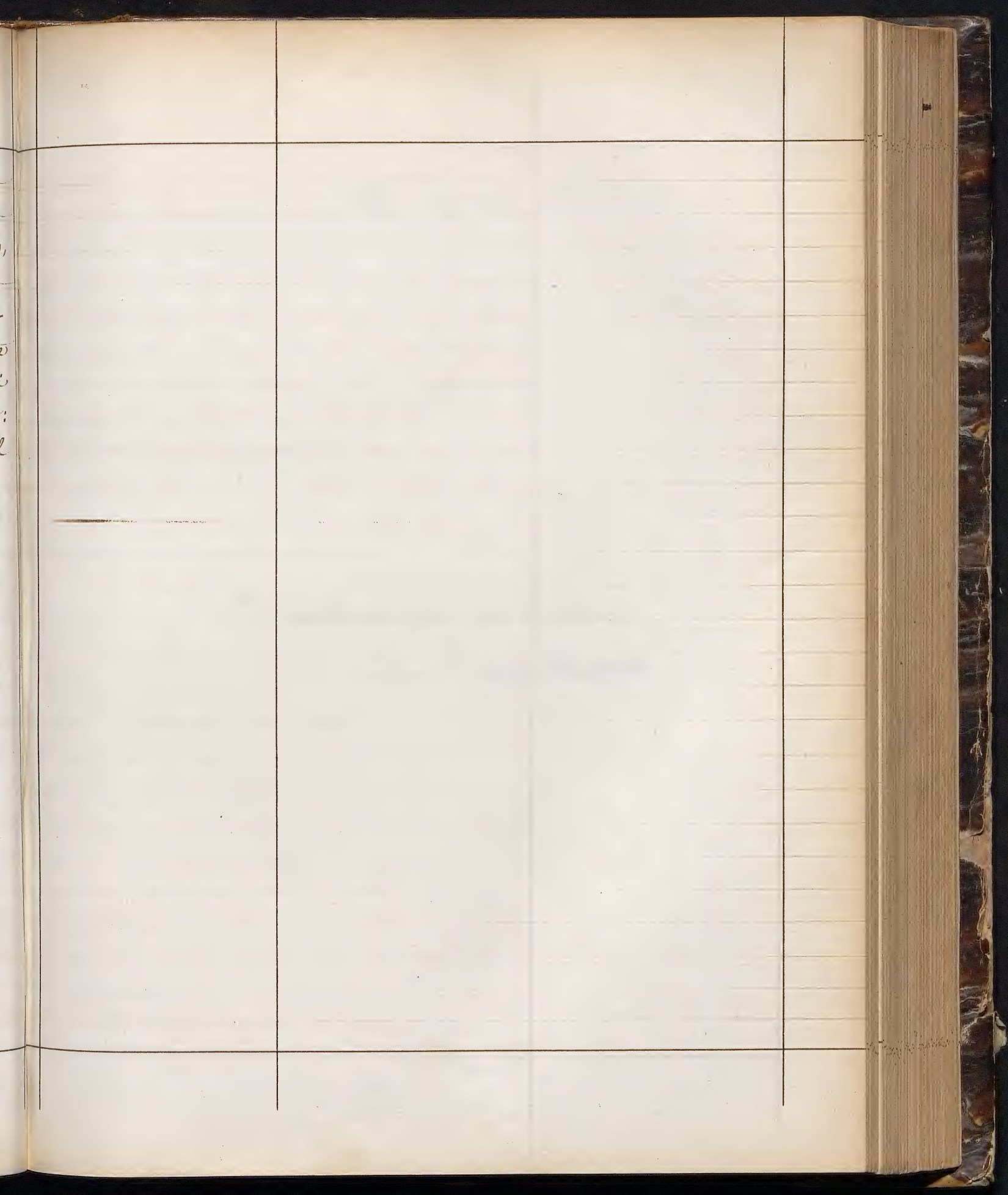


à l'estime et à la considération que nous devons  
avoir pour son caractère. Boileau n'en fait  
un héros, étalant une générosité qu'il n'a pas,  
lui qui attaque les héros de roman et les  
ridiculise : c'est une sorte de type du dix-  
septième siècle dans lequel le bien l'emporte  
sur le mal ; c'est l'homme dans sa vérité, qui  
surveille ses défauts d'aussi près qu'il peut :  
c'est en un mot l'homme tel qu'il est, et qu'il  
devrait toujours être.

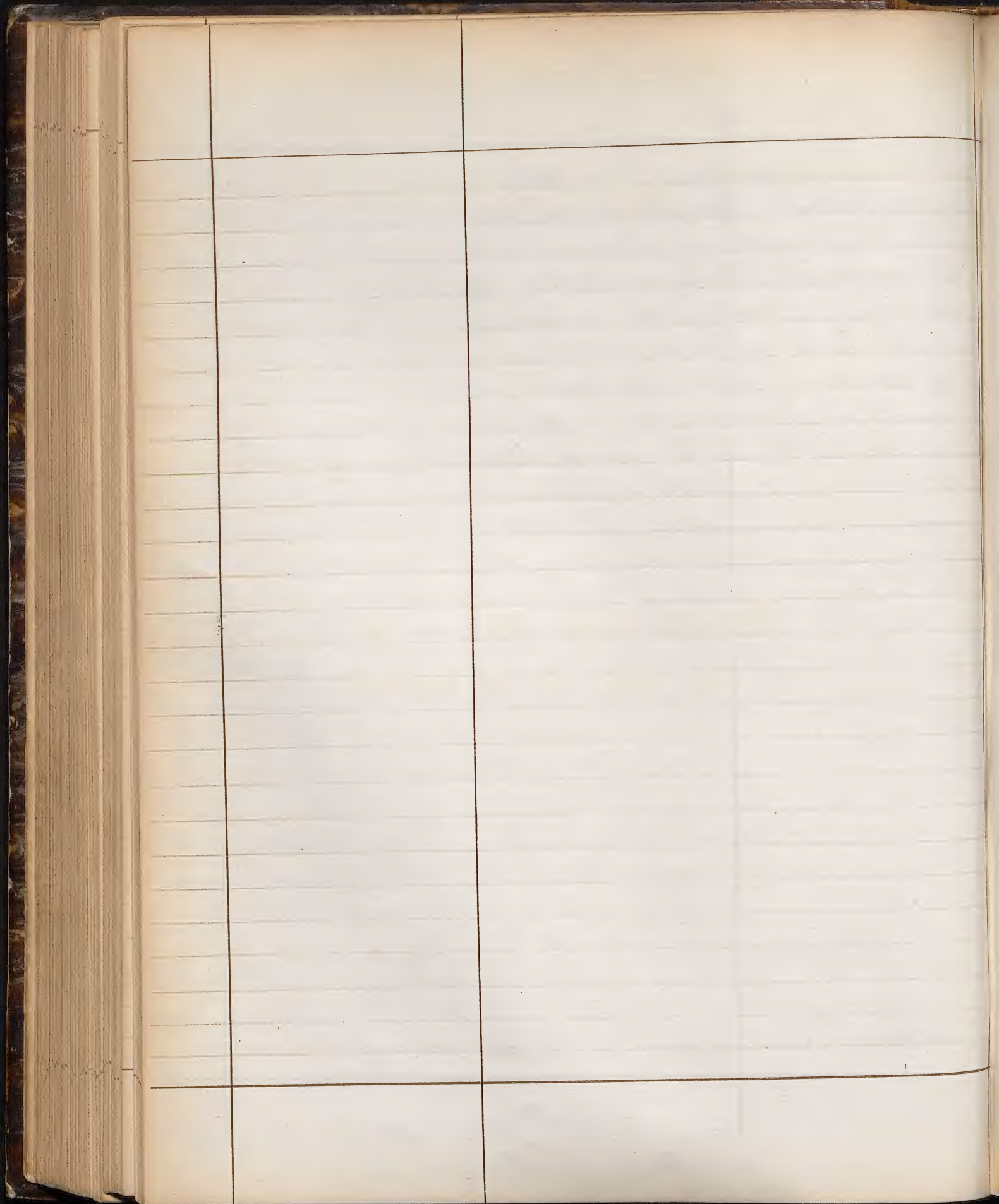
---

Bazin.











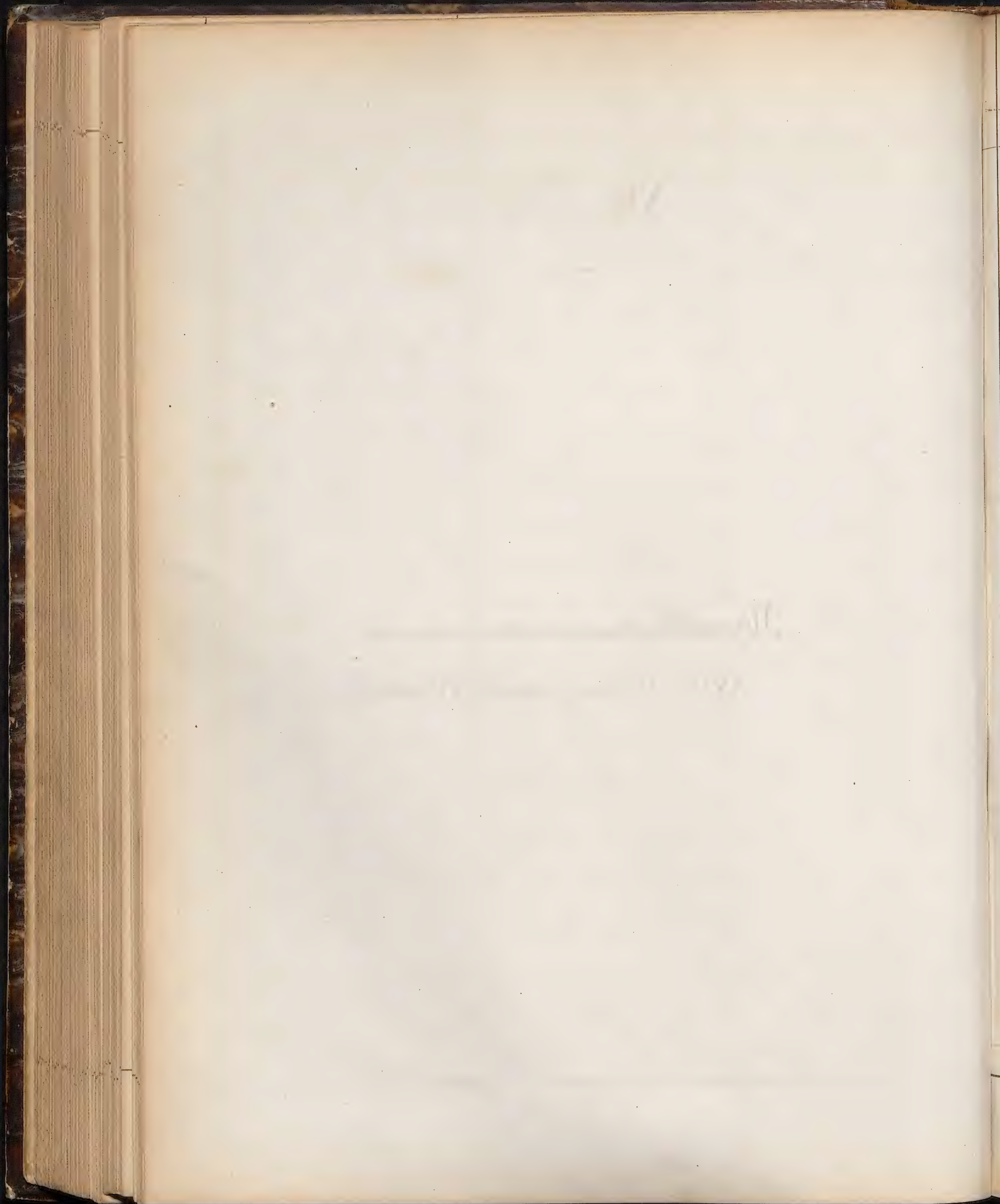
VIII<sup>e</sup>. *Secor.*

---

Nouvelles attaques contre les anciens.  
XVIII<sup>e</sup>. siècle — La motte-Houdard.

---







Nouvelles attaques contre les anciens.  
XVIII<sup>e</sup> siècle. La motte Houdard.

---

La réconciliation de Boileau et de Perrault ne mit pas fin à la guerre contre les Anciens. Les deux hommes avaient fait la paix, mais les deux causes restaient ennemies. C'étaient comme deux chefs qui avaient traité sans leurs troupes. Quelques années après, la guerre recommença de plus belle; et il faut avouer que Perrault avait raison de dire qu'il n'était pas trop mal content de l'effet de ses livres. Boileau avait pu seulement jeter sur lui et sur son savoir d'helléniste un ridicule que Perrault eut le bon esprit d'échapper, en se faisant petit, en n'affichant pas de prétentions, en se représentant comme un aventurier qui avait hasardé quelques idées sur un sujet étranger pour lui.

La guerre, dans la troisième période, ne s'arrêta pas aux anciens: on en vint à attaquer la prose même. L'homme qui eut la responsabilité et qui porta la peine de ce double scandale, fut La Motte Houdard. Il porta vraiment la peine, je ne dis pas de sa mauvaise action, qu'on dit c'était un bon homme, et il fit tout cela par légèreté; mais il porta la peine d'avoir



été le champion de cette dernière guerre contre l'antiquité, aggravée d'attaques contre la poésie. En effet, il y a peu d'auteurs qui, après avoir fait autant de bruit que La Motte Flouard, soient maintenant aussi oubliés. Il y a plusieurs manières d'être oublié : certains auteurs le sont, pour ainsi dire, naturellement, et d'autres sont oubliés, mais avec un certain ressentiment du bruit qu'ils ont fait : c'est la réaction du véritable esprit français contre certaines illusions dont il se souvient d'avoir été dupe, et telle est la destinée de La Motte Flouard : non seulement il est oublié, mais cet homme qu'on ne lit pas, on lui en veut : l'opinion sur son compte se résume par les charmants vers que Voltaire lui a consacrés dans le Temple du Gout :

" Parmi les flots de la foule insensée,  
De ce parvis obstinément chassée,  
Tout doucement renais La Motte Flouard,  
Lequel disait d'un ton de papetard :  
Ouvrez, Messieurs, c'est mon Œdipe en prose.  
Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de  
- choses.

De grâce, ouvrez ; je veux à Despréaux  
Contre les vers dire avec goût deux mots."  
Voilà bien le léger ridicule répandu



sus la mémoire de La Motte Flouard, avec un certain fonds d'estime cependant pour les pages qu'il a écrites en prose; car ses idées sont souvent plus fausses que son langage. La Motte est un exemple très intéressant à étudier. Nous ne sommes pas tout-à-fait la postérité qui oublie; nous cherchons à nous rendre compte de l'oubli où sont tombés certains auteurs pour le plus grand nombre des hommes, et La Motte nous fournit une justification éclatante de la règle que nous avons vue établie par Boileau, dans ses Réflexions sur Longin, pour juger les Contemporains, et qui prescrit de ne pas comparer aisément les modernes même illustres avec les écrivains consacrés par l'admiration de plusieurs siècles.

Nous avons intérêt à voir de quelle hauteur est tombé La Motte, pour apprécier la moralité de sa chute. Peu d'hommes ont été admirés comme lui de leur vivant; il faut remonter jusqu'à Balzac et à Flouard pour trouver l'exemple d'une si grande fortune littéraire et d'un si grand retour. Mais il ne faut pas trop comparer Flouard avec La Motte. Sans doute un grand ridicule est attaché au nom de Flouard, en dépit des essais de réhabilitation, qui ne réussissent jamais: toutefois il



et laisse apercevoir un vrai talent de poète, et son illusion a eu de la grandeur; nous lui devons peut-être d'avoir repris plus vite le goût et l'étude de l'antiquité; au lieu que l'illusion de La Motte n'a rien produit. Balzac, malgré les défauts de son style, a été utile par ses efforts pour débarrasser la prose, et pour donner des exemples de l'élégance française, appliquée à la recherche du vrai. Aussi rend-on justice aujourd'hui à ce qu'il y a dans Balzac d'intelligence de la langue française. Quant à La Motte, il faut, même pour la prose, retrancher beaucoup des éloges qu'il a reçus de son vivant.

Je ne parle pas d'écrivains subalternes, comme l'abbé Grubler, qui ne trouve pas de rapprochement assez glorieux pour son héros, et qui compare la situation de La Motte attaquée par des écrivains médiocres à celle de Louis XIV faisant face à l'Europe entière. Ces exagérations montent déjà jusqu'au point où les éloges pourraient aller, et elles prouvent combien les lecteurs qui ne sont pas des hommes de génie doivent se défier de leurs admirations. Mais La Motte a eu la bonne fortune d'être loué par Montesquieu, non pas tout La Motte à la vérité, mais une de ses pièces, qui, à mon sens, ne vaut pas beaucoup mieux que le reste de ses ouvrages. Et voici en quelle terminaison



" J'ai entendu la première représentation d'Inès de Castro de Monticau & La Motte. J'ai bien vu qu'elle n'a réussi qu'à force d'être belle, et qu'elle a plu aux spectateurs malgré eux. On peut dire que la grandeur de la tragédie, le sublime et le beau y règnent partout. Il y a un second acte qui, à mon goût, est plus beau que tous les autres; j'y ai trouvé un art souvent caché, qui ne se dévoile pas à la première représentation, et je me suis senti plus touché la dernière fois que la première. " (Montesquieu, Pensées).

Voltaire, en 1731, après que par son Odipe, il avait en quelque sorte ressuscité la tragédie, parle de La Motte avec réserve; et, dans la préface de cette pièce où il défend contre lui tout, jusqu'à la poésie même, il s'excuse d'être en contradiction avec lui:

" Je pourrais prendre encore la liberté de disputer avec Monticau de La Motte sur quelques autres points; mais ce serait peut-être marquer un dessein de l'attaquer personnellement et faire soupçonner une malignité dont je suis aussi éloigné que de ses sentiments. "

Voltaire avec quels ménagements Voltaire, en 1731, parlait d'un homme qui attaquait tout.



D'Alembert n'hésite pas à dire de La Motte que c'est le seul poète qui ait été prosateur habile<sup>(1)</sup> ; il oublie les belles pages que nous avons citées des *Effluens suo longin* ; il ne voit que Voltaire qui puisse être placé au-dessus de lui.

Enfin voici un passage des Mémoires de Dacles, postérieur aux précédents, mais où se retrouve comme un écho de l'admiration du temps :

« ..... La Motte était le point de réunion dans l'assemblée, et personne n'y était plus propre que lui par le ton de politesse qu'il mettait dans la discussion. Les sciences, dont il ne s'était pas occupé, ne lui étaient pas étrangères. Il en saisissait la métaphysique ; ses idées étaient nettes, précises, et rendues avec ordre et clarté. Ses ouvrages et surtout ses qualités personnelles lui avaient fait des enthousiastes ; aussi était-il l'objet de l'envie de ceux qui n'étaient pas en état de l'estimer ..... Quoiqu'il ait fait nombre de beaux vers, il est sûr qu'à cet égard il était inférieur à Boileau et à Rousseau ; mais il leur

(1) Ses écrits en prose peuvent être considérés comme des modèles de style ; ..... Ses discours, dans la Critique sont des chefs-d'œuvre d'élégance.  
(D'Alembert)



était fort supérieur par l'étendue de l'esprit, et n'était pas comme eux renfermé dans les bornes du talent. Il passait dans son temps pour le meilleur écrivain en prose. Voltaire n'avait encore écrit qu'en vers, et La Motte n'avait pas cette vivacité de coloris; mais dans les matières susceptibles d'analyse et de discussion, si Voltaire est plus brillant, La Motte est plus lumineux. L'un éblouit et l'autre éclaire. Ce n'est pas que je veuille faire une comparaison de lui à Voltaire pour le génie, les talents et le goût. Je ne parle ici que de ce qui concerne le raisonnement.

La Motte a beaucoup perdu de sa réputation depuis sa mort; mais il était de son temps un des auteurs les plus distingués. Les penseurs lisaient toujours avec plaisir ses Discours et ses Déflexions sur la Critique. Ses Odes, pleines d'esprit et d'une raison fine, leur plaisaient plus que celles où règne un pompeux délire de mots qu'on appelle enthousiasme, et qui est si vide et si froid. Inès de Castro resta au théâtre. Ses Opéras sont estimés, et l'Europe Galante le fait regarder comme l'inventeur de l'opéra-ballet. Il faut oublier qu'il a fait une Iliade. Ses fables, dont il a inventé presque tous les sujets, lui feraient honneur, si le style n'en



étais pas précieux, affecté, et pas la sans goût dans l'expression. "

Nous ne pouvons accepter de ce passage que les critiques et le témoignage du bruit qu'avait fait La Motte. Mais les éloges de Duclos ont tous été démentis par la postérité. Il loue La Motte de l'esprit lumineux qu'il apporte dans les questions de raisonnement, et La Motte est à nos yeux l'obscurité et la confusion même; aucun penseur ne lit ses Discours; Inès de Castro n'est pas restée au théâtre; ses opéras sont oubliés comme ses tragédies, et ses comédies comme ses opéras. Pours ses Odes, personne ne les compare à celles de Rousseau, n'eût-on pu en dire qu'une admiration médiocre. Il est vrai de dire que La Motte avait un esprit assez étendu, mais très superficiel: on peut ajouter qu'il avait du talent, et nous ne nous occupons que des hommes de talent: on n'attire pas, sans talent, l'attention du public. Au surplus, ce ne sont pas les hommes que nous attaquons ici, mais les idées; les hommes sont morts et bien morts; les idées, au contraire, durent toujours, et, ne nous y trompons pas, elles revivent et reparaissent, lors qu'on ne les attendait point.

Au fond, La Motte était un auteur, et



qui dit auteur ne dit pas toujours un homme inspiré. Un auteur est un homme d'esprit, qui, tenté par le bruit que font les lettres et par les succès qu'elles procurent, prend ce métier, comme il en aurait choisi un autre. Au début de la carrière de La Motte, on ne sait s'il ira à la Crappe, ou au théâtre, ou s'il se fera prédicateur; les lettres l'emportent, et, pouvant être chapelain comme son père, il se fait homme de lettres, en général, sans vocation particulière. Il écrit de tout: Mandements, Odes, Tragedies, Comédies, Opéras, Discours, fables, tout, excepté pourtant, et cela est à remarquer, des satires. Madame la Duchesse du Maine qui avait besoin de lire des vers pour se guérir de sa migraine, fit de La Motte son poète; il s'intitulait "le berger de la princesse," et lui adressait des vers, des vers très galants et très passionnés, bien qu'il fût perclus et aveugle. La princesse du Maine lui envoyait une canne, un ruban, et La Motte répondait par une pièce de vers, où il mettait pourtant de l'esprit. Voilà le métier qu'il faisait, traitant tous les genres, sans se douter d'aucun, sans avoir le génie d'aucun.

Il peut être intéressant de rechercher les causes de la popularité dont La Motte a



joni — L'amotte a été le complaisant du tour d'esprit  
 de son temps, en prenant ce mot dans un sens défavora-  
 ble. Le tour d'esprit peut être agréable, naturel, vrai;  
 mais il peut être aussi singulier. On peut opposer le  
 tour d'esprit d'un temps à ce qui est le génie de ce  
 temps; chaque époque a à la fois l'un et l'autre:  
 le génie du temps, c'est le génie qui crée, qui provoque  
 et qui satisfait les besoins nouveaux de l'esprit hu-  
 main; le génie du temps ajoute aux trésors de la  
 civilisation des choses qui ne doivent pas s'en-  
 tendre autrement, il ne serait pas créateur: ce qui n'existe  
 n'a pas été créé: ce qui n'existe n'a jamais été.  
 Le tour d'esprit du temps est presque toujours l'ennemi,  
 la superstition du génie du temps. Le génie produit  
 des choses trop fortes pour le commun des esprits,  
 qui ne s'en rend pas compte et les craint. Au  
 temps de La Motte Roulland, le génie du temps  
 avait produit de grandes choses dans les sciences.  
 C'était lui qui, après Descartes, Fermat et  
 Pascal, avait inspiré à un savant éminent,  
 Pecquet, cette découverte qui compléta celle  
 d'Harvey sur la circulation du sang; à un  
 homme d'une modestie rare, l'abbé Picard,  
 des observations neuves et utiles; à Huyghens  
 les applications de la théorie du pendule; à  
 Cassini la méthode pour déterminer la distance



du soleil et de la terre; à Ræmer, appelé comme les autres par la libéralité de Louis XIV, les moyens de calculer la vitesse de la lumière; à Louis XIV lui-même, en 1666, la fondation de l'Académie des Sciences, où ces grands hommes venaient de tous les pays de l'Europe associer leurs efforts et confondre leurs lumières.

Le ton d'esprit du temps, c'était la superstition de tout cela; la persuasion que ces méthodes admirables qui avaient renouvelé plusieurs sciences et créé la chimie, étaient applicables aux lettres; que le raisonnement devrait être employé partout, et que les choses dont on ne se rend point compte par le raisonnement, n'existent pas. Or, comment se rendre compte par le raisonnement des beautés de l'antiquité, et en général du mérite de la poésie? Molière a fort bien saisi et exprimé ce ton d'esprit dans les Femmes Savantes. Armande en est comme la personnification:

"Mariez-vous, ma sœur, à la Philosophie."  
Il y avait sans doute beaucoup de maisons comme celle de Chrysale:

"Otez-moi de céans  
Cette grande lunette à faire peur aux gens."  
Une grande partie des femmes du monde



S'occupaient de métaphysique et d'astronomie; au lieu de chercher son âme dans Clélie, on la cherchait dans Descartes: ce n'était pas un progrès, c'était le ridicule d'un progrès.

Ce tour d'esprit eut deux effets. Le génie du temps avait eu raison de combattre l'autorité qui consacrait les erreurs d'Aristote en physique et en métaphysique et d'y substituer la raison; mais le tour d'esprit du temps avait tort d'introduire cette méthode dans la littérature, parce que la raison, pour Descartes, c'était le raisonnement, et que le raisonnement, transporté dans les lettres, n'est plus à sa place. Le tour d'esprit du temps eut tort de voir dans l'admiration pour les Anciens une seconde autorité, que la raison devait détrôner aussi. On ne lisait pas les Anciens; on ne se rendait donc pas compte de leur gloire, et elle blessait la raison comme une chose qui ne s'explique pas.

On alla plus loin: la même exagération d'idées arriva à jeter du discrédit sur la poésie même; de sorte qu'à la fin du dix septième siècle, l'effet du tour d'esprit se trouva être de renouveler la guerre contre les Anciens, et de commencer les attaques contre la poésie.

La fortune de La Motte Moudoux tint



à ce qu'il caressa ce tour d'esprit, cette disposition de ses contemporains.

Mais il ne faut pas oublier, pour être juste envers cette époque, que comme correctif des attaques contre la poésie, et de l'introduction dans les choses d'esprit et de goût des méthodes scientifiques, l'usage d'écrire en vers s'était maintenu; c'était une manière de se produire si naturelle, si conforme à nos habitudes, que l'on n'avait pu y renoncer; l'esprit littéraire, l'honneur et le charme de notre pays, continuait à exiger que l'on fût des vers; et, tandis que les esprits étaient entraînés par la science à discréditer la poésie, la tradition, la grâce naturelle de l'esprit français obligeaient à la cultiver. La Motte sur ces deux dispositions, en apparence contradictoires; on l'a accusé lui-même de contradiction, mais c'était là seulement un emploi de son esprit, accommodé successivement à ces deux penchants opposés, et dirigé de manière à profiter alternativement de l'un et de l'autre.

Ce fut d'abord en attaquant l'antiquité classique que La Motte flatta le tour d'esprit de son temps; puis en mettant en vers quelques-unes des découvertes nouvelles de la science; en prenant pour sujet de ses poésies, et



en particulier de ses odes, des pensées philosophiques et des abstractions métaphysiques; mais sa plus grande gloire est en ce genre, et ce qui fut peut-être pour certains juges son plus beau titre, c'est qu'il mit la poésie, traitant nos grands génies du dix-septième siècle de faiseurs d'acrostiches, disant que la Poétique n'était qu'un art de vaincre des difficultés puériles. Enfin, il fit peut-être plus de tort aux vers en en composant lui-même qu'en en disant du mal.

Quant à l'autre esprit, l'esprit littéraire, pour qui l'usage d'écrire en vers était comme une nécessité, il le caressa en faisant prodigieusement de vers. Il sut se rendre agréable à ces partisans de la poésie, en se présentant comme un conciliateur entre leur opinion et l'opinion contraire: il faisait de petits vers très appropriés au goût du moment; et c'est ainsi qu'il parvint à se faire ménager, que dis-je? admirer par tout le monde. Les savants étaient charmés de ses ouvrages, les amis des lettres vantaient ses écrits; on le louait tout à la fois de discréditer les vers, et d'en faire. Voilà bien le ton d'esprit, la maladie du moment; car on ne saurait dire que c'est le véritable esprit français. On trouve l'expression de cette singulière réputation



dont a joui La Motte dans un Journal du temps,  
et ce qui donne à l'éloge un caractère particulier,  
dans un Journal des Savants. Là, on trouve qu'il  
a raison d'attaquer la poésie, qu'il a raison d'être  
poète: il était impossible d'être plus heureux.  
En effet, il y a des instants dans sa vie où  
La Motte a tout-à-fait une attitude béate.

La Motte a été un des hommes les plus  
habiles dans l'art de faire les affaires de l'esprit.  
N'ayant l'inspiration ni bien vive, ni bien pres-  
sante, n'étant pas tourmenté par son génie, il  
faisait assez bien, si l'on peut hasarder cette expres-  
sion, la cuisine de sa gloire. S'agissait-il d'un  
d'écueil qui paraissait, ou d'une pièce de poésie,  
qu'il mettait au jour, il plaçait en tête une  
Préface, où il répandait tout son esprit, mais sans  
le dépenser jamais que pour lui-même. Là, il  
faisait une Théorie de l'art, mais de l'art comme  
il l'entendait, comme il le pratiquait, bien que  
sous des formes très générales. C'était une habi-  
leté rare pour abaisser chaque genre au niveau  
de la médiocrité, Ode, Tragedie, Comédie. Il  
s'était fait une Théorie de l'Ode à son usage,  
Commode, tranquille, aimable, sans transports.  
La théorie de l'ode pyrrhique était pourtant  
encore en grande faveur, ou en grand respect.



Certaines pièces, ou du moins certaines strophes de Jean Baptiste Rousseau avaient contribué à entretenir le culte, ou le souvenir; il fallait donc discréditer cet idéal et en faire accepter un autre plus conforme aux exemples que présentait La Motte dans ses poésies, et mieux accommodé à sa taille.

Il faut à l'Ode de l'enthousiasme et du sublime. Ce sont deux conditions essentielles dont La Motte n'ose pas franchement se dispenser; mais il trouve moyen d'imaginer un certain enthousiasme et un certain sublime qui semblent évidemment faits exprès pour lui. Il espérait sans doute faire accepter ses idées d'un public qui n'avait plus son enthousiasme d'autrefois, et qui depuis quinze ou vingt ans n'entendait plus les grandes voix du dix-septième siècle. Voici donc comment La Motte définit l'enthousiasme et le sublime:

"Un enthousiasme réglé est comme ces douces vapeurs, qui ne portent qu'un essor d'esprits au cerveau pour rendre l'imagination féconde, et qui laissent toujours le jugement en état de faire de ses saillies un choix judicieux et agréable."

(Discours sur la poésie en général et sur l'Ode en particulier).

Assurément voilà une opération d'esprit fort possible, et c'est à tenter tout le monde.



Quant au Sublime, ce n'est autre chose que :

" le vrai et le nouveau réunis dans une grande idée, exprimée avec élégance et précision. "

(Hidien)

" Je travaille, ajoute-t-il, sur ces idées, le plus exactement que je peux. "

C'est vraiment comme s'il s'agissait de la solution d'un problème géométrique, et il n'était pas possible d'être plus agréable aux savants. Mais en même temps, par là, il mettait l'art à la portée de sa faiblesse, qu'il entre voyait bien quelque fois, mais sans en être assez pleinement convaincu pour poser la plume. D'un autre côté, il fallait faire des concessions aux partisans de l'ode pindarique et aux amis d'Anacréon :

" J'ai tâché véritablement de lui ressembler, dit-il, dans les odes que j'appelle Anacréontiques ..... Par exemple, il souhaite dans une de ses tiennes de devenir tout ce qui sert à sa maîtresse ; j'en fais une où je souhaite d'être tout ce qui plaît à une maîtresse que j'imagine exprès pour cela ; car, sans maîtresse, le moyen d'imiter Anacréon ? Boileau n'avait pas encore assez fait la guerre à ces frus en l'air — " C'est ainsi que je



tâche de ressembler à Anacréon: j'ai imité même jusqu'à sa morale et à ses passions, que je désavoue."

Un admirateur de Pindare, il parle ainsi: "J'ai conservé autant que j'ai pu ses idées, son ordre, son esprit de narration, la hardiesse de son style, et quelque fois son excès." De plus, tout poète lyrique doit se vanter lui-même: Horace a dit:

"Exegi monumentum aere perennius"  
et Malherbe:

"Ce que Malherbe écrit dure éternellement"  
(Sonnet au roi Louis XIII  
1624).

Il n'y a point de forfanterie dans ces paroles de Malherbe, puisque le temps les a confirmées: ce n'est qu'un jugement équitable, qu'il portait sur ses propres vers. Mais La Motte se crut obligé de suivre cette tradition, et il rit lui-même de cet orgueil lyrique, au moment qu'il s'y abandonne.

La Motte avait un autre moyen de faire les affaires de ses tragédies: il en faisait précéder la représentation par un petit discours que venait débiter l'acteur principal, et qui était rempli de caresses ou d'excuses; puis, si la pièce en



vers ne réussissait pas, il exprimait le regret naïf de ne l'avoir pas faite en prose. En outre La Motte lisait admirablement ses vers, de façon à en faire disparaître toutes les duretés et à en dissimuler soigneusement les faiblesses. Il parvenait par ce moyen à faire illusion à l'Académie, où il était fort goûté, et les jugements favorables portés par ce tribunal se répandaient dans le public.

Enfin La Motte avait pour grandir sa réputation un autre moyen, qui n'était pas moins efficace: c'était le talent de se faire bien venir des hommes même les plus opposés à ses opinions. La Motte a su échapper à la malice de Boileau; et on ne trouve pas même dans la correspondance du satirique une de ses épi grammes en prose, aux quelles semblait s'exposer encore l'intime liaison qui l'unissait à Fontenelle. Ce qui peut sembler non moins étrange, c'est que La Motte, l'ennemi des Anciens, La Motte, traducteur d'Homère, nous verrons de quelle façon, a eu pour lui l'homme qui, avec Racine, a le mieux senti et goûté les ouvrages des Anciens, Fénelon.

Soyons donc communs il évita les épi grammes de Boileau: la vanité de La Motte, vanité la plus savante qui ait été au monde,



nous met sous la voie pour deviner comment il s'y  
 prit. Ouvrons donc le recueil de ses odes, qu'il  
 envoya à Boileau, quand il le fit paraître; nous  
 y trouverons deux odes à la louange de Boileau.  
 Dans la première, il s'adresse à la Nouveauté,  
 et lui parle ainsi:

"Oui, c'est toi qui dans la Satire,  
 Même en ce qu'il daigna redire,  
 Inspiras l'Horace français.  
 Il semble qu'à ce qu'il imite  
 Ajoutant un nouveau mérite,  
 Il le crée encore une fois;  
 Dans ce judicieux Critique  
 A un trait nouveau le sel Attique  
 Je trouve partout allié:  
 Horace, s'il pouvait renaitre,  
 Lui même s'applaudirait d'être  
 Si dignement associé."

Il était impossible de rien dire d'aussi flatteur,  
 mais aussi de moins poétique.

Dans une autre Ode, à la Variété, la Motté  
 s'exprimait ainsi:

"Despréaux, c'est à toi que je dois ces maximes:  
 Juge si je suis bien tes loix;  
 Dès long-temps j'ai cherché dans tes écrits -  
 sublimés



La règle et l'exemple à la fois."  
 De l'arc d'Apollon, je t'adresse l'ouvrage  
 Que ce dieu vient de me dicter ;  
 C'est ainsi qu'honoré déjà de ton suffrage,  
 J'entreprends de le mériter."

Boileau lut ces vers et y fut sensible, bien que ce fût non de l'encens, mais de la poix. Il était vieux, affligé par des pertes de fortune, tout occupé d'une édition de ses Œuvres ; il était peut-être sage à lui de rester dans la retraite, et de ne point prendre part à de nouvelles querelles. Quoiqu'il en soit, il ne fut pas choqué de ce recueil, rempli cependant de hardiesses provocatrices, qui atteignaient presque par moments à l'enthousiasme :

" Les Horaces et les Virgiles  
 peuvent encore être égaux," etc.

Boileau parla quelque part favorablement de l'auteur ; et il y a quelque doute qu'il ait été révolté à la lecture de la traduction de l'*Iliade*.

Voilà à quels résultats parvenait l'habileté de La Motte ; c'est ainsi qu'il faisait illusion à ses contemporains. Et, malgré tout cela, c'était un bon homme ; Du Clos l'appelle le plus aimable des auteurs ; or comment concilier de telles qualités avec l'espèce d'égoïsme que suppose la vanité poussée à l'excès, et

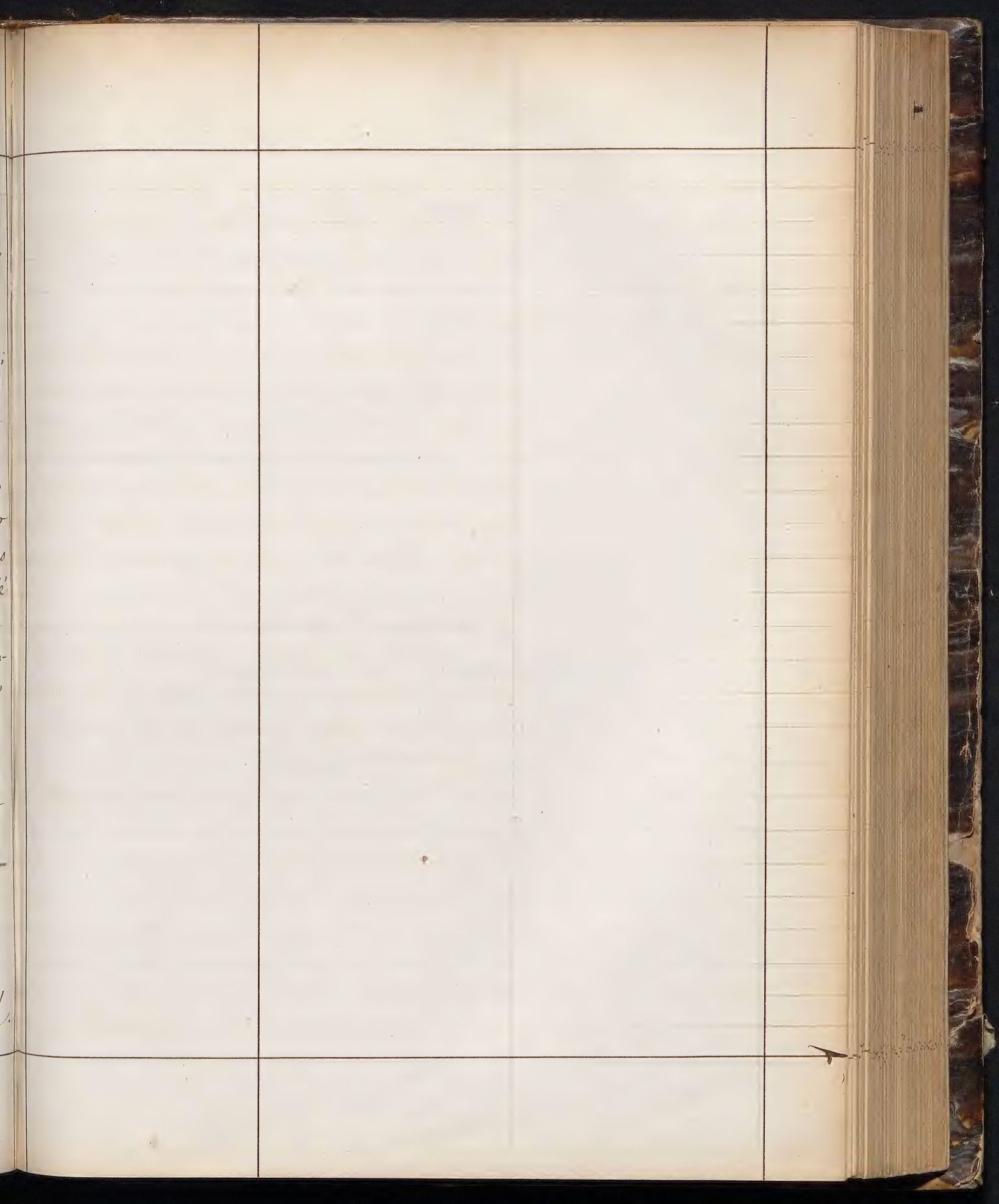


cette infatigable courtise des suffrages? — La vanité est si habile, qu'elle met à profit nos qualités même réelles, et ce qui rendait agréable le Commerce de La Motte contribuant encore à ses succès.

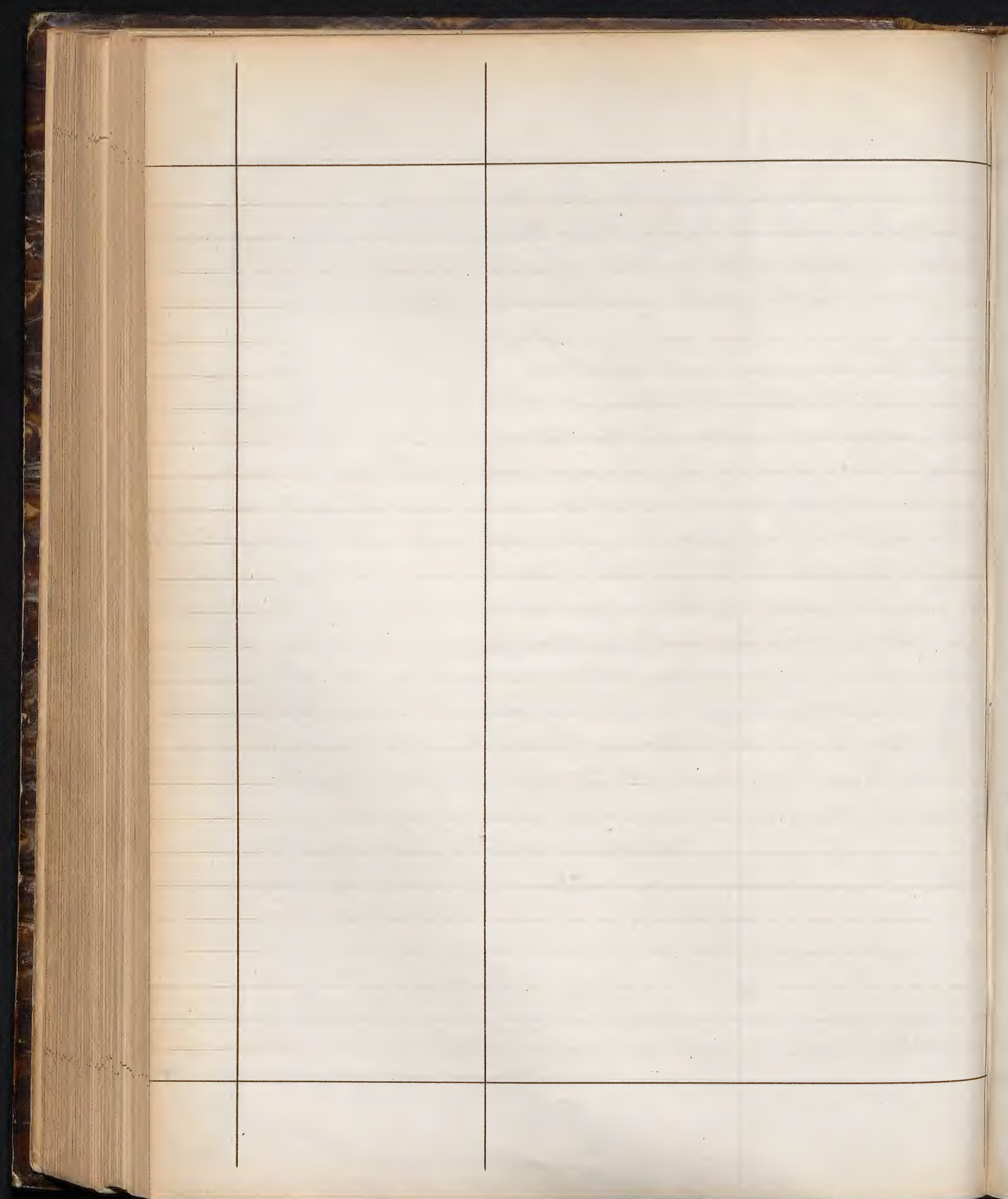
La destinée de cet homme est une utile leçon; il n'est pas sans intérêt d'observer cette grande fortune suivie d'un retour si calamiteux, pour nous convaincre, par ce nouvel exemple, que tous les adversaires de notre thèse n'ont été que des hommes médiocres qui ont fait illusion à leur temps. Pour La Motte en particulier, nous devons nous rappeler que c'est un poète qui a méprisé la poésie, un homme plus desirieux de faire son succès que de le mériter, et qui, avec plus d'habileté que Desmarêts, plus d'esprit même que Perault, a mérité comme eux le reproche infligé par l'Evêque d'Arranches à ses deux devanciers, celui de ne s'être pas assez connu lui-même.

G. de Benazé.











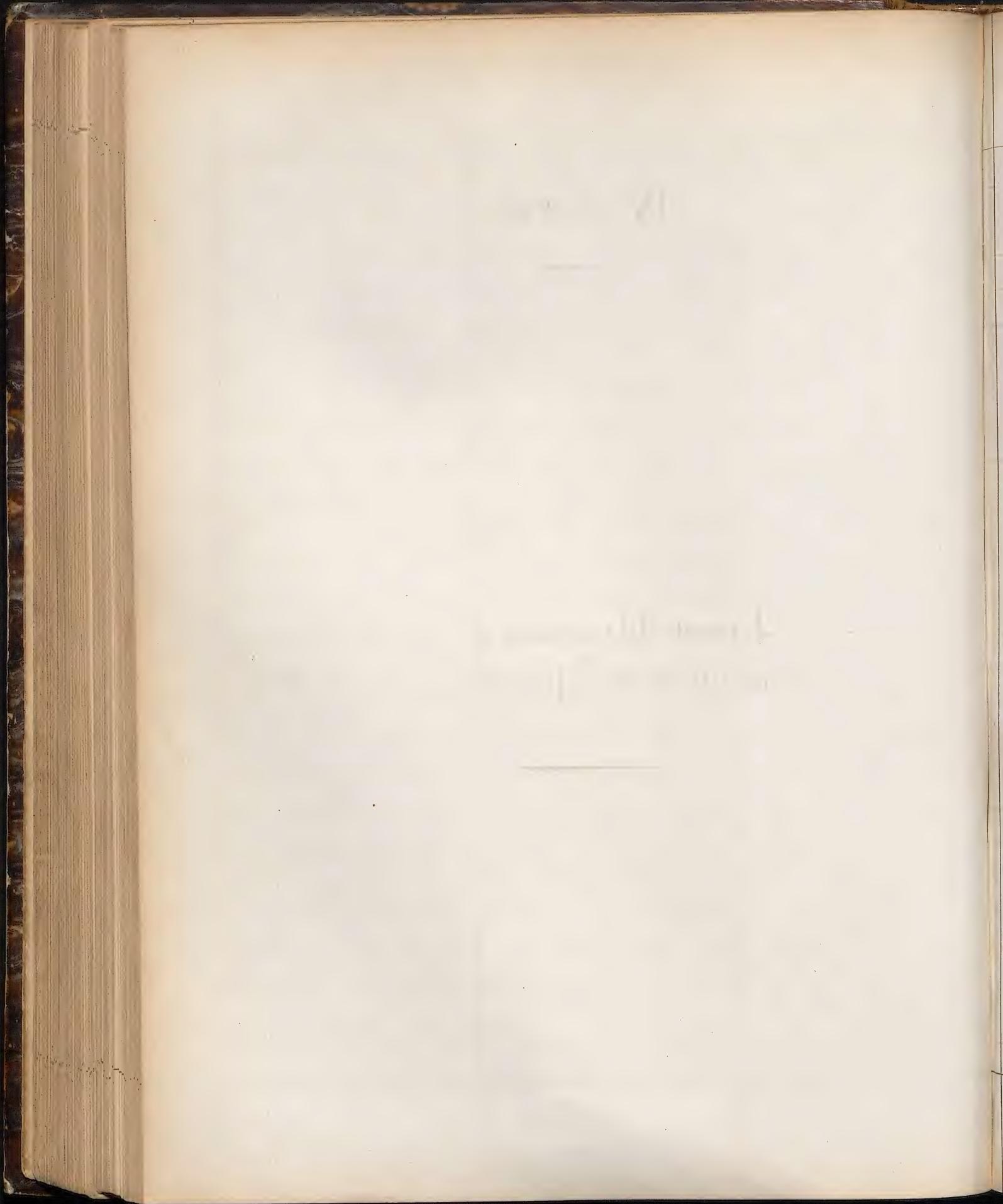
IX<sup>e</sup> Leçon.

---

Lamotte-Moudard,  
traducteur de l'Iliade.

---







La motte-Houdard,  
traducteur de l'Iliade.

---

Nous avons montré dans la dernière leçon avec quelle complaisance et quel soin de sa gloire La Motte Houdard était parvenu à faire tout un livre d'odes sans s'attirer une seule épigramme de Boileau. Cette étude nous a conduits au point le plus intéressant de la carrière littéraire de La Motte Houdard, c'est à dire à la querelle qu'il soutint contre les Anciens avec M<sup>ad</sup>. Dacier. Nous allons voir comment, à force de caresses des contradicteurs, ou probables ou avoués, il sut arracher à Boileau de la résignation à son projet de traduire Homère, et à J<sup>eu</sup>nelon plus que de la résignation aux premières lectures qu'il lui en fit. Car s'il n'emporta pas l'approbation du grand Archevêque de Cambrai, il en reçut du moins des encouragements très marqués.

Quelle fut l'occasion qui donna à La Motte Houdard l'idée de traduire Homère? Si nous l'en croyons, un académicien de savoir, mais fort mauvais écrivain, Régnier-Desmarais avait essayé une traduction de l'Iliade en vers français. La tentative avait été malheureuse. L'échec de



Régnier - Desmarais tenta La Motte, et il entreprit le même travail. De temps en temps il allait faire à Boileau quelques lectures de son poëme, et s'il faut se fier à son témoignage, Boileau fut enchanté de ses premiers essais. Il lui échappa même de dire qu'il aimerait mieux avoir écrit l'Homère français, que d'avoir été Homère lui-même.

C'est La Motte Houdard qui parle ainsi, et cela après la mort de Boileau. Cependant l'assertion semble si étrange que La Motte a la bonne grâce de l'expliquer. Il avoue que s'éloge était exagéré et que Boileau, tout surpris de trouver excellents des vers qu'il supposait médiocres, lui avait exprimé un peu plus d'admiration qu'il n'en avait réellement. Mais peu s'en fallait, au compte de La Motte Houdard, que Boileau n'eût égalé la traduction à l'original. Le marquons ici un trait nouveau du caractère de La Motte Houdard, une nouvelle face de l'ars qu'il mettait à faire les affaires de son esprit. Au fond, il ne croit pas que Boileau ait loué ses vers à l'égal de ceux d'Homère; mais il n'en paraît fâché de le dire. Peut-être quelques personnes le croiront-elles, et ce sera toujours autant de gagné; et, d'un autre côté, l'espèce d'at-



novation qu'il mêle aux louanges de Boileau désarmera les incrédules. De quelque façon que se prononce l'opinion, il en résultera une impression favorable à La Motte Houdarid et le but sera atteint.

Il a compromis une seconde fois Boileau en divulguant certain jugement que le poète aurait porté sur les dieux d'Homère. Boileau aurait dit que les dieux d'Homère avaient été imaginés pour égayer la fable à leurs dépens. Les scandales que donnent les immortels seraient comme la petite pièce destinée à remplir les intermèdes de la grande.

Il nous est permis de douter encore ici que les souvenirs de La Motte Houdarid soient bien si fidèles; peut-être même, pour parler net, ferions-nous mieux de dire qu'il n'a pas plus compris Boileau qu'Homère. Boileau a voulu dire qu'Homère a tiré grand parti de la religion de son temps pour ajouter au mérite de sa fable, et égayer son sujet en mêlant aux passions humaines les passions de l'Olympe. Mais La Motte Houdarid tient beaucoup à interpréter autrement les paroles de Boileau. Et à cette occasion il déclare qu'il y a des opinions pour le cabinet et qu'il y en a pour la parade. Cela revenait à dire que dans le Cabinet Boileau



étais l'ennemi d'Homère, et qu'en public il s'en faisait le défenseur. Il se déclarait l'adversaire de Porcaille et de Desmarets; mais au fond il pensait comme eux. Si l'intégrité bien connue de La Motte Houdard nous défend de mettre en doute la vérité de son témoignage, elle ne nous défend pas de contester la justesse de son esprit. Nous avons eu cette plus d'une occasion de le faire. Quoi qu'il en soit, il est certain que Boileau n'écrivit rien contre le projet de La Motte Houdard. Peut-être même lui fut-il favorable; peut-être aussi La Motte Houdard, avant d'avoir demandé quel était le meilleur parti à prendre, avait-il conçu l'envie de s'embarquer, ou plutôt d'échouer dans une traduction d'Homère; et Boileau le prenant pour un admirateur du poète grec, l'aurait encouragé avec quelque bienveillance.

Mais comment, dans ce grand scandale d'un Homère abrégé et remplacé par un Homère de son invention, La Motte Houdard parvint à faire taire Fénelon, l'homme qui a le mieux connu et le plus naïvement goûté Homère, c'est un chef-d'œuvre de conduite qui mérite d'être exposé. Il paraît que dans une lettre à l'abbé Dubois, qui fut depuis le trop fameux Cardinal, Fénelon avait dit quelques mots obligeants de



La Motte Houdard. Cela n'a rien d'étonnant, si l'on songe qu'au commencement du dix-huitième siècle, dans le silence des lettres, La Motte Houdard était l'homme qui occupait le plus les esprits. Il eut connaissance de la manière dont Fénelon avait parlé de lui, et il écrivit, effusis verbis, une lettre où il remerciait l'Archevêque de ses bontés, et s'engageait à les mériter par ses efforts. Il y touchait quelques mots de son Iliade française : Fénelon lui répondit qu'avec son goût si sûr, le traducteur ne manqueroit pas d'atteindre à la simplicité, à la naïveté et à la magnificence d'Homère. — "Non pas, se hâta de lui dire La Motte Houdard, je n'ai pas en la prétention d'être un traducteur fidèle ; mais pour accommoder Homère au goût du temps, j'ai osé le changer, l'abréger même, soit en réduisant plusieurs livres en un, soit en substituant mes propres inspirations à celles de l'original."

Quelque temps après La Motte Houdard envoya cette profanation à Cambrai. Voilà Fénelon bien embarrassé ; cependant, cet homme désireux de plaire à tout le monde, même à ses valets, comme le lui a reproché Saurin Simon, l'Archevêque ne voulut pas se brouiller



avec La Motte Houdard. Il prit un biais. En remerciant La Motte de l'envoi qu'il lui avait fait, il ne parle pas de sa traduction, mais il reproche à la versification française d'être dure, cabotique, et de gêner l'esprit du poète. On sait du reste que Jénin ne se montra jamais favorable à notre poésie. Il disait que les vers de Molière ne valaient pas sa prose; et cependant nous trouvons nous, que Molière est grand poète, parce que ses vers sont excellents comme vers, et qu'ils ont toute la grâce et toute la liberté de sa prose. La Motte Houdard ne se méprit pas sur le sens de la réponse qu'il avait reçue. Il était charmé qu'au lieu d'attaquer sa traduction, Jénin s'en prit à la versification française en général. Avec un peu plus de pénétration il aurait vu, qu'après tout, on faisait expier à notre poésie le tort qu'elle recevait des vers de la nouvelle Iliade. Mais La Motte Houdard ne s'en douta pas, et, se joignant à Jénin, il se mit à décrier les vers tout en abritant les siens sous cette attaque générale de la poésie. Pour Jénin, il évita toujours de se prononcer sur le mérite de la traduction, et se rejeta sur les critiques qu'on en faisait:

« On vous reproche, écrivait-il, d'avoir trop d'esprit: on dit qu'Homère en montrait



beaucoup moins; on s'ous accuse de briller sans cesse par des traits rifs et ingénieux. Voilà un défaut qu'un grand nombre d'auteurs s'ous enrient; ne s'a pas qui veut." Et Fénelon déclare qu'il ne décidera pas la question.

"Non nostrum inter vos tantas componere lites". La lettre se termine par des félicitations adressées à La Motte Houdard sur une pension dont le roi venait de le gratifier. La correspondance continua. La Motte Houdard, voulant à toute force arracher un éloge à l'Archevêque, emploie tous les moyens que la vanité la plus ingénieuse peut suggérer. Il loue le Célemaque, espérant un rendu pour un prêtre. Fénelon se trouvait alors à Cambrai, et La Motte Houdard, pour faire impression sur son esprit, lui rapporte les éloges que l'Académie vient de donner à sa traduction: il pensait que le prélat serait tenté de s'associer à l'admiration de ses collègues.

"Sans vouloir vous prévenir, Monseigneur, disait-il, il y a un préjugé assez favorable pour moi: c'est qu'aux assemblées publiques de l'Académie française j'en ai déjà récité cinq ou six livres, dont quelques-uns de ceux qui connaissent le mieux le poème original m'ont félicité d'un air bien sincère; ils m'ont loué



même de fidélité dans mes imitations les plus hardies; soit que n'ayant pas présent le détail de l'Iliade, ils crussent le retrouver dans mes vers, soit qu'ils comptassent pour fidélité les licences mêmes que j'ai prises, pour tâcher de rendre ce poëme aussi agréable en français qu'il peut l'être en Grec. " Il finissait en disant: " Condamner, approuver, Conseigner, tout m'est égal, puis que je suis sûr de la bienveillance. "

Parmi les petits faits littéraires, rien n'est plus intéressant que cette correspondance. La Motte Houdard y fait de continuels efforts pour tirer de J'enclon une approbation, ou tout au moins une mention de son poëme; et J'enclon, avec un esprit et une grâce incomparables, élude toujours ce jugement et ces éloges, qu'en bonne foi il ne pourrait donner. Cependant, toujours désireux de plaire, s'il fait quelque fois montre d'un peu de sévérité, c'est aux Anciens qu'il s'en prend. Il va quelque fois au-delà de sa pensée en laissant échapper certains mots un peu durs à l'adresse d'Homère. Mais la justesse de son esprit et son bon goût reprenant bientôt le dessus, il fait consister la poësie dans l'imitation vraie de la nature. Peu importe qu'un héros soit ou non cruel; qu'il ait ou n'ait pas d'orgueil: le point important,



c'est que la peinture de l'orgueil ou de la cruauté soit vraie. Et si parfois les héros d'Homère sont à blâmer, le poète ne mérite que de l'admiration pour avoir si bien tracé leur caractère.

Parlez ainsi, ce n'était certes pas donner son suffrage à l'Homère travesti. Cependant, pour tout dire, Fénelon, dans cette correspondance avec La Motte Houdard, s'est montré un peu trop mondain. Sans doute il y a de la charité chrétienne à ménager un peu la vanité de l'homme; mais nous préférons à cette conduite celle que tint Bossuet dans ses rapports avec les gens de lettres. Bossuet eut un jour à donner à Santuil le Conseil de renoncer à la poésie profane, de laisser les nymphes et les Muses et de consacrer son talent à célébrer les vérités de la religion. Santuil obéit, et Bossuet, après avoir lu le Poëta Christianus, où le poète disait adieu aux divinités du paganisme, lui écrivit :

« Voilà, Monsieur, ce que c'est que de s'humilier. L'ombre d'une faute contre la religion vous a fait peur; vous vous êtes abaissé; et la religion elle-même vous a inspiré les plus beaux vers, les plus élégants, les plus sublimes que vous ayez jamais faits. Voilà ce que c'est encore un coup que de s'humilier. »



Nous croyons qu'on rend un plus grand service aux écrivains en les convertissant ainsi, qu'en ménageant leur amour-propre par des réserves et de restrictions, si sensées qu'elles puissent être.

Envoilà qu'il en soit, La Motte Houdard était parvenu par son habileté à s'assurer, si non l'approbation, du moins le silence de Fénelon. Il ne pouvait abuser des lettres qu'il avait reçues; mais il les fit paraître plus tard comme un témoignage en sa faveur, et la chose fut ainsi interprétée de son temps.

Désormais certain de la résignation de Boileau et de la demi-approbation de Fénelon, La Motte Houdard songea, non plus seulement à traduire Homère, mais à l'attaquer. Après la mort de Bossuet, puis après celle de Fénelon, il vit bien qu'il n'avait plus qu'un adversaire à craindre: les époux Dacier. Voilà comment il s'y prit pour les désarmer avant que le combat fût engagé.

Il adressa à Dacier un livre d'odes imitées d'Horace; si je parviens à obtenir vos suffrages, lui disait-il,

"Sublimi feriam sidera vertice."

Madame Dacier était peut-être plus difficile à gagner que son mari; La Motte



Houdart lui dédia aussi des odes, et, pour comble d'adresse, il lui déclara que s'il avait pu lire Homère, ne sachant pas le grec, c'était dans la meilleure, ou plutôt dans la seule traduction qui en eût été faite.

Voilà donc Boileau, Jénélou, les Dacier, tous ceux en un mot qui pourraient s'intéresser à l'entreprise de La Motte Houdart, séduits et comme subornés par son extrême habileté. Les précautions avaient été bien prises; et enfin l'Homère parut. Les éditeurs y avaient représenté le vieux poète conduit par les Muses en présence de La Motte Houdart à qui il remettait sa lyre. L'Homère grec abdiquait au profit de l'Homère français.

Quoique les vers de La Motte Houdart ressemblent fort à de la prose, c'est, en apparence du moins, de la poésie; et fort heureusement la poésie n'est pas de notre département. Nous n'avons donc pas à les examiner. Cependant nous ne laisserons pas d'en citer quelques échantillons, pour bien voir au nom de quels principes et de quelles raisons spécieuses La Motte Houdart s'était résolu et avait cru réussir à attaquer Homère. Nous choisirons les passages les plus simples, ceux où nous retrouvons dans toute leur naïveté les



sentiments qui sont le fond même du cœur de l'homme; ceux enfin où le mélange de la religion grecque et des mœurs héroïques n'a rien qui puisse froisser le goût du jour. Ce sont des statues, belles dans leur chaste nudité, comme est belle la Vénus de Milo.

Il y a dans le troisième Chant de l'Iliade un passage admirable. Les vieillards de Grèce s'entretennent près de la porte Scée. Ils voient venir Hélène, et ils la trouvent si belle qu'ils comprennent que Grecs et Troyens se fassent la guerre pour une telle femme:

« Cependant Priam ..... et les anciens du peuple étaient assis à la porte Scée. La vieillesse leur avait fait cesser la guerre; mais ils étaient bons discoureurs, semblables à des cigales qui, posées sur un arbre de la forêt, font entendre un chœur harmonieux. Tels étaient les chefs Troyens assis au haut de la tour. Dès qu'ils virent Hélène s'avancer vers la tour, ils murmurèrent entre eux ces paroles artées: Il ne faut pas s'indigner si les Troyens et les Achéens aux fortes ennemides endurent depuis long-temps tant de souffrances au sujet d'une telle femme. Elle ressemble étonnamment de visage aux déesses immortelles. Si belle qu'elle



soit, pourtant, qu'elle s'en retourne sur des vaisseaux  
et qu'elle ne laisse point derrière elle le malheur  
pour nous et nos enfants ! "

" Ainsi parlèrent les vieillards ; .....  
mais Priam appelant Hélène : " Viens ici,  
chère enfant ; assieds-toi près de moi, pour voir  
ton premier époux, tes proches et tes amis .... "

Puis Hélène fait connaître à Priam les guer-  
riers grecs qu'on voit dans la plaine. Homère a  
traîné cette scène charmante pour amener l'énumé-  
ration des troupes.

Ce qui nous touche dans l'admiration des  
vieillards pour Hélène, c'est l'espèce d'absolution  
qu'ils lui donnent ; c'est surtout la parfaite pu-  
reté de leurs sentiments. Si à leurs propres  
richeurs se mêloient des idées de galanterie ; si  
ces vieillards ont l'air de se rappeler les passions  
de leur jeunesse, ils n'auraient rien que d'odieux  
et d'inconvenant. Mais loin de là ; leurs  
paroles sont un pur hommage rendu à la  
beauté, dans un pays où c'était un besoin et un  
instinct de la nature. La Motte ne l'a pas com-  
pris. Ses esprits faux tombent tous d'abord sur  
l'inconvenant, comme les esprits justes sur la  
simplicité et la vérité. Voici donc comment la  
traduction française défigure l'original :



" Elle arrive au rempart, où Priam s'entoit  
 La vénérable Cono des chefs qu'il consultoit ;  
 Antenor, Thonitis, ceux à qui la vieillesse  
 Avec l'expérience amena la sagesse ;

Et qui, par leurs conseils, l'âme encor des combats,  
 Tranquilles, sous mouvoit les ressorts des Etats.

" A peine les vieillards aperçoivent Hélène,  
 Admirant, malgré l'âge, une si belle reine ;  
 Tant d'appas, disent-ils, l'éclat de ces beaux yeux  
 Donneraient de l'envie aux épouses des Dieux.  
 Si la Grèce, pour elle, a pu prendre les armes,  
 Si pour la conquérir nous bravons tant d'aïeux,  
 Elle excuse à la fois le Grec et le Troyen :  
 Qui peut la regarder ne s'étonne de rien.

Cependant, s'il le faut, rendons à sa patrie,  
 Rendons à son époux cette épouse chérie,  
 Sans faire contre nous, qu'excitent tant d'appas,  
 Murmurer nos neveux qui ne la verront pas."

" Que ne peut la beauté ? Priam même, plus  
 - tendre :  
 Venez, dit-il, venez, épouse d'Alexandre,  
 Ma fille, " etc

( Livre III ).

Assurément, s'il y avait dans ce morceau  
 un écueil à éviter, c'était d'y mêler des idées  
 de galanterie. Mais la Mlle Rouillard n'en



a pas compris l'indécence.

Poursuivons notre ename, et prenons d'au-  
tormie un autre passage, plus charmant encore s'il  
est possible que la scène d'Helene et des vieillards.  
Ce sont les adieux d'Andromaque et d'Hector :

" Ayant parlé ainsi, le brillant Hector ten-  
dit les mains à son fils. Mais l'enfant se renversa  
en criant sur le sein de sa nourrice, à la belle  
ceinture, effrayé à l'aspect de son père, et ayant  
peur de cet airain, de cette aigrette de crin qu'il  
voyait se balancer d'une façon terrible à la pointe  
du casque. Son père chéri et son auguste mère en  
sourirent. Aussitôt Hector ôta le casque de dessus  
sa tête et le déposa tout étincelant à terre; puis,  
ayant baisé son fils, il le balança dans ses  
mains, et adressa cette prière à Jupiter et aux  
autres Dieux :

" Jupiter, et Vous Dieux, faites que cet  
enfant, qui est mon fils, devienne comme moi  
illustre entre les Troyens; qu'il soit fort et  
vaillant, et qu'il règne puissamment sur Iliou!  
Qu'on puisse dire un jour de lui, alors qu'il  
reviendra du combat: oui, celui-là est supé-  
rieur à son père! Qu'il rapporte les san-  
glantes dépouilles d'un ennemi tué de sa main,  
et que sa mère se réjouisse dans son cœur!



"Ayant ainsi parlé, il remit son fils dans les bras de son épouse chérie; celle-ci reçut l'enfant sur son sein parfumé avec un sourire mêlé de pleurs."

On chercherait en vain un morceau plus achevé. C'est qu'il y a entre Homère et les autres poètes une distance infinie; les plus grands nous donnent, il est vrai, une sorte de satisfaction complète: après une lecture de Virgile, nous n'imaginons rien de supérieur: et pourtant, quand nous prenons Homère, nous sentons que lui est la beauté, la poésie même. La Motte Houdarid ne paraît pas s'en être douté. Voici sa traduction:

"Alors, prono l'embrasse, il veut prendre son fils;  
Mais l'enfant, effrayé du casque et de l'aigrette,  
Au sein de sa nourrice en criant se rejette."

Hector sourit de voir ses naïves frayeurs,  
Et ce tendre souris n'interrompt point ses pleurs.  
Enfin, ôtant son casque, il le prend, le caresse  
Par mille embrassements sous l'age sa tendresse;  
Et le tenant serré dans ses bras paternels,  
Il adresse prono lui ser vœux aux immortels:  
Je vous offre mon fils, Dieux, faites-en le

- votre;

Digne de votre appui qu'il n'en cherche point  
- d'autre,



Rendez-le, s'il se peut, le secours des Troiens ;  
 Qu'un jour, par ses exploits, il efface les miens ;  
 Ne récompense en lui la pitié du père,  
 Et qu'il soit les plaisirs et l'honneur de sa mère.  
 A ces mots, il s'embrasse, et pleurant aussitôt,  
 Dans le sein d'Andromaque il remet ce dépôt  
 ( Livre v ).

Si il y avait une chose aussi absurde et aussi  
 inconvenante que de rendre galant les vieillards  
 qui admirent Hélène, c'était de faire pleurer  
 Hector, et d'ôter à Andromaque, à la mère !  
 son sourire mêlé de larmes. Hector vient  
 d'offrir son fils aux dieux, en leur demandant  
 qu'il soit un jour glorieux comme son père ;  
 c'est pour lui un motif de consolation et d'es-  
 pérance, et non un sujet de pleurs. Mais  
 tout autres sont les sentiments d'Andromaque :  
 sans doute elle s'associe de toutes ses forces aux  
 vœux d'Hector ; mais son âme est atteinte d'une  
 manière irréparable par le départ de son époux.  
 Et si la vue de ce qu'elle a de plus cher au  
 monde lui arrache un sourire, les pleurs inté-  
 rieurs qui n'ont pas cessé de couler s'y mêlent  
 malgré elle. Ainsi partout La Motte Flouard  
 a substitué le faux et l'inconvenant, à la  
 naïveté et au naturel d'Homère.



Il y a des passages où il se flatte de s'être tenu moins près de l'original. Telle est par exemple la description du bouclier d'Achille. On sait qu'Homère y a tout représenté : le soleil, les astres, l'océan, la terre, les travaux des hommes, et jusqu'au petit sentier de la route où chemine le vendangeur ; on y trouve tout ce qu'il y a de gracieux, et tout ce qu'il y a de triste. C'était le droit du poète, puisque le bouclier a été forgé par un dieu. La Motte Flouard le trouve défectueux par plus d'un endroit. Il le remplace par une espèce d'éca, où, moins habile ouvrier que Vulcain, il ne grave que trois actions : les noces de Thétis et de Pélee ; c'est ce qu'il appelle fonder la noblesse d'Achille ; le jugement de Paris, c'est ce qu'il appelle fonder la colère de Minerve et de Junon contre les Troyens ; et enfin l'entière mort d'Hécube, pour fonder la vengeance des Grecs. La Motte Flouard s'approuve fort de son invention, et, employant des termes peu homériques, il se fait gloire d'avoir fait du bouclier d'Achille un titre de sa grandeur et " pour ainsi dire, son manifeste. "

Si nous en avions le temps, nous descendrions d'avantage dans les profondeurs de ce faux esprit, car le faux esprit a aussi ses profondeurs, et il y faut entrer pour apprendre à s'en défendre.



Ainsi La Motte Houdarid n'a pas même lu le passage où Thétis vient demander à Vulcain des armes pour son fils. Il y aurait vu qu'elle se plaignait d'avoir été unie à Pélée contre son gré, et il n'aurait pas représenté ses vœux sous le bouclier.

Le souvenir de l'enlèvement d'Hélène n'est pas heureux non plus. Car Achille s'occupe-t-il d'Hélène? Ce qui le touche, c'est sa querelle avec Agamemnon, c'est son ami tué, sa captive enlevée, c'est son vieux père, quand Priam en évoquera le souvenir. S'il a les passions qui l'agitent; tout le reste n'est rien à ses yeux; l'acien ne s'y est point trompé, et il a peint admirablement l'indifférence du héros pour l'outrage qui avait allumé la guerre.

La Motte Houdarid a voulu mieux faire. Il n'est pas content non plus de la manière dont Hector meurt, et dont Achille le tue. Mais de quoi est-il content? Ce n'était pas sans raison que Madame Dacier lui reprochait de n'avoir pas lu Homère. Ainsi le croient nous bas, quand nous voyons dans l'Iliade, Hector attendant Achille à l'entrée des portes. Il a voulu, malgré les prières de Priam, tenter un dernier effort. Quand il aperçoit Achille, et le reflet terrible des armes divines, il est saisi de terreur



et il fuit devant les dieux, devant la fatalité. Enfin pour terminer la lutte, Minerve abuse Hector; il s'arrête, et combat vaillamment; après avoir adressé à Achille d'admirables paroles, où il lui demande que le vainqueur renvoie le cadavre de son ennemi, et ne lui enlève point les honneurs du bûcher. Rien n'est plus vrai ni plus conforme à la nature.

Mais la Motte Flouard ne peut supporter qu'Hector s'enfuit, ni qu'Achille le tue avec des armes divines: à ses yeux, l'un fait preuve de lâcheté, et l'autre manque à l'honneur. Aussi a-t-il voulu rétablir la gloire des deux héros. Dans son Iliade Hector, loin d'être saisi de crainte à la vue d'Achille, s'en va droit à lui, et épuise ses armes en combattant. Puis, quand il n'a plus rien pour se défendre, il prend la fuite; mais il a bien soin d'attendre Achille sous les remparts, afin que d'en haut les Troyens fassent pleuvoir sur lui une grêle de traits. Au moyen de ces arrangements, Hector conserve son courage jusqu'au bout, et Achille, assez intrépide pour s'exposer aux plus grands périls, peut tuer son ennemi avec les honneurs de la guerre.

Voilà comment la Motte Flouard comprend et traduit Homère. Il est inutile de poursuivre cet examen. Nous en avons dit assez pour



faire voir ce que vaut son livre.

Le Discours sur Homère, qui lui sert d'introduction, n'est qu'une suite de petites vues ingénieuses, de raisons spécieuses, où l'auteur se propose moins encore de critiquer Homère que de faire valoir ses propres corrections. Car il est plus occupé à donner du prix à ses hardieses, et à l'art qu'il a montré pour accommoder Homère au goût de son temps, que de reprendre ses défauts. C'est là qu'il nous fait chercher le secret de la réputation de La Motte Houdarid. Au fond il n'entend rien à la religion d'Homère, ni à son plan, ni à ses caractères, ni à son langage. L'Illiade française est une perpétuelle méprise.

L'idéal de La Motte Houdarid est toujours comme au temps de Desmarets le héros de roman, il cherche encore dans la peinture des mœurs cette prétendue noblesse que la mauvaise littérature du dix-septième siècle avait mise à la mode.

Mais quoique La Motte Houdarid ait montré plus d'esprit que Desmarets et Perrault, la lecture du Discours sur Homère est plus fatigante que les bravades de l'un, ou les légèretés de l'autre. Ce qui peut nous donner cette impatience, si non le travail persévérant et ingénieux de l'auteur au profit de sa vanité.



Car, s'il blâme Homère, il a grand soin que le reproche fait au poète grec se trouve en éloges pour lui. Il n'écrit pas une ligne qui ne se rapporte à son livre, et qui ne soit inspiré par une prodigieuse habileté à faire les affaires de sa réputation.

Tout d'art lui réussit. De son temps le Discours sur Homère fut lu avec approbation, et même les applaudissements se prolongèrent après la mort de l'écrivain. Et cette illusion des contemporains l'a rendu injuste et dur envers Madame Dacier, envers une femme de soixante-trois ans, qui, révoltée de l'impiété de La Motte Flouard, prit la plume contre lui, et fit paraître un volume, un trop gros volume peut-être, où elle réfutait ses thèses. Elle entre vaillamment en lice, et voyant son adversaire applaudi de bonne foi par un grand nombre de gens d'esprit, tandis qu'elle a contre elle le préjugé qui défend aux femmes de se mêler de littérature, elle s'écrit :

« Je sens toute la différence que cela met entre nous ; mais comme dans Homère, les guerriers les moins braves et les plus faibles de viennent les ardens et forts quand ils sont appuyés par quelque divinité ; je suis à peu près comme ces guerriers ; je sens que j'ai près de moi un secours plus sûr que celui des dieux d'Homère, et qui ne me



manquera pas dans cette occasion. "

( Causes de la Corruption du goût )

Au lieu de se montrer sensible aux compliments de La Motte Flouard, Madame Dacier lui répond un peu brutalement, mais non sans un certain mélange de sel attique:

" Il traite, dit-elle, des principes de la traduction, de la traduction littérale et de la traduction élégante, et il me fait l'honneur d'admettre mes principes, de se déclarer pour la dernière et de donner même ma traduction pour une assez bonne preuve de ce que j'ay avancé. Je dois cet éloge au peu de connaissance qu'il a de l'original; car s'il l'avait connue, s'il avait lu seulement deux vers d'Homère, il aurait rendu justice à mon ouvrage, c'est à dire qu'il en aurait parlé moins avantageusement. "

( Des Causes de la Corruption du goût )

Il n'est pas juste, il faut dire que tout ce travail de Madame Dacier est loué; le style n'en est pas bon, on sent que le livre a été fait avec précipitation. Et puis, après tout, Madame Dacier n'était pas un écrivain supérieur; il ne faut pas lui demander la facilité, l'agrément même qu'offre souvent la prose de La Motte Flouard. Mais du moins on



trouve dans son livre du bon sens, de la raison et une certaine colère généreuse qui nous plaît au milieu de l'abdication ou de l'ignorance des contemporains, et à côté du silence de Fénelon qui aurait pu épargner à La Motte Flouard cette fautive et ce scandale.

Malheureusement Madame Dacier ne montre pas toujours un goût très sûr; elle a plus d'admiration pour Homère que de véritables connaissances, et quoique, en gros, elle ne se trompe pas, elle reste pour l'appréciation des détails au-dessous du jugement délicat et de la fine critique que nous devons à l'étude des grands maîtres du dix-huitième siècle. A l'exemple de Boileau, elle s'inquiète de trouver dans Homère ce qu'on appelait des mots bas. Cette superstition tenait à l'esprit général du temps sous lequel Louis XIV avait répandu un air de noblesse et de majesté; on ne concevait guère alors de caractère héroïque sans ce naturel uni à cette sérénité imperturbable que Samson admirait dans le roi. Madame Dacier semble avoir été sous le même charme; car elle ne manque pas d'ennobler les passages familiers d'Homère; et si elle y met moins de mal adresse que La Motte Flouard, elle n'y montre pas non plus une parfaite intelligence de son auteur.



Nous citerons à l'appui de ce reproche la traduction que Madame Dacier donne des lamentations d'Andromaque en présence du cadavre d'Hector. Ce sont des plaintes admirables sur la destinée de l'enfant devenu orphelin.

Voici d'abord la traduction littérale :

" Le jour qui fait un orphelin lui ôte tous les amis de son âge. Il marche la tête toujours baissée et les yeux mouillés de larmes. Privé de tout secours, il va vers les amis de son père, tirant l'un par son manteau, l'autre par sa tunique; et si parmi ces hommes auxquels il fait pitié, il en est un qui lui présente une coupe, il y a de quoi mouiller ses lèvres, mais non son palais. Quelqu'un qui a son père et sa mère encore florissants, le chasse de la salle du festin, en le rudoyant de la main, et l'outrageant de paroles : Va-t-en à ta malheure, lui dit-il; ton père ne mange pas avec nous. Et tout pleurant il revient vers sa mère veuve, cet Astyanax qui, auparavant, assis sur les genoux de son père, ne mangeait que de la moëlle et la meilleure graine des brebis, et qui, le sommeil venu, cessant ses jeux enfantins, passait des bras de sa nourrice dans une couche molle, où il s'endormait le cœur tout plein de joie. "



Voyons maintenant comment Madame Daico paraphrase et embellit ce magnifique passage, en supprimant les détails familiers qui ont tant de grâce à nos yeux :

« C'est le même jour qui fait un jeune enfant orphelin, lui ôte tous ses amis et le livre à tous les malheurs ensemble. Il ne paraîtra jamais en public que la tête baissée et qu'avec mille sujets de mortification ; il ne trouvera ni protection ni appui ; il ira de porte en porte mendier des secours, et les amis de son père ne daigneront pas l'écouter. S'il y en a quelqu'un qui soit touché de sa misère, il ne le soulagera qu'à peine, et d'une main avare qui le laissera dans la nécessité. Ses camarades même le mépriseront, et ne voudront ni l'inviter à leurs fêtes, ni le mettre de leurs plaisirs. Va, malheureux, lui diront-ils, ton père n'assiste plus à nos fêtes, et ils lui feront un reproche de ce qui leur enlève leur compassion. Tous les jours mon fils verra le visage baigné de larmes renouveler les douleurs de sa mère. Quel changement ! Mon cher Astykan qui était nourri sur les genoux de son père avec tant de délicatesse et de soin, et qui, tous les jours, lorsqu'il était las de jouer, et que le sommeil venait fermer ses tendres paupières, dormait tranquillement dans les bras de sa nourrice,



en dans son berceau, le cœur content et rassasié de plaisirs; présentement, privé de son père, il va éprouver les plus tristes revers."

Sans vouloir justifier ce qu'il y a de fausse noblesse dans la traduction de Madame Dacier, nous sentons du moins qu'elle avait la foi au génie d'Homère, une foi un peu aveugle peut-être, mais sincère et passionnée. Et le culte qu'elle avait voué à Homère s'est perpétué jusqu'à nous, tandis que depuis bien long-temps les parodistes de La Motte Flouard sont allés rejoindre ses odes. Mais quelle est la morale de toute cette querelle littéraire? Nous allons le voir. La Motte Flouard, dans son Discours sur Homère, avait avancé ces étranges assertions:

"Quand on ne lit que pour son plaisir, on peut joindre ses préventions; ce n'est que quand on juge qu'on est obligé d'y regarder de plus près, afin de ne tomber ni dans les louanges exagérées, ni dans les critiques injustes également honteuses à la raison."

Nous ne rétorquerons pas tout ce qu'il y a de vague et de confus dans cette phrase, malgré son apparente précision. Il est absurde de distinguer entre les lecteurs qui lisent pour leur plaisir, et ceux qui lisent uniquement pour juger;



car la lecture est à la fois un plaisir et un jugement, et c'est ce qui en fait le charme. Mais laissez ces étranges paradoxes, et attachons-nous seulement à la dernière phrase. Madame Wacieu, qui a d'ordinaire plus de bon sens que de pénétration, et qui se laisse un peu étourdir de son savoir au lieu de le gouverner, montre cependant quelque fois assez de sagacité. Voici, par exemple, avec quelle fermeté elle démontre à La Motte Houdard la fausseté de ses idées.

" Je voudrais bien savoir où il a pris ce beau principe, que les louanges exagérées et les critiques injustes sont également honteuses à la raison. Voilà ce que personne avant lui n'a ni avancé ni pensé. Les louanges exagérées peuvent être quelque fois pardonnables, et les fausses critiques ne le sont jamais; les premières ne marquent pas absolument un défaut de raison, et les autres le marquent toujours. Ramenons donc M<sup>on</sup> de La Motte au vrai principe: blâmez ce qui est bon, et louez ce qui est mauvais, voilà ce qui est également honteux à la raison. "

Rien n'est plus vrai. Car en quoi consiste l'erreur de celui qui loue outre mesure? c'est sans contredit dans l'excès des louanges qu'il donne, puis que reprocher à l'éloge d'être exagéré, c'est



reconnaître qu'il est en partie mérité. Il y a donc un fonds de vérité dans toute louange excessive; mais trouverait-on rien de raisonnable dans une critique injuste? Or c'est Madame Dacier qui a outré l'éloge, car ce qu'elle a vanté méritait de l'être; c'est La Motte Houdar au contraire qui a manqué de raison et de justice. Saut-il donc s'étonner, qu'après l'avoir un moment emporté, La Motte Houdar ait fini par avoir tort devant la postérité?

Cependant, on se mépris assez long-temps sur sa véritable valeur; l'illusion dura pendant une bonne partie du dix-huitième siècle.

D'Alembert traite encore Madame Dacier de pédante, et lui reproche de manquer de délicatesse et d'habileté:

" Despréaux, dit-il quelque part, eût été un peu embarrassé pour l'honneur des Anciens, s'il avait pu lire la diatribe grossière et pédantesque de Madame Dacier contre La Motte..... Il eût rougi pour la bonne cause en la voyant si maladroitement soutenue."

En revanche, d'Alembert fait si grand cas des idées de La Motte Houdar qu'il lui pardonne volontiers ses vices.

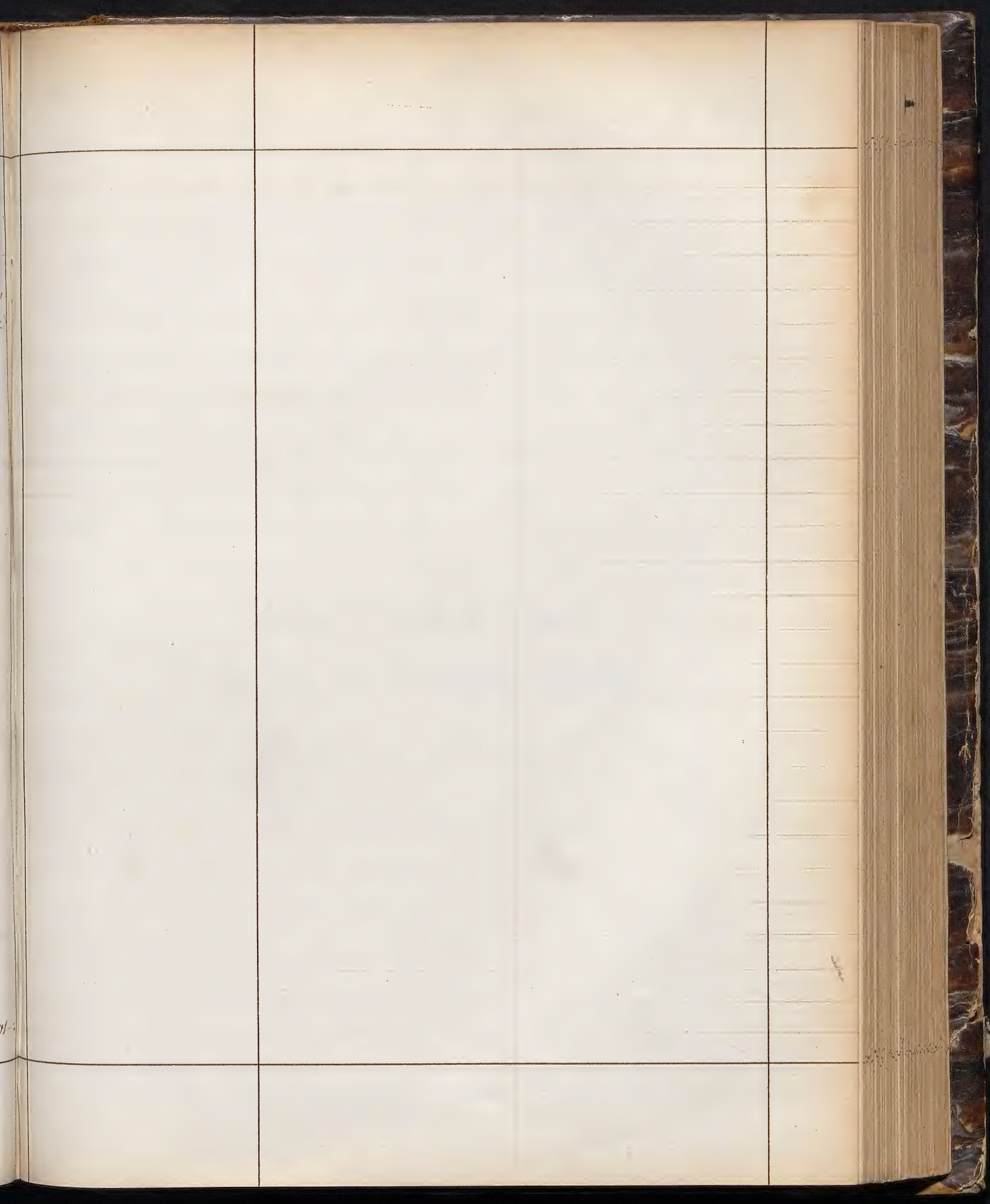
Donc nous, c'en avec La Motte que nous



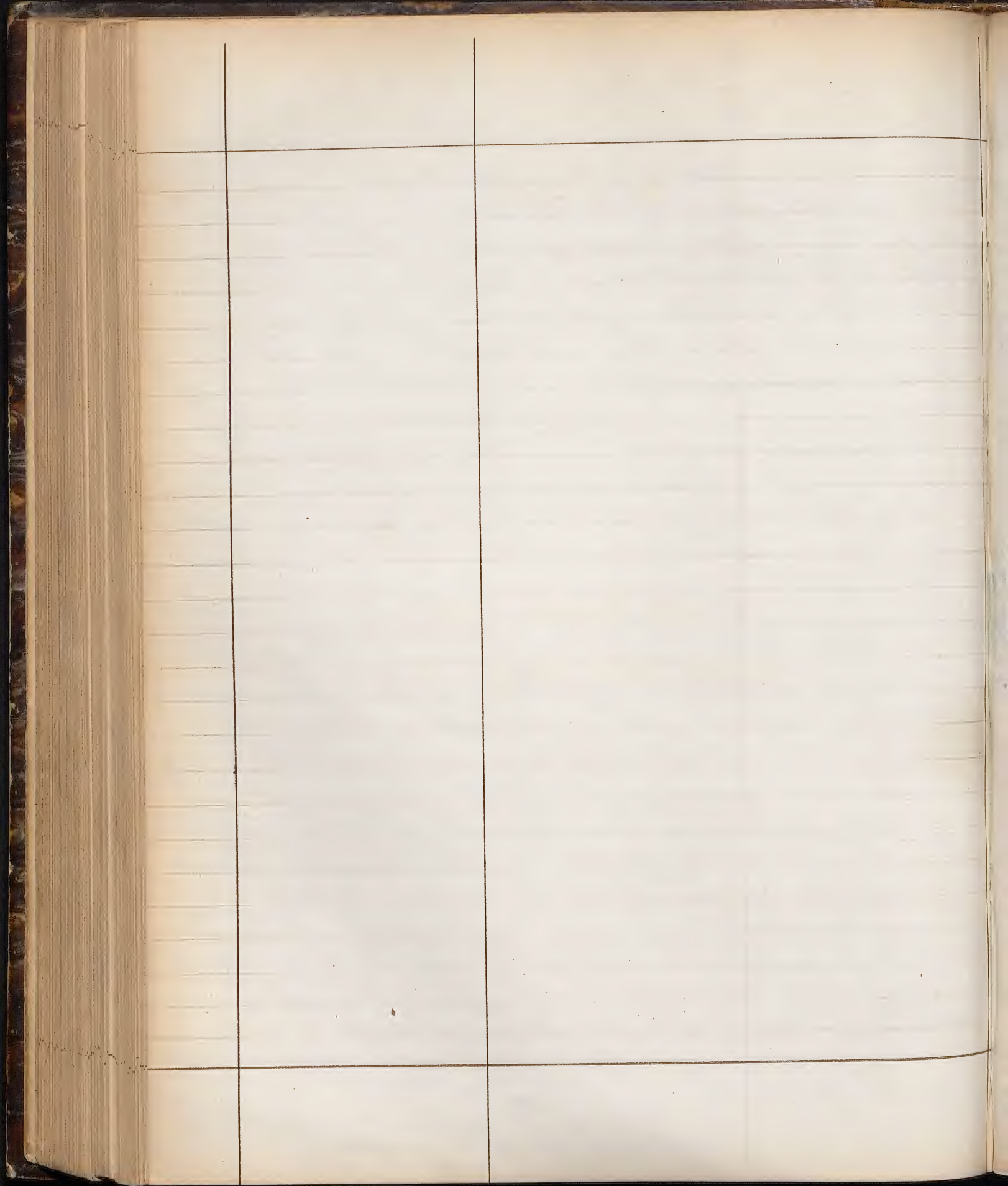
allons passer de la prose du dix-septième siècle  
à la prose du dix-huitième. Nous aurons à voir  
si cet écrivain doit à des qualités réelles, ou à des  
défauts spécieux, l'honneur que lui fait Voltaire,  
en reconnaissant un peu il est vrai, lorsqu'il le laisse  
entrer dans le Temple du Goût.

---











X<sup>e</sup> Leçon.

---

Lamotte-Houdard (Suite).

Du spécieux dans les ouvrages d'esprit —

---







La motte-Houdard ( suite ).  
On spécieux dans les ouvrages d'esprit.

Un écrivain charmant du commencement du dix huitième siècle, une femme de chambre de la duchesse du Maine, qui vivait au sein même du précieux, tel que nous le verrons se renouveler bientôt sous l'influence des doctrines que nous avons exposées jusqu'ici, M<sup>lle</sup> de Launay ( depuis Madame de Staël ) a raconté la fin de cette longue querelle entre La Motte et M<sup>adame</sup> Dacier: un ami commun des deux parties, M<sup>r</sup> de Valincour, les invita à dîner en compagnie de M<sup>lle</sup> de Launay, restée neutre dans la lutte. On but à la santé d'Homère, et les deux adversaires se retirèrent bons amis.

Le public apprit cette réconciliation par un petit avertissement où La Motte, sans parler en rien du fond de la querelle, se contentait de faire une allusion éloignée et discrète à un débat littéraire qu'il avait eu avec M<sup>ad</sup> Dacier; puis s'étendait en quelques vagues considérations sur l'honneur que de tels débats faisait aux écrivains. Ce peu de mots ne suffisait guère à nous apprendre que les Anciens et Homère?



avaient été le sujet de la querelle.

La Motte, à la mort de M<sup>ad</sup><sup>e</sup> Dacier (1721) composa en son honneur une ode qu'il lut à l'Académie française. — C'était une preuve de bon goût, quoique encore un peu intéressée. — Il la représentait dans les Champs-Élysées, marchant à la rencontre d'Homère, et il la faisait agenouiller devant lui, pour son blâme galamment.

La conduite de La Motte dans cette circonstance est bien différente de celle de Boileau : l'un n'est qu'aimable et poli ; l'autre est digne et honnête. Boileau, dans sa lettre à Perrault, maintient tous ses principes ; il n'abandonne rien, parce que la cause ne lui appartient pas ; il honore son rival, il le loue même, mais il ne cesse point de le regarder de travers (*torvo oculo*) comme un véritable hérésiarque. Quand Perrault meurt, il écrit à Roussette :  
 « Je ne vous ai point parlé de la mort de M<sup>r</sup> Perrault, qui ne m'a pas été plus sensible que celle de n'importe quel honnête homme. »

Boileau n'abandonne que ce qu'un honnête homme peut toujours abandonner, son droit de continuer la guerre, ce qui est déjà un grand sacrifice, quand les opinions sont une fois. — La Motte abandonne tout, parce que ses opinions ne sont qu'un jeu d'esprit ; il préfère l'honneur d'une galanterie



à ce que sa constance et sa fidélité lui auraient valu de gloire. La Motte s'est peint lui-même et nous a tracé le trait le plus saillant de son caractère, quand il a dit: " je conserve toujours quelque doute, même pour ce que je dis quel que fois le plus affirmativement; c'est bien là l'homme qui ne se passionne pour rien, qui veut toujours passer pour avoir plus d'esprit que ses propres livres, et n'être pas dupé de ce qu'il a l'air de croire. Toutes ses pensées ne sont que de perpétuelles caresses à une vanité douce, il est vrai et peu méchante au fond, mais très exigeante et très difficile à contenter.

La vanité, c'est donc là le côté saillant de l'esprit de La Motte; il nous reste maintenant à voir le fond même de cet esprit, à en pénétrer les secrets, à nous rendre compte de l'estime et des éloges qu'il s'est attirés durant si longtemps, même de la part des plus sévères critiques et des hommes du meilleur goût.

Le long succès de la prose et de l'esprit de La Motte ne peut s'expliquer que par l'habitude où nous sommes presque tous de juger des auteurs moins d'après nous mêmes que d'après les autres. On s'en rapporte trop souvent parmi nous à une certaine notoriété courante, dont l'influence est assez forte pour mettre comme un nuage entre notre esprit et la page que nous lisons. C'est ainsi que de bons juges se sont parfois laissés surprendre et égarés par l'opinion com-  
-mune,



c'est par là que les œuvres de La Motte ont si long temps fait illusion, c'est par là que tout de ses pensées ont passé pour vraies, qui n'étaient que spécieuses.

Le spécieux, c'est notre plus grand ennemi, c'est ce qui n'est ni vrai, ni faux, mais qui est présenté sous une forme nouvelle et marquée d'une certaine précision qui fait illusion au premier abord. Notre amour-propre favorise toujours le spécieux et contribue à l'accréditer; car le spécieux est en même temps une carence au public, et une flatterie que l'auteur s'adresse à lui-même.

Nous citerons 5 ou 6 passages des œuvres de La Motte, où l'on peut surtout mettre le doigt sur le Spécieux.

1.<sup>o</sup> Dans une préface qu'il a mise en tête de son Iliade. La Motte s'excuse auprès du public de n'avoir pas fait précéder sa traduction d'une apologie d'Homère; puis il ajoute que le vrai mérite consiste à reconnaître les défauts où ils sont. Cette parole est un frappant exemple de spécieux; au premier abord elle a un certain air de vérité; rien de plus faux, au contraire, pour peu qu'on y réfléchisse. Qui, recherche et trouve les défauts est un certain mérite particulier, mais le vrai mérite se compose de deux parties, l'une qui consiste à admirer le beau et à donner les raisons de son admiration; l'autre consiste à distinguer et à noter les défauts, même protégés par un grand nom. Quand on ne peut réunir ces deux mérites, le plus désirable est encore celui qui nous fait admirer les beautés: car, en définitive,



il est facile de critiquer, nous y sommes tous portés par un penchant naturel, et pour peu qu'il soit fortifié par l'habitude et l'exercice, cet instinct devient assez vite un véritable talent. Nous en avons un exemple dans nos feuilletons de critique hebdomadaire. Mais l'admiration ! voilà ce qu'il nous faut désirer par dessus tout, voilà ce qu'on n'atteint point aussi facilement ! D'ailleurs la connaissance des défauts est de peu d'importance pour les progrès de l'esprit ; l'admiration, au contraire, c'est là ce qui est vraiment fécond ; c'est là ce qui nous chauffe le cœur, en même temps qu'il éclaire l'esprit ; c'est là ce qui nous fait aimer et goûter le bien. Donc, le vrai mérite consiste à admirer, non à critiquer.

Second exemple de Spécieuse :

La motte tient beaucoup à faire croire à ses lecteurs que les fautes de l'Iliade ne sont pas celles d'Homère, mais celle de son temps : "Car, dit-il, la disposition de l'esprit du poète n'emporte pas toujours le même degré d'exécution, si l'ignorance ou la grossièreté des temps y met trop d'obstacle." La disposition de l'esprit du poète, c'est, en d'autres termes ce que nous appelons le génie. Or le génie le plus grand, selon



La motte, ne peut arriver qu'à un poème médiocre, si l'ignorance et la grossièreté des temps lui font obstacle; et au contraire, un génie médiocre, aidé par les circonstances, au sein d'un siècle éclairé, parviendra sans trop de peine à faire un ouvrage parfait.

C'est là la pensée générale du temps, et tous, écrivains et lecteurs, y tiendraient beaucoup compte. D'ailleurs cette idée n'est fautive que parce qu'elle est l'exagération d'une idée vraie. En effet, l'éducation, la société où l'on vit, les circonstances au milieu desquelles on se développe, ne sont pas indifférentes à la perfection du génie; et nous reconnaissons tous qu'en des temps à demi barbares, le génie abandonné à lui-même, arrivera toujours à une exécution non pas médiocre, mais moins parfaite d'un bout à l'autre qu'en un siècle où le goût public peut lui servir de règle et de guide. Telle n'est pas la pensée de La Motte: La Motte ne comprend pas qu'un grand génie et une exécution médiocre sont deux choses qui s'excluent, et dont on ne verra jamais d'exemple. Eschyle, sans doute, et Dante et Shakespeare (Shakespeare, la première de toutes les intelligences dramatiques, nous l'osons dire même en face de



Molière), s'ils étaient venus plus tard, dans des siècles plus éclairés, auraient fait disparaître une partie des défauts que nous leur reprochons; mais s'en suit-il que leur génie n'ait jamais atteint à la perfection de l'exécution, si non dans leurs ouvrages tout entiers, au moins dans les parties les plus importantes? - Non, il n'est point de poème qui nous offre des beautés supérieures à celles d'Eschyle, de Dante, de Shakspeare.

Donc, génie supérieur et perfection de l'exécution sont deux termes semblables; et il n'y aura jamais exécution parfaite sans un homme d'un génie supérieur. - Donc, la proposition de La Motte est fautive de tout point.

La Motte ignorait ce que c'est que le génie, et comment, et à quelles conditions il peut naître. - Le génie n'est possible que dans une société où toutes les puissances de l'esprit et du cœur se sont déjà développées. - La peinture d'une telle société, voilà la forme sous laquelle se manifeste le génie; en un mot, le génie est un don naturel, il est vrai, mais qui n'est accordé qu'à l'homme social, ayant à son premier éveil le spectacle d'une société où il voit à nu le cœur humain, où la vie humaine se déploie dans sa beauté et sa variété.

Un exemple familier va éclaircir et justifier.



fier en même temps notre pensée. - Ne voyons-nous pas sous ces de la loge d'un poète sortis des acteurs de génie ? Et pourtant ce n'est pas dans cette infime position qu'ils ont appris à comprendre et à représenter la vie humaine dans les situations les plus élevées ; non ; mais c'est qu'une société établie, florissante, communique son esprit à tous ceux qui naissent dans son sein. Cette transmission est un mystère, mais elle n'en est pas pour cela moins réelle. M<sup>lle</sup> Rachel est née de parents pauvres, mais elle avait un père qui s'était toujours préoccupé de l'art dramatique, et qui avait fini par en devenir assez bon juge. - C'est ainsi que notre illustre tragédien a reçu le don social du grand acteur. Cet exemple confirme notre principe et prouve que la Providence ne met le génie que là où il sera allumé par tout ce qui l'entoure. - La Motte ne sait, ne voit rien de tout cela ; pour lui c'est la société qui fait le génie des écrivains, et il affirme avec le plus grand sang-froid cette proposition que, dans des circonstances diverses, un génie médiocre fera mieux qu'un génie supérieur.

Ici le spécieux va jusqu'à l'absurde.

Un troisième exemple démontre mieux encore ce qu'ont souvent de faux les idées de La Motte, sous une certaine apparence de vérité. Selon



La Motte, on devrait accorder aux contemporains, aux vivants les égards que l'on a pour les morts, et au contraire réserver pour les morts la sévérité de jugement que l'on déploie d'ordinaire envers les vivants. — En un mot, on ne doit aux morts que la vérité; aux vivants on doit des égards. Cette idée est tellement spécieuse que bien des gens s'y laisseraient prendre et n'y trouveraient rien à redire. L'animosité scandaleuse de quelques critiques justifierait presque cette opinion à leurs yeux, et l'on persuaderait sans trop de peine que ce serait un acte de civilité et de charité chrétienne, de faire la leçon aux vivants sur le dos des morts. — Mais que l'on y réfléchisse un peu : quand on dit que l'on doit la vérité à quelqu'un, cela n'implique-t-il pas que ce quelqu'un est vivant, et qu'il peut profiter des avis qu'on lui donne ? Or, à qui l'on doit la vérité aux morts, s'ils n'en peuvent recueillir aucun profit ? Evidemment, c'est aux vivants qu'il faut la dire ; eux seuls sont capables de l'entendre et d'en tirer quelque fruit. Mais faut-il pour cela nous taire sur les morts, et cacher ce que nous en pensons ? Ce n'est point là notre pensée ; au contraire, l'intérêt des vivants nous fait une loi de dire notre opinion sur les morts ; et tout en ayant pour eux le



égards et les respects que demande la coutume et la conscience du genre humain; nous ne devons jamais manquer à signaler en eux les fautes qu'ils ont faites, afin que les vivants puissent les éviter à l'avenir.

De toutes ces observations nous concluons que La Motte ne connaît pas le genre humain; il n'a d'ailleurs aucun intérêt à le connaître, et lui-même se met un bandeau sur les yeux pour ne point voir, comme le prouve un dernier exemple de spécieux que nous allons citer ici:

La Motte a imaginé qu'il fallait observer dans le discours ce qu'il appelle l'unité, c'est-à-dire que, selon lui, un discours qui a commencé sur le ton de l'indignation, ou de la persuasion, doit finir de même. " Il en est là dessus, dit-il, de l'esprit comme de l'oreille; un air commencé dans un mode, ne peut passer dans un autre ton sans que l'oreille en soit blessée; de même pour les discours. " Cela est vrai pour la musique, mais l'est-ce aussi pour l'éloquence? Et un discours choquerait-il l'esprit en passant d'un ton à un autre? La Motte le prétend, et cela parce qu'il s'est fait des discours un type idéal, conforme il est vrai à sa faiblesse et à la médiocrité de son esprit, mais tout à fait en désaccord avec la réalité. — Si La Motte eût connu à



fond le cœur humain, s'il eût le moins du monde réfléchi sur les grands modèles de l'antiquité que tout le monde admire, il eût vu que rien n'est plus faux que son idéal, et que les discours les plus vantés sont ceux qui s'en écartent le plus. Donnons en pour unique exemple le discours de Didon à Enée :

„Diminulare etiam sperasti, perfide, tantum  
Posse nefas, tacitus quæ mea decedere terra !“  
Voilà certes un discours qui commence sur le ton de l'indignation la plus véhémence; la colère s'y emporte jusqu'aux injures. — Comment se termine-t-il ?

„Saltem si qua mihi de te suscepta fuissent  
Ante fugam solvès, quæ te tantum ore referret;  
Non equidem omnino capta ac desertæ viderem.“  
Didon irritée, emportée tout à l'heure, s'abaisse peu à peu jusqu'à la plainte et à la prière : n'est-ce point là vraiment la nature ? Et le dernier trait n'aurait-il point retenu Enée, n'eussent-ils été les destins ?

La Motte ne connaît donc point, et ne veut pas connaître le cœur humain, les prétendus principes qu'il pose ne sont que des apologies des faiblesses de son esprit.

S'il dit que le vrai mérite consiste à



trouvez les défauts, c'est qu'il va attaquer Homère, et qu'il veut se faire donner la palme à son mérite.

S'il prétend que des hommes de génie, dans certaines circonstances, produiront des œuvres médiocres, et des génies médiocres des œuvres parfaites, en même temps qu'il se donne le champ libre pour attaquer Homère, on le déchargeant aux dépens de son siècle, il se ménage l'occasion d'insinuer qu'il a produit des œuvres parfaites, et en fait au honneur à son siècle de cette perfection; il s'intéresse habilement à son succès et à sa renommée.

Si ailleurs il prétend que le discours doit être un, c'est-à-dire toujours sur le même ton, c'est qu'il veut justifier la manière dont il a corrigé dans sa traduction l'un des plus beaux discours de l'Illiade. C'est quand le Conseil des Grecs député à Achille, pour le ramener et le fléchir, Ulysse le plus insinuant, Ajax le plus brave de l'armée, et le vieux Phénix, le plus cher à son cœur. Ulysse prend le premier la parole; c'est le plus habile, le plus propre à agir sur Achille par la raison. Son discours ne produisant aucun effet, Phénix à son tour commence, et s'adresse au cœur du héros; Achille reste inexorable encore. Ajax parle le dernier, en désespoir de



cause ; mais ce n'est pas à Achille, contre l'obstination duquel il se briseroit, c'est à Ulysse qu'il s'adresse :

( Iliade , IX , 624 ) :

" Noble fils de Laërte , prudent Ulysse , parton , ce n'est point en discourant ainsi que nous viendrons à bout de notre dessein. Nous avons sa réponse. Quelque mauvaise qu'elle soit , allons l'annoncer aux Grecs qui l'attendent ; car Achille est un cœur dur , qui ne se soucie guère de l'affection de ses amis , ni des honneurs que tous nous nous empressons de lui rendre. "

Tel est le début d'Ajax , et sa colère une fois exhalée par ces quelques paroles , il continue en s'adressant à Achille lui même :

" C'est l'usage pour un parent , pour un fils mort , de recevoir une rançon ; et le prix une fois payé , le meurtrier peut vivre tranquille au sein de sa patrie . Mais toi , ton cœur est inflexible , et tu restes irrité pour la perte d'une seule captive . Et pourtant , nous t'offrons en compensation sept autres captives choisies entre toutes , et avec cela de nombreux présents . Allons , prends un cœur plus doux , respecte en nous , accueille favorablement tes hôtes , les envoyés des Grecs ; car tous tant que nous sommes , nous désirons t'être chers et



amis . "

Qui de plus beau, qui de plus naturel, et en même temps qui de plus habile que ce discours ? N'est-ce point là véritablement Ajax ? Et n'est-ce point le discours qui eût pu le mieux persuader Achille ? La Motte ne trouve pas cette fin bonne, et il y substitue ces deux vers, qui sont les seuls qu'Ajau adresse à Achille :

" Cruel, puisque nos pleurs ne trouvent point de grâce,  
Puisse tomber sur vous le sort qui nous menace ! "

Nous avons donc raison de dire que les critiques de la Motte ne sont en définitive que la poétique de ses défauts. Le beau pour lui n'est point beau par les vraies raisons, mais seulement par le profit qu'il en tire. Quand il blâme, quand il corrige, c'est simplement pour lui une manière d'accorder le sujet à sa faiblesse.

Il se doutait bien lui-même que cette façon de voir les choses n'était pas tout à fait juste ; il se soupçonne d'avoir des idées confuses ; mais au lieu de reconnaître franchement ce défaut de son esprit, il s'en fait une qualité ; car, dit-il, " les poètes ne doivent pas tant songer à donner des idées précises, qu'à en donner de vives, quoique un peu confuses. "

C'est toujours en vertu du même principe



et pour se flatter lui-même que La Motte, en tête de ses ouvrages poétiques, expose en maximes générales ses idées sur le genre qu'il a traité. D'ordinaire, les auteurs qui font ainsi la poétique des genres où ils se sont exercés, ne font que des théories à l'usage de leurs défauts. — La Motte n'a point échappé à ce sort commun des poètes méditateurs, et toutes ses théories ne sont rien que des vues spéculatives destinées à montrer qu'il a eu raison d'altérer le genre où il s'exerce.

Boileau, bon poète et homme de grand sens, a écrit dans son Art poétique de parler, ni de l'Épique où il a excellé, ni du poème héroïque; il n'a point voulu s'exposer à cette complaisance inévitable qui porte les auteurs à donner la théorie des divers genres d'après la façon dont ils les ont traités eux-mêmes. S'il traite de la Satire, c'est pour louer ses devanciers, et l'équivoque entre autres que ses ennemis affectaient de lui préférer. Il s'étend complaisamment sur l'Ode; mais c'est avant d'en avoir fait une. Voilà comme agissent les hommes de génie, d'après lesquels on fait les règles: toujours ils s'abstiennent de donner des théories; jamais ils ne présentent leur pratique comme le modèle de l'art.



La Motte a fait tout le contraire; c'était un  
 génie médiocre; et d'Alembert a bien reconnu  
 ce mauvais fonds de son esprit, puisqu'il cherche  
 à l'excuser (Eloge de La Motte) en disant  
 que ses paradoxes qu'on lui a tant reproché son  
 l'Odé, la Tragédie, l'Epopée, et la poésie en  
 général, étaient en définitive bien pardonnable:  
 il manquait de génie; ce qu'il pouvait et devait  
 faire, c'était de rabaisser les genres à son niveau.  
 Une telle opinion est insoutenable; mais voilà où  
 la critique en était réduite, grâce au spécieux  
 qui dominait au dix huitième siècle. D'Alembert  
 ne trouvait pas la matière à réfléchir; il se  
 contentait de pardonner à La Motte, en se contor-  
 tant de n'être pas de ses opinions. Cette même  
 faiblesse d'esprit en face du spécieux l'a induit  
 à porter sur La Motte, à l'exemple de ses  
 prédécesseurs, des jugements qui aujourd'hui nous  
 paraissent étranges. Il dit, en diren endroits  
 " Ses écrits en prose peuvent être considérés  
 comme des modèles de style." — " Sa réponse  
 à M<sup>ad</sup>. Dacier, ses Critiques, ses préfaces  
 sont des chefs-d'œuvre d'élégance."

De telles opinions sur un homme qui  
 a passé toute sa vie à soutenir ses défauts,  
 et par conséquent n'a jamais dit une vérité, de



telles opinions nous paraissent inadmissibles. Non, il n'est pas possible de faire descendre l'art à son niveau, sans être mauvais écrivain ; sans vérité, jamais on ne fera un chef d'œuvre de style ni d'élégance. Quelques erreurs sans doute sont compatibles avec la faiblesse humaine, mais il faut que la vérité domine, sans cela pas de chef d'œuvre. Mais d'Alembert s'est laissé faire illusion par la notoriété ; il a trop conformé son jugement à l'opinion commune, et c'est ainsi qu'il a fait l'apologie même de ce qu'il y a de plus faux dans La Motte.

Cette faveur dont a joui La Motte a gagné jusqu'à Voltaire, qui lui ferme les portes du temple du goût comme poète, mais les lui ouvre comme prosateur. Et plus tard même, Voltaire a maintenu sur lui son premier jugement ; bien qu'il eût changé d'avis sur Fontenelle, et qu'après l'avoir nommé sage, il se fût contenté par la suite de l'appeler : "le discret Fontenelle" (ce qui est autant une critique qu'un éloge).

Et quoi tient cette longue illusion de tant de bons esprits, et de Voltaire lui-même ? C'est que La Motte, en même temps qu'il a été son propre flatteur, a été aussi le flatteur de tous les préjugés qui régnaient au dix huitième siècle. En mettant par exemple la prose au



dessus de la poésie, il caressait l'esprit géométrique de son temps, aussi bien qu'il soutenait sa propre faiblesse. Il a même fait plus: il a réduit la poésie à être non plus un art sublime qui instruit les hommes en leur plaisir, mais seulement un art de pure fantaisie qui plaît aux hommes et les divertit sans les instruire. C'étaient là deux carences pour une au dix-huitième siècle, au siècle de la prose, au siècle sans idéal; et les prosateurs d'alors, ainsi mis au dessus des poètes, étaient charmés de voir que tout l'avantage que le dix-septième siècle avait sur eux, se réduisait à un jeu d'esprit sans importance.

La Motte parle aussi très souvent des lumières; c'est qu'à lors l'opinion générale était que le dix-septième siècle avait eu le génie; et que le dix-huitième avait les lumières. Or le génie est un don de la nature; les lumières s'acquièrent par le travail; les lumières sont donc quelque chose de plus; elles appartiennent en propre à ce lui qui les possède; de ce côté encore le dix-huitième siècle avait l'avantage.

Mais la principale cause du succès de La Motte, c'est qu'il a été le premier critique qui avec un certain développement, et un grand appareil d'idées souvent ingénieuses et vraies,



a appliqué l'esprit de philosophie au jugement des lettres et des arts. Pour La Motte en effet, la littérature n'est plus une affaire de sentiment; le cœur n'est pour rien dans le plaisir que nous causent les chefs-d'œuvre; toutes les doctrines littéraires ne sont à ses yeux que des principes discutables par la raison. Aussi le voyons-nous, d'après ces idées, faire lui-même une théorie de la naïveté, qu'il assujétit à des règles, et qu'il convertit en raisonnements et en syllogismes.

C'est là ce qu'un membre de l'Académie des Sciences, l'abbé Cerrasson, appelait mettre Homère sur le pied de la philosophie. C'est là aussi ce qui a fait illusion à presque tout le siècle de La Motte; le public ne pouvait qu'applaudir à un auteur qui savait si bien le flatter en se flattant lui-même; et l'amour-propre du lecteur ainsi caressé et prévenu par une habile tactique, s'intéressait en faveur de l'écrivain, dont il pardonnait ou même ignorait plus facilement les faiblesses.

Mais quel était donc cet esprit de philosophie dont se targuait si fort le dix-huitième siècle? Était-ce l'esprit de raison? mais il n'était pas inconnu au dix-septième siècle, Voltaire ne dit-il pas?



"Aimez donc la raison; que toujours vos écrits  
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.  
Et même il parle si souvent de raison, que Braddon  
lui a plus d'une fois reproché ce qu'il appelle la  
morale de Campagne."

La raison au dix-huitième siècle, c'est le sens  
commun; c'est la raison du genre humain avec la  
physionomie qu'elle reçoit en passant par  
l'esprit de chacun de nous, et par la plume de  
tout grand écrivain; c'est la raison particulière  
donnant son assentiment à la raison universelle.  
Il en est de cette raison comme de la conscience en  
morale: les traditions de la morale se trans-  
mettent par l'autorité. Nous les acceptons d'abord  
par une espèce de foi; puis nous nous rendons raison  
de ce qu'ont décidé les générations antérieures. —  
Donc détruire la tradition dans les choses de  
l'esprit, c'est comme si l'on détruisait la tradition  
en morale.

(1) les principes de

La raison nouvelle que reconnaît le dix-  
huitième siècle est tout autre chose. Ce n'est plus  
le sens commun, le sens de l'universel, comme dit  
Bossuet; c'est le sens propre, le sens individuel;  
c'est la raison jalouse de ce qu'a décidé la raison  
des autres, et cherchant à se défendre de la raison  
du genre humain. C'est elle qui dit par la



bouche de La Motte :

" On peut prononcer librement tous les ouvrages ; on pourrait même mépriser Homère en toute sûreté de conscience. "

Cela peut être vrai dans les sciences, où un homme peut s'élever et réclamer à lui seul contre tous les siècles ; mais ce n'est pas une raison pour assimiler aux découvertes scientifiques les théories littéraires.

Cette raison de chacun est la très humble servante de la passion des temps ; elle se laisse prendre au moindre sophisme soutenu par quelque esprit brillant ; mais son règne est de peu de durée ; elle est bientôt remplacée par la raison selon Boileau, cette raison dont Madame Dacier fut un écho loyal, souvent, mais toujours sincère et parfois éloquent.

Qu'est-il résulté de toute cette discussion sur Homère ? La renommée de La Motte est tombée ; la gloire d'Homère en est devenue plus éclatante ; et l'Iliade est plus admirée aujourd'hui et par plus de raisons que quand Boileau disait :

" C'en avoir profité, que de savoir s'y plaire. "

A. Charles.



[illegible]



XI<sup>e</sup> & XII<sup>e</sup> Leçons.

---

Fontenelle adversaire des anciens.  
Défauts et qualités de Fontenelle.

---



10 18



Fontenelle adversaire des anciens.  
Défauts et qualités de Fontenelle.

Fontenelle appartient également à la période de grandeur et à celle de décadence: deux principes se combattent en lui, il y a le bon et le mauvais Fontenelle. Cette distinction est un guide sûr à travers les ouvrages de ce philosophe, entre le bon et le mauvais qui se conduisent et quelque fois se pénètrent dans ses livres.

Les vers du Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences appartiennent au mauvais Fontenelle. Il se proposait de plaire: mais il n'employait pas, il n'avait pas les moyens par lesquels doit vraiment plaire la poésie. Il voulait plaire par la difficulté vaincue, par la surprise, par la nouveauté. Il cherchait les petits effets et la rencontre de certaines rimes qui se voient rarement. Il voulait non seulement que les rimes fussent étonnées de se trouver ensemble, mais qu'elles fussent agréablement étonnées.

Par cet amour du nouveau, Fontenelle fut l'adversaire de l'antiquité. Ce travers peut s'expliquer aussi par l'influence de la société au milieu de laquelle son talent littéraire commença à se développer; mais ces raisons ne sont pas suffisantes: il faut voir si la nature même ne le rendait pas incapable de sentir et d'admirer les anciens.

Parmi les nombreux admirateurs de Fontenelle, l'un de ceux qui l'admiraient le plus, ce fut l'abbé Grubler.



Il connut beaucoup Fontenelle, il fut sous le charme de ses qualités et de ses défauts, et le loua même après sa mort; Fontenelle lui avait donné plusieurs fois sa voix pour l'Académie. Or l'abbé Grublet disait de Fontenelle qu'il jugeait d'une façon et sentait de l'autre ce qu'il louait beaucoup. Il aurait dû dire bien plutôt que Fontenelle jugeait ce qu'il ne sentait pas. Fontenelle avait beaucoup d'esprit, et, fort de son esprit, il en prenait le droit de juger ce qu'il ne sentait pas; comme si c'était assez de l'esprit pour juger le vrai et le beau littéraire, qui s'adressent à l'âme, et comme s'il ne fallait pas pour ainsi dire que le cœur s'en mêlât! Il n'avait pas pour le vrai cette sympathie qui se prend à lui, dès qu'elle le rencontre. Cette qualité qui lui manque à lui-même, il l'a forcée dans le Maréchal de Vauban: "Un sens droit et étendu, dit-il, qui s'attache au vrai par une espèce de sympathie, et sentant le faux sans le discuter, lui épargne les longs circuits par où les autres marchent." (1) Oui, Fontenelle manquait entièrement de ce sentiment du vrai, j'entends le vrai dans les lettres, qui est bien différent du vrai dans l'ordre des choses scientifiques.

En voici deux exemples. Il trouvait, comme

(1) Fontenelle, Eloge de Vauban.



nous l'avons vu, que les écrivains du siècle d'Auguste  
 n'avaient pas, en quelque sorte, assez de pointe;  
 qu'en alliant Sénèque à Cicéron, on aurait eu quel-  
 que chose de plus piquant et d'un goût plus  
 relevé; la simplicité du siècle d'Auguste ne  
 le satisfaisait pas, il eût voulu y joindre le trait  
 des écrivains de la décadence. C'est qu'il n'avait  
 pas de sympathie pour le vrai; autrement, il  
 aurait senti que ce qui fait le charme du vrai,  
 c'est d'être simple, c'est d'être pur de tout mélange  
 de recherche et de raffinement: il n'aimait pas  
 le vrai avec ce qui en est inséparable, la simplicité.  
 Une autre erreur de Fontenelle, c'est d'avoir cru  
 que le don du beau pouvait échoir à un homme  
 qui ne serait pas un homme de génie; il disait  
 que, dans les ouvrages de l'esprit, on pouvait  
 atteindre aux mêmes beautés avec un esprit mé-  
 diocre, qu'avec du génie, pourvu qu'on vînt à  
 une époque favorable, c'est-à-dire dans un siècle  
 de perfection qui portât presque naturellement  
 les esprits à la perfection; c'était pour  
 Fontenelle une manière de prouver que Racine,  
 tout en étant inférieur à Corneille par le génie,  
 a été sans doute l'égal de Corneille par ses  
 ouvrages, mais parce qu'il a eu le bonheur de  
 venir après lui: "De deux auteurs dont les



ouvrages sont d'une égale beauté, " dit-il, " l'un peut être un homme fort médiocre, et l'autre un génie sublime. " (1) Non, le don du beau ne peut pas échoir à un homme médiocre; il n'appartient qu'au génie, il en est inséparable; le vice, c'est ne pas connaître le beau. Sans doute, les secours que le temps donne aux écrivains ne sont pas absolument sans valeur; mais ils sont bien plus propres à l'empêcher de s'égarer qu'à le porter à la perfection, comme le prétend Fontenelle. Ces secours même peuvent devenir une gêne et une entrave pour l'écrivain; quand tout est réglé, quand l'écrivain est forcé d'accepter une langue toute faite dont il ne peut s'écarter; qu'il y a une Académie qui lui impose ses lois; un législateur et un juge sévère, comme Boileau; alors si l'écrivain est défendu pour lui contre ses propres écarts, il risque aussi de perdre de cette audace, qui fait quelque fois la beauté des œuvres de génie. Si donc le siècle peut être de quelque secours à l'écrivain, il lui ôte aussi un peu de cette heureuse hardiesse du génie, de sorte que les chances sont à peu près égales pour l'homme de génie à venir dans un siècle de perfection ou à une époque moins avancée. Ce qu'il y a de

(1) Fontenelle, (Vie de Corneille).



certain, c'est que le siècle ne peut pas donner le génie à qui ne l'a pas, et que soutenoir, comme Fontenelle, qu'un esprit médiocre peut atteindre au beau comme le génie, c'est vraiment ne pas connaître le beau.

Fontenelle n'a pas senti le vrai, n'a pas connu le beau en littérature. Et pourquoi? Qu'est-ce qui fait qu'on sent le vrai et le beau? c'est qu'on a un peu d'imagination, de raison et de sensibilité. Fontenelle avait une certaine imagination, sans doute, mais c'était l'imagination des choses abstraites, et non l'imagination qui s'intéresse au jeu des passions, qui nous attache vivement à des choses mêmes qui nous sont étrangères, qui nous passionne pour les scènes qu'un poète nous met devant les yeux, ou pour des sentiments qui ne sont pas les nôtres; son imagination consistait à se représenter sous des images sensibles les choses les plus abstraites. Quant à la raison, ce n'était pas dans Fontenelle ce bon sens qui décide sans raisonner, qui juge sans discuter, ce quelque chose de si peu savant, qui saisit le vrai naïvement, et comme par une justesse de coup d'œil naturelle et instinctive; il avait, si l'on peut s'exprimer ainsi, la raison raisonnaute, qui discute, prouve, argumente; il n'y a pas



besoin de raisonnement pour voir où est le vrai en  
 littérature, il suffit d'un jugement sain et droit qui  
 le découvre clairement. Enfin, pour la sensibilité,  
 on peut dire que c'était chose étrangère à Fontenelle.  
 Fontenelle est un personnage solitaire, qui vit jusqu'à  
 cent ans, sans liens, sans affections, sans enfants, sans  
 famille, qui fut sans doute rendre au besoin quelque  
 service, mais qui n'aime personne hors de lui, qui  
 semble même éviter à dessein de s'attacher à personne,  
 afin de se purger des émotions qui sont insépara-  
 bles d'une affection un peu vive, et de se tenir enfermé  
 dans un inaltérable repos. L'abbé Crublet qui  
 l'a beaucoup connu et pratiqué, nous a raconté plus  
 d'une anecdote qui prouve combien il avait peu de  
 sensibilité, et M<sup>adame</sup> de Tencin disant, en  
 lui mettant la main sur la poitrine: "Il n'y a  
 pas de cœur là; il y a de la cervelle, comme dans  
 la tête." L'abbé Crublet avoue que Fontenelle  
 ne s'en fâchait pas; peut-être même, lui qui  
 aimait tant le nouveau, n'était-il pas fâché de  
 voir qu'il était quelque chose de nouveau lui-même.  
 Les panégyristes cherchent bien à présenter comme  
 une qualité ce manque de sentiment, ils sont  
 obligés de le reconnaître. La Marquise de  
 Lambert dit de lui: "Il a les agréments du cœur,  
 sans en avoir les besoins; nul sentiment ne lui



est nécessaire ..... Il est libre et dégagé; aussi ne s'unit-on qu'à son esprit, et on s'échappe à son cœur. Le manque de sensibilité, en même temps que la nature de son imagination et de sa raison, le rendait incapable de sentir le beau et le vrai dans les lettres, et par conséquent dans les ouvrages des anciens.

Fontenelle ne sent pas le génie dans les lettres. S'il loue tant Descartes, c'est qu'il trouve en lui la raison qui raisonne, et non pas cette autre raison qui a sa place dans les œuvres littéraires, et qu'il ne sentait pas. Il préfère Cicéron à Démosthène, mais c'est un jugement que prononce froidement son esprit; c'est une simple préférence, ce n'est pas de l'admiration. Fontenelle n'était pas fait pour l'admiration, pour ce sentiment qui nous émeut, nous échauffe, nous transporte, nous tire hors de nous-mêmes: il était trop froid, trop peu sensible, il n'avait que de l'esprit, il fait avoir de l'âme pour admirer. Aussi ne sentait-il pas le génie de ces grands écrivains qui nous passionnent, nous émeuvent, nous remuent pour ainsi dire le cœur, qui s'adressent à notre âme en même temps qu'à notre esprit. Fontenelle ne devait pas être homme à relire les œuvres de génie: il ne devait trouver aucun plaisir à relire une scène comme celle des adieux d'Hector et d'Andromaque: une



fois lu, c'était connu; il n'y apprenait rien de nouveau, et ce qu'il cherchait c'était le neuf. C'est vrai, on trouve chez les écrivains de génie ce qu'on sait déjà; Racine n'apprend rien à un esprit curieux qui cherche du neuf: d'où vient cependant le plaisir que nous éprouvons à le relire mille fois? C'est l'âme du lecteur qui renouvelle incessamment la beauté des œuvres littéraires. Toutes les fois que je reprends Racine, je ressens de nouveau les émotions qu'il a excitées en moi; je trouve des passions, des sentiments, je trouve l'homme et je suis ému.

Fontenelle n'a pas admiré le génie; et il n'est pas bien certain qu'il ait véritablement admiré Corneille. Il l'a défendu avec un juste orgueil de famille; mais a-t-il senti le beau dans Corneille? on peut en douter. Il veut établir la supériorité de Corneille sur Racine; et on comprend bien que quelques-uns préfèrent le vrai des héros de Corneille à la réalité un peu triste que nous pourrions des personnages tels que L'heureux, Xéron, Athalie; mais ce sera une admiration fondée sur des raisons morales; tout ce qu'envoque Fontenelle, ce sont des raisons de chronologie: Corneille est plus grand que Racine, parce qu'il est venu avant lui. Tout ce que Fontenelle dit de Corneille est froid, et ne respire pas l'admi-



ration : "Après avoir, pour ainsi dire, atteint jusqu'au Cid, il s'élèvera encore dans l'Horace; enfin, il alla jusqu'à Cinna et à Polyeucte, au dessus desquels il n'y a rien." Sous cette expression y a-t-il autre chose qu'une affirmation un peu sèche? ou même n'est-il pas vrai qu'il y a moins là une admiration passionnée pour Corneille, que l'intention de lancer en passant un mot d'épigramme contre Racine?

"Il alla jusqu'à Cinna et Polyeucte, au dessus desquels il n'y a rien." On pourrait voir Fontenelle ému quand il parle de Corneille: il ne l'est pas.

Ainsi Fontenelle n'a pas senti le génie dans les lettres; il n'a pas eu le sentiment du beau et du vrai, et il a jugé ce qu'il ne sentait pas; et voilà pourquoi il a mal jugé les anciens; voilà pourquoi il a été l'adversaire de l'antiquité.

Il n'aimait pas le vrai, il aimait le neuf et cette recherche curieuse de la nouveauté l'a conduit au paradoxe; le paradoxe à la fausse précision, à la confusion qui en sont inséparables. Il est inutile de recommencer ici une étude que nous avons déjà faite à propos de La Motte;

(1) (Vie de Corneille).



Remarquons seulement que Fontenelle est plus excusable que La Motte, parce qu'il avait plus d'esprit, parce qu'il avait assez de netteté pour se faire de la pensée une image exacte, et assez de talent pour en donner une image exacte pour l'expression. Oui, il avait tout cela, sans doute, mais son esprit n'était pas sain : il était dans le faux, et les qualités de l'esprit ne sont complètes que quand on est dans le vrai. Dès qu'on exprime des idées fausses et paradoxales, on tombe inévitablement dans la confusion, et en même temps dans la subtilité, dans l'affectation, dans le mauvais goût.

#### Dialogues des morts.

Ce sont ces défauts qui nous font mettre au compte du mauvais Fontenelle un livre en général estimé, Les Dialogues des morts. On y trouve sans doute quelques qualités ; car Fontenelle a des qualités comme La Motte, et il a le bonheur de rencontrer d'heureuses vues de détail dans les moments où il écrit dans le désintéressement d'un esprit sain ; lorsqu'il trouve quelque idée juste, il la rend avec précision et netteté ; mais ces qualités compensent mal ses défauts ; s'il est agréable et spirituel, son esprit va en général jusqu'à la subtilité, à la prétention, au



mauvais goût; il recherche trop le neuf et l'ingénieux, au lieu de ne chercher que le vrai. C'est qu'il ne sent pas le vrai, pas plus le vrai historique que le vrai littéraire; et les grands hommes qu'il met en scène dans ses Dialogues des morts sont les représentants du vrai historique, comme les grands écrivains de l'antiquité les représentants du vrai en littérature.

J'ai, tout cet ouvrage roule sur le faux; et, quoique dans son Épître à Lucien, qui est une sorte de préface, Fontenelle ait dit: "Je me suis attaché à rendre les morts reconnaissables, du moins ceux qui sont fort connus", le portrait qu'il nous présente des grands hommes est loin d'être ressemblant. Il évoque Alexandre, pour mettre sa gloire au-dessous de celle de la courtisane Phryné, et pour comparer leurs conquêtes, comme il dit lui-même! "Aristote, pour le rutiler" "d'avoir composé de gros volumes sur des matières obscures, qu'il n'entendait peut-être pas bien lui-même!" "Homère, pour le faire rire de ses dieux et lui faire dire que "l'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement!" "Socrate, pour le faire rabaisser lui-même l'antiquité! Brutus s'amuse à reprocher à Faustine les nombreux



"infidélités" qu'elle a faites à son époux Marc Aurèle, Raphaël, au lieu de parler de son art, fait de longs discours sur l'influence des préjugés. Molière, le plus modeste des hommes, n'est qu'un vantard, qui fait sonner bien haut son mérite. Et Platon ! Et Descartes ! S'il se moque de toutes les belles phrases qu'il a débitées sur l'amour des âmes, et entend l'amour d'une tout autre façon ; il n'y met plus de métaphysique. L'autre "est cerami de sa philosophie", depuis qu'il est aux enfers ; il rit de l'impuissance des philosophes qui cherchent avec orgueil une vérité qui n'est pas faite pour l'homme ; il compare le philosophe qui cherche la vérité à un enfant qui joue à courir après d'autres enfants les yeux bandés : quoi qu'il ait les yeux bandés, il peut attraper quelque fois la vérité ; mais "il ne peut soutenir que c'est elle qu'il a attrapée, et dès ce moment là, elle lui échappe." C'est à Tontucelle, on peut le dire, qu'elle échappe sans cesse ; ou plutôt c'est lui-même qui l'évite volontairement, pour courir après le neuf. On comprend que des idées si fausses le nuisaient nécessairement de son style tout naturel, et qu'il devait être bien loin de "cette simplicité fine et de cet enjouement naïf" dont il parle dans son espèce de préface.



comme d'une qualité où il a pu de prétendre. La simplicité et la naïveté ne sont pas le fait de Fontenelle.

Mais, dira-t-on, si Fontenelle a rabaisé les grands hommes, Lucien et Fénelon en ont fait autant, et vous ne les en blâmez pas. C'est que Lucien et Fénelon avaient un objet en vue, et se proposaient un dessein sérieux. Lucien était un esprit satirique, et, comme les esprits satiriques en général, comme Horace, comme Juvenal, comme Boileau surtout, il ne détestait le mal qu'en proportion de ce qu'il aimait le bien.

Ainsi, s'il met Alexandre en scène, il ne s'amuse pas à sacrifier sa gloire à celle d'une courtisane; il lui reproche le meurtre de Callisthène et de Clitus, et l'orgueil qui l'a porté à vouloir se faire dieu; " tous ses dialogues renferment une morale," comme le dit Fontenelle, et une morale sérieuse. Sans doute Lucien s'est moqué des philosophes (Lucien, Cimon) sans doute il s'en moqué des dieux:

" O Jupiter, dit-il dans son Cimon, protecteur de l'amitié et de l'hospitalité; toi qui présides aux sociétés et aux festins, qui lances des éclairs et reçois nos serments, assemble de nuages, agitateur du bruyant tonnerre;



lui enfin que les poètes, dans leur enthousiasme, appellent de tant d'autres noms, surtout quand ils sont embarrassés par le mètre, car alors tu prends à leur gré des noms de toute sorte, tu soutiens la chute du vers et tu remplis les lacunes du rythme. Mais ce même Lucien a écrit un dialogue où il parle de l'amitié avec l'esprit de Socrate et la douceur de Platon <sup>(1)</sup>; il a eu le sentiment du bon, il ne s'est pas fait un malin plaisir de tout dénigrer pour la seule satisfaction de son esprit; il a aimé le bien.

Pour Fénelon, ce qui l'anime dans ses Dialogues des morts, c'est l'esprit chrétien: s'il abaisse les grands hommes, c'est qu'il veut montrer au Duc de Bourgogne, son élève, combien sont vaines certaines gloires si recherchées parmi les hommes, et combien elles sont peu de chose au prix de la religion; c'est pour élever la foi qu'il rabaisse les hommes.

Mais Fontenelle, a-t-il un dessein sérieux? Il ne fait que rechercher des opinions subtiles et curieuses, et prend tout ce qu'il peut trouver de faux et de paradoxal; car on ne saurait s'imaginer tout ce qu'il fait dire aux grandes

(1) (Euxaris, ou l'amitié).



hommes de contraindre à leur nature, et à leur temps; Il semble qu'il n'ait eu d'autre but que de faire briller son esprit, en se jouant avec la gloire des grands hommes, et en travestissant d'une façon si singulière les hommes que l'histoire a livrés à notre admiration. Il a beau dire: « J'ai fait moraliser tous mes morts »; ses Dialogues n'ont aucune portée morale: Fontenelle n'y est pas animé pour l'amour du bien: il n'aime pas le bien, parce qu'indifférent comme il l'est, il ne s'émue pas plus du bien que du mal.

Mais, en dénaturant ainsi l'histoire, a-t-il en vue d'attaquer l'autorité en matière d'histoire? il ne paraît pas qu'il ait eu ce dessein, et s'il l'a eu, ce n'est qu'indirectement. Fontenelle est un esprit malsain, qui cherche le neuf, aux dépens de tout; voilà tout son dessein. C'est donc en vain que Bayle cherche à en faire un soldat de l'avant-garde philosophique, qui attaque systématiquement l'autorité. Nous sommes bien plutôt de l'avis de Voltaire, quand il dit des Dialogues des morts: « Il est honteux pour la nation qu'un livre frivole, rempli d'un faux continuel, ait séduit si longtemps. » (1)

---

(1) Voltaire.



Nous avons beaucoup parlé du mauvais Fontenelle, c'est qu'il a été l'adversaire des anciens, et, à ce titre, c'est lui qui devrait le plus nous occuper. Mais il faut parler aussi du bon Fontenelle, personnage considérable, qui est l'objet d'une estime assez imposante, et qui la mérite. Qu'est-ce qui a donc fait de Fontenelle un bon Fontenelle? c'est que dans l'ordre de choses où il a été bon, il a porté précisément les qualités qui lui manquaient là où il a été mauvais, c'est-à-dire la sympathie pour le vrai, et le sentiment du génie; il a aimé le vrai et senti le génie dans l'ordre des sciences; et le jour où il les a sentis, il a été le bon Fontenelle.

Il était préparé par sa nature même à sentir le vrai dans la science, autant que par sa nature il était peu fait pour le sentir dans la littérature. Il avait, comme nous l'avons dit, la raison qui raisonne, et ce tour d'esprit naturel, qui convenait peu aux choses littéraires, était bien ce qui convenait aux sciences. Fontenelle montra dès le collège cette disposition naturelle à sentir le vrai dans les sciences. La logique et la physique, telles qu'on les



lui enseignait au collège de Rouen, dans sa classe de philosophie, ne pourraient satisfaire son esprit, et ce ne fut que par une juste émulation d'émulation qu'il se résigna à les études telles qu'elles lui étaient enseignées. Il a décrit dans son Eloge de Gournesfort, la situation d'esprit où lui-même se trouvait alors :

"Quand il fut en philosophie, il prit peu de goût pour celle qu'on lui enseignait. Il n'y trouverait point la nature qu'il se plaisait à observer, mais des idées vagues et abstraites, qui se jettent pour ainsi dire à côté des choses et n'y touchent point. Il découvrit dans le cabinet de son père la philosophie de Descartes, peu fameuse alors en Provence, et la reconnut aussitôt pour celle qu'il cherchait." (1)  
C'est ce qui se passa pour Fontenelle : les études qu'il fit depuis développèrent ces dispositions naturelles pour les choses de la science.

Le premier ouvrage où il révéla ce sentiment du vrai dans la science, c'est la Pluralité des mondes, qui fut publiée en 1686, trois ans après les Dialogues des morts. Il y montre autant de sympathie pour le vrai, que dans

(1) Fontenelle, (Eloge de Gournesfort).



les Dialogues il montrait de goût pour le faux.

### Pluralité des mondes.

C'est que Fontenelle se proposait d'au-  
cer ouvrages, c'était de faire connaître les prin-  
cipales vérités de l'Astronomie. Il sentait le  
vrai dans les sciences ; il sut trouver l'art de  
le faire sentir.

Il a eu la bonne fortune de faire une  
préface, dans la quelle il promet au nom de son  
lire tout ce que son lire a donné. " Je dois  
avertir, dit-il ceux qui liront ce lire, et  
qui ont quelque connaissance de la physique,  
que je n'ai point du tout prétendu les instruire,  
mais seulement les divertir, en leur présentant  
d'une manière un peu plus agréable et un peu  
plus égayée ce qu'ils savent déjà plus solidement.  
J'avertis ceux à qui ces matières sont nouvelles,  
que j'ai cru pouvoir les instruire et les divertir  
tout ensemble. Les premiers cront contre mon  
intention, s'ils cherchent ici de l'utilité, et  
les seconds, s'ils n'y cherchent que de  
l'agrément. " (1)

(1) Préface de la Pluralité des mondes.



Il instruit en effet : il montre le soleil fixe et immobile au milieu des planètes qui tournent autour de lui ; la terre, planète elle-même, entraînée dans ce mouvement général, et accomplissant sa révolution autour du Soleil, en même temps qu'elle a sa planète qui tourne autour d'elle, etc. ; il expose les vérités principales de la cosmographie, et il est impossible de les rendre plus claires, plus sensibles, plus faciles à comprendre pour ceux même qui seraient étrangers à ces matières. Il faut lire cet ouvrage pour voir avec quel agrément sont présentées ces vérités scientifiques ; on ne peut rien imaginer de plus ingénieux que les moyens dont il se sert pour les rendre sensibles. Il veut, dit-il, contenter la raison, mais il satisfait aussi l'imagination, en mêlant aux vérités qu'il expose certaines conjectures, qui ont sans doute un fondement réel, mais où l'imagination se fait aussi sa bonne part : il se représente les étoiles comme autant de soleils dont chacun éclaire un monde, la lune, comme une terre habitée, et pour une espèce particulière d'habitants qui ne peut pas être semblable aux êtres dont la terre est peuplée.

C'est donc un ouvrage qui instruit et qui divertit, comme Fontenelle le dit avec raison. Mais ce livre n'est cependant pas sans défauts ;



Dans la diversité des moyens qu'il emploie pour rendre sensibles les vérités qu'il présente, il est quelque fois ingénieux jusqu'à la subtilité. Il aime les moyens curieux qui étonnent; il se plaît à ajouter aux vérités qu'il expose l'assaisonnement de la surprise, pour leur donner quelque nouveauté, au moins par la manière dont il les présente. Enfin, si nous considérons sa manière de parler, sa grâce dégénère parfois en mignardise et il mêle aux idées sérieuses, qui sont le fond de son ouvrage, un ton de galanterie qui nous surprend; lorsque par exemple il compare la beauté de la nuit à la beauté des brunes, et la beauté du jour à la beauté des blondes, et cherche à qui il faut donner la préférence. S'il est fin et spirituel, il en a souvent recherché. Le bon Fontenelle se sent, pour ainsi dire, jusque dans la Pluralité des mondes, de la compagnie du mauvais Fontenelle, qui marche côte à côte avec lui.

Mais en somme, à part quelques taches, la Pluralité des mondes est un ouvrage qui mérite d'être lu, non pas seulement pour l'étendue des idées qui y sont exposées, mais à cause de l'agrément que l'auteur y a répandu partout. Une chose qu'on n'a peut-être pas assez louée dans ce livre, c'est la forme, c'est-à-dire



l'art, la composition, l'arrangement. La Pluralité des moindres est un dialogue entre Fontenelle et une marquise; le dialogue lui permet de mêler au sérieux des idées un enjouement et un esprit qui les rendent plus agréables, et de s'écarter par moments dans des digressions qui reposent l'esprit.

Enfin, ce qui n'arrive pas toujours dans les dialogues, les interlocuteurs ne sont pas seulement, pour ainsi dire, de simples machines dont l'auteur se sert pour exposer ses idées; ce sont des personnages vivants, et qui se peignent eux-mêmes dans ce qu'ils disent. Ils sont d'une très grande vérité. La marquise n'était pas tout-à-fait une marquise imaginaire; c'était, d'après une anecdote racontée par l'abbé Crubler, une dame aimable et spirituelle de Rouen, qui menait une vie de châtelaine dans un beau domaine; elle se nommait Madame de la Mésengère. La marquise est parfaitement vraie, et comme femme, et comme femme du temps. Elle a toutes les qualités de la femme, l'amour du vrai, le désir d'aller vite à la vérité, et l'impatience qui ne s'accommode pas de la longueur du chemin pour y arriver; en même temps, elle a, comme les femmes en général, un peu d'entêtement.



pour les préjugés, un peu de présentation contre ce qui  
 contrarie les idées qu'elle a dans l'esprit. Ensuite,  
 c'est bien le portrait de la femme du temps, avide de  
 savoir, passionnée pour les sciences, qui occupaient sur-  
 tout les esprits en ce temps-là, aimant à étudier la  
 physique et l'astronomie, et peut-être plus encore à  
 en causer; ayant la conversation d'une précieuse,  
 j'entends d'une précieuse qui ne va pas trop loin,  
 telles qu'étaient les précieuses de Paris, et non  
 celles de province. Pour Fontenelle, il s'y est peint  
 lui-même avec une grande vérité; et aucun mémoire,  
 aucun témoignage, même de Crubler, aucun por-  
 trait, même de La Bruyère, ne peut nous donner de  
 lui une idée plus exacte que celle qu'il nous en  
 donne lui-même; il se peint avec ses défauts et  
 ses qualités, son esprit, sa grâce, et aussi ses mi-  
 nauderies, ses airs un peu maniérés; sans doute il  
 s'est un peu flatté, c'était lui qu'il représentait,  
 mais il n'a pu dissimuler ses défauts.

Il y a un passage où il se montre à nous  
 sous son aspect le plus beau: il est touché de  
 l'amour du vrai, jusqu'à s'animer, et aller pres-  
 que à l'éloquence. Il parle des découvertes que  
 l'avenir peut réserver aux hommes; tout insurmen-  
 blables qu'elles nous paraissent, on a déjà fait  
 bien des découvertes merveilleuses, qui donc pourraient



répondre qu'avec le temps on ne finit pas connaître les habitants de la lune ? — " Ces gens de la lune, dit la marquise, on ne les connaît jamais, cela est désespérant. — " Si je vous répondais sérieusement, répliquai-je, qu'on ne sait ce qui arrivera, vous vous moqueriez de moi, et je le mériterais, sans doute; cependant je me défendrais assez bien si je voulais ..... Remettez-vous dans l'esprit l'état où était l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb. Ses habitants vivaient dans une ignorance entière ..... Ils regardaient la mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignait au ciel, et au delà du quel il n'y avait rien ..... Qui leur eût dit ..... qu'on pourrait traverser cette étendue infinie d'eau de tel côté et de tel sens qu'on voudrait; qu'on s'y pourrait arrêter sans mouvement au milieu des flots émus; qu'on était maître de la vitesse avec laquelle on allait; qu'enfin cette mer, quelque vaste qu'elle fût, n'était point un obstacle à la communication des peuples, pourvu seulement qu'il y eût des peuples au delà ..... Vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru. Cependant, voilà un beau jour le spectacle le plus étrange et le moins attendu qui se présente à eux. De grands corps



énormes qui paraissent avoir des ailes blanches qui volent sur la mer, qui vomissent du feu de toutes parts, et qui viennent jeter sur le rivage des gens inconnus.... Je ne sais, Madame, si vous entendez comme moi dans la surprise des Américains, mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela, je ne veux pas jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la terre et la lune. Mais ces grandes mers paraissent-elles aux Américains plus propres à être traversées ? .... On commence déjà à voler un peu. Plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des ailes qui les soutiennent en l'air, de leur donner du mouvement, et de passer par-dessus des rivières. A la vérité ce n'a pas été un vol d'aigle, et il en a quelque fois coûté à ces nouveaux oiseaux un bras et une jambe ; mais enfin cela ne représente encore que les premières planches que l'on a mises sur l'eau, et qui ont été le commencement de la navigation. De ces planches-là il y avait bien loin jusqu'à de gros navires, qui pouvaient faire le tour du monde. Cependant peu à peu sont venus les gros navires. L'art de voler ne fait que naître, il se perfectionnera encore, et quelque jour on ira jusqu'à la lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes les choses,



on les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter ? Eh ! de grâce, consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les siècles à venir. "Je ne consentirai point, dit-elle, qu'on vole jamais que d'une manière à se rompre aussitôt le cou." - "Eh ! bien, lui répondis-je, si vous voulez qu'on vole toujours si mal ici, on volera mieux dans la lune ; ses habitants seront plus propres que nous à ce métier ; car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent ici ; et nous serons comme les Américains, qui ne se figuraient pas qu'on pût naviguer, quoiqu'à l'autre bout du monde on naviguât fort bien."

(a) Pluralité des mondes

On voit dans ce passage Fontenelle animé par un sentiment d'admiration à la vue des découvertes des hommes, et frappé de l'idée des merveilles que la science peut accomplir avec le temps. C'est l'amour du vrai qui l'anime, et la Pluralité des mondes est un livre qu'il faut mettre au compte du bon Fontenelle, parce que Fontenelle y a senti le vrai.

Il manque cependant quelque chose à cet ouvrage : Fontenelle y montre la beauté du système du monde, l'ordre qui régit dans le cours des astres, la simplicité des moyens qui concourent à cette grande œuvre ;



mais qui est-ce qui dirige les mouvements des Corps célestes ? Fontenelle ne parle que de la nature ; il ne parle pas de Dieu. Ce qui manque dans Fontenelle, se trouve dans La Bruyère : (1)

" Ne voit-elle donc pas la terre comme un grain de sable qui ne tient à rien, et qui est suspendu au milieu des airs ; un nombre presque infini de globes de feu d'une grandeur inexprimable et qui confond l'imagination, d'une hauteur qui surpasse nos conceptions, tournent, roulent autour de ce grain de sable, et traversent chaque jour, depuis plus de six mille ans, les vastes et immenses espaces des cieux. Voulez-vous un autre système, et qui ne diminue rien du merveilleux ? La terre elle-même est emportée avec une rapidité inconcevable autour du soleil, le centre de l'univers, je me les représente tous ces globes, ces corps effroyables qui sont en marche ; ils ne s'embarrassent point l'un de l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point ; si le plus petit d'eux venait à se démentir et à rencontrer la terre que descendrait la terre ? Tous au contraire sont en leur place, demeurent dans l'ordre qui leur

(1) La Bruyère, (Chap. des Esprits forts).



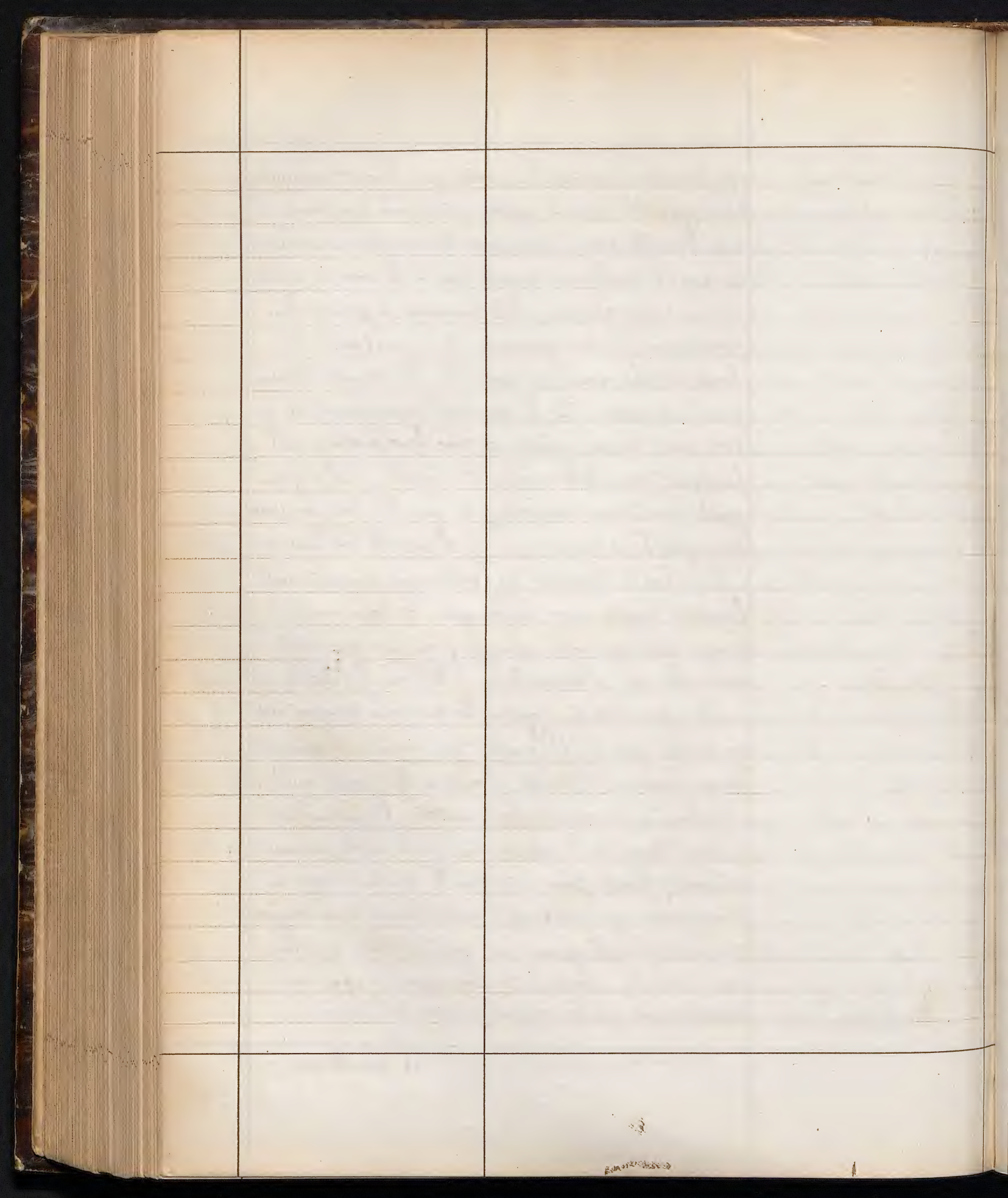
est prescrit, suivent la route qui leur est marquée, et si possiblement à notre égard, que personne n'a l'oreille assez fine pour les entendre marcher, et que le vulgaire ne sait pas s'ils sont au monde. Et les corps célestes, s'ils venaient à perdre leur mouvement, changeraient-ils de nature ?

Seraient-ils moins des corps ? Je ne me l'imagine pas ainsi ; ils se meurent cependant, et ce n'est point d'eux-mêmes, et par leur nature. Il faudrait donc chercher, O Lucile, s'il n'y a point hors d'eux un principe qui les fait mourir ; qui que vous trouviez, je l'appelle Dieu.

Voilà l'auteur de l'ordre qui règne dans l'univers trouvé par La Bruyère, et cela seul donne à ses paroles plus de grandeur que n'en ont celles de Fontenelle. Mais il faut reconnaître que c'est à Fontenelle que La Bruyère doit ces vérités que la Pluralité des mondes a rendues populaires. C'est à Fontenelle aussi que Fénelon a emprunté les preuves de l'existence de Dieu tirées de l'astronomie. Ce n'est pas une médiocre gloire pour Fontenelle d'avoir servi à faire mieux que lui, et d'avoir donné à La Bruyère et à Fénelon le germe des grandes idées qu'ils ont tirées du spectacle de la nature, grâce aux connaissances qu'ils avaient reçues de lui.

A. Guilleminot







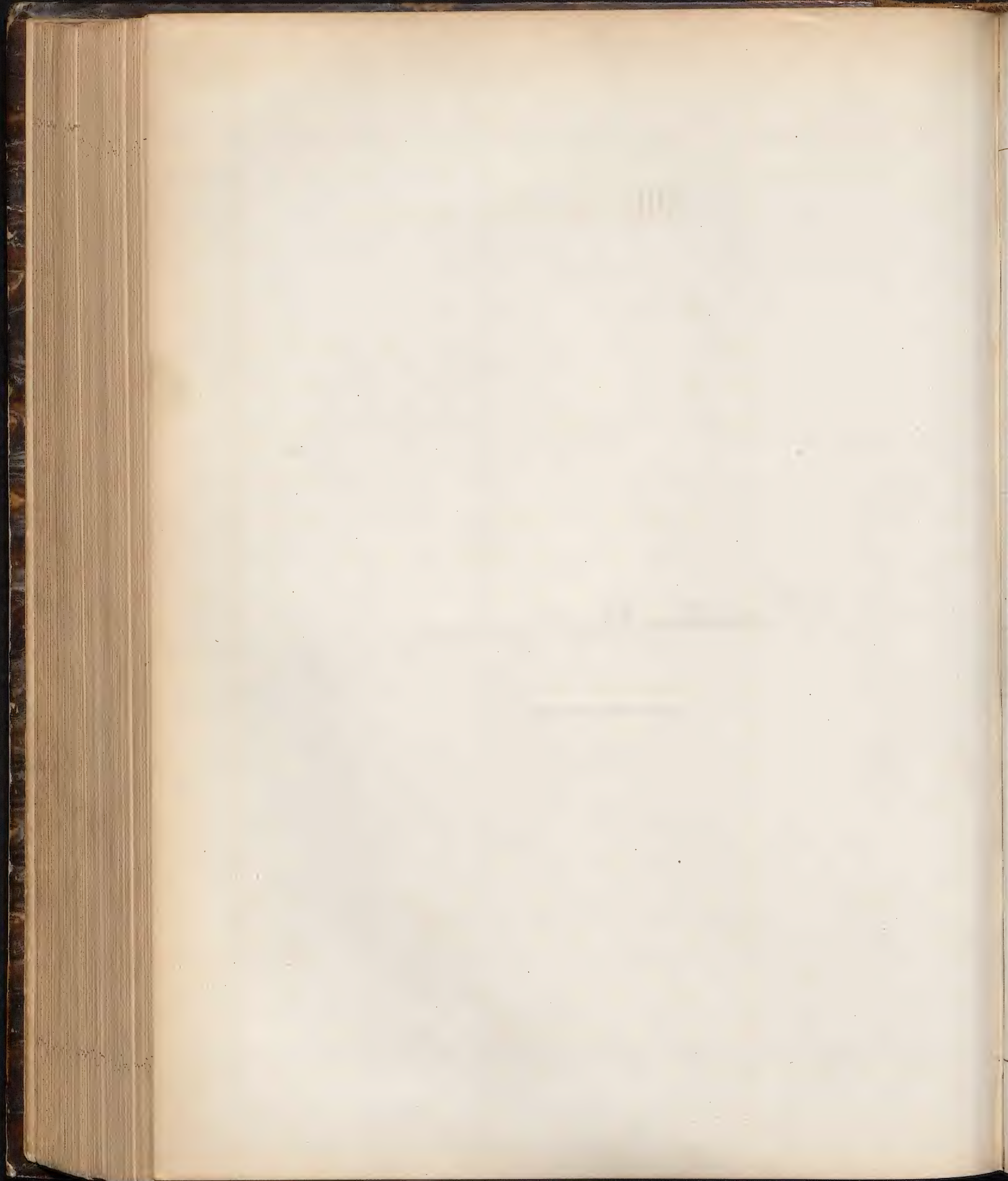
XIII<sup>e</sup> Leçon.

---

Pontenelle. — Eloges des sçavants.

---







## Fontenelle. - Eloges des Savants.

Nous avons montré dans la dernière leçon que ce qui caractérise le bon Fontenelle, c'est le goût du vrai dans l'ordre de la science. Le même homme qui n'apportait dans les lettres ni le goût du vrai, ni le sentiment du génie, a goûté et senti le génie dans les sciences. Nous allons étudier les effets de cette sympathie pour le vrai, dans son ouvrage le plus distingué, les Eloges des Savants.

Ce livre est adressé au public cultivé que Fontenelle veut intéresser aux inventions et aux progrès de la science. Nous y chercherons surtout le mérite littéraire, et ce mérite est très grand. C'est d'abord le mérite de la nouveauté.

La littérature française n'offrait aucun modèle de ce genre à Fontenelle. En fait d'Eloges, il n'y avait que les Eloges académiques. Quelques-uns, prononcés par des hommes de génie, comme Racine, offraient quelque chose de plus solide et de plus profond que la louange académique, toujours un peu enagérée. Néanmoins les meilleurs même ne sauraient nous donner une idée du livre des Eloges de Fontenelle.



Perrault avait eu une très bonne idée en faisant son tableau des hommes illustres du siècle de Louis XIV: il y avait compris les savants: mais il manque d'agrément et de profondeur: ce n'est qu'un amateur assez superficiel de tous les exercices de l'esprit.

Appelons encore que Duhamel, Secrétaire de l'Académie des Sciences avant Fontenelle, avait fait une histoire des travaux de l'Académie des Sciences, à partir de l'année 1666. Mais c'était là une histoire générale des travaux de l'Académie, et non l'histoire de la science par les savants et les travaux des savants. Le premier il parle de ses confrères morts en témoin et en juge qui rend compte au nom de l'histoire. Ce sont des vies racontées avec peu de détails, mais on ne manque de ce qui peut éclairer les travaux de chaque savant. Ses jugements sont toujours accompagnés d'une bienveillance qui pour la postérité elle-même n'est que de la justice: car le sentiment de la bienveillance joint au sentiment de la justice, voilà la vraie justice.

L'esprit de ce travail est avant tout un esprit pratique. Fontenelle veut montrer l'utilité des sciences qui échappe à la plupart des hommes, qui se manifeste par une foule de bienfaits dont on profite sans y réfléchir. Cet esprit est très-



élevé, en ce sens que Fontenelle veut exciter dans le public cultivé un sentiment d'admiration et de reconnaissance pour ces bienfaits ignorés, pour les sciences qui conservent la vie de l'homme et produisent les arts, d'un si grand secours et d'un si grand ornement à la société. Écoutons Fontenelle lui-même.

" Que l'on ait présentement une plus grande facilité de conduire des rivières, de tirer des canaux, et d'établir des navigations nouvelles, parce que l'on sait sans comparaison mieux niveler un terrain et faire des écluses, à quoi cela aboutit-il ? Des maçons et des mariniers ont été soulagés dans leur travail ; eux-mêmes ne se sont pas aperçus de l'habileté du géomètre qui les conduisait ; ils ont été mis à peu près comme le corps l'est par l'âme qu'il ne connaît point. Le reste du monde s'aperçoit encore moins du génie qui a présidé à l'entreprise, et le public ne jouit du succès qu'elle a eu qu'avec une espèce d'ingratitude. " (1)

Cet esprit pratique Fontenelle a su priver le goût et l'admiration de la science spéculative, supérieure à toute application qu'elle a devancée. Il a voulu assurer la liberté et les droits de cet esprit de spéculation, souvent méconnu.

(1) (Préface de 1699.)





"Amassons toujours, dit-il, ces vérités de mathématique et de physique au hasard de ce qui en arrivera: ce n'est pas risquer beaucoup. Il est certain qu'elles seront puisées dans un fonds d'où il en est déjà sorti un grand nombre qui se sont trouvées utiles. Nous pouvons présumer avec raison que de ce même fonds nous en tirerons plusieurs brillantes de leur naissance d'une utilité sensible et incontestable. Il y en aura d'autres qui attendront quelque temps qu'une fine méditation ou un heureux hasard découvre leur usage. Il y en aura qui prises séparément, seront stériles et ne cesseront de l'être que quand on s'avisera de les rapprocher. Enfin, au pis aller, il y en aura qui seront éternellement inutiles. J'entends inutiles par rapport aux usages sensibles et pour ainsi dire grossiers, car du reste elles ne le seront pas. Un objet réel le quel on tourne uniquement ses yeux, en est plus clair et plus éclatant, quand les objets voisins qu'on ne regarde pourtant pas sont éclairés aussi bien que lui. C'est qu'il profite de la lumière qu'ils lui communiquent par réflexion. Ainsi les découvertes sensiblement utiles, et qui méritent notre attention principale, sont en quelque sorte éclairées par celles qu'on peut traiter d'inutiles. Toutes les vérités deviennent plus lumi-



meuses les unes par les autres."

Et d'ailleurs, penser juste même sur des sujets inutiles, n'est jamais inutile: la spéculation donne sûrement à la raison la première habitude et le premier pli du vrai; elle nous le rend familier. Puis, songeant à Descartes et à l'influence souveraine qu'il a exercée sur l'esprit et la littérature du commencement du dix septième siècle, J'ontenelle remarque que l'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie qu'il n'en puisse être tiré, et transporté à d'autres connaissances:

" L'ordre, la netteté, la précision, l'exactitude qui règnent dans les bons livres depuis un certain temps, pourraient bien avoir eu leur première source dans cet esprit géométrique qui se répand plus que jamais, et qui en quelque façon se communique de proche en proche à ceux mêmes qui ne connaissent pas la géométrie. "

Enfin ce besoin de savoir qui suscite les réflexions purement spéculatives est quelque chose de grand et de noble qui mène à Dieu.

C'est dans cet esprit élevé que J'ontenelle écrit ses Éloges des Savants. Lui-même, en se peignant dans l'Éloge de son prédécesseur, Daniel, nous apprend quelles qualités d'esprit demandait une pareille œuvre.



" Il fallut à cette compagnie un secrétaire qui entendût et qui parlât bien toutes les différentes langues de ces savants : celle d'un chimiste, par exemple, et celle d'un astronome ; qui fût auprès du public leur interprète commun ; qui pût donner à tant de matières épineuses et abstraites des éclaircissements, un certain ton et même un agrément que les auteurs négligent quelque fois de leur donner, et que cependant la plupart des lecteurs demandent ; enfin qui par son caractère fût exempt de partialité, et propre à rendre un compte désintéressé des contestations académiques. Le choix de Colbert pour cette fonction tomba sur du Hamel..... "

Il a un peu outre l'éloge, mais par un sentiment net des devoirs d'un secrétaire perpétuel chargé de raconter à la postérité l'histoire de la science par les travaux particuliers des savants. Entre dans toutes les sciences, depuis celle de l'ingénieur jusqu'à la science d'un Newton et d'un Leibnitz ; rendre claire l'exposition des théories, ingénieuse et agréable la description des inventions industrielles, voilà ce qu'a sa faire Fontenelle ; voilà ce qui assure sa gloire.

Voltaire lui reproche de n'avoir rien inventé ; mais, en vérité, n'est-ce pas une belle invention que cette histoire de la science dont il nous offre le premier



modèle ? Il n'a rien inventé dans les sciences : mais après l'homme de génie qui invente, le premier n'est-ce pas son digne interprète, celui qui s'est mis à la hauteur des choses qu'il enseigne ?

En abordant le livre de Fontenelle, notre pensée se reporte naturellement sur celui qui a préparé les matériaux de ce travail, sur Colbert qui a fait l'Académie des Sciences. Quand on considère l'état de la science avant cette fondation et les rapides progrès qu'elle a faits depuis, on est saisi d'admiration pour le Ministre qui a eu cette grande pensée, et pour le Roi qui a ouvert ses appartements aux premières séances de l'Académie. Colbert, réunissant dans la bibliothèque du Roi tous les hommes éminents, auteurs de découvertes, et par cette belle pensée de membres associés faisant entrer l'Europe savante dans la science française, Colbert a le plus grand honneur dans le travail de Fontenelle. Mais après Colbert nous admirons celui qui s'est fait le digne interprète de cette belle pensée, qui partage avec lui la gloire de ce grand et premier effort de toutes les lumières des sciences concentrées dans le Cabinet du Roi, se répandant de là sur toute l'Europe, et consolant la France, à la fin du dix septième siècle, de l'éclipse momentanée de son génie littéraire.



Trois impressions nous restent de la lecture des Eloges. La première tient à l'idée qu'on se fait du mouvement de la science, durant la vie de Fontenelle, sur la fin du dix septième siècle et au commencement du dix huitième. C'est l'histoire d'une partie de la civilisation que les lettres ne nous montrent pas. Les lettres peignent la civilisation intellectuelle; mais il y a une autre civilisation compagne nécessaire de celle-ci, la civilisation matérielle. Rien n'en donne une idée plus nette, plus précise et plus agréable, que ces histoires des sçavants. On y voit pour combien de sources secrètes se répandent dans une société les sciences appliquées, combien de petits changements viennent améliorer l'existence des peuples. Pris dans son ensemble, ce spectacle est très intéressant. Rien n'est plus propre à ramener ceux qui sont partiaux et injustes à l'égard des sciences.

Nous ne pouvons juger ce qu'il dit des théories spéculatives: mais rien n'est plus rif que la description de tant d'inventions diverses, qui se changent en bienfaits pour l'homme; rien de plus rif que la peinture des talents qui sont les outils mis par les hommes au service de ces découvertes de la science.

Parmi ces découvertes, il en est que Fontenelle donne avec un reste de doute. C'est un esprit prudent, d'une précaution extrême, n'osant pas s'engager,



même dans des choses indifférentes, pour ne pas compromettre sa réputation de sagacité et sa douce tranquillité. Cependant on distingue quel degré de croyance il accorde à tout ce qu'il rapporte. Nous donnerons comme exemple de ces descriptions, l'invention de la télégraphie sérieuse par Amontons :

« Peut-être ne prendrait-on que pour un jeu d'esprit, mais du moins très ingénieux, un moyen qu'il inventa de faire savoir tout ce qu'on voudrait à une très grande distance, par exemple de Paris à Rome, en très peu de temps, comme en trois ou quatre heures, même sans que la nouvelle fût sue dans tout l'espace d'entre deux. Cette proposition si paradoxale et si chimérique en apparence, fut exécutée dans une petite étendue de pays, une fois en présence de M<sup>on</sup>seigneur, et une autre, en présence de M<sup>adame</sup> ..... Le secret consistait à disposer dans plusieurs postes consécutifs, de gens qui, par des lunettes de longue vue, ayant aperçu certains signaux du poste précédent, les transmettaient au suivant, et toujours ainsi de suite ; et ces différents signaux étaient autant de lettres d'un alphabet dont on n'avait le chiffre qu'à Paris et à Rome. La plus grande portée des lunettes faisait la différence des postes, dont le nombre devait être le moindre qu'il fût possible)



et comme le second poste faisait les signaux au troisième, à mesure qu'il les voyait faire au premier, la nouvelle se trouvait portée de Paris à Rome presque en aussi peu de temps qu'il en fallait pour faire les signaux à Paris. "

On ne peut décrire d'une manière plus agréable une invention que nous croyons toute de notre temps. A côté de cela nous trouvons de piquants récits où Fontenelle nous rappelle l'étonnement produit par ces merveilles de la science sur les populations encore superstitieuses et trop grossières pour distinguer un savant d'un sorcier.

Il faut lire dans l'éloge de Coupler le charmant récit où il rappelle l'émotion d'une petite ville de Bourgogne à la vue des eaux que cet ingénieur y fait venir.

Coulanges la vaineuse était riche en vin, comme son nom l'indique, mais elle n'avait que du vin et point d'eau. Vainement avait-on cherché à découvrir quelque source cachée : tous les ingénieurs y avaient perdu leur peine. D'Aguesseau, alors Procureur Général, ayant acquis le domaine de cette ville, voulut tenter un dernier effort et s'adressa à Coupler qui partit pour Coulanges au mois de Septembre 1705 : c'était une année de grande sécheresse.



a . . . . . Couplet, arrivé à quelque distance  
 de Coulanges, mais sans la voir encore et s'étant  
 seulement fait montrer vers quel endroit elle était,  
 mit toutes ses connaissances en usage, et enfin  
 promit hardiment cette eau si désirée, et qui s'était  
 dérobée à tant d'autres ingénieurs. Il marchait  
 son niveau à la main, et, dès qu'il put voir  
 les maisons de la ville, il assura que l'eau serait  
 plus haute. Quelques uns des principaux ha-  
 bitans, qui par impatience ou par curiosité étaient  
 allés au devant de lui, coururent porter cette  
 nouvelle à leurs concitoyens, ou pour avancer leur  
 joie, ou pour se donner une espèce de part à la  
 gloire de la découverte. Cependant Couplet  
 continuait son chemin en marquant avec des  
 piquets les endroits où il fallait fouiller, et  
 en prédisant dans le même temps à quelle  
 profondeur précisément on trouverait l'eau;  
 et au lieu qu'un autre eût pu prendre un air  
 imposant de divination, il expliquait naïve-  
 ment les principes de son art, et se privait de  
 toute apparence de merveilleux. Il entra dans  
 Coulanges, où il ne vit rien qui traversât les  
 idées qu'il avait prises, et il repartit pour Paris  
 après avoir laissé les instructions nécessaires  
 pour les travaux qui se devaient faire en son absence.



Il restait à conduire l'eau dans la ville par des tranchées et par des canaux, à lui ménager des canaux de décharge en cas de besoin, et tout cela emportait mille détails de pratique sur quoi il ne laissait rien à Désiré. Il prouva de revenir au mois de décembre pour mettre à tout le dernier main."

"Il revint en effet, et enfin le 21 décembre l'eau arriva dans la ville. Jamais la plus heureuse vendange n'y avait répandue tant de joie. Hommes, femmes, enfants, tous couraient à cette eau pour en boire, et ils eussent voulu s'y pourvoir baigner. Le premier juge de la ville, devenu aveugle, n'en crut que le rapport de ses mains qu'il y plongea plusieurs fois. On chanta un *Te Deum*, où les cloches furent sonnées avec tant d'importance que la plus grosse fut démontée; l'allégresse publique fit cent folies. La ville auparavant toute défigurée par des maisons brûlées qu'on ne réparait point, a pris une face nouvelle; on y bâtit; on vint même s'y établir, au lieu qu'on l'abandonnait peu à peu; et pour tout cela Coupler n'a pas fait 3000 livres de dépenses à cette même ville, qui aurait été ravie de se charger d'un impôt perpétuel; aussi crut-elle bien lui devoir une inscription et une devise. Inscription



est ce distique latin :

" Non erat ante fluens populus sicutibus unda :

Est dedit eternas arte Cupletus aquas. "

La devise représente un Moïse qui tire de l'eau d'un rocher entouré de Ceps de vigne, avec ces mots : utile Dulci. "

Il n'est ce pas quelque chose de nouveau que cette manière de présenter aux gens cultivés ces merveilles opérées par la science ? Et n'aurions nous pas raison d'accorder à Fontenelle de l'invention ? Partout dans cette histoire Fontenelle nous fait admirer la grandeur de notre pays qui est le centre de ce grand mouvement de la science ; c'est l'histoire de la science répandue par la France.

Mais cette première impression, qui naît de l'histoire même de la science, est moins profonde chez qui n'est pas familiarisé avec elle, et ne peut en comprendre toute la grandeur. Voici qui nous intéresse peut-être davantage : c'est l'histoire morale du génie appliqué aux sciences. Il n'est aucun livre, même celui de Plutarque, qui fasse plus d'honneur à l'esprit humain. Tous ces hommes de génie ont des traits communs : c'est la puissance de leur instinct qui triomphe de tous les obstacles, des préjugés de la société



et des préventions des familles trop souvent portées à pousser leurs enfants dans les carrières lucratives. Vous ont l'amour de la retraite et cet amour a le même effet sur leur âme : il y fait naître une certaine candeur généreuse, le goût et l'habitude de l'honnêteté, et presque toujours il est désintéressé. Cette histoire est aussi touchante pour le cœur que l'autre l'est pour l'intelligence. La probité y est en proportion avec l'amour du vrai et la grandeur de l'esprit y a pour fondement l'amour du bien. On peut dire à la gloire de notre pays que dans le même temps les plus grands noms que nous offre l'histoire des lettres et l'histoire des sciences, sont encore les noms des plus honnêtes gens.

On aime à voir Fontenelle prendre toujours parti pour le talent et la vocation. Il sent très vivement la force et les droits de cet instinct antérieur à la volonté qui entraîne irrésistiblement l'homme de génie vers l'étude des sciences; il le défend par toute sorte de fines remarques et de programmes contre les préjugés et les préventions de la société et des familles. Et cependant ce même homme (nous retouchons au mauvais Fontenelle) quand il s'agit des hommes de génie dans les lettres, prend parti contre cette vocation,



ou du moins il en parle avec si peu de respect, qu'on sent bien que dans la gloire littéraire ce qu'il estime le moins, c'est le génie. Dans sa réponse à l'évêque de Luçon, on trouve le passage suivant :

" Quoi ! ce qu'il y aura de plus estimable en nous, sera-ce donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous sans nous-mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'instinct des animaux ! Car cet enthousiasme et cette fureur divine bien expliqués se réduiront à de véritables instincts. Les abeilles font un ouvrage bien entendu, à la vérité, mais admirable seulement en ce qu'elles le font sans l'avoir médité et sans le connaître. Est-ce là le modèle que nous devons nous proposer ; et serons-nous d'autant plus parfaits que nous en approcherons davantage ? "

Ainsi le talent dans les lettres est ce qu'il y a de moins estimable. C'est là un vieux préjugé du mauvais Fontenelle. Il veut justifier La Motte de n'avoir pas été poète par enthousiasme et ce qu'il admire par dessus tout c'est " une volonté de faire des vers, qu'il exécutait parce qu'il avait beaucoup d'esprit. " On reconnaît là cette théorie sur les anciens



qui faisait préférer la science de l'art au génie même. C'est avec un tout autre esprit qu'il a écrit les Eloges des Savants. Il trouve de belles paroles quand il nous rappelle la sagesse survenant tout à coup à Guillaume Amontons, et qui le rapprochait pour ainsi dire de son génie et de son talent naturel :

" Il n'étant plus qu'à lui-même, et livré aux pensées qui sortaient du fond de la nature, il commença à songer aux machines . . . . "

C'est que dans les lettres Fontenelle a manqué complètement de génie. En partie pour se défendre, en partie par illusion, il a ravale le talent qu'il n'avait pas. Dans les sciences, il a su mettre à sa juste place le talent dont il avait au moins l'intelligence.

Une troisième impression est celle que nous laisse la vie anecdotique des Savants. Fontenelle excelle à la raconter. Dans chaque Eloge, nous trouvons la peinture familière du personnage ; il s'arrête aux faiblesses des hommes, car après tout ce ne sont pas des Saints ; mais il veut nous faire éprouver l'impression qu'il a éprouvée lui-même ; il nous apprend à blâmer avec respect les faiblesses des hommes supérieurs. Presque chaque personnage a son



portraits, et il y a autant de physionomies que de personnages; autant de portraits que de physionomies. Prenons le premier venu, celui du médecin Chirac, par exemple: il est tout vivant.

" Il parlait peu, sèchement et sans agacement. Il ne faisait guère aux malades ces explications circonstanciées et détaillées de leur mal qu'ils ne sont pas ordinairement capables d'entendre, et qu'ils écoutent pourtant avec une espèce de plaisir. Il leur présentait dans les occasions l'idée désobligeante, quoique vraie, qu'il y avait de la fantaisie et de la vision dans leurs infirmités; il leur disait sans détour jusqu'à leur sentiment même; et combien les femmes principalement en devaient-elles être choquées? Il se prêtait peu aux objections souvent puériles des malades ou de leurs familles, et on n'arrachait jamais de lui aucune complaisance, aucune modification à ses décisions laconiques. Heureux les malades quand il avait pris le bon chemin! Il n'était guère consolant, et n'avait presque qu'un même ton pour annoncer les événements les plus opposés. De plus il apportait des pratiques nouvelles, et certainement il devait avoir quelque mauvais succès, qui plus certainement encore



seraient bien mis en évidence et bien relevée."

"Malgré tout cela, à peine fut-il fixé à Paris, qu'il y eut une roque étonnante. La rue était encombrée de la quantité de carrosses qu'on lui envoyait de tous côtés. On peut croire que la nouveauté y avait quelque part, puis que Paris était le lieu de la scène; mais il fallait au fond que de grandes et rares qualités eussent surmonté à ce point la tout ce qui lui était contraire. En effet, il avait ce qu'on appelle le coup d'œil, d'une justesse et d'une promptitude singulière et peut-être unique. C'était une espèce d'inspiration dont la clarté et la force prouvaient la vérité, du moins pour lui. Par là, le plus difficile étant fait, il formait en lui-même le plan de la cure et le suivait avec une constance inébranlable, parce qu'il n'aurait pu s'en départir sans agir contre des lumières qui le frappaient si vivement. Ceux qui n'en ont que de moindres ou de moins vives, peuvent n'être pas si constants, et même ne le doivent pas. Les malades prenaient d'autant plus de confiance en lui, qu'ils se sentaient conduits par une main plus ferme; son inflexibilité leur assurait combien il comptait d'avoir pris le bon parti, et ils s'encourageaient par ses rigueurs. Ils roquaient encore que si l'occasion le demandait,



il hasardait volontiers pour en sa propre réputation. Lors qu'il jugeait nécessaire un de ces coups hardis qui lui étaient particuliers, et que le malade était important, il savait qu'il se rendait responsable de l'événement, et que, s'il était fâcheux, les cris d'une famille puissante soulevaient aussitôt le public contre lui : cependant il ne mollissait point, il ne préférait point la route ordinaire plus périlleuse pour le malade, mais moins pour le médecin, et il voulait, à quelque prix que ce fût, avoir tout fait pour le mieux. "

Enfin, nous ne ferons pas aux Éloges des Savants le reproche que nous faisons au livre de la Pluralité des Mondes : Dieu n'y manque pas. Toutes les fois que Fontenelle raconte les morts de ces hommes illustres, mourant en grands chrétiens et en grands philosophes, il s'associe par une conscience pure et peut-être de véritables sentiments religieux, à la beauté que ces sentiments religieux répandent sur ces morts. Il est presque éloquent lorsqu'il parle de la mort de Cassini :

" Cassini mourut le 14 Septembre 1712, âgé de 87 ans et demi, sans maladie, sans douleur, par la seule nécessité de mourir.



Il était d'une constitution très saine et très robuste, et quoique les fréquentes veilles nécessaires pour l'observation soient dangereuses et fatigantes, il n'avait jamais connu nulle sorte d'infirmité. La constitution de son esprit était toute semblable, il l'avait égal, tranquille, exempt de ces vaines inquiétudes et de ces agitations insensées, qui sont les plus douloureuses et les plus incurables de toutes les maladies. Son aveuglement même ne lui avait rien ôté de sa quiétude ordinaire. Un grand fonds de religion, et, ce qui est encore plus, la pratique de la religion aidait beaucoup à ce calme perpétuel. Les cieus qui racontent la gloire de leur création n'en avaient jamais plus parlé à personne qu'à lui, et n'avaient jamais mieux persuadé. Non seulement une certaine circonspection assez ordinaire à ceux de son pays, mais sa modestie naturelle et sincère, lui auraient fait pardonner ses talents et sa réputation par les esprits les plus jaloux. On sentait en lui cette candeur et cette simplicité, que l'on aime tant dans les grands hommes, et qui cependant y sont plus communes que chez les autres. Il communiquait sans peine ses découvertes et ses vues, au hasard de se les voir enlever, et désirait plus qu'elles servissent au progrès de la science qu'à sa propre gloire.



Il faisait part de ses connaissances, non pas pour les étaler, mais pour en faire part. Enfin on lui pourrait appliquer, ce qu'il a remarqué lui-même dans quelques-uns de ses ouvrages, que Joseph avait dit des anciens patriarches, que Dieu leur avait accordé une longue vie, tant pour récompenser leur vertu, que pour leur donner moyen de perfectionner davantage la géométrie et l'astronomie."

Ce morceau a certainement le caractère de l'éloquence: cependant, sauf deux ou trois autres du même genre, on ne saurait l'accorder à Fontenelle l'éloquence; du moins il n'y prétend pas, et c'est son mérite. C'est moi ce passage de l'Éloge de Carré:

"Je sais encore que dans une des attaques dont il pensa mourir, il cherchait des expédients pour se dérober à cet éloge historique que je dois à tous les académiciens que nous perdons. Il fallait que sa modestie fût bien délicate pour craindre un éloge aussi sincère, aussi simple et où l'art de l'éloquence est aussi peu employé."

Mais ce qui diminue un peu ce mérite, c'est le mal qu'il a dit de l'éloquence. Il ne l'estimait pas parce qu'il n'y était pas propre. L'éloquence naît du sentiment, et le sentiment



a manqué à Fontenelle. Nous disions en commençant qu'il a senti le génie dans les sciences, c'est peut-être trop dire. Le sentiment est un mouvement de l'âme qui s'émue; celle de Fontenelle reste toujours calme. Il ne sent pas le génie, il le voit d'un regard tranquille. Mais cette vue même, cette intelligence du génie manque de profondeur lorsqu'elle n'est pas accompagnée du sentiment nécessaire pour apprécier les grands hommes. Elle ne suffisait pas pour inspirer l'éloquence à Fontenelle. On s'étonne de voir le nerf de Corneille, nouer pour ainsi dire et élevé dans le respect et le culte de la grandeur, en être lui-même si dépourvu quand il fait l'éloge d'un Newton ou d'un Leibnitz. C'est le même ton qu'il avait pour Chirac et pour Carré. Et cependant quelle différence! Il y a bien dans l'Eloge de Newton un parallèle avec Descartes qui s'élève un peu au dessus du ton ordinaire; mais un sentiment profond, une véritable émotion qui se communique au discours et établit quelque différence entre l'éloge d'un génie supérieur et celui d'un homme de talent, c'est ce que nous cherchons en vain. Il ne parle pas de Newton avec grandeur, parce qu'il n'a pas le sentiment du grand, même dans la science.

On en a cherché d'autres explications.



Thomas qui a loué Fontenelle dans ce style compassé et obscur que nous lui connaissons, dit "qu'il a cherché surtout à ne point paraître étonné des grandes choses, et qu'il n'a pas voulu nous forcer à l'admiration." Plutôt que de croire à ce calcul, qui serait bien petit, disons plutôt que pour admirer il faut sentir vivement, et pour faire admirer, admirer soi-même. Fontenelle ne nous communique pas ce sentiment, parce qu'il ne l'a pas éprouvé lui-même.

Nous savons mieux ce qu'il a voulu que ce qu'il n'a pas voulu. Ce qu'il a voulu dans ses Eloges des Savants, c'est avant tout instruire le public éclairé et provoquer sa reconnaissance pour les bienfaits ignorés de la science: mais il a eu un second objet aussi cher que le premier, il a voulu plaire. Il cherche moins à faire admirer les savants qu'à provoquer des retours sur lui-même, sur cet art merveilleux qu'il a de faire goûter au public les choses aux quelles il est le moins habitué. Le désir de plaire a été son inspiration. De là tant de moyens ingénieux que son esprit lui suggère pour nous intéresser à ces vies des savants. L'art de plaire est périlleux: il semble qu'il l'ait senti lui-même; et quand il nous dit, dans l'Eloge de Duhamel:



"Ce qui ne doit être embelli que jusqu'à une certaine mesure, est ce qui coûte le plus à embellir." c'est plus qu'une remarque délicate, c'est son secret qu'il nous découvre : le désir de plaire en embellissant son sujet. Au lieu de recevoir des choses et des hommes de fortes impressions, il a été constamment préoccupé du soin de faire bien comprendre, d'intéresser les esprits et surtout de nous faire faire des retours sur l'art ingénieux qu'il déployait. Voilà pourquoi il ne peut s'élever au-dessus du genre modéré.

Ce désir de plaire, Voltaire l'a raillé agréablement dans le Conte de Micromégas. Le Secrétaire de l'Académie de Saturne fait force comparaisons pour expliquer à l'habitant de Sirius ce que c'est que la nature :

"Après que Son Excellence se fut couchée et que le Secrétaire se fut approché de son visage :  
 "Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. — Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs... — Ah! dit l'autre, laissez-là votre parterre. — Elle est, reprit le Secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures... — Eh! qu'ai-je à faire de vos brunes, dit l'autre. Elle est donc comme une galerie de peintures, dont les traits... — Eh non! dit le voyageur



encore une fois, la nature est la nature: pourquoi lui chercher des comparaisons? — Pour Vous plaire, répondit le Secrétaire. — Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur; je veux qu'on m'instruise. " (1)

Ce désir de plaire, dans les Eloges, est moins sensible et a moins coûté à la vérité que dans la Pluralité des Mondes. A l'époque où Fontenelle écrivait ce dernier ouvrage, le littérateur empiétait sur le savant, et lui envoyait ses illusions et ses erreurs. C'est le temps où il faisait des Eglogues; alors il cherchait à plaire par la surprise; il goûtait les rimes à la fois étonnées et bien aise de se rencontrer. Dans les Eloges il laisse de côté ces moyens détournés qui doivent exciter la surprise et conduire par cet aiguillon à la connaissance de la vérité; il ne conserve que l'art d'embellir par une morale agréable, par de petites réflexions qui saisissent l'esprit et le mettent en face de la vérité qu'il veut lui rendre sensible.

Cependant, quoique le style de Fontenelle dans les Eloges soit meilleur, parce que la pensée y est plus saine, nous dirons que le talent du bon Fontenelle n'est qu'une manière. On entend par là

(1) (Micromégas), chap. 2.



le caractère particulier d'une Ecole, la façon dont un peintre fait ses tableaux. La manière, c'est en quelque sorte la qualité essentielle d'un peintre ou d'une école. Nous avons défini la bonne : il y a aussi la mauvaise manière, qui est l'affectation dans le trop grand soin qu'on apporte au détail, l'exagération de ses propres défauts, ou des défauts du jour dont on est dupe : il y a donc deux manières. Dans Corneille, dans Bossuet, il y a une manière, c'est-à-dire une qualité dominante, un penchant des bonnes qualités de leur esprit : chez l'un, c'est l'amour du vrai, chez l'autre l'amour du grand. Fontenelle a les deux manières. La mauvaise manière, nous la trouvons dans le littéraire et le poète ; la bonne, dans l'auteur de la Pluralité des Mondes, des Eloges des Savants. Et cependant ce n'est pas la manière comme dans Raphaël et dans Bossuet : cette bonne manière incline encore vers une certaine faiblesse. on sent que ces bonnes qualités ne sont pas de premier ordre, qu'elles avoisinent des défauts, et ce n'est pas étonnant. Lors même que Fontenelle cessa de faire des vers et des théories sur l'éloquence et la poésie, quand il devint ce que nous nous sommes permis d'appeler le bon Fontenelle, nous nous expliquons qu'il ait conservé

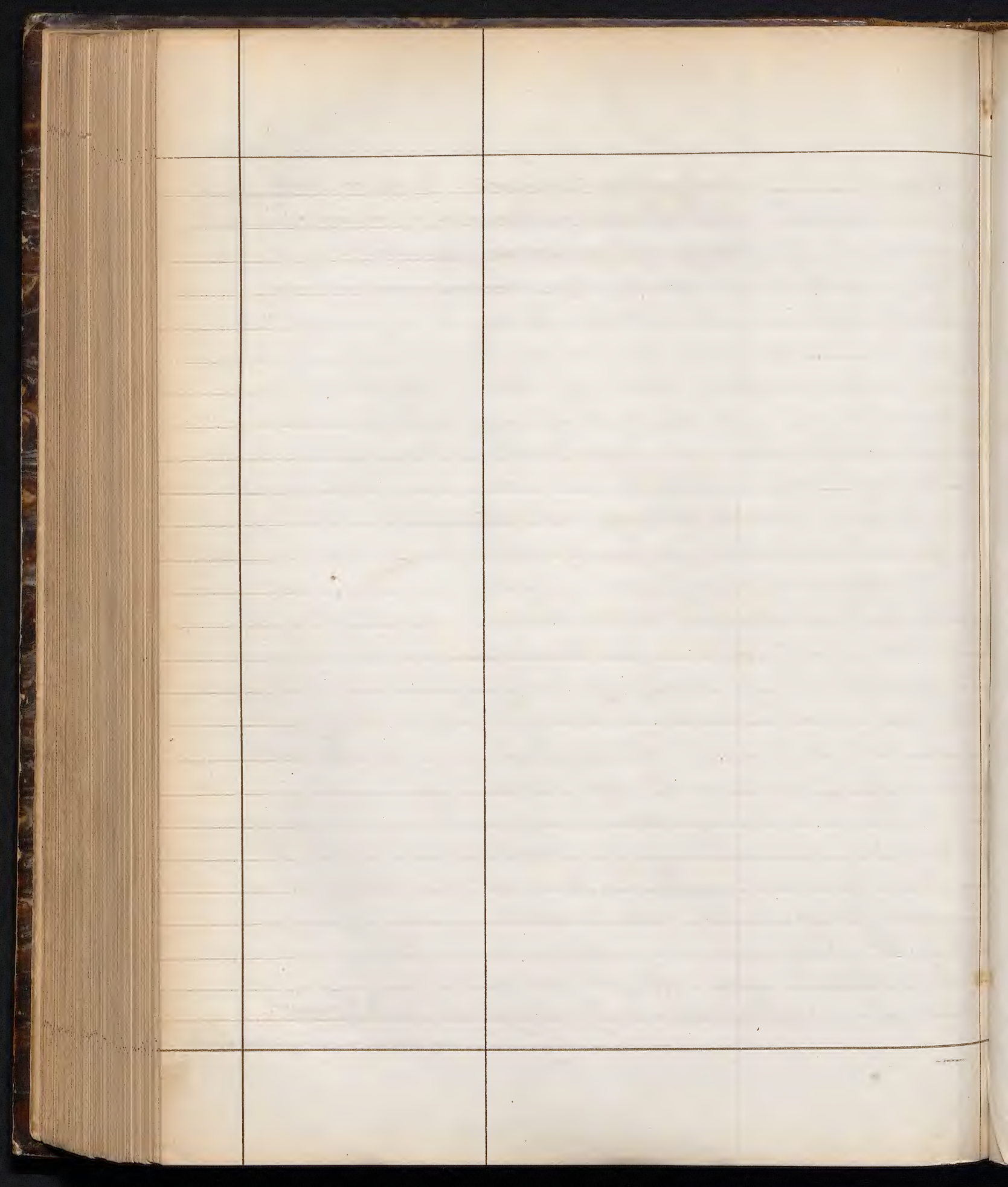


quelque chose du mauvais. Ils ont reçu si près  
l'un de l'autre, que le mauvais a continué de lui  
envoyer quelques mauvaises inspirations.

---

L. M. Grenier.







XIV<sup>e</sup>. Leçon.

---

Attaques isolées  
contre l'antiquité chrétienne  
au XVII<sup>e</sup> siècle.

Différentes formes de doute.  
La motte le Vayer.

Pascal.

Huet.

Bayle.

---



187

THE  
JOURNAL  
OF  
JAMES  
M. SMITH  
1840-1841  
AND  
1842-1843



Attaques isolées contre l'antiquité chrétienne  
au XVII<sup>e</sup> siècle.

Différentes formes de doute.

La motte le Nayer. — Pascal. — Guér. — Bayle.

Nous avons fini de raconter la guerre qu'on fit dès le dix-septième siècle à l'antiquité profane. Ces attaques contre les Anciens furent, avons-nous dit, une première cause de l'affaiblissement de l'esprit français et de la décadence des lettres au dix-huitième siècle. Nous avons signalé une seconde cause de cet affaiblissement et de cette décadence, c'est le mépris de l'antiquité chrétienne, et par antiquité chrétienne nous entendons la science de l'homme telle que l'a enseignée le christianisme. Si donc vous dédaignez cette science de l'homme, comme les lettres n'ont point d'autre objet que les sentiments, les passions, en un mot le cœur de l'homme, vous êtes par là même condamné à ne faire que des peintures imparfaites; et cette imperfection n'est-elle pas la décadence?

On avait attaqué au grand jour l'antiquité classique. Il n'y eut pas de guerre ouverte contre l'antiquité chrétienne; qui donc l'aurait faite? Les libertins, comme on les appelait alors? ils ne l'auraient pas osé; les mœurs du siècle s'y opposaient; au point que Saint-Evremond et



La fontaine, qui pourait paraître assez disposée  
à faire cause commune avec les incrédules, les dé-  
voués: le moi ces vers qu'ils s'écrivaient l'un à l'autre.

Janis Exremoid à La fontaine:

" S'accommoder aux ordres du destin,  
Aun plus heureux ne point porter d'envie;  
De ce faux air d'esprit que prend un libertin  
Connaitre avec le temps, comme nous, la folie .... "

La fontaine répond:

" Je ne suis pas moins ennemi que vous du  
faux air d'esprit que prend un libertin; quiconque  
l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

" Rien ne m'engage à faire un livre;  
Mais la raison m'oblige à vivre  
En sage citoyen de ce vaste univers;  
Citoyen qui, voyant un monde si divers,  
Rend à son auteur les hommages  
Que méritent de tels ouvrages.  
Ce devoir acquitté, les beaux vers, les doux sons,  
Il est vrai, sont peu nécessaires;  
Mais qui dira qu'ils soient contraires  
A ces éternelles leçons ? "

(18 Décembre 1687)

Il n'aurait pas une guerre ouverte eût fait peut-être  
moins de mal que la guerre sourde dont nous allons



parler. En général, comme on sait, les opinions extrêmes ne sont pas les plus dangereuses, car on les voit tout de suite et on les combat; tandis qu'on se défie moins de celles qui portent un faux air de modération. Il a suffi du doute pour faire à l'antiquité chrétienne une guerre aussi fâcheuse que paraissent être les attaques ouvertes contre l'antiquité profane.

Le doute eut deux formes au 17<sup>e</sup> siècle: il y eut le doute philosophique au profit de la raison contre la foi, avec plus ou moins de tempérament, et le doute théologique au profit de la foi contre la raison. Leur arme fut commune, ce fut le Pyrrhonisme.

De ces deux doutes, le premier eut pour représentant La motte le Vayer, l'autre Pascal et Flacourt. Peut-être pourrait-on signaler, comme une troisième forme du scepticisme, ce doute à la fois philosophique et théologique, adversaire de la raison et de la foi, en tant qu'elles sont affirmatives, et qui avait alors aussi son représentant illustre, Pierre Bayle.

Recherchons aujourd'hui quels furent les traits particuliers de ces personnages, et les exagérations distinctes qu'on peut relever dans leurs livres, avec tout le respect, pourtant, que l'on doit au génie et à la foi profonde de Pascal.

La motte le Vayer, quoiqu'il soit fort oublié aujourd'hui, fut cependant estimé de son temps; et il ne faut pas s'en étonner, car il avait un vrai mérite, des



connaissances bien digérées, et beaucoup de naturel.

Il avait hérité de M<sup>lle</sup> de Gournay, fille adoptive de Montaigne, la bibliothèque que du philosophe. Il y trouva, comme on peut bien le penser, le scepticisme. On reste il avait des meilleurs hommes; car il fut le précepteur du Duc d'Orléans, et remplaça pendant une année Pérefine auprès de Louis XIV. C'est aussi à son fils que Boileau adressa sa 4<sup>e</sup> Satire.

Si l'on considère ses connaissances, c'était un érudit à la façon du seizième siècle. Il y tenait d'ailleurs par ses goûts, par son extérieur même et tout son costume. On raconte que la servante de Gombaut le prit une fois pour un ministre protestant.

Quand il eut quitté Philippe d'Orléans, il consacra sa vie tout entière à l'étude, laissant échapper, au milieu de sa bonhomie, plusieurs traits de bizarrerie qui pourraient servir à expliquer son système.

Ce système qui, en apparence, est tout au profit de la raison contre la foi, est contenu dans le Dialogue d'Orasius Tubero. L'ouvrage parut en 1632 ou 1633, quatre ou cinq ans avant le Discours de la Méthode. Là, Le Royer montre à la raison les grandes questions à débattre, puis, au moment où elle s'y prépare, il s'arrête, et lui dit en d'autres termes: "Cela ne vous regarde pas", l'amenant ainsi à considérer la foi comme son



ennemie naturelle. Ainsi donc, il la conduisit, presque d'une façon perfide, sur un terrain où elle n'a rien à voir; il la réduisit, il la fait toute petite; c'est en effet un excellent moyen de l'irriter; car, jamais elle ne pourrait consentir à prendre ce rôle misérable, et plutôt d'abdiquer ses droits, elle se révolterait. Sans doute, il ne nous est pas permis d'affirmer que la véritable intention de Le Vayco ait été de mettre la raison et la foi en guerre ouverte l'une avec l'autre; mais nous ne pensons pas que ce genre de scepticisme où il pousse insensiblement la raison soit le plus propre à ramener les esprits à la foi chrétienne. Charron l'avait déjà soutenu; qui plus est, il chercha à le démontrer dans son livre des trois vérités; mais Le Vayco n'a point écrit d'ouvrage où il ait exprimé et défendu la même assertion. Est-ce donc qu'il n'a pas vu dans son système un moyen de tourner les esprits, frappés de l'impuissance de la raison, vers la religion? On a le droit de le conjecturer. Bayle a vainement voulu défendre Le Vayco, en disant:

"Qu'il ne s'en suit pas du tout qu'on n'ait pas la foi, de ce qu'on se plaît à rassembler et à examiner ce qui se dit contre elle; y ayant une grande différence entre écrire librement ce qui se peut dire contre la foi et le croire véritable."



L'opinion commune et la conscience, répugnent à cette contradiction : on ne peut pas à la fois aimer et affaiblir les mêmes opinions ou les mêmes croyances.

La meilleure preuve que Le Vayco ne voulait pas, en contestant à la raison la puissance de résoudre certains problèmes, jeter les âmes dans la foi, c'est qu'il a écrit un autre ouvrage "De la Vertu des païens", où il professe, au contraire, une grande admiration pour la raison humaine. Il y parle de Socrate comme de son père, des Sept Sages comme de ses aïeux, et accorde sans hésitation la béatitude à tous les païens vertueux. Mais si la seule raison a pu conduire les anciens au bonheur des ciens, que s'en suit-il, sinon, que le Christianisme est inutile ? Le Vayco n'a pas avancé cette conséquence de son système ; le but de ce scepticisme, dit-il, "C'est d'arriver à l'insouciance, au casanier repos, à une vie courtoise et particulière, qui coule sereinement les années dans le repos, ou silence d'une vie contemplative, non tumultueuse, sans sabbaths, sans πολυκαρποσύνη" — Ce motif apparent ne renverse pas les objections qu'on a le droit et le devoir d'élever contre de pareilles opinions.

La Mothe Le Vayco, d'ailleurs, fut vite oublié, et la véritable et sérieuse raison de cet oubli, quoiqu'en ait pu dire Bayle, c'est que l'antiquité chrétienne produisait alors des œuvres bien



supérieures aux siennes. Les illustres représentants ou  
 défenseurs de la religion et de la foi éclipsèrent sans  
 peine un homme qui n'avait, pour les combattre,  
 ni l'ardeur des convictions, ni l'éclat du génie. Nous  
 avons condamné dans la Mothe Le Sage le doute  
 philosophique: faut-il condamner aussi rigoureu-  
 sement ce que nous avons appelé le doute théolo-  
 gique, et le plus illustre de ses deux représentants,  
 Pascal? Du moins faut-il croire et dire que ce  
 doute fut une des causes qui firent mépriser l'antiquité  
 chrétienne? On ne peut s'empêcher d'en convenir,  
 quelque répugnance qu'on éprouve à jeter un  
 blâme sur Pascal. Oui, il fut sceptique, non  
 qu'il ait douté jamais des vérités de la foi; mais  
 il douta de la raison, de cette raison qui était  
 le fondement du Cartésianisme. Il n'eut pas besoin  
 de lutter avec lui-même pour se retirer à la reli-  
 gion; car il eut même ce supplément de foi que  
 peut donner l'esprit de secte. Chrétien fervent,  
 partisan passionné de la doctrine de la Grâce,  
 il fut ardent seulement contre la raison; pour conti-  
 nuer contre les Cartésiens qui s'exaltaient par leur  
 système. Aussi le voyons-nous défendre contre  
 Monsieur de Sacy, Montaigne professant le doute  
 universel; aussi dit-il qu'il ne peut voir sans joie dans  
 cet auteur la superbe raison si invinciblement



frusée par ses propres armes." On a beau ne pas être convaincu: "Faites toujours," dit-il quelque part, comme si Vous croyiez....." Ailleurs encore c'est lui qui parle de "Nous abêtir", par opposition au "Nous assagier". (1)

Si l'on considère la foi de Pascal isolément, nous croyons qu'elle fut paisible; mais peut-être serait-il permis d'expliquer son ardeur contre la raison générale par les luttes qu'il soutint contre la sienne en particulier, avant d'avoir conquis enfin cette foi calme et tranquille.

Huet, le second représentant du doute théologique, est loin de trouver les mêmes accents que son illustre auxiliaire. Dans Pascal, le pyrrhonisme est pour ainsi dire un sentiment, et un sentiment qui se traduit par les expressions les plus fortes et les plus ardentes; dans Huet, c'est une sorte de thèse savante, œuvre d'une érudition souvent confuse et mal digérée; mais au fond il est aussi dur que Pascal contre la raison et les Cartésiens. Peut-être y a-t-il dans cette opposition d'Huet quelque petitesse. Descartes avait attaqué la science et l'érudition, et Huet, au nom de qui semble s'être définitivement attaché l'épithète de l'arant érudit, ne pardonne peut-être

(1) Faites toujours comme si Vous croyiez; agenouillez-vous, signez-vous; pliez la machine, mûtez l'esprit, abêtissez-vous.



pas au philosophe ce dédain des connaissances. Cependant, la principale cause de sa querelle avec le Cartésianisme est, à notre avis, dans le tour même de son esprit. Telle est la prévention d'obstacle contre la raison, qu'il lui interdit toute vérité, et va presque jusqu'à nier l'évidence mathématique. A l'axiome de Descartes " Je pense, donc je suis ", il substitue cette parole qui n'est plus de tout un axiome philosophique : " Je ris, puisque je crois ". Enfin il en vient à dire que " pour croire, il est bon de ne pas croire ". (1) Bossuet lui-même eut des scrupules, et s'effraya de cette abdication sans réserve de la raison au profit de la foi.

Entre ces deux doutes, qui, du moins par un côté, sont encore affirmatifs, nous avons signalé ce scepticisme qui, sans être radical, attaque pourtant tout ce qui ressemble à du dogmatisme. Le scepticisme, qui eut Bayle pour représentant, était le plus dangereux. D'abord Bayle sait répandre sur toutes les questions je ne sais quelle humeur douce, et aimable qui fait qu'on ne se tient pas en défiance. Ensuite il se propose un but élevé, il veut arriver à la tolérance, et sait faire les plus habiles réserves.

(1) (Mémoires de Huet) : " Il y avait déjà longtemps..."



"Je crois par foi, dit-il, ce que je combats par raison."  
 Enfin, ce scepticisme est présenté comme un véritable plaisir d'esprit dont Bayle a joui toute sa vie; et il a tant de bon sens, de vues ingénieuses et justes, une critique si fine et si exacte, que tout cela, se réfléchissant sur son doute théologique, fait passer sans peine ce qu'il dit perfidement contre la foi chrétienne. Il n'est pas jusqu'au caractère de Bayle qui n'ait recommandé son doute; car, si l'on peut relever quelques licences dans ses écrits, du moins il eut des mœurs honnêtes et pures, et sa modération s'allia très heureusement avec une fierté légitime qui le sauva de toute servilité: écrivain charmant, parce qu'il est à la fois ferme et négligé, il a toutes les grâces de la facilité sans être jamais vague.

Aussi est-il facile de comprendre que Brébeuf lui-même ait fort goûté Bayle; à plus forte raison Lafontaine, qui écrivait un jour à M. Simon de Croyes: (février 1686)

Bayle est, dit-on, fort rif, et s'il peut  
 L'occasion d'un trait piquant et satirique, <sup>embrasser</sup>  
 Il la saisit. Dieu sait! ce homme adroit et fin.  
 Il trancherait sur tout, comme enfant de Calvin,  
 S'il osait, car il a le goût avec l'étude.

— Leclerc .....

Il est savant, exact; et voit clair aux ouvrages;



Bayle aussi. Je fais cas de l'une et l'autre main.  
 Tous deux ont un bon style et le langage sain.  
 Le jugement en gros sur ces deux personnages,  
 Et ce fut de moi qu'il partit,  
 C'est que l'un cherche à plaire aux sages,  
 L'autre veut plaire aux gens d'esprit;  
 Il leur plaît .... "

Bayle plat en effet, et cela explique sa fortune.  
 Aussi put-il un jour défendre même les Manichéens  
 et les Athées: c'est lui qui écrit ces paroles:

" Que la plupart des Athées dont le nom est  
 parvenu jusqu'à nous, aient été honnêtes gens selon le  
 monde, c'est un caractère de la sagesse infusée de Dieu,  
 c'est un sujet d'admirer sa providence ..... S'il y a  
 des gens que Dieu n'a abandonné pas jusques au point  
 de les laisser précipiter dans le système d'Epicure,  
 ou dans celui des Athées, ce sont principalement ces  
 âmes féroces dont la cruauté, l'audace, l'avarice,  
 la fureur et l'ambition seraient capables de ruiner  
 bientôt tout un grand pays. Et s'il a abandonné cer-  
 taines gens jusqu'à permettre qu'ils nient ou son  
 existence ou sa providence, ce sont principalement  
 des personnes à qui les dispositions du tempérament,  
 l'éducation, la vivacité des idées de l'honnêteté,  
 l'amour de la belle patrie, la sensibilité pour  
 le dés honneur serrent d'un frein assez fort pour



les retenu dans leur devoir. Voilà donc conséquence qui émanent naturellement du principe de théologie que j'ai rapporté ci-dessus. " (1)

Quelles qu'aient été cependant les exagérations de ces trois sortes de doute, il ne faudrait pas croire que le scepticisme ait eu tous les torts. Les dogmatiques en ont bien leur part ; car ils ont provoqué souvent par leurs exagérations mêmes celles de leurs adversaires. Ainsi pourquoi le Pape en vient-il à dire que Socrate est son père, et que les païens peuvent avoir été reçus au paradis ? C'est que d'un côté, un Saint-Cyran, par exemple, avait traité de vices les vertus des Anciens.

Pourquoi Huet et Pascal attaquaient-ils si vivement la raison ? C'est que la raison des Cartésiens s'éloignait de plus en plus de la foi, au point que Bossuet lui-même, d'ailleurs si modéré, en était effrayé, et s'en plaignait :

" Des principes de la philosophie (cartésienne) mal entendue, écrivait-il à un disciple du père Mallebranche, un autre inconvénient terrible) gagne sensiblement les esprits ; car, sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement, (ce qui, réduit à certaines bornes, est très véritable)

(1) (Éclaircissement sur les orthées).



chacun se donne la liberté de dire: " J'entends ceci, et je n'entends pas cela " ; et, sur ce seul fondement, on approuve et on rejette tout ce qu'on veut ; sans songer qu'entre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et de générales qui ne laissent pas d'enfermer des vérités si essentielles, qu'on renverserait tout en les niant. "

Enfin, qu'est-ce qui justifie le scepticisme de Bayle lui-même, si non les exagérations des dogmatiques de toutes les sortes et de tous les temps ? Les torts sont donc partagés entre les deux partis ; mais, pour être équitables, nous devons confesser que les plus grands vintrent du côté des sceptiques ; et l'on en conviendra aisément, si l'on considère les conséquences toutes diverses du scepticisme et du dogmatisme.

En effet, les dogmatiques ont charge d'âmes ; ils défendent, non point leurs propres vues, mais l'opinion, la croyance ; et, partant, le bon heur de beaucoup de gens ; s'ils ont de l'orgueil, ils ont aussi beaucoup de souffrances, de périls, de chûtes. Voyez ces hommes politiques qui gardent à leur parti une fidélité passionnée. Le parti peut agir contre les intérêts du pays, attirer sur la patrie de déplorables malheurs ; et pourtant la foi est quelque chose de si respectable, que ces



hommes dévoués et fidèles forcent en effet l'estime et le respect, si non l'admiration, et ne deviennent jamais un sujet de scandale. Les dogmatiques ressemblent à ces hommes de parti. Ferme ment attachés à leurs croyances qui sont celles d'un grand nombre, ils sont sujets aux erreurs; mais lors même qu'ils se trompent, ils sont si loin d'exciter le scandale, qu'ils savent encore se faire estimer.

Mais les sceptiques, au nom de quel principe parlent-ils? au nom de la raison individuelle. Nous exceptons toujours, et cela va sans dire, — Pascal, qui n'attaquait la raison qu'en s'appuyant sur la religion chrétienne, et non sur sa raison propre. Les autres consultent leur vanité, leur tempérament, leur plaisir (car c'est là le plus souvent la raison personnelle), et ne défendent ni la raison générale, ni la croyance d'un grand nombre. Cette sorte d'égoïsme aimable qui les guide, n'est capable ni d'intéresser, ni d'inspirer le respect; aussi, torts pour torts, ceux du scepticisme sont encore les plus graves.

Le scepticisme, d'ailleurs, comme l'expérience le prouve, mène vite à l'incrédulité, moins vite à la tolérance. Nous ne croyons pas en effet que Bayle ait songé sérieusement à faire prévaloir ce grand principe; qu'il y ait songé surtout par sys-



tême ; car nous sommes ainsi faits que, quand nous prêchons la tolérance, nous devenons tout à coup intolérants ; témoin Voltaire qui, pour obtenir cette tolérance, se montra par fois si intolérant. Bayle a voulu principalement se jouer de la raison et justifier son scepticisme ; or le scepticisme peut bien engendrer l'indifférence, mais la tolérance ne sort que de l'esprit de charité. L'incrédulité, tel fut l'un des premiers fruits du scepticisme de Bayle. Aussi Voltaire le salue-t-il comme un précurseur de la philosophie du dix-huitième siècle, et lui prodigue-t-il les éloges (1). Il n'hésite pas non plus à reconnaître comme ses devanciers La Mothe le Vayer qui sait si bien diviser la raison et la foi, et Huet lui-même qui a dit tant de mal de la raison qu'il a fait par la même des ennemis.

(1) " Tel a été Bayle, cet esprit si étendu, si large, si pénétrant, dont les livres, tout diffus qu'ils peuvent être, seront à jamais la bibliothèque des nations. Ses mœurs n'étaient pas moins respectables que son génie. Le désintéressement et l'amour de la paix comme de la vérité, étaient son caractère. C'était une âme divine. "

(1738. Lettre au père Couvenemine).



au Christianisme. Mais Voltaire n'a jamais réclame Pascal. Il ne le pourrait pas en effet; car c'est la raison même avec laquelle il attaque la religion, c'est cette raison que Pascal poursuivrait; c'est cette raison contre laquelle le chrétien ardent de Port-royal écrivait ces lignes: "La dernière démarche de la raison, c'est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible, si elle ne va jusqu'à connaître cela. Que si les choses naturelles la surpassent, que dirait-on des surnaturelles?" Et plus loin: "Il n'y a rien de si conforme à la raison que ce désaveu de la raison."

Au contraire, Pascal croit à la raison qui se soumet, qui veut bien se concilier avec la foi. Voilà pourquoi Voltaire, loin de l'accueillir, le repousse et ne cesse de l'attaquer: il sentait en lui un adversaire redoutable, et il n'hésitait point à se servir contre lui des bonnes et des mauvaises raisons, des reproches sérieux comme des sophismes.

(Henry).



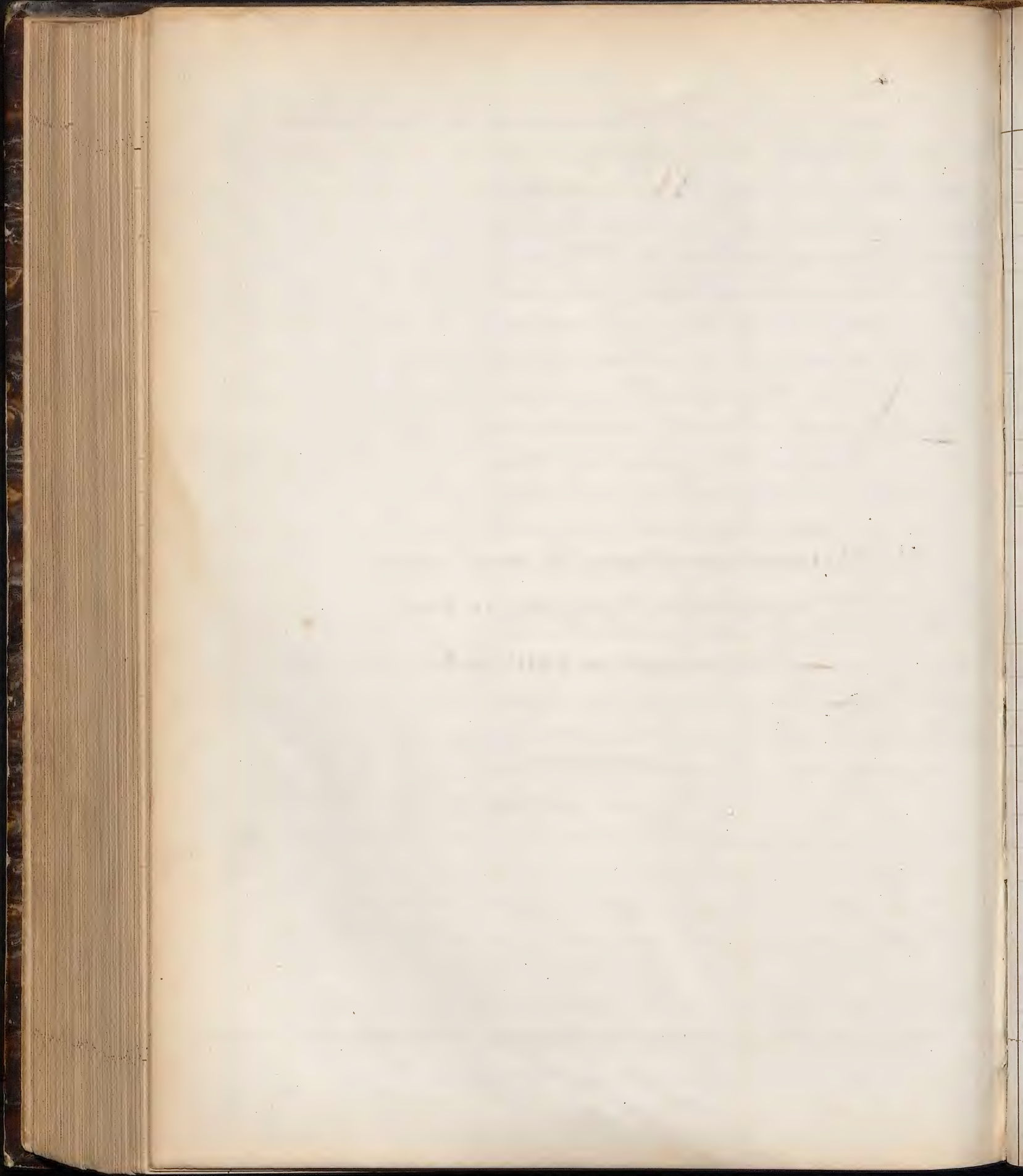
XV<sup>e</sup>. Leçon.

---

Certains travers d'esprit du XVII<sup>e</sup>. siècle  
reparaissent transformés au XVIII<sup>e</sup>.  
— Du précieux au XVII<sup>e</sup>. siècle.

---







Certains travers d'esprit du XVII<sup>e</sup> siècle  
reparaissent transformés au XVIII<sup>e</sup>.  
Du précieux au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le dix-huitième siècle porta la peine de son mépris pour l'antiquité païenne, et pour l'antiquité chrétienne : nous y verrons partout des traces profondes de cette double erreur, nous les retrouverons dans la philosophie comme dans l'histoire, dans la critique comme dans les œuvres mêmes du goût, chez les hommes de génie, aussi bien que parmi le commun des gens d'esprit. Mais avant d'entrer dans cette recherche attentive et détaillée, il faut montrer dans les hommes du dix-huitième siècle un effet plus général et en même temps plus immédiat de l'oubli des deux antiquités : c'est le retour au précieux du commencement du dix-septième siècle. On vit renaître alors un travers déjà condamné par le bon sens public, re fleurir une mode dont le temps avait fait justice ; comme ces étoffes aux dessins bizarres, dont on s'habillait jadis, et qu'un caprice fait reparaître un moment. Cependant comme rien ici-bas ne se reproduit et ne se répète avec une exacte ressemblance, la seconde forme du précieux n'est point la copie fidèle de la première ; elle a ses traits originaux :



c'est le même fond avec quelques couleurs nouvelles. Pour s'en convaincre, il suffit de composer trait à trait ces deux genres d'affectation, que nous appellerons, pour la commodité du langage, le premier et le second précieux, ou les deux époques du précieux.

Quels sont les principaux traits du précieux de la première époque ? C'est d'abord l'imitation des littératures étrangères. Mais n'est-ce pas là une qualité plutôt qu'un défaut ? N'est-ce pas rendre service à une langue, et à une littérature, que d'étendre ainsi leurs limites et d'agrandir leur domaine ? Non : l'expérience a prouvé que la France n'avait jamais rien gagné à ces emprunts, que notre esprit s'était toujours gâté en prenant une lèvre étrangère. Ce n'est en effet ni la profondeur d'un Shakespeare, ni l'originalité d'un Corneille que nous nous approprions, mais les qualités équivoques et les défauts séduisants qui sont alors à la mode chez nos voisins : et la mode est mauvaise chez eux comme chez nous : c'en est le triomphe des gens d'esprit qui n'ont pas de génie et qui emploient beaucoup de talent à flatter à propos le faux goût d'une époque ou d'une nation. Qu'allait-on chercher, au commencement du dix-septième siècle, dans la littérature italienne et dans la littérature espagnole ? On empruntait au Cavalier Marin ses conceits, à Balthazar



Gracian je ne sais quelle affectation froide, guindée et euphatique. Sans chercher des exemples bien loin, on n'a qu'à citer ceux qui courent dans le livre. Voiture fait grand cas des vers où le cavalier Marin définit ainsi la rose : « Belle fille d'Avril, vierge et reine, assise sur le tronc épineux du vert gazon, elle tient majestueusement le sceptre des fleurs. Autour d'elle est le cortège de la famille lascive des Zéphirs, ses Ministres : elle porte la couronne d'or et le manteau d'écarlate. »

Le même poète définit encore le rossignol : « Une voix enflamée, un son qui vole, un souffle vivant vêtu de plumes, une plume sonore, un chant ailé ; un petit esprit d'harmonie qui vit caché dans de petites entrailles. »

Ce qu'on admire alors dans le Tasse lui-même, ce ne sont pas les grandes scènes de la Jérusalem délivrée, mais les sadoises de ses bergers, la jeune fille qui prend un lys et une rose, et, les approchant de ses joues pour comparer les couleurs, leur dit avec un sourire : « Ce n'est pas pour me praver que je Vous porte ; c'est seulement pour Vous faire honte. »

On ne prisait pas moins la prose de l'espagnol Gracian : c'était un politique subtil et raisonneur, qui prenait des phrases contournées pour des



pensées profondes : " L'esprit, disait-il, en  
 l'attribut roi : aussi chaque offense qu'on lui fait  
 est-elle un crime de lèse-Majesté." Voici une  
 autre maxime de lui qui ne peut se passer d'un com-  
 mentaire : " Faire un sacrement de sa volonté,  
 c'est souveraineté." Entendez : " Faire de sa vo-  
 lonté quelque chose d'aussi mystérieux qu'un sacrement,  
 c'est être roi." Ponso Gracian un grand cœur est  
 " un cœur géant." Celui d'Alexandre est un  
 Archicœur, dans un coin duquel le Monde est si  
 à l'aise, qu'il y resterait de la place pour six autres  
 Mondes. C'est là ce qu'on admire chez les  
 Espagnols et chez les Italiens ; et le malheur était  
 qu'on ne pouvait l'admirer sans le traduire et sans  
 l'imiter. Dans les vers suivants, Godeau s'est  
 évidemment souvenu de la rose du Cavalier Marin :

" Rose à la feuille délicate,  
 Qui d'un éclat si lumineux,  
 Va au lieu d'un trône épineux  
 Être la pourpre incarnate."

La pourpre et surtout le trône épineux viennent  
 tout droit de l'Italie. Ainsi ça été un mal, toutes  
 les fois que la littérature française a voulu sortir  
 d'elle-même et de son esprit ; elle n'a trouvé à  
 l'étranger que des défauts sans en rapporter de  
 qualités nouvelles. C'est en vain que l'Espagne



prétendrait avoir formé Cornicelle : il était né avec le génie du grand, et s'il envoie quelquefois le sentiment de la grandeur, c'est justement pour avoir trop lu les Espagnols.

Un autre trait du premier précieus, c'est l'existence d'un Salon, d'un cercle de beaux esprits présidé par une grande dame. Tel était le salon de Madame de Rambouillet, et encore ces réunions plus modestes qui se tenaient chez Mademoiselle de Scudéri, et que l'on appelait les lunettes de Mademoiselle de Scudéri. A défaut de journaux, rien n'est plus propre à faire passer, à répandre avec profusion le mauvais goût et le mauvais langage, que ces conversations délibérées, et ces réunions ex près. Ajoutons qu'en France, où l'esprit de conversation est si vif et si puissant, le danger est plus grand encore. Ce n'est point un salon comme celui de Madame de Lafayette, où les mêmes regrets politiques, où surtout une amitié sincère et profonde réunit quelques esprits d'élite ; ce n'est point un commerce d'où puisse sortir un livre comme le livre des Maximes : c'est ce qu'on appelle un bureau d'esprit. Une femme y trône et y donne le ton ; et que peut-on attendre d'une femme, qui n'a pas assez de sens pour rester à sa place, et pour garder son rôle ?



N'est-il pas certain qu'elle apportera dans ce gouvernement des esprits toute la vivacité et toute l'inconstance de son caractère, qu'elle prendra sa passion pour du goût, ses Caprices pour des jugements ? Et cependant tout lui cède ; chacun s'empresse de se former et de se façonner à son goût, et d'entrer dans tous ses Caprices. Mais laissez parler La Bruyère, dans son Chapitre de la Conversation :

" Dans la Société c'est la raison qui plice la première : les plus sages sont souvent menés par le plus fou et le plus bizarre ; l'on étudie son faible, son humeur, ses Caprices ; l'on s'y accommode ; l'on évite de le heurter, tout le monde lui cède ; la moindre sévérité qui paraît sur son visage, lui attire des éloges ; on lui tient compte de n'être pas toujours insupportable ; il est craint, ménagé, obéi, quelque fois aimé. "

" Mais quand ce personnage est une femme, quand c'est la maîtresse du logis, qui peut lui résister ? On obéit par bienveillance, par civilité : chacun abdique, chacun se dépouille de son propre esprit pour prendre l'air de céans : le naturel est sacrifié au naturel de la maison, et le lion sous est enchaîné par la politesse. "

C'est du sein de ces réunions que naissent



le précieux au commencement du dix-septième siècle  
le même La Bruyère nous le peints régnant chez  
M<sup>lle</sup> Ademoiselle de Scudéri :

" L'on a vu il n'y a pas long-temps un  
cercle de personnes des deux sexes, liées ensemble  
par la conversation et par un commerce d'esprit :  
ils faisaient au vulgaire l'art de parler d'une  
manière intelligible ; une chose dite entre eux  
peu clairement en entraînait une autre encore plus  
obscur, sur la quelle on en choisissait par de vraies  
énigmes, toujours suivies de longs applaudissements.  
Par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiment,  
tour et finesse d'expression, ils étaient enfin parve-  
nus à n'être plus entendus, et à ne s'entendre pas  
eux-mêmes. Il ne fallait pour fournir à ce  
entretien, ni bon sens, ni jugement, ni mémoire,  
ni la moindre capacité ; il fallait de l'esprit,  
non pas du meilleur, mais de celui qui est faux  
et où l'imagination a trop de part. "

Quelle vérité dans ce tableau, surtout pour  
ceux qui pénètrent encore la profondeur et goûtent  
la délicatesse de ces mots si simples et si forts  
dans la langue du dix-septième siècle : bon  
sens, jugement, esprit faux, imagination,  
ces mots si français, et qui, de nos jours, ont  
besoin d'être définis pour être compris !



La Bruyère, dans cette peinture d'un salon où règne le précieux, nous indique lui-même deux nouveaux caractères de cette mode littéraire, le galant et le fin. Le galant est une théorie particulière de l'amour; le fin une théorie de l'esprit; si l'un peut s'appeler un faux esprit, on nous permettra d'appeler l'autre un faux cœur. Il suffit d'avoir lu les Précieuses ridicules, on entend parler de la Carte du Tendre, pour savoir ce que c'était que le Galant au commencement du dix-septième siècle. Saint-Evremond, dans une petite pièce intitulée le Cercle, nous décrit avec beaucoup de finesse toute cette menue science de l'amour, tous ces raffinements, toute cette scholastique subtile de la passion:

« En un lieu plus secret on tient la précieuse,  
Occupée aux leçons de morale amoureuse  
Là se font distinguer les fiertés des rigueurs,  
Les dédains des mépris, les tourments des langueurs.  
On y sait démenteler la crainte et les alarmes,  
Discerner les attraits, les appas et les charmes.  
On y parle du temps qu'on forme le désir,  
Mouvement incertain de peine et de plaisir:  
Des premiers maux d'amour on connaît la naissance,  
On a de leurs progrès une entière science,  
Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs



Et le temps de la plainte et la saison des pleurs."

Mais la pratique du Galant n'est pas moins curieuse que la théorie. Disons d'abord, à son honneur, qu'il se pique d'une entière chasteté, et c'est pourtant cette opiniâtre chasteté qui en fait le ridicule. Le type du parfait Amour, c'est l'Amour sans espérance. L'Amour comme on le trouve dans la correspondance de Voiture et de Mademoiselle de Rambouillet. Saint-Evremond, au même endroit, a fort bien senti où était le défaut de cette pureté exagérée: "On dit un jour à la reine de Suède que les Précieuses étaient les Jansénistes de l'Amour; et la définition ne lui déplut pas. L'Amour est encore un dieu pour les Précieuses: il n'excite pas de passions en leurs âmes: il y forme une espèce de religion." Et plus loin: "Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, et converti des mouvements en idées." Voiture lui-même fut quelque fois averti par son esprit si vif et si fin de la fausseté de tous ces beaux sentiments, et nous avons de lui une lettre fort curieuse, où il se plaint à Mademoiselle de Rambouillet d'être obligé de lui écrire sans avoir jamais de matière à ses lettres.

Enfin au fond, au bel-esprit, s'il a ses époques où il règne avec plus d'éclat, il vit toujours plus



ou moins en France; c'est un travers national. ~  
 L'emphase appartient à l'Espagne, la pointe à  
 l'Italie, la pénombre à l'Allemagne; la  
 métaphore est née en Grèce. Notre sens nous pré-  
 serve ordinairement de ces défauts, bien que la pointe  
 italienne puisse quelque fois nous tenter: mais le  
 bel-esprit fleurit chez nous, il naît de notre vanité.  
 Nous avons horreur du commun, parce qu'il ne nous  
 fait pas assez d'honneur; et nous sommes entraînés  
 par une inévitable faiblesse à donner un tour de  
 rareté aux choses les plus vulgaires, pour ne point  
 parler comme tout le monde et pour nous sortir de  
 la foule. La Précieuse ne peut se résoudre à dire:  
 "Donnez-nous des sièges!" Elle dit:  
 "Voiturez-nous les commodités de la conversation!"  
 Elle appelle un miroir: "le Conseiller des grâces";  
 des statues sont "des muets illustres"; un laquais  
 qui demande si l'on est au logis, est "un nécessaire  
 qui demande si l'on est en commodité d'être visible".  
 Un esprit médiocre qui n'a pas d'idées originales,  
 cherche, sous ces dehors de nouveauté, à faire  
 admirer les idées les plus ordinaires. Cela rap-  
pelle ces femmes de la ville, dont nous parle  
 La Bruyère, qui ne prononcent point certains noms  
 de places ou de rues, comme n'étant point assez  
 nobles; qui ne parlent jamais des balles ou



du Châtelier, si ce n'est avec des périphrases.

N'oublions pas un dernier trait qui caractérise le Précieux et que nous trouvons dans la société du commencement du dix-septième siècle, c'est la vanité des auteurs. Qu'était-ce en effet que ces salons dont nous avons parlé, sinon une sorte d'arène où la vanité littéraire était sans cesse excitée? Mais la vanité produit ordinairement la jalousie, qui est la rencontre de deux amours-propres. On se rappelle Crispin et Vadius. C'était un certain commerce de louanges qui n'était pas fondé sur une vraie admiration, un art intéressé de louer les autres pour s'attirer leurs éloges. Un livre ne paraissait point sans être prôné d'avance dans une longue préface: force beaux-esprits obligeants prenaient parti pour l'auteur à titre de revanche, l'assuraient d'avance du succès, et imposaient d'autorité l'admiration au public. Scudéri allait jusqu'à la menace; il y a telle de ses préfaces qui est un cartel à qui osera le contredire.

Cela sont les principaux traits du Précieux de la première époque: il va chercher des défauts dans les littératures étrangères; il a pour centre un bureau d'esprit; il se recommande par la double affectation du Galant et du Tîg, et il ne produit que la vanité et la jalousie.



et tous ces travers, arrêtés à temps par le génie de  
Molière, étaient nés du mépris de l'antiquité clas-  
sique: nous allons les retrouver au 18<sup>e</sup> siècle.

---

Heuzey.



XVI<sup>e</sup> Leçon.

---

Du précieux au XVIII<sup>e</sup> siècle.

---



IVX

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



## Du précieux au XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'objet de la dernière leçon a été de constater, dans la première partie du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, l'existence d'un même défaut, le précieux; et ensuite, d'examiner les traits caractéristiques du précieux de la première époque. Étudions aujourd'hui le précieux de la seconde époque, pendant exact du premier. Dans l'un et dans l'autre en effet, ce sont, à un demi-siècle d'intervalle, les mêmes traits, les mêmes circonstances, sauf quelques-unes de plus dans le second: et quand La Bruyère peignait en 1688 le précieux de son temps, on peut dire que sans s'en douter, il faisait le portrait fidèle, ou peu s'en faut, du précieux du dix-huitième siècle.

Le premier trait du précieux de la première époque était l'imitation des littératures étrangères: nous retrouvons cette imitation dans la seconde époque. Chose singulière! l'un des deux modèles les plus goûtés dans la première époque, l'Espagnol Gracian, celui qui appelait l'esprit "l'attribut-roi"; le



cœur d'Alexandre "un cœur géant", reparait traduit pour la seconde fois au commencement du dix huitième siècle. L'affectation du langage se manifeste dans cette seconde traduction avec une hardiesse remarquable. L'auteur, écrivant dans une société infectée par le mauvais goût, ne se fait aucun scrupule de traduire littéralement les ridicules métaphores de Gracian, et même de renchéris sur lui. Citons quelques exemples entre mille :

"... Elle avait le front ouvert et serein, malgré ses détresses "

Ailleurs : " L'héroïcité du mérite se déclare. "

Plus loin : " Un héros sur la fin de ses jours devient souvent la parque de son immortalité. "

Et encore : " Le génie ne doit point se permettre au paradoxe. "

Ou bien : " Les Comédiens sont des héros en gambades et en cabrioles. "

Ainsi, dans cette seconde période, un traducteur n'a plus même les scrupules que la simplicité de la langue française lui eût imposés jadis ; il ne fait rien pour dissimuler dans notre langue les défauts de son original ; il les exagérerait plutôt ; il importe brutalement chez nous les excès des langues étrangères.

Est-ce à dire qu'il ne faille pas étudier



les langues étrangères ? évidemment non : une  
 telle étude est utile, pour nous faire connaître  
 le génie des peuples étrangers. Elle a l'utilité  
 des voyages, qui nous mettent en relation avec  
 des esprits différents de ceux de nos concitoyens.  
 Mais c'est à la condition que nous en rapprochions  
 plus d'intelligence et de goût des qualités de notre  
 génie et de notre littérature nationale, et que  
 jamais nous n'abdiquions le caractère d'esprit  
 qui nous est propre pour emprunter celui d'un  
 peuple voisin. Si les écrivains anglais du temps  
 de la reine Anne ont trouvé dans le commerce  
 des écrivains français un mérite de clarté, de  
 netteté, de correction, ça été aux dépens de  
 l'originalité britannique. L'étude des littéra-  
 tures étrangères peut avoir une très bonne influ-  
 ence sur les auteurs qui sont des hommes de génie :  
 elle peut aider l'homme supérieur qui se sert  
 de ce secours, à mieux comprendre son propre  
 talent, à se connaître mieux lui-même. Il  
 a été utile à Corneille de lire les auteurs  
 espagnols, parce qu'ils l'ont averti plutôt de  
 sa véritable qualité, c'est à dire le sentiment  
 du grand. Par la même raison, la littérature  
 espagnole a eu au commencement du dix-hui-  
 tième siècle le mérite d'avertir Lesage de son



merveilleux talent : ce qui n'empêche pas que ce qu'il y a de plus original dans Pil-Blas est français. Mais quant au commun des lecteurs, qui ne sont pas défendus comme les hommes de génie par le don d'une puissante originalité, l'étude des littératures étrangères est dangereuse pour eux : elle risque fort de gâter leur goût et de les égarer, si elle ne rencontre en eux un fonds solide d'instruction classique et surtout nationale.

Le second trait, la seconde circonstance que nous avons remarquée vers le premier tiers du dix-septième siècle, a été l'existence de ce que nous avons appelé un bureau d'esprit. C'était d'abord l'hôtel de Lambouillet, puis le salon de Mademoiselle de Scudéri. Au commencement du dix-huitième siècle, nous trouvons de même un cercle, présidé également par une femme, et par une femme très spirituelle assurément, mais bel-esprit, la Marquise de Lambert. Elle avait ses mardis, comme Mademoiselle de Scudéri avait eu ses samedis : ces jours-là elle donnait à dîner, et la soirée se passait ensuite en conversations. Madame de Lambert, jusqu'à l'âge de soixante ans, avait montré pour qualité principale "Une noble et lumineuse



simplicité", c'est Monsieur de La rivière,  
 le gendre de Bossi- Labutin, qui parle ainsi:  
 à Soixante ans, " elle s'avisa tout à coup  
 de se dédire; il lui prit une tranchée de bel-esprit,  
 c'est un mal dont elle est morte incurable, .....  
 elle se livra au public, et établit chez elle  
 un bureau d'esprit." Ce bureau d'esprit  
 avait cependant cela de bon qu'à la différence  
 des Salons d'alors, on ne jouait pas chez la  
 Marquise de Lambert. Et c'était au grand  
 mérite, il faut le dire, à cette époque scanda-  
 leuse où les palais des grands étaient illuminés  
 pour le jeu comme pour une fête; où des  
 distributeurs répandus dans les rues sollicitaient  
 les passants à entrer dans les salles de jeu pour  
 s'y ruiner; où la fille du Duc d'Orléans,  
 la Duchesse de Valois, mariée au prince de  
 Modène, traversait la France précédée par  
 des banquiers qui dressaient des tables de jeu  
 devant cette princesse de dix huit ans, et  
 attiraient autour de ces tables de grand  
 chemin les nobles et les magistrats de province.  
 Un bureau d'esprit vaut toujours mieux qu'une  
 table de jeu. Quoi qu'il en soit, c'était un  
 bureau d'esprit; et Madame de Lambert  
 avait tout ce qu'il fallait pour le prendre.



" Son trait principal, d'après son apologiste Fontenelle, était d'être bien délicate sur les discours et l'opinion du public, de n'être susceptible d'aucune crainte, si ce n'était sur la gloire." Ces deux lignes de Fontenelle sont un portrait vraiment charmant: c'est bien la précieuse; elle parle pour la gloire; elle a la prétention, non du mérite que la nature lui a donné, mais du mérite qui plaît aux autres; elle cherche son approbation et, pour ainsi dire, sa propre conscience dans les discours du public.

Que faisait-on chez Madame de Lamoignon, que disait-on? Fontenelle écrivait que sa maison " était la seule où l'on se trouvât pour se parler raisonnablement les uns les autres, et même avec esprit, selon l'occasion". Sans doute, si l'on en croyait Fontenelle, personne n'y disait jamais rien, que des choses naturelles, et lui en particulier. Le malheur est que nous n'en croyons rien. Nous lisons en effet dans une lettre de La Mothe, que " Monsieur de Fontenelle y mettait toutes choses, même le goût, en principes"; que " Mairan ne passait à personne une parole qui ne pût être démontrée mathématiquement évidente"; que " Mongault y



dissertais sur l'aptitude des femmes aux choses  
 de l'esprit : preuve bien claire que ces  
 conversations étaient du bel-esprit, et du plus  
 raffiné. Nous voyons, nous entendons Tontenelle  
 parler dans ce salon sur le ton qu'il prend  
 dans cette phrase, quand il dit de la bienfai-  
 sance de Madame de Lambert : " Une  
 bonne action à faire, même en faveur de per-  
 sonnes indifférentes, la tentait toujours vivement ;  
 et il fallait que les circonstances fussent bien  
 contraires, si elle n'y succombait pas. Quelque  
 mauvais succès de ses générosités ne l'en avait  
 point corrigée ; elle était toujours également  
 prête à hasarder de faire le bien. "  
 Voilà dans quels termes Tontenelle écrivait,  
 et dans quels termes il parlait sans doute : le  
 style de cette phrase caractérise bien le  
 genre d'esprit qui devait être en honneur  
 chez la Marquise de Lambert.

La Duchesse du Maine, fatiguée de  
 fêtes et de pastorales, eut un jour fantaisie  
 de se faire recevoir aux mardis de la mar-  
 quise. Mais une si grande princesse,  
 une petite fille du grand Condé, une  
 belle-fille de Louis XIV, ne pouvait solli-  
 citer l'honneur d'être admise au salon de



Madame de Lambert. Comment donc faire?  
 Elle écrivit d'abord des lettres à la marquise,  
 elle lui envoya des madrigaux. La marquise  
 et les membres de la société furent très flattés,  
 très émus de cette marque d'estime. On délibéra  
 sur la façon dont on devrait y répondre. L'avis  
 général fut que c'était à La Mothe à in-  
 viter respectueusement la Duchesse aux mariés:  
 La Mothe déclina cet honneur; et alors  
 Fontenelle imagina d'écrire au nom du  
 Mardi, c'est à dire d'une abstraction, dont  
 La Mothe serait seulement le secrétaire.  
 Ainsi fit-on, et le Mardi écrivit à la  
 Duchesse qu'il ne pouvait l'admettre comme  
 duchesse, mais qu'il l'admettrait comme bergère.  
 Là dessus, la Duchesse du Maine de  
 répondre avec force compliments au Mardi:  
 ..... " Vous voulez m'en exclure en qualité  
 de princesse, mais ne pourrais-je y être  
 admise comme bergère? Ce serait alors que  
 je pourrais dire que le mardi est le plus beau  
 jour de ma vie. — O mardi respectable,  
 mardi imposant ..... Vous changez ma  
 crainte en amour, et je vous trouve plus ai-  
 mable que les mardis-gras les plus charmants.  
 C'est ainsi que la Duchesse du Maine eut



ses entrées aux mardis de la marquise de Lambert.

Le troisième trait que nous avons signalé dans le précieux de la première époque, a été une espèce de littérature où l'on trouve le galant, c'est à dire le faux sentiment, et le fin, c'est à dire le faux esprit. Le galant et le fin ne figurent pas moins dans le précieux de la seconde époque. On se souvient que les héros du galant, vers 1650, étaient Madame de Lambouillet et Voiture, amants d'autant plus ridicules que leur amour était impossible. Il y a un amour tout semblable au commencement du dix-huitième siècle, dans le salon de Madame de Lambert. C'est celui de la Duchesse du Maine, âgée de cinquante ans, et de ce pauvre La Mothe, aveugle et paralysique. Ce furent eux qui renouvelèrent le couple galant de Voiture et de Madame de Lambouillet, et ressuscitèrent leurs fadaïses. La Duchesse du Maine, qui avait plus déspité que La Mothe, ne voulait faire de cela qu'un jeu, un simple moyen de calmer ses migraines : mais La Mothe cherchait à se persuader que ce pourrait être sérieux, s'efforçait d'être dupe de lui-même, se travaillait et se battait les flancs pour avoir l'air d'être épris.



de cette princesse de cinquante ans, et lui écrivait  
cette sincère déclaration :

" Dans ce commerce si charmant  
Inconnue jusqu'à notre âge,  
Il vous échut l'esprit, à moi le sentiment :  
Nous avons tous deux constamment  
Soutenu notre personnage ;  
Vous toujours dans le badinage,  
Et moi sentant très vivement."

Mais votre rôle est-il le plus beau de l'histoire ?

Non : c'est le mien, je vous en avertis :

Vos traits les plus heureux, qui n'étaient point sentis,

N'amusent que votre mémoire :

Mais mon rôle est du comédien : essayez-en un peu ;

Ne craignez rien pour votre gloire ;

Vous aurez le plaisir du jeu,

Sans qu'on veuille jamais le croire."

C'est là cet amour dont Fontenelle s'est  
chargé de parler, et qu'il a loué dans l'éloge  
de La Mothe : " Le public ne connaît  
pas beaucoup de pièces galantes enfantées pour  
l'amour, mais pour un amour d'une espèce  
singulière, pareil à celui de Voiture pour  
M<sup>lle</sup> de Rambouillet, plus parfaite-  
ment privé d'espérance, s'il est possible, et  
sans doute infiniment plus disproportionné."



Voilà donc le galant pratique, applaudi.  
 Voyons maintenant des exemples de ce faux esprit  
 que nous avons appelé le fin, et dont les Précieuses  
 du dix septième siècle nous ont donné de si  
 curieux modèles. Les Précieuses ridicules de  
 Molière disaient : " les commodités de la  
 conversation, le Conseiller des grâces, les  
 maets illustres, etc. La Mothe au commen-  
 cement du dix huitième siècle appelle un cadran :  
 " le gressico solaire " ; une rare : " le phéno-  
 mène potager " ; l'étude de la géographie :  
 " le voyage sédentaire " ; une haie : " le  
 suisse d'un jardin " ; une roche : " l'hôtesse  
 des moineaux " ; un dé : " l'oracle roulant  
 du destin " ; un prince flatté : " l'hôte de  
 la flatterie " etc. Comment en vient-on  
 à un pareil langage ? par l'horreur de dire  
 des choses communes, dans l'impuissance d'en  
 dire de rares : quand on en est là, on n'a  
 qu'une chose à faire, c'est d'embellir les choses  
 communes. Rien n'est plus propre à donner  
 ce talent que la conversation dans un bureau  
 d'esprit. Là chacun veut briller, chacun fait  
 effort pour orner sa pensée : on s'apprend ainsi  
 les uns aux autres à dire, non des choses rares,  
 mais des choses qui ont l'air rare : il s'établit



comme un ton général d'affectation qui se prend aisément, une mode de bel-esprit à laquelle il est facile de se conformer.

Cette manie de transformer les choses communes en choses rares, a pour pendant un autre travers qui vient de la même source: il consiste à transformer les choses les plus simples en choses obscures. De même qu'on ne se résigne pas facilement à ne pas paraître original et neuf, on ne se résigne guère non plus à ne pas paraître penseur; on cherche donc à se donner l'air profond, sans l'être, et le moyen d'y parvenir, c'est de se rendre obscur. Rien n'est plus aisé que cette obscurité volontaire. Si l'on en cherche des exemples au commencement du dix-huitième siècle, on en trouvera abondamment dans les représentants les plus célèbres de la littérature d'alors, dans Fontenelle, dans La Mothe, et particulièrement dans Marivaux. C'est Marivaux qui dit: "Une femme se fait quelque fois à elle-même des reproches honoraires, et sa faiblesse s'en augmente". Un peu plus loin: "Quand on demande des grâces aux puissants de ce monde, et qu'on a le cœur bien placé, on a toujours l'haleine courte." Ailleurs, le plaisir d'obliger en "un ton d'avarice qui se paie par ses maux", et l'ingratitude



"un salaire que l'on vole à ses bienfaiteurs"  
 Si l'on réfléchit une seconde, on trouvera que ces  
 phrases n'expriment que des vérités très ordinaires;  
 mais, pour les faire paraître profondes, l'auteur  
 les dit obscurément. C'est par cet artifice, très  
 raffiné en apparence, très grossier en réalité,  
 qu'on s'échappait à la simplicité, dont on avait  
 horreur comme de la trivialité. Trouvait-on des  
 choses ingénieuses (et assurément l'ont eue)  
 La Mothe et Marivaux n'étaient pas en peine  
 d'en trouver, si elles n'étaient que simplement  
 ingénieuses, ce n'était pas suffisant: il fallait  
 les obscurcir, pour avoir l'air du génie au lieu  
 de l'air du talent. C'était encore une habileté  
 que tous ces beaux esprits s'apprenaient les uns  
 les autres à acquies. Ce qui fait le grand succès  
 des bureaux d'esprit, c'est qu'ils donnent l'air du  
 génie aux hommes de talent, l'air du talent aux  
 hommes ordinaires, et aux sots l'air de quelque  
 chose.

Nous avons annoncé, comme différence entre  
 le précieux de la première époque et celui de  
 la seconde, quelque chose de plus dans celui-  
 ci que dans l'autre. Ce qu'il y a de nouveau  
 au commencement du dix huitième siècle et  
 qui manquait au dix septième, c'est l'ascendant



toujours croissant et excessif de l'esprit scientifique.  
 L'esprit scientifique, ou, comme disait Pascal,  
 l'esprit de géométrie, est assurément tout aussi utile  
 à l'homme, tout aussi capable de grandes choses  
 que l'esprit littéraire; mais il n'est pas toujours  
 compatible avec celui-ci, et le dix-huitième siècle  
 en offre une preuve bien frappante. On peut dire  
 que l'esprit de géométrie a été en grande partie à  
 cette époque la cause d'une décadence immédiate  
 dans la littérature française. Voici comment.

Le propre de l'esprit géométrique est de donner  
 le goût de ce qui est évident mathématiquement;  
 et ce goût de l'évidence mathématique, que nous  
 avons vu Mairan porter dans les discussions de  
 l'hôtel de Lambert, est le premier ennemi du goût  
 des vérités relatives et par conséquent du beau litté-  
 raire, puis que les vérités relatives sont le domaine  
 de la littérature.

Un autre caractère de l'esprit géométrique est le  
 besoin de rechercher les premiers principes de toutes  
 choses. "Fontenelle, nous a dit La Motte,  
 réduisait tout au principe, même le goût." Or  
 cette recherche a eu pour effet de nous rendre  
 indifférents aux choses elles-mêmes: d'abord,  
 parce que l'effort que nous faisons pour trouver  
 ces principes et ces causes, occupe tout notre esprit



es suffit souvent à l'épuiser; ensuite, parce que la  
 vanité que nous tirons de notre finesse à les dévorer  
 nous rend incapables de tout autre sentiment;  
 en sorte qu'il ne nous reste plus ni assez d'esprit  
 pour comprendre les beautés des choses dont nous  
 donnons les principes mathématiques, ni assez de  
 cœur pour en être ému. C'est ce qui se passe au  
 commencement du dix-huitième siècle, quand  
 Bernafon parle de demander compte à Homère  
 de ses créations, et de prouver mathématiquement  
 pourquoi nous goûtons les tragédies. Chercher  
 le premier principe des créations d'Homère, c'est  
 se condamner à ne pas les comprendre; arrêter  
 au passage chaque impression pour la discuter  
 et l'analyser, c'est la détruire. L'esprit géomé-  
 trique a produit, comme conséquence de tout  
 cela, le dédain de la poésie. Le précieux de  
 la première époque, malgré tous ses torts, avait  
 encore le mérite d'estimer la poésie: il se trom-  
 pait sur les bons vers, et ne savait pas les dis-  
 tinguer des mauvais, il applaudissait Chapelain;  
 mais cela même est une preuve qu'il aimait  
 les vers. Au dix-huitième siècle, on ne veut  
 plus de poésie. La Motte, poète toute sa  
 vie, écrit toute sa vie contre les vers, pour  
 flatter l'esprit de son temps. Des esprits bien



supérieurs à La Mothe, des hommes de génie comme Montaigne, débutent dans les lettres par des impertinences sur la poésie. Dans les Lettres Persanes, quand Rica, parcourant la bibliothèque d'un Couvent de Jerris, arrive aux poètes, écoute comment on lui en parle:

"Ce sont ici les poètes, c'est à dire ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens, et d'accabler la raison sous le agrément, comme on enseraisait autrefois les femmes sous leurs parures et leurs ornements.... Voilà les poèmes épiques. Oh! qu'est-ce que les poèmes épiques? En vérité je n'en sais rien... Voici les lyriques, qui font de leur art une harmonieuse extravagance."

C'est ainsi que Montaigne parlait de la poésie en 1721: souvenons nous que ce grand homme commença par écrire des ouvrages scientifiques, et mettons ces impertinences sur le compte de l'esprit de géométrie. Certes, c'est un grand grief contre le précieux de la seconde époque que d'avoir amené un homme comme Montaigne à prononcer des paroles si irrévérencieuses, et d'une irrévérence si coupable? C'est un grand grief que ce mépris de la poésie, c'est à dire de la plus belle faculté qui soit



dans l'homme. Qu'y a-t-il donc au-dessus de la poésie ? Et que disons-nous quand nous voulons caractériser dignement l'éloquence de Bossuet, si ce n'est qu'il est un grand poète ?

Le dernier trait de ressemblance qui reste à signaler entre le précieux de la seconde époque et celui de la première, c'est la vanité des auteurs et des gens d'esprit, la vanité qui fait qu'on s'admire soi-même et qu'on est jaloux de l'admiration du public, qu'on va au devant de cette admiration, qu'on se livre au public et, à la suite de la vanité, la jalousie, sa fille naturelle, qui d'abord arme les petits contre les petits, et bientôt armera les grands contre les grands, et donnera le scandale d'hommes de génie se traitant comme Crisotom et l'adieu. La vanité de Fontenelle se montre clairement dans ce mot rapporté par Grimm : un homme lui ayant dit un jour : « Je voudrais vous louer, mais il me faudrait la finesse de votre esprit : n'importe, lui répondit Fontenelle, louez toujours. » Pourquoi faut-il parler aussi de la vanité de Montaigne ? Montaigne, témoin du dernier siècle, qui a vécu long-temps dans le nôtre, a raconté qu'étant



allé voir Montesquieu dans sa jeunesse, il lui fit de sincères compliments sur sa gloire avec toute la vivacité d'un jeune esprit délicat et admirateur; et lui dit: " Il vous a fallu bien du travail pour arriver à une si grande œuvre que L'Esprit des lois ? " Montesquieu lui répondit alors: " Oui, les grandes œuvres demandent deux choses, le génie et la liberté. La dernière chose a manqué à L'Esprit des lois, et c'est le sens de mon épigraphe: proleus sine matre creatandus." C'est à dire à peu près ceci: " L'Esprit des lois n'a pas eu de mère, puisqu'il n'a pas eu la liberté: je vous laisse à penser s'il a eu un père." Qu'on se rappelle après cela les dernières paroles de Bossuet mourant; quand il entendit ceux qui l'entouraient parler de sa gloire, de cette grande lumière qui allait s'éteindre, et qu'il s'écria dans une sainte indignation: " Il s'agit bien de parler de lumières, quand on va passer de ce monde de ténèbres dans l'autre! Cessez ces discours, et demandez pour moi pardon à Dieu de mes péchés." Toute la différence du dix-septième et du dix-huitième siècle est dans le contraste de cette vanité et de cette pieuse humilité.

Conclusion sur le précieux du commen-



cernent du dix-huitième siècle. Un témoin très  
 spirituel de la littérature de cette époque a  
 écrit (Lettre sur la mort de Fontenelle,  
 mars 1757) : " Si les opinions de Monsieur  
 de Fontenelle et de Monsieur La Motte  
 eussent prévalu dans le public, sur le cri plus  
 fort de la nature et sur l'effet tranquille mais  
 constant de ses beautés, c'en était fait de  
 notre goût : nous aurions vu renaitre le siècle  
 des Voiture et d'autres écrivains plus minces  
 encore . . . . Rien n'est plus déplaisant ni  
 plus insupportable que les ouvrages dont les  
 Copistes de Monsieur de Fontenelle ont accablé  
 le public. Le bien qu'il a fait par l'esprit  
 philosophique qui règne dans ses ouvrages a  
 eu son effet : le mal qu'il aurait pu faire  
 par son style n'a eu aucune suite fâcheuse ;  
 c'est une obligation éternelle que la nation  
 aura à Monsieur de Voltaire." C'est qu'en  
 effet il faudra toute la simplicité du génie  
 de Voltaire pour faire reculer le bel-esprit  
 du dix-huitième siècle. Cependant nous  
 aurons à voir si l'affectation de sensibilité  
 et l'exagération de l'esprit dans tout le  
 dix-huitième siècle n'est pas une autre forme  
 de précieux quelque fois encouragée par



Voltaire.

Il serait injuste aussi de dire que ce fut Voltaire seul qui combattit et fit reculer le précieux, a credité par ses prédécesseurs. Il y a eu une autre influence que la sienne : celle d'un livre à peu près ignoré aujourd'hui, très mal fait, et qui cependant a eu, comme pamphlet une grande valeur, Le Dictionnaire néologique. L'auteur de ce livre fut un homme couvert de ridicule par Voltaire, non sans mérite cependant, instruit, spirituel, mais peut-être d'un caractère peu honorable, l'abbé Desfontaines. Il crut ne faire qu'une malice à Fontenelle, à La Mothe, à Marivaux, en prenant tous les mots nouveaux introduits par eux dans la littérature : il fit plus. Ses critiques sont la plupart du temps très justes, quoique un certain nombre de bons mots y soient injustement confondus avec les mauvais. Rien que lui par de mesquines inspirations, l'intérêt et la vanité, bien qu'il n'ait voulu que faire du tort à ceux qu'il critique, et non du bien à la langue, Desfontaines par cela seul qu'il se posait comme adversaire déclaré en face des La Mothe et des Fontenelle, a eu les yeux plus ouverts et a mieux vu que des hommes de plus d'esprit que lui, entraînés

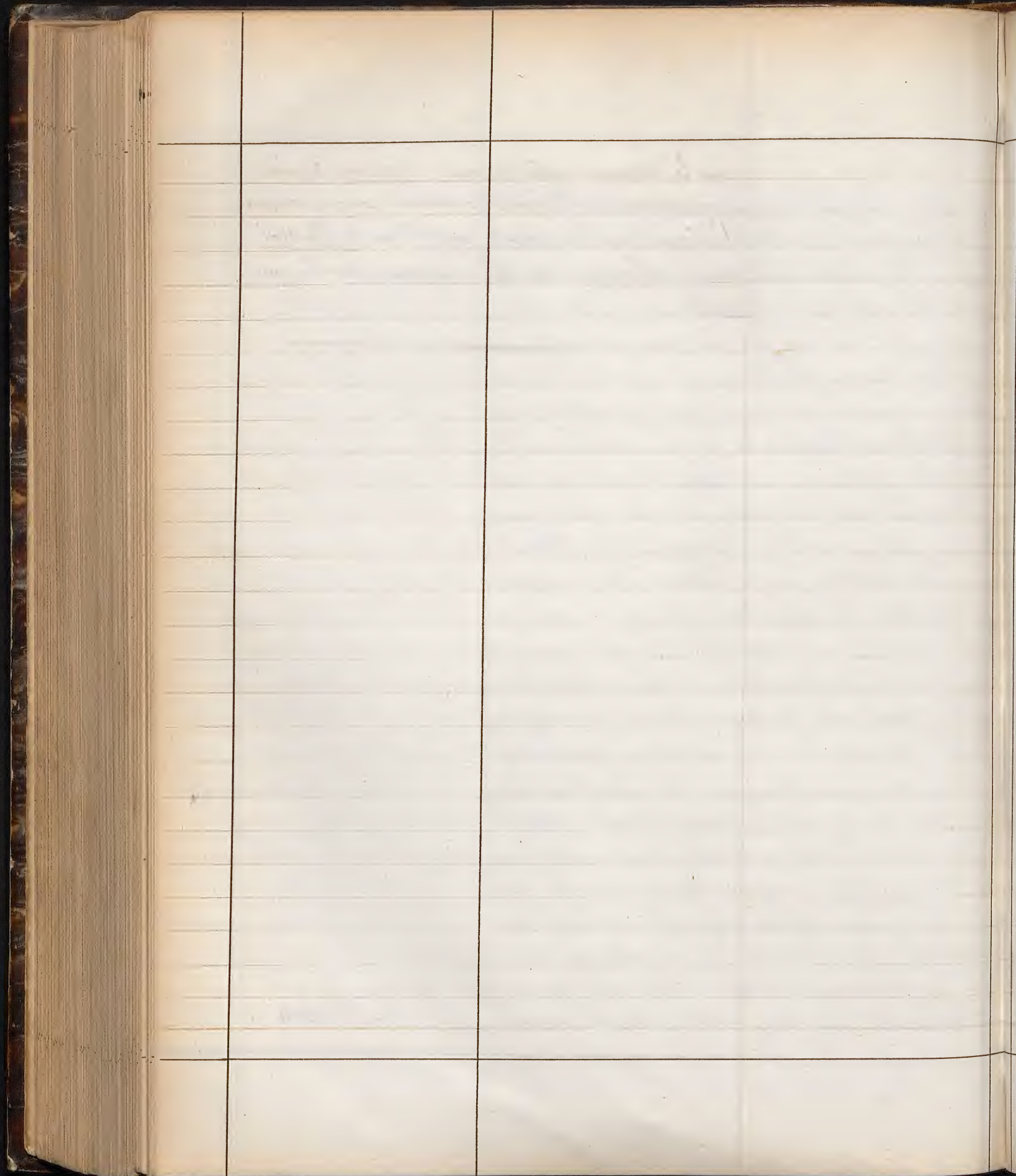


parole mauvais goût général, et qui ont admiré  
 sincèrement les défauts des auteurs contemporains.  
 Presque tous les arrêts portés dans le Diction-  
naire néologique ont été maintenus par la pos-  
 térité.

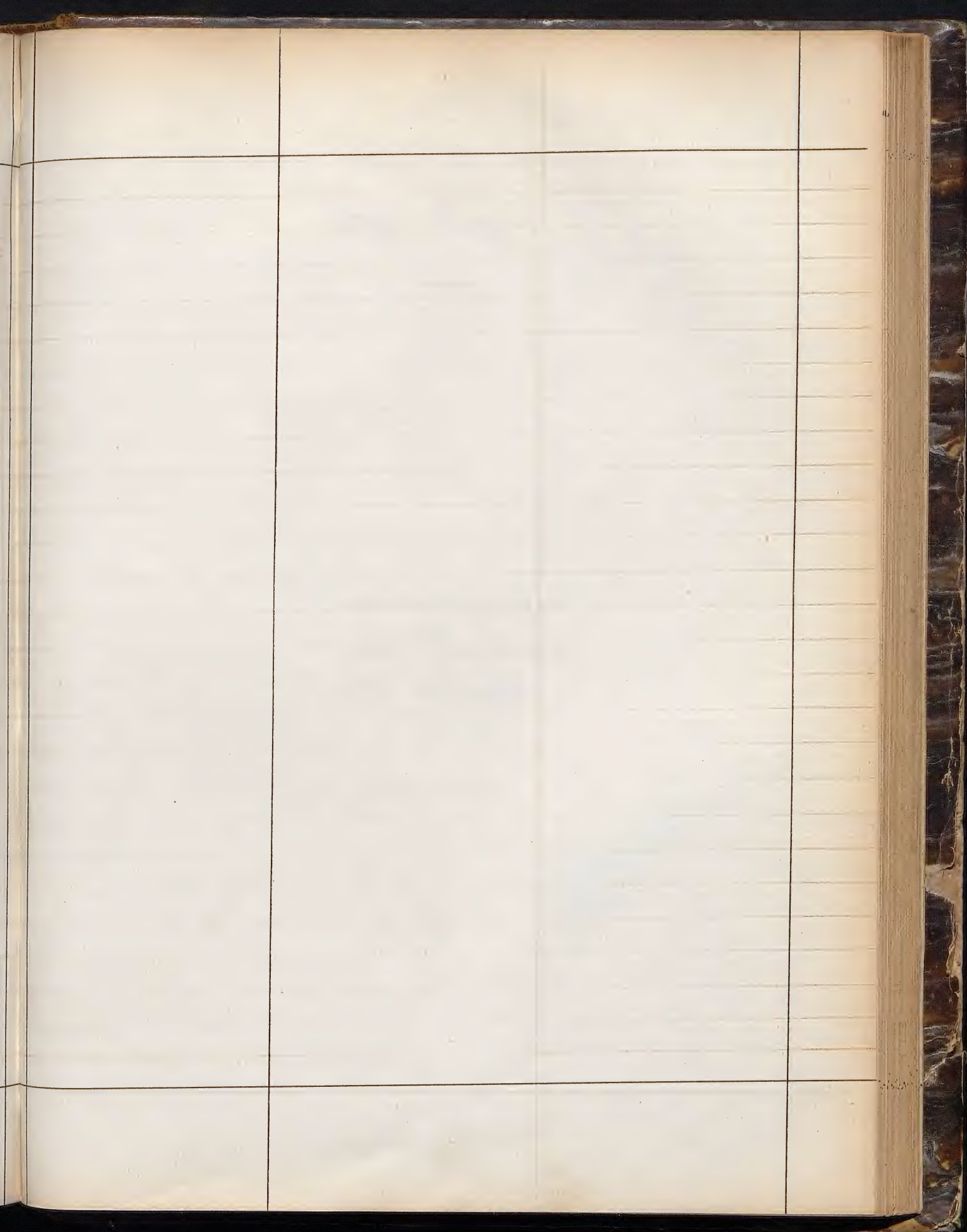
---

J. J. Subers.

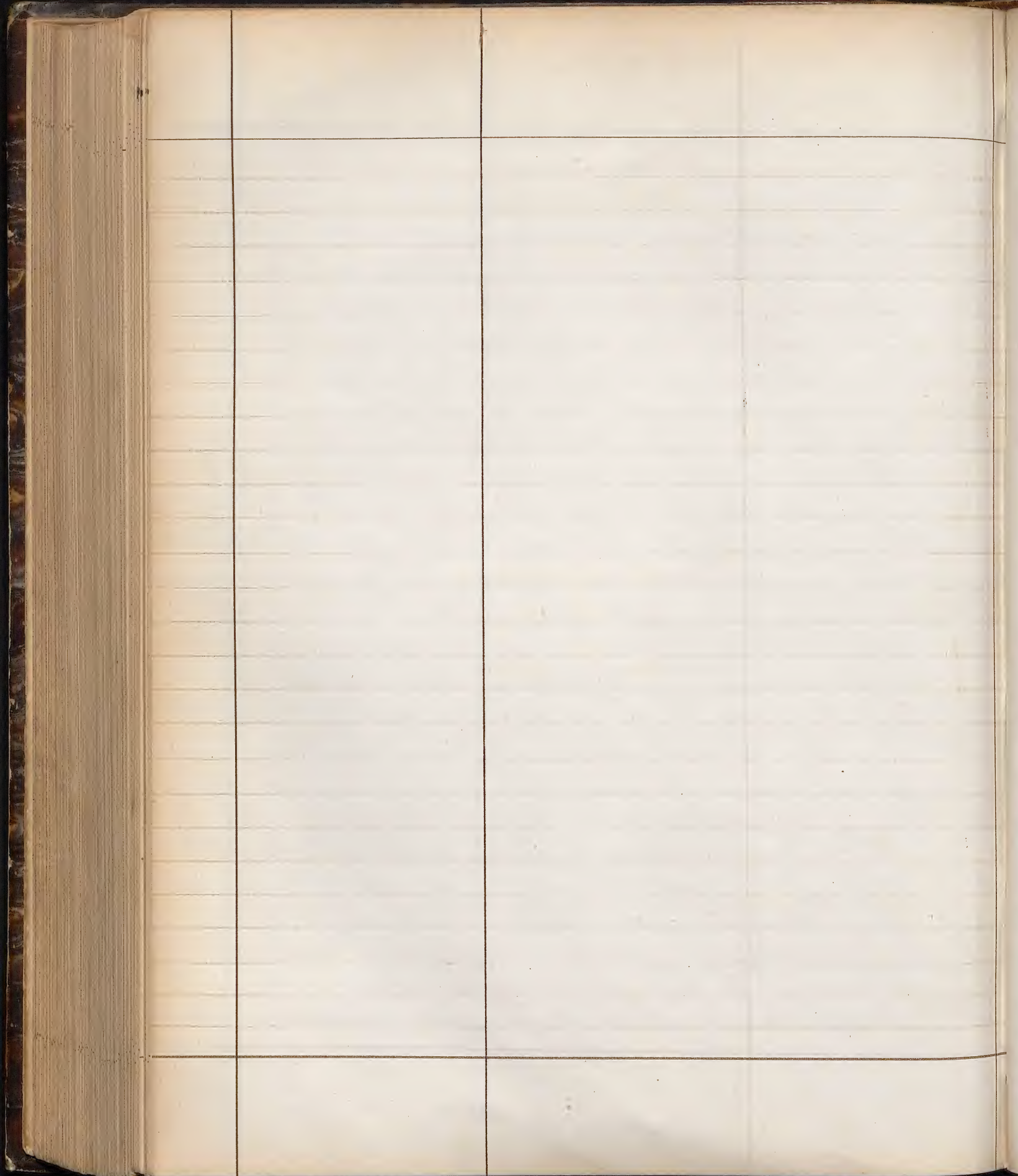














XVII<sup>e</sup> Leçon.

---

Théoriciens du précieux .  
Le père Boursous.  
L'abbé Crubler.

---



1877

1877



Théoriciens du précieux.  
Le père Bouhours.  
L'abbé Goussier.

Personne, à vrai dire, ne donna une théorie du précieux, ni au dix-septième ni au dix-huitième siècle; et cela se conçoit aisément. Ce n'en est en effet que la postérité qui voit clairement tout le ridicule de cette tendance à vouloir sentir et penser plus qu'en réalité on ne sent et on ne pense. Ceux qui ont ce défaut ne s'en doutent pas; ils en sont les dupes. Bien des gens, et des gens qui certes n'étaient pas dépourvus de mérite, furent dupes du précieux aux deux époques. Nous nous proposons de chercher quel jugement ils en portaient. Nous ne parlons pas ici de l'excès du précieux, de cette montre intempérante d'esprit, de cette fastidieuse affectation de sensibilité qui n'eurent jamais pour partisan aucun homme raisonnable. Il y avait, on le croit du moins, un milieu de bon goût, un intermédiaire qui ne présentait pas de péril; c'était là que voulant s'en tenir les gens trop sensés pour se jeter dans une folle exagération, mais aussi trop peu prudents pour comprendre que, dans le précieux, ce qui semble le plus innocent est cependant



très dangereux. Nous nous arrêterons sur deux personnages qui sont, en quelque sorte, les types de ce parti moyen : le père Bouhours au dix-septième siècle, l'abbé Trublet au dix-huitième.

On ne les lit plus guère aujourd'hui, et de bon compte ils ne méritent pas beaucoup d'être lus. Mais ils ont joué, dans leur temps, un grand rôle; ils ont exercé une véritable influence; car, il faut l'avouer, ils ne manquaient point de talents. Leurs écrits, pour avoir maintenant bien perdu de leur ancienne réputation, n'en ont pas moins conservé une certaine force, et même au premier abord pouraient tromper les esprits faibles ou confiants. Les travers qu'ils représentaient ne sont pas encore effacés de nos jours, à 100 ans et plus de distance. Voilà pourquoi nous les attaquons.

Le père Bouhours a exprimé ses idées sur le précieux de la première époque dans un livre intitulé : De la manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit. Sa théorie (nous emploierons ce mot pour la commodité du langage) peut se résumer en une ligne : "Il faut que le vrai soit orné et embelli". Bouhours n'a jamais considéré le vrai en face; il ne l'a jamais compris et senti dans toute



sa simplicité, j'oserais dire dans sa nudité. Il en préserve pour les ornements et les embellissements; de sorte que sa théorie, qui a pour objet de faire valoir à la fois le vrai et l'ornement du vrai, atteste la disposition d'esprit d'un homme qui accepte le vrai, mais préfère l'ornement. Il a beau parler de Bossuet, de Racine, de Boileau, de tous les grands hommes du siècle de Louis XIV, et leur donner des éloges; au fond, il est gagné au précieux; seulement, il a du tact; de l'habileté, et ne veut pas risquer de se mettre mal avec les bons esprits.

(Citons quelques-unes de ses maximes. Son ouvrage a la forme d'un dialogue: "Pensez bien," demande un des interlocuteurs (le partisan du précieux outré) "Suffit-il que les pensées n'aient rien de faux?" — "Non," répond Eudoxe (c'est Bonhomme) "outre la vérité qui contente toujours l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe, qui le surprenne. — Si l'invention des pensées n'est pas tout-à-fait neuve, il faut que la manière dont on les tourne le soit au moins; si elles n'ont pas la grâce de la nouveauté, même dans le tour, il faut qu'elles aient je ne sais quoi en elles-mêmes qui donne de l'admiration et du plaisir. — La vérité est à la



pensée ce que les fondements sont aux édifices ; elle la soutient et la rend solide. Mais un bâtiment qui ne serait que solide n'aurait pas de quoi plaire à ceux qui se connaissent en architecture.

Il semble que cette théorie soit bien modeste, et les maximes dans les quelles elle se produit, bien innocentes. Mais il n'en est point ainsi. Pourquoi ? parce que si la vérité est indépendante de ce qui peut plaire dans la pensée, si ce n'est pas elle, elle seule qui nous charme, nous ne saurons plus comment prendre les livres ; nous devrons nous demander sans cesse où est le vrai, et où est l'ornement ; nous serons toujours sur nos gardes ; nous n'oserons plus rien croire, rien affirmer. Eh ! qu'on lise une page de Bossuet. Dans les vérités qu'elle renferme, peut-on trouver d'abord les fondements, puis en distinguer les embellissements ? Quand Bossuet pense, il ne pense pas comme tout le monde, parce qu'il est un homme de génie ; mais il pense pour tout le monde, et cela, pour la même raison : sa pensée est simple, grande, forte ; si elle nous frappe, c'est que le vrai sans ornement a la vertu de nous frapper, et nous nous y laissons aller de bonne foi.

Qui donc ! la vérité n'a-t-elle pas son ornement ? Si ; mais non pas l'ornement qu'en-



rend le père Bonhomme. Bonhomme a la vérité ; cela ne lui suffit pas ; il veut la rendre nouvelle pour la parure qu'il lui donne ; il s'efforce de la revêtir d'un je ne sais quoi qui excite l'admiration et le plaisir, c'est là son plus grand travail. Ce que nous appelons ornement ne doit pas embellir le vrai, mais seulement le mieux marquer, l'accuser davantage. De même dans un tableau, que demandons-nous au peintre ? qu'il prête à ses personnages des ajustements singuliers, pour saisir plus vivement nos yeux et notre esprit ? Loin de là ; nous voulons que les ajustements soient simples, et n'aient d'autre emploi que de mieux dessiner les contours. Ce ne sont pas les personnages qui doivent être faits pour les ajustements, mais les ajustements pour les personnages.

Bonhomme revient sans cesse à cette maxime, qu'il faut habiller la vérité de manière à la rendre nouvelle. Il présente son idée sous bien des formes ; il varie la figure, et s'exerce à être ingénieur. Nous l'avons vu plus haut emprunter une comparaison à l'architecture ; il en va chercher une autre dans la joaillerie : pour lui, la pensée



en un diamant, non brut, mais taillé.  
 Peu importe la diversité des tonneaux : cette  
 théorie du vrai orné n'est pas autre chose  
 que l'apologie du bel-esprit.

Pourtant, en plusieurs endroits de son  
 livre, Bouhours parle de lui-même comme  
 d'un partisan vicieux du précieux. A l'en-  
 tendre, s'il a pu s'y laisser prendre autrefois,  
 il est maintenant bien revenu de son erreur,  
 il confesse un péché de jeunesse, d'après le-  
 quel il ne retombe plus ; disons, d'après le-  
 quel il croit ne plus retomber. Nous  
 ne révoquons pas en doute la sincérité  
 du père Bouhours : mais telle est l'im-  
 pression du précieux, qu'elle subsiste tou-  
 jours, lors même qu'on pense qu'elle en  
 est mieux effacée. Qu'on se rappelle Ménage  
 sortant de la première représentation des  
Précieux ridicules :

" Oublieux, disait-il à Chapelain,  
 " nous approuvions, vous et moi,  
 " toutes les sottises qui viennent d'être  
 " critiquées si finement et avec tant de  
 " bon sens . . . . . Il nous faudra  
 " brûler ce que nous avons adoré, et  
 " adorer ce que nous avons brûlé."



Et bien ? Mécène, dès ce moment, cessait-il de sacrifier au faux goût, à ce qu'il nomme lui-même le "galimatias" et le "style forcé ?" De même Bouhours ne put jamais se débarrasser de son ancien penchant pour le précieux. Voici une preuve curieuse de ce que nous venons d'avancer.

Il parle quelque part d'un sonnet fameux sur le *Mourir*, qu'il a beaucoup admiré jadis, et qu'il dit ne plus tant goûter. Ce sonnet était une imitation de l'italien:

" Je sais une chose à moi -  
 " Disait l'original, qui n'en prouve  
 " vivante, et qui parait vivre. Se  
 " met-on devant elle pour écrire, il  
 " semble qu'elle écrit; si tu chantes,  
 " il semble qu'elle chante aussi: re-  
 " garde-la en face, elle te dira tous tes  
 " défauts; tourne-lui dédaigneusement  
 " le dos, elle disparaît, pour reparaître  
 " plutôt si tu le retournes. "

Il y a là déjà de l'affectation et de la recherche; mais la pièce italienne semblait simple, à côté de l'imi-



lation française citée par Bouhours :  
 " Vivre, peindre et peindre, qui donne  
 - et qui reçoit,  
 Et qui porte en tout lieu avec toi mon  
 - image,  
 Qui peut tout exprimer, excepté le lan-  
 - gage,  
 Et pour être animé, n'a besoin que de  
 - voir ;  
 On peut seul me montrer, quand chez toi  
 - je me vois,  
 Contes mes passions peintes sur mon  
 - visage ;  
 On suit d'un pas égal mon humeur et mon  
 - âge,  
 Et dans leur changement jamais ne te  
 - déçoit.  
 Les mains d'un artisan au labeur obstinées,  
 D'un pénible travail font en plusieurs  
 - années  
 Un portrait qui ne peut ressembler qu'un  
 - instant ;  
 Mais toi, peintre brillant, d'un art inimi-  
 - table,  
 Tu fais sans nul effort un ouvrage in-  
 - constant



"Qui ressemble toujours et n'est jamais semblable."

Sans doute Bouhours n'approuve pas hautement ce sonnet. Mais le condamne-t-il avec franchise? Dit-il sans détours et prononce le trancher net: "Voilà qui est mauvais?" non: il fait quelques critiques, et quelles critiques! Il blâme par exemple la licence qu'a prise le poète de supprimer l'S dans la seconde personne de l'indicatif des verbes "donner" et "porter". On voit qu'il ne censure que pour avoir le droit de louer tout à l'heure; et en effet, écoutez quelle restriction il apporte à ses critiques: "Ce n'est pas, dit-il, que ce sonnet n'ait de grandes beautés; des traits agréables et naturels." Et quels sont ces traits agréables et naturels qui font regretter à Bouhours sa sévérité? C'est:

"Et pour être aimé n'a besoin que de voir"  
ou bien:

"Qui ressemble toujours et n'est jamais semblable."

On s'étonne qu'en 1687 un homme dont le cheveu commençait à blanchir, un homme qui avait vu éclore les chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV, pût admirer encore, bien qu'il s'en défendît, ces pensées énigmatiques, si toutefois il y a des pensées dans le sonnet de M. Vivier. On a peine à s'expliquer que Bouhours, qui,



après tout, n'était pas un sot, n'ait pas rougi de nommer le Comte d'Étclay, lorsqu'il venait de rappeler des écrivains tels que Bossuet, Cornéille, Racine. C'est que ce malade, qui se croit si bien guéri, est tout au plus convalescent. Du jour où l'on cesse de dire : "j'aime ceci parce que c'est vrai; je hais cela parce que c'est faux", et où l'on ne s'adresse qu'à ce qui peut, à la requête, se détacher de la pensée, on demeure fidèle à ce goût de l'ornement; on admire les festons, les astrucalés; on ne regarde plus le bâtiment même. Celui qui, au contraire, connaît et aime la simple vérité, fait peu de cas de ces embellissements; il ne discerne point ce qui est de la vérité et ce qui appartient au talent de l'écrivain; on bien il sait gré à celui-ci d'avoir eu le courage de dissimuler son talent pour ne donner au lecteur que le sérieux plaisir de la pure vérité.

La fontaine, on le sait, fut d'abord attiré par l'écriture; il rappelle lui-même, dans ses vers pleins de charmes, ce cours égaré :

"Je pris certain auteur autrefois pour mon maître;  
Il pensa me gâter. A la fin, grâce aux dieux,  
Horace, par bon heur, me dessilla les yeux.  
L'auteur avait du bon, du meilleur, et la France  
Estimait dans les vers le ton et la cadence.  
Qui ne les eût prisés? J'en demeurai ravi;



Mais ses traits ont perdu qui conque la suivre ;  
 Son trop d'esprit se perd en de trop belles choses,  
 Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses."

La fontaine fut de guérir de l'admiration de Voiture, ce type du bel esprit, parce qu'il était un homme de génie, de même que Racine ne fut pas long-temps à revenir de son estime pour les vers de Chapelain. Mais Bouhours ne put se débarrasser de son goût pour le précieux, parce qu'il n'était pas un homme de génie comme Racine et la fontaine.

À la milieu du dix-huitième siècle, l'abbé Grublet reproduisit presque trait pour trait la théorie du père Bouhours, dans un ouvrage intitulé : "Essais sur divers sujets de littérature et de morale", dont la cinquième édition parut en 1750.

Dire que Grublet répétait les doctrines de Bouhours, c'est dire que son livre n'était pas d'un excellent goût. Comment donc expliquer la vogue qu'il obtint ? C'est que d'abord il y régnait une certaine modération dont on peut être dupe, et qu'ensuite, les écrits médiocres réussissent plus vite auprès du peuple, que les ouvrages de génie. Ceux-ci, pour jouir de toute la faveur dont ils sont dignes, pour être appréciés comme il convient, ont besoin de lecteurs choisis, de juges d'élite :



Britannicus et Alhalie, les plus belles pièces de Racine, restèrent pendant quelque temps dans une sorte d'abandon et d'oubli. Mais les livres comme ceux de Crubler et de Bouhours, qui sont à la portée de tout le monde, obtiennent sur le champ le succès et la renommée. Il est vrai que tôt ou tard justice leur sera faite, ainsi qu'ils le méritent.

Crubler fit, un moment, obstacle à la réputation ou, ce qui vaut mieux, au bon goût de Voltaire, dont nous connaissons tous les vers :

" L'abbé Crubler avait alors la rage  
D'être à Paris un petit personnage ;  
Au peu d'esprit que le bonhomme avait  
L'esprit d'autrui par supplément servait.  
Il entassait adage sur adage ;  
Il compilait, compilait, compilait ;  
On le voyait sans cesse écrire, écrire  
Ce qu'il avait jadis entendu dire,  
Et nous l'assait, sans jamais se lasser ;  
Il me choisit pour l'aider à penser.  
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,  
Lûmes beau coup et rien n'imaginâmes."

Crubler ne se releva point de cette épigramme.

Mais quand il publia son ouvrage, non seulement il trouva des partisans parmi les esprits vulgaires ; les hommes supérieurs eux-mêmes



furent bien près d'être ses dupes, tant il savait donner à ses idées un air spécieux ! Voici comment il parlait : « Le vrai n'est que le bon. Pour en faire le beau, il faut 1.<sup>o</sup> qu'il soit nouveau ; 2.<sup>o</sup> qu'il soit exprimé avec élégance, vivacité, délicatesse. Le beau parfait, c'est un ouvrage dont les pensées sont vraies et nouvelles, les expressions justes, et en même temps délicates et sublimes. » Puis empruntant une comparaison à l'art culinaire : « Un bon ouvrage est une bonne viande cuite à propos. » C'est là en effet ce qui nourrit quiconque mange pour vivre. Cratylle ne s'en contente pas ; il lui faut quelque chose de plus relevé : « Un bel ouvrage » dit-il, « est une bonne viande mise en ragoût par un habile cuisinier. » De là une distinction entre les bons et les beaux écrivains. Quintilien, Charron, Fleury sont bons ; Cicéron, Bossuet sont beaux.

Si l'on n'y réfléchit, cette doctrine paraît acceptable ; mais il serait dangereux de l'admettre. Non, Quintilien n'est pas seulement bon, parce que Bossuet est beau ; Quintilien a sa grandeur, sa beauté dans l'ordre d'idées qu'il exprime. Quand nous considérons un tableau flamand, disons-nous : « C'est un bon



tableau ? Ne l'admirons-nous pas ? Ne le  
 trouvons-nous pas parfait dans ses proportions,  
 dans ses détails, dans son expression ? Pour être  
 familière, la peinture n'en est pas moins vive et  
 large. Quand nous contemplons ensuite une œuvre  
 de Raphaël, nous avons un autre genre de beauté,  
 plus calme, plus serein, plus divin ; nous recon-  
 naissons une école différente ; mais si nous sommes  
 autrement émus qu'en face d'un tableau flamand,  
 nous ne refusons pas à celui-ci notre admiration ;  
 il ne cesse point à nos yeux d'être beau. Ainsi  
 Quintilien et Bossuet : tous deux sont beaux,  
 quoiqu'à divers titres. Eh quoi ! Vous qui ne  
 regardez Quintilien que comme un bon auteur,  
 voudriez-vous qu'il devînt beau par un procédé  
 analogue à l'empâttement ? Désirez-vous ; votre  
 manie est pernicieuse. Ceux qui n'ont pas le  
 don de trouver en eux des vérités supérieures, trou-  
 vent du moins des choses sensées ; si vous doutez  
 que ce qui est sensé soit bon et beau, si vous  
 êtes partisan du vrai orné, si vous engagez  
 l'écrivain de second ordre à relever ses pensées  
 sages et modestes par un ton qui leur donne de  
 l'éclat et de la nouveauté, vous l'invitez, vous  
 le poussez au précieux. Ceux qui croient, au con-  
 traire, que le vrai est tout, que c'est le beau



et non une partie du beau, écriront des choses  
bonnes et belles, au lieu d'écrire des choses ornées  
et de mauvais goût. Crublet Vous dira :  
qu'une pensée n'est pas seulement belle parce qu'elle  
est vraie, mais qu'elle n'est belle qu'en ce qu'elle  
est vraie", avec cette restriction encore,  
"qu'une pensée fautive peut être ingénieuse et par  
cet endroit mériter quelque estime." Ainsi,  
soyez ingénieux, cela Vous ennuiera de ne pas  
être vrai et juste. Il dit ailleurs : "Celle  
pensée fautive n'a pu venir qu'à un homme d'esprit."  
De quel esprit parle Crublet, si non d'un bel-esprit?

Il était plus à l'aise que Bouhours pour  
en faire l'éloge. Fontenelle, représentant et  
patron du second précieux, vivait encore en 1750,  
et Crublet, à l'abri derrière un pareil person-  
nage, pouvait sans crainte soutenir ses doctrines  
et attaquer celles des autres, celles des hommes  
de sens et de goût. A qui s'en prend-il ? à  
Boileau, au sujet d'un de ses meilleurs écrits,  
de sa Préface générale. " Si on me de-  
mande, dit Boileau, ce que c'est que ces  
agréments et ce sel (propres à piquer le goût  
général des hommes), je répondrai que c'est  
un je ne sais quoi qu'on peut beaucoup mieux  
sentir que dire. A mon avis néanmoins, il



consiste principalement à ne jamais présenter au lecteur que des pensées vraies et des expressions justes. Des pensées vraies et des expressions justes, cela ne peut accommoder Crablier; il faut de l'ornement pour que le bon devienne beau. "Qu'est-ce qu'une pensée neuve, brillante, extraordinaire?" continue Boileau; ce n'est point, comme le persuadent les ignorants, une pensée que personne n'a jamais eue ni dû avoir; c'est, au contraire, une pensée qui a dû venir à tout le monde, et que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer." Crablier n'est pas de cet avis; pour lui "une pensée qu'on ne trouve nulle part est une pensée neuve"; il veut bien ajouter: "à la vérité, pourvu qu'elle soit vraie." Boileau, voulant montrer qu'un bon mot n'est bon mot qu'en ce qu'il dit une chose que chacun pensait, et qu'il la dit d'une manière vive, fine et nouvelle, rappelle la parole si connue de Louis XII: "Un roi de France ne venge point les injures d'un duc d'Orléans." et s'exprime ainsi: "N'ouï-je pas que ce mot me frappe d'abord? N'est-il pas aisé de voir que c'est parce qu'il présente aux yeux une vérité que tout le monde sent, et qu'il dit, mieux que tous les plus beaux discours de morale." "Qu'un grand prince, lorsqu'il



est une fois sur le trône, ne doit plus agir par des mouvements particuliers, ni avoir d'autre vue que la gloire et le bien général de son Etat."

Croyez-vous que Crublet accepte cette explication? Elle est trop naturelle pour lui. Il cite celle d'un Membre de l'Académie des Sciences, et c'en est évidemment la sienne. Le Savant, dans un livre intitulé: "Les agréments du langage réduits à leurs principes", donne cette solution (car c'en est une en vérité): "La duplicité de personne que la réponse de Louis XII suppose dans une seule, cause à l'esprit une sorte de surprise qui le rend plus attentif à la vérité qu'on lui présente." Le même auteur des Agréments du langage réduits à leurs principes trouve qu'il y a quelque chose "d'ingénieur" dans la réflexion suivante de Boileau: "Puisqu'une pensée n'est belle qu'en ce qu'elle est vraie, et que l'effet infailible du vrai, quand il est bien énoncé, c'est de frapper les hommes, il s'ensuit que ce qui ne frappe point les hommes n'est ni beau, ni vrai, ou qu'il est mal énoncé". Quelle manie de chercher l'ingénieur dans ce qui est le plus simple? N'est-ce pas là la marque d'un esprit faux?

Et cependant Crublet se considérait comme)



un partisan très modéré du précieux de son époque. Il louait les écrits si naturels de Voltaire, en même temps que les ouvrages affectés de La Mothe. Avait-il donc pour Voltaire autant d'estime que pour La Mothe? Était-il, au fond de l'âme, aussi bien guéri du précieux qu'il le prétend? Comme Bouhours, Crublet était incurable; mais comme Bouhours, Crublet savait se conduire. Bouhours faisait l'éloge de Bossuet, de Cornille, de Racine, de Boileau, parcequ'il eût été insensé, en 1687, de s'attaquer à ces hommes de génie, et de rompre en visière à l'opinion publique. Crublet ménageait Voltaire, parcequ'il voulait être de l'Académie, et que, sans le suffrage de Voltaire, tout puisant alors (1750), les portes lui en eussent été à jamais fermées. A vrai dire, Crublet demeurait fidèle au précieux de son temps, un peu différent, comme nous l'avons fait voir, du précieux de l'autre siècle. On trouve dans le dernier volume de son ouvrage des passages caractéristiques, celui-ci par exemple: "Il y a des gens qui, au moyen d'une grande vivacité, paraissent avoir beaucoup plus d'esprit qu'ils n'en ont en effet; ils ont des esprits, plutôt que de l'esprit; ils sont spiritueux, si cela peut se dire, plutôt que spirituels." C'est



sans doute après avoir lu quelques pages de ce style, que Grimm disait : " Grâce à M<sup>r</sup>. de Voltaire, il n'y a plus qu'en aujourd'hui que M<sup>r</sup>. l'abbé Grubler. " — H. Dit de lui ailleurs : " L'insipide auteur du Fontelliana ou quelques autres écrivains de cette force qui posent leur vie à contourner des phrases et à entortiller laborieusement une diction puérile, ou qui emploient leur temps, comme disait M<sup>r</sup>. de Voltaire de M<sup>r</sup>. de Marivaux, à peser des riens dans des balances de toile d'araignée. "

Ainsi les deux époques du précieux se ressemblent ; les deux hommes que nous avons choisis pour types des dupes du précieux se ressemblent aussi. Ils font des concessions au bon goût, mais c'est par calcul. Ils se prétendent guéris, et ils sont incurable. Ils restent si fidèles au bel esprit, qu'alors même qu'ils pourraient le vouloir blâmer et s'en défendent le plus, ils en donnent de nouveaux exemples.

Soyons donc toujours en garde contre les manies de ces soi-disant convertis, en matière littéraire. Ne nous laissons jamais toucher que par les pensées vraies et par les expressions justes. Ne raffinons point ; ne nous travaillons pas à dénaturer la vérité, en voulant l'em-



bellir; Soyons ouverts, pleins de candeur; aimons  
 et retrouvons la candeur de ces hommes du dix-  
 septième siècle, si grands et si simples, qui con-  
 naissaient le vrai, mais non pas le vrai orné.  
 Il n'y a que les gens relativement médiocres,  
 ou si l'on veut, les hommes de talent qui son-  
 gent à donner des théories du vrai orné, du  
 bon rendu beau, du pittoresque, de la forme sépa-  
 rée du fonds: les hommes de génie ont bien autre  
 chose à faire; ils écrivent des livres durables, im-  
 mortels, tandis que les ouvrages des premiers,  
 un instant recherchés parce qu'ils sont accessibles  
 à tous, ne tardent pas à tomber dans l'oubli. Seuls  
 les hommes de génie trouvent du premier coup le beau;  
 eux aussi surtout ils le discernent et l'admirent chez  
 les autres. J'enélon, à force d'aimer la belle simplicité,  
 allait jusqu'à se montrer injuste pour Cicéron; la toge  
 romaine lui semblait moins naturelle et moins noble  
 que la tunique grecque; il ne voulait pas tant d'éclat  
 dans le vêtement d'un honnête homme. Pour nous, qui  
 n'avons pas le droit d'être sévères comme J'enélon, et  
 qui ne trouvons pas le beau en nous-mêmes, attachons-  
 nous du moins à le discerner et à l'admirer dans les  
 œuvres des grands hommes, et rappelons-nous toujours que  
 " C'en avois profité que de savoir s'y plaire "

Jarry.



XVIII<sup>e</sup> Leçon.

---

Principales définitions du goût  
au XVIII<sup>e</sup> siècle.

---



III



## Principales définitions du goût au XVIII<sup>e</sup> siècle.

---

Un des traits qui distinguent la seconde époque du premier de la première, c'est l'influence de l'esprit philosophique. L'esprit philosophique au commencement du dix huitième siècle intervient dans la littérature avec la prétention de tout expliquer, de donner les raisons et les principes de toutes choses. Un livre publié vers ce temps porte ce titre singulier: Des agréments du langage réduits en principes. Mieux que tout ce que nous pourrions dire, un pareil titre caractérise la maladie de l'époque qui nous occupe. La Mothe, écrivant à la Duchesse du Maine sur les conversations du salon de Madame de Lambert, n'avait-il pas dit de Fontenelle: "qu'il réduisait tout en principes, même le goût?" c'est à dire que Fontenelle n'admettait comme légitime aucun plaisir d'esprit, aucun sentiment littéraire, dont on ne pût donner une raison certaine. Cette prétention de l'esprit philosophique, nous la retrouvons dans tout le dix huitième siècle; elle sera la source de bien des fautes; elle conduira les esprits à vouloir faire de la littérature une science



positive, et, comme la chose n'est pas possible, à substituer une science chimérique au sentiment uni à la raison. De la tant d'efforts pour définir le goût, pour se rendre compte pour l'intelligence de choses qu'il faut se contenter de sentir. Des hommes d'un talent distingué, des hommes de génie même sont tombés dans ce travers; car parmi ceux qui ont essayé de définir le goût figurent les noms de Montesquieu, de Voltaire, de D'Alembert, de Daclos et de Marmontel. Examinons rapidement les définitions qu'ils ont données du goût.

" Le goût, dit Montesquieu, n'est que l'avantage de découvrir avec finesse et avec promptitude la mesure du plaisir que chaque chose doit donner aux hommes. " Mais qu'est-ce que le plaisir dont parle Montesquieu? Lui-même compte trois sortes de plaisirs: ceux que l'âme tire de son propre fond; ceux qui résultent de son union avec le corps; ceux qui sont fondés sur les préjugés et sur l'habitude; mais cette classification, il faut l'avouer, ne jette aucune lumière sur la définition même du goût. Cette dernière pèche surtout en ce que Montesquieu ne distingue nullement les plaisirs bons des plaisirs mauvais; il ne nous dit pas si tous les plaisirs d'esprit sont légitimes. Enfin ce mot " plaisir " n'a-t-il pas de quoi nous inquiéter pour une définition



du goût où il figure, quand nous voyons Montequieu mettre sur une même ligne les plaisirs de l'esprit et ce mauvais sentiment qui nous fait rire quand un homme et surtout une femme tombe sous nos yeux<sup>1)</sup>.

Avec Voltaire on est sûr de trouver au moins une définition claire et facile à entendre:

" Le goût est un discernement prompt comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la réflexion; il est comme lui sensible et voluptueux à l'égard du bon; il rejette comme lui le mauvais avec soulèvement; il est souvent comme lui incertain et égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire et ayant comme lui besoin d'habitude pour se former . . . . . Il ne suffit pas pour le goût de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage, il faut la sentir, en être touché. Il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse, il faut démêler les différentes nuances. Rien ne doit échapper à la promptitude du discernement, et c'est encore une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts avec le goût sensuel; car le gourmet sent et reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs; l'homme de goût, le connaisseur verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles; il verra un défaut à côté d'un agrément<sup>2)</sup>."

<sup>1)</sup>  
Voltaire. (Diction. philos.)



Ici rien d'obscur ; Voltaire s'exprime avec la plus grande netteté ; mais le goût, tel qu'il l'entend, n'est pas le grand goût du vin septième siècle. Comment d'ailleurs distinguerons-nous le bien du mal ? Où est le beau, où est le laid ? Voltaire nous laisse là-dessus dans une entière incertitude. Le goût, dit-il, est incertain quelque fois ; rien de plus vrai, si nous adoptons la définition de Voltaire, et la façon même dont il applique cette faculté de goût pourrait nous montrer plus d'une fois combien sa théorie était peu capable de le sauver de l'erreur, alors que son instinct d'homme de génie lui faisait défaut. En 1755, Voltaire, dans l'Essai sur les mœurs des nations, oppose le Roland furieux à l'Odyssée, et met l'Arioste fort au-dessus d'Homère. "Tous deux ont, dit-il, la même intempérance d'imagination, mais l'Arioste rachète ses défauts par des beautés admirables. Quant à l'Iliade comparée à la Jérusalem délivrée, si l'on pouvait oublier le nom des auteurs, il n'y a personne qui ne donnerait la préférence à la Jérusalem." Des jugements si exorbitants et si injustes ont excité la surprise de Grimm, si favorable cependant à Voltaire. "Comment est-il possible, s'écrie-t-il avec un étonnement mêlé de blâme et qui lui fait honneur, comment



est-il possible que cet illustre écrivain ait si mal parlé d'Homère ? ..... Si cet arrêt eût été prononcé par Monsieur de Fontenelle, on n'en parlerait point, mais que ce soit Monsieur de Voltaire ! ..... Le même discernement qui sert si mal Voltaire jugeant l'Iliade et l'Odyssée, l'a également conduit à trouver mesquins les ajustements dans les tableaux de Raphaël : tant il est vrai qu'à force de définir le goût, au lieu de se contenter d'admirer les belles choses, on ne connaît bientôt plus que le plaisir de critiquer ; et par là même on tombe dans une critique étroite et sans élévation !

D'Alembert, que le parti philosophique regardait comme son docteur, avait composé un traité spécial <sup>(1)</sup> où il établit que l'esprit philosophique n'est pas incompatible avec le goût. La préoccupation des savants qui se piquaient de régler le monde des lettres, c'était de découvrir au génie des routes inconnues ; telle est aussi la prétention de d'Alembert. En effet ce qui fait la force de la science, c'est la découverte de voies nouvelles ; mais c'est une grave erreur de s'imaginer qu'en fait de génie littéraire il existe des routes inconnues ; en littérature, il n'y a que le vrai qui est de tous les temps ; il n'y a que le grand chemin qui commence en Grèce et aboutit à la

(1) Reflexions sur le Goût.



France du dix septième siècle. Chercher des routes inconnues, c'est tomber dans le paradoxe, c'est arriver à dire: "Le beau, c'est le laid."

Quant à D'Alembert, le goût pour lui c'est le talent de discerner dans les ouvrages de l'art, ce qui doit plaire aux âmes sensibles, et ce qui doit les blesser. " Et ailleurs: " Le goût n'étend pas son ressort sur toutes les beautés dont un ouvrage de l'art est susceptible; il en est de frappantes et de sublimes qui saisissent également tous les esprits, que la nature produit sans effort dans tous les siècles et chez tous les peuples, et dont par conséquent tous les siècles et tous les peuples sont juges. Il en est qui ne touchent que les âmes sensibles et qui glissent sur les autres. Les beautés de cette espèce ne sont que du second ordre; car ce qui est grand est préférable à ce qui n'est que fin; elles sont néanmoins celles qui demandent le plus de sagacité pour être produites et de délicatesse pour être senties; aussi sont-elles fréquentes parmi les nations chez lesquelles les agréments de la société ont perfectionné l'art de vivre et de jouir. Ce genre de beautés faites pour le petit nombre est proprement l'objet du goût."

Nous n'aurions presque qu'à citer ces lignes



Sans commentaire pour montrer combien d'Alcibiade est loin de connaître le grand, le vrai goût. Quoi? refusez au goût le jugement des beautés grandes et sublimes, sur les quelles tout le monde est d'accord? Mais qu'est-ce qui forme le goût si non l'étude de ces beautés également senties par tous les temps et chez tous les peuples? D'Alcibiade semble avoir chassé le goût de son domaine propre: il le réduit à n'être plus qu'une sorte de raffinement sur des beautés plus ou moins suspectes, qui dépendent de la mode et qui passent avec elle.

(1)

(Considérations sur le Goût)

La définition de Duclos <sup>(1)</sup> au premier abord semble plus satisfaisante: "Le goût est le sentiment du beau." En effet nous avons tout sur le beau des idées générales qui font que nous attachons aussitôt à ce mot quelque chose de défini. Mais qu'est-ce que le beau, suivant Duclos? "Ce n'est que la forme, l'extérieur des choses; le goût ne s'exerce que sur des surfaces." Voilà donc le goût réduit à n'être plus que le sentiment des surfaces, et pour que l'on ne s'y trompe pas, Duclos ajoute: "La bonté ni la vérité ne sont de son ressort". Quelles étranges définitions! Et tout cela, pour n'avoir pas voulu se con-





(Essai sur le Goût).

tenter de sentir et d'admirer ?

Marmontel sera-t-il plus heureux que ses contemporains, lors qu'à son tour il essaie de définir le goût ? "Le goût, dit-il, "est le sentiment vif et prompt des finesses de l'art, de ses délicatesses, de ses beautés les plus exquises, et même de ses défauts les plus imperceptibles et les plus séduisants." On le voit, Marmontel reproduit en d'autres termes la définition de Voltaire; nous nous bornerons donc à lui répondre également qu'on n'est point d'accord sur ce qui est beauté et sur ce qui est défaut: il laisse la question indécise, et ne nous donne aucun moyen sûr pour juger un ouvrage. D'ailleurs voyons pour des exemples comment "ce discernement vif et prompt des finesses de l'art" a servi Marmontel lui-même. Il écrit d'Helvétius: "Le siècle de Louis XIV a-t-il entendu parler de l'homme et de ses facultés intellectuelles avec une sagacité aussi pénétrante ?" On ne dirait-on <sup>pas</sup> que l'homme qui a écrit ces mots ignore que la France au dix septième siècle avait tout à tout entendu Descartes, Pascal et Bossuet ? Parlant de l'Essai sur les Eloges, de Thomas, Marmontel s'écrie: "Quel monument de goût !" Certes notre



intention n'est pas de rabaisser Thomas, mais son livre est tout, excepté un monument de goût. C'est encore Marmontel qui dit de la Henriade : " Du côté du goût, y a-t-il rien de plus achevé que la Henriade ? Si elle n'a pas les beautés de l'Énéide, de l'Iliade et de la Jérusalem délivrée, elle n'en a pas non plus les défauts." Ainsi donc c'est un chef d'œuvre de goût, qu'un livre dans lequel on loue non point des beautés, mais l'absence de défauts ! Nous n'oserions affirmer que Voltaire ait été satisfait de cette manière de louer son poème épique.

Celles sont les principales définitions de goût qu'on a données au dix huitième siècle. Nous n'avons pas voulu les réfuter, nous bornant à indiquer ce qu'il y avait de plus choquant dans chacune. Voyons maintenant ce que ces doctrines ont de commun, et en quoi elles se distinguent de ce que nous appellerons pour la commodité du langage, quoique bien improprement, la théorie du dix septième siècle.

Un premier trait commun aux cinq définitions que nous venons d'exposer, c'est qu'il n'y en point question du vrai. Sans doute on



ne peut pas dire que des hommes tels que Voltaire et Montesquieu n'aient pas songé au vrai ; cependant n'est-il pas étrange qu'ils le sous-entendent ainsi dans une définition du goût ? Nous ne sommes peut-être pas trop téméraires en disant qu'il les touchait peu. Le vrai de la passion d'un moment, qui pour bonheur s'est trouvé quelquefois au dix-huitième siècle le vrai éternel, voilà ce qui les préoccupait surtout : ils rencontrent par moments, souvent même, le vrai ; mais c'est comme à l'aveugle, et sans qu'ils aient pensé à le chercher. " Dans toute pensée que je sois, " dit l'abbé Velly, je ne suis point touché de ce qui est vrai, mais de ce qui est neuf. " (Ce mot caractérise le dix-huitième siècle en littérature aussi bien qu'en politique). Les écrivains n'y parlent pas du vrai, parce qu'ils le subordonnent à ce qui plaît, et ce qui plaît, c'est l'esprit, le nouveau.

Mais en revanche il est beaucoup question de plaisir au dix-huitième siècle, et c'est là le second trait commun à nos cinq définitions. Nous avons vu surtout par celle de Voltaire, que le goût n'était plus autre chose que le sens du plaisir ; c'est, si on peut ainsi dire, une capacité de gourmet. Le même Voltaire écrivait :



"Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux." mot spirituel et qui serait vrai, si nous avions toujours un cœur droit, un esprit juste. Mais n'y a-t-il pas des gens qui, faute d'un jugement assez sain, faute d'application et d'attention, sont incapables de goûter Descartes, Pascal et Bossuet? Nous ne nous ennuyons jamais que parce qu'il nous manque la force nécessaire pour étudier et admirer les beautés de certains écrivains.

Que nous ont donc montré toutes ces théories? le voici: c'est que le goût, au dix huitième siècle, est une espèce de sens particulier à un degré de civilisation, à une certaine époque; il se confond beaucoup avec le bel-esprit, et pourrait s'appeler un sujet de conversation. Dès lors est-il étonnant que d'Alembert enclue de ce goût le sentiment, et déclare que la discussion y convient mieux, même chez ceux qui ont le sentiment littéraire très vif. Le goût n'étant plus qu'une chose purement d'esprit, qui se nourrit par la discussion, doit nécessairement conduire à la vanité; c'est ce que d'Alembert avoue naïvement: "Nos lumières sont presque toujours aux dépens de nos plaisirs; mais si elles peuvent les diminuer, en revanche elles



flatteur notre vanité, chacun s'applaudissant d'être devenu si difficile et s'en faisant un mérite. "

Marмонтel aussi reconnaît l'existence de cette vanité, et s'essaye pas de faire entendre à la jeunesse que ce qui lui plaît peut n'être pas digne d'être plaisir. " et ce qu'il ajoute est comme un tableau des mœurs littéraires du dix huitième siècle : " les lumières et les talents qui le soir trouveront leur place, font l'emploi du matin. " On discutait sur le goût, au lieu d'être contentes de sentir les belles choses, et de plus, comme il arrive dans toute discussion, un mot tranchant ou un mot piquant s'emportait souvent sur les meilleures raisons.

Revenons donc au dix septième siècle. Là nous ne trouvons pas de doctrines sur le goût; on avait des instincts, des sentiments qui se servaient des termes les plus généraux; on ne définissait pas, car les définitions engendrent des définitions, et aucune n'est définitive. Revenons aussi au vrai; mais qu'est-ce que le vrai? Le dix septième siècle ne discutait pas sur le vrai, parce qu'il le possédait: c'était pour lui la peinture de l'homme, c'était le sentiment même formé par les deux antiquités. Au moment qu'on abandonna l'étude de l'antiquité, le vrai lui-même fut négligé. Au dix septième siècle aussi, il a été question du plaisir, des plaisirs de l'esprit. Mais



quand Racine parle de plaire, c'est après avoir indiqué ce que c'est que la vérité du poème dramatique: la ressemblance des actions tragiques avec la vie; quand il dit que la tragédie doit plaire, il entend qu'elle doit exprimer des mœurs, des caractères vrais. C'est ainsi qu'il faut également entendre les vers de Boileau sur l'Honneur:

"On dirait que pour plaire instruit par la nature,  
Honneur ait à Vénus dérobé sa ceinture."

Au dix septième siècle, plaire c'est instruire, les esprits, les élever. L'on donne une certaine idée de leur excellence; et quand tout cela est fait, il résulte une impression douce et charmante, qu'on appelle plaisir. En un mot, tandis qu'au dix huitième siècle le plaisir est le but suprême des ouvrages de l'art, au dix-septième c'est le profit, c'est-à-dire le profit si agréable, lorsque notre esprit s'étend à la fois et s'élève.

Les conséquences de ces deux manières d'entendre les choses sont faciles à saisir. Là où le goût n'est qu'un sens fin, acquies par la discussion, le discernement de ce qui nous plaît individuellement, il n'oblige à rien; c'est un principe stérile, qui nous dispense de toute application. Au contraire, quand le goût est comme au dix-septième siècle le sens du vrai, il nous oblige à

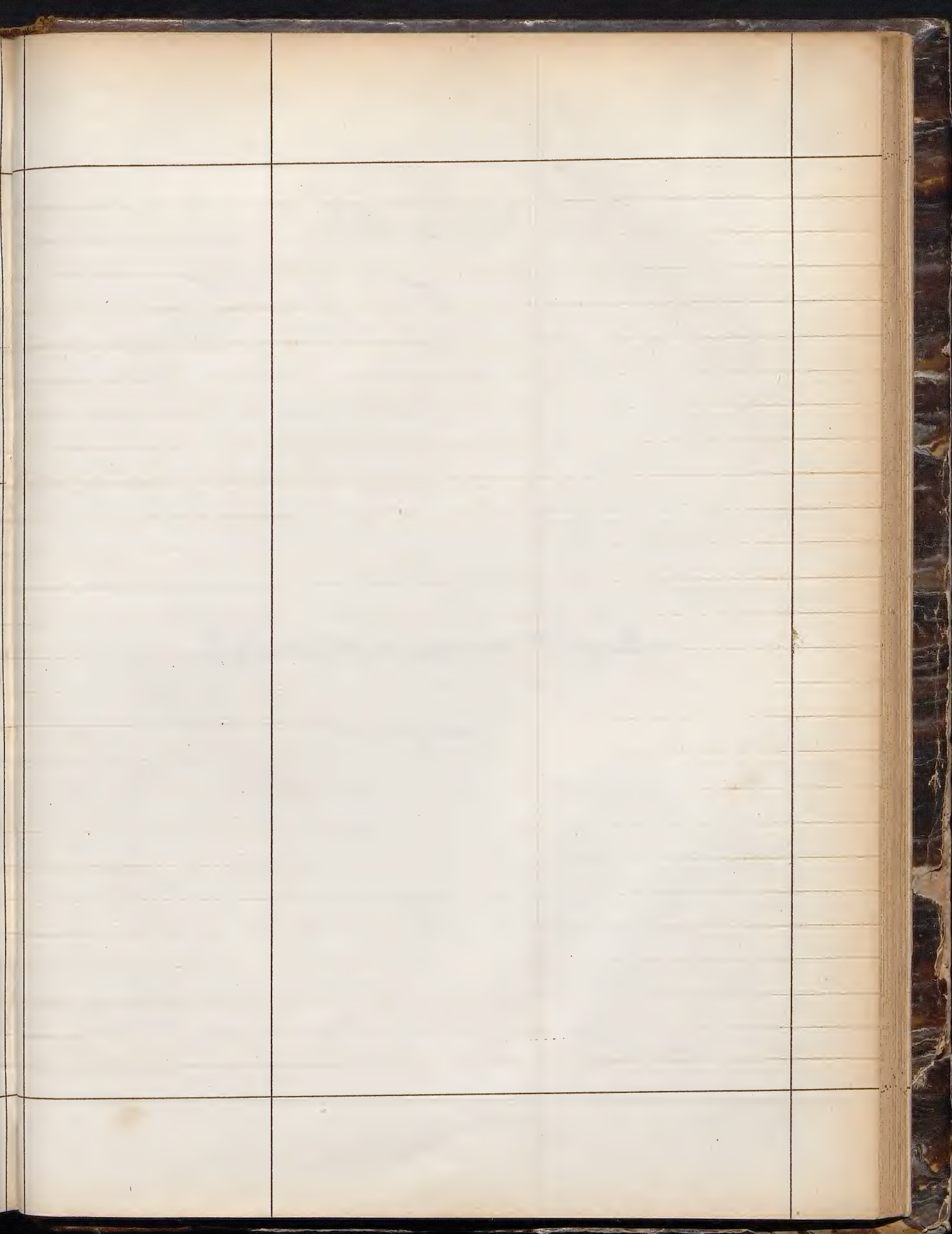


un travail continuel pour entretenir ce sens du vrai, soit par le commerce des grands modèles, soit par l'étude de nous-mêmes dans le dessein de devenir meilleurs. Au dix-septième siècle, le goût fait partie de l'honnête : on n'a point de goût si on n'a le cœur droit ; on peut dire que les lettres passaient alors de la tête au cœur. Au dix-huitième siècle, le plaisir prend la place du vrai ; le goût n'est plus que le talent de raffiner sur les choses de l'esprit : les lettres passent du cœur à la tête.

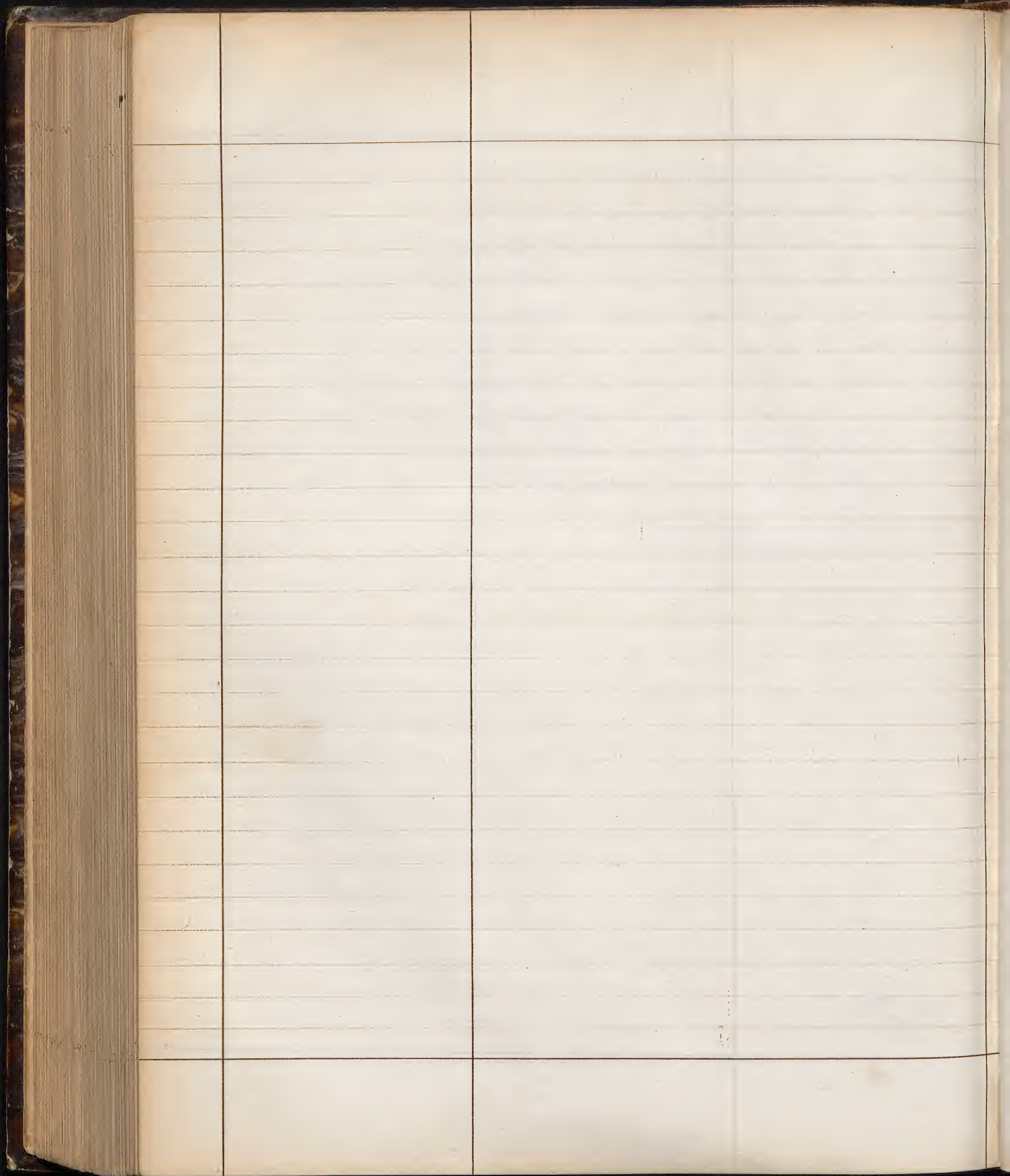
---

Klipffel.











XIX<sup>e</sup>. *Leçon.*

---

Influence du précieux sur Massillon.

---



117



## Influence du précieux sur Massillon.

---

Jusqu'ici nous avons étudié cette maladie de l'esprit français, au commencement du dix-huitième siècle, que nous avons appelée le précieux de la seconde époque, ou pour abréger le second précieux, chez des écrivains auxquels elle était comme naturelle, et qui portaient en quelque sorte dans leur propre tempérament le germe du mal. Fontenelle, La Motte, Houdar, Marivaux, n'avaient pas besoin pour rencontrer le précieux d'être entraînés par leur siècle: ils l'eussent inventé, s'il n'eût point existé avant eux. Peut-être serait-il plus intéressant et plus instructif encore de saisir la trace du même défaut chez des écrivains que la droiture naturelle de leur cœur et de leur esprit semblait devoir en préserver, et de constater les ravages de la maladie sur des tempéraments sains et vigoureux. Certes Massillon et Montaigne sont des génies, si non du premier ordre, du moins d'un ordre élevé. Massillon, dans un genre qui avait déjà été porté à sa perfection par Bossuet et Bourdaloue, a su mériter une place honorable auprès des grands modèles.

Il y a une note sur la note  
dans la même page.



qu'il n'a pu surpasser? Montesquieu s'en ouvre lui-même des routes nouvelles et paraît plus grand encore, parce qu'il est plus original. Tous deux étaient naturellement éloignés du précieux et du bel-esprit, et tous deux cependant y sont tombés: tant les mauvaises doctrines en littérature ont de force pour gâter les plus beaux génies. Nous étudierons aujourd'hui le précieux chez Massillon: et nous l'étudierons dans le Petit Carême, celui de tous ses ouvrages qui a le plus contribué à sa gloire, et qu'aujourd'hui encore on lit et on cite le plus volontiers, peut-être parce qu'il est de tous, non le meilleur mais le plus court, et que la plupart des lecteurs, qui ont assez de force d'attention pour de petits sermons et un petit Carême, n'en ont point assez pour de grands sermons et un grand Carême.

Mais quelle funeste doctrine, quel préjugé bizarre a pu entraîner un homme tel que Massillon à se départir de cette simplicité qui convenait si bien à l'élévation naturelle de ses pensées et de ses sentiments, et à se donner de graves défauts, en croyant acquérir des qualités nouvelles?... Rien autre chose que cette opinion du père Bouhours, qui préoccupait tant d'esprits au dix-septième siècle, et surtout au dix-huitième.



que le vrai pour plaire a besoin d'être orné et embelli; qu'il ne faut point songer seulement à dire des choses vraies, mais qu'il faut s'efforcer de rendre la vérité agréable: comme si la vérité, par cela seul qu'elle est vraie, n'était point le plaisir de l'esprit, comme la lumière est le plaisir des yeux, et comme si tout ornement étranger, par cela seul qu'il lui est étranger, ne devrait pas la gêner en la déguisant. Une fois entrée dans cette disposition, il arrive infailliblement qu'on est moins touché de la vérité elle-même, que de l'ornement et de l'assaisonnement de la vérité; que tout en disant, s'il se peut, des choses vraies, on cherche moins à les faire paraître vraies qu'à les faire paraître agréables; et qu'à défaut du vrai on a quelque fois recours au faux, lors qu'on soupçonne le faux d'être plus agréable que le vrai. Mais d'où vient qu'on se défie de la vérité, et par quelle sorte d'agrément s'efforce-t-on de la relever? Quoique toute vérité soit en elle-même digne de notre attention, et ne puisse manquer de plaire à l'esprit lors qu'elle est mise à sa place, il y a certaines vérités communes et triviales qui, prises en elles-mêmes et hors de leur place, ne frappent que médiocrement l'esprit. Or les esprits ordinaires ne rencontrent guère que



des vérités de ce genre : et bien qu'ils ne s'avoient pas explicitement que leurs pensées sont ordinaires et communes, car s'ils les reconnaissaient pour telles, ils n'auroient garde de les exprimer, ils sentent cependant par une certaine conscience confuse de leur médiocrité, que leurs pensées n'ont rien de bien original et de bien neuf; et comme ils n'ont point assez de discernement pour rendre ces pensées, toutes communes qu'elles sont, agréables et intéressantes en les mettant à leur place, et qu'ils ne peuvent se résigner à dire des choses qui n'intéressent point ou à ne rien dire du tout, il ne leur reste qu'à faire paraître neuf et original ce qui ne l'est point, par la manière dont ils le disent. Et dans cet effort pour donner un tour original et piquant à des pensées communes, ils ne trouvent rien de plus heureux que de détourner légèrement les mots de leur sens naturel, et de leur faire dire ce qu'on n'est point accoutumé de leur entendre dire, ou bien d'altérer leur pensée même pour leur donner au-dessus de la vérité quelque chose de plus ingénieux et de plus arquisé. Nous n'avons garde de ranger Cassillon au nombre des esprits médiocres qui, pour donner quelque valeur à leur pensée, sont réduits en quelque sorte à la surfaire; mais il n'aurait pas non plus assez de génie pour s'élever



au-dessus de la mode et du préjugé qui entraînait alors la plupart des écrivains à surfaire leur pensée. Aussi est-il tombé dans le double défaut de l'impropriété qui altère le sens des mots, et du bel esprit qui défigure la pensée même, et en fait disparaître le fond sous les ornements dont on la couvre, au point qu'on a souvent quelque peine à le trouver. Il nous sera aisé de signaler d'assez nombreux exemples de l'un et de l'autre défaut dans un seul sermon du Petit Carême, le sermon pour le dimanche de la Passion : sur la fausseté de la gloire humaine.

Voici des exemples de cette impropriété volontaire et calculée, que Grimm a si bien définie : une précision louche, et qui ne laisse pas de séduire un lecteur inattentif par un certain tourrif, déagré et distingué qu'elle donne ordinairement à la phrase :

" Ce sont souvent, dit Massillon, les plus ribs ressorts qui nous font marcher vers la gloire; et presque toujours les voies qui nous y conduisent, nous en dégradent elles-mêmes."

Bossuet avait montré autrefois du haut de la chaire : " les plus grands rois dégradés par les mains de la mort ". Rien n'est plus beau que cette expression, parce que rien n'est plus juste : car la dignité royale est bien une



espèce de grade dont les rois portent les insignes et dont la mort leur ôte à la fois le titre et les insignes. Bossuet dit ici une chose sublime, parce qu'il dit une chose rigoureusement vraie et exacte, et que le sublime n'est autre chose que le dernier degré de l'exactitude, du moins dans des idées d'un ordre élevé. Mais on ne dégrade point de la gloire, parce que la gloire n'est point un grade; d'ailleurs des voix ne dégradent point: on peut à peine entendre que des voix conduisent, et encore moins que des ressorts fassent marcher.

" Le monde, dit encore Massillon quelques pages auparavant, peut varier à l'égard du juste: les suffrages publics qui l'élèvent aujourd'hui, peuvent demain le dégrader et l'abattre. "

Mais l'honneur que l'on rend au juste n'est pas plus que la gloire un grade dont on le puisse dégrader; et des suffrages ne dégradent guère plus que des voix. De plus, il n'y a pas de rapport et d'opposition véritable entre les mots élever et dégrader.

" Ça été de tout temps l'injustice du monde d'attribuer à la vertu les faiblesses de l'homme. "

Attribuer est impropre: il faut ici



imputer : et la phrase ainsi corrigée conservera toujours dans son apparente précision quelque chose de louche. Il faut quelque effort d'esprit pour découvrir sous ce tour piquant cette pensée si simple et si commune, que les gens du monde ont le tort de rendre la religion responsable de toutes les fautes où la faiblesse de notre nature fait tomber quelque fois les personnes qui font profession de piété.

" Les hommes ont de tout temps établi la gloire dans l'honneur et la probité, dans l'éminence et la distinction des talents, dans les succès éclatants. "

Etabli ne s'entend point. Si Maspillon avait dit simplement que les hommes font consister la gloire dans l'honneur et la probité, etc., sa phrase serait très claire, mais elle aurait quelque chose de moins rapide et de moins distingué, et la pensée dépouillée de cet agrément qu'elle emprunte aux mots, paraîtrait moins neuve et moins piquante. Elle ne laisserait pourtant point d'intéresser, puis qu'elle est ici parfaitement à sa place, et qu'elle renferme la division de tout le sermon.

Le même sermon n'est pas moins riche en traits de bel-esprit si fleuris et



si raffinés, qu'à peine peut-on les entendre. Ainsi cette pensée tant de fois répétée et juste pourvue qu'on ne prétende pas l'appliquer aux véritables grands hommes, que beaucoup d'hommes qui paraissent grands perdent à être vus de près, et qu'il n'y a point de grand homme pour son valet de chambre, est rendue ainsi par Massillon :

" L'homme désavouait le héros : leur réputation rougissait de la bassesse de leurs mœurs et de leurs penchants ; la familiarité trahissait la gloire de leurs succès. "

Veut-il dire qu'il y a de fausses vertus produites seulement par le désir de la gloire, et que nous ne soutenons point, dès que nous cessons d'en tirer aucune gloire, ce qui est vrai et ce qui dit à propos peut intéresser, il en parle en ces termes :

" Elles le plus souvent de l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau ; formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain comme des feux passagers dans le secret et dans les ténèbres. "

Voici maintenant des exemples de deux défauts réunis :

" Les occasions n'autorisent point la vertu contre le devoir, parce que les occasions ne changent jamais rien aux règles : la lumière et les



regards publics sont pour elle comme la solitude et les ténèbres."

Autoriser est impropre, parce que les occasions n'ont point d'autorité qu'elles puissent communiquer. Mais qu'est-ce qu'autoriser la vertu contre le devoir? Qu'est-ce que la lumière et les regards publics qui sont pour la vertu comme la solitude et les ténèbres? Et qui commettrait sous ces ornements affectés, cette pensée si simple, que les gens de bien agissent bien, non pour être sages des hommes, mais pour obéir à la raison et pour plaire à Dieu?

"Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante, et dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère? un astre nouveau et malfaisant qui n'annonce que des calamités à la terre... Ses entreprises les plus téméraires n'offrent qu'une faible digue à l'impétuosité de sa course."

Traduisez: Une valeur bouillante dans un souverain, si elle n'est retenue et réglée par la crainte de Dieu, peut causer de grands maux aux hommes.

"Un seul homme obscur, avec ces avantages éminents de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever, les siècles passés, sur



les débris de sa patrie, changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, et donner à l'univers le spectacle d'un souverain dont la couronne ne put mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inoui qui le condamne à la perdre."

Qu'on se rappelle les premiers mots du célèbre portrait que Bossuet trace de Cromwel dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre; cette profondeur d'esprit incroyable si propre à Cromwel et qui nous en donne une si grande idée, et l'on sentira de quelle hauteur Massillon, et surtout Massillon gâté par le goût du précieux, a fait descendre l'éloquence de la Chaire.

Il n'est pas après tout très étonnant que Massillon ait été dupe et jusqu'à un certain point victime des mauvaises doctrines littéraires répandues de son temps. Il avait été élevé dans des maisons ecclésiastiques où les ouvrages et les théories du père Bouhours étaient alors en vogue; d'ailleurs il ridait à la nouveauté, ce qui est une fort mauvaise disposition chez un orateur ou chez un écrivain. En arrivant à Paris, il avait déclaré qu'il ne prêcherait pas comme ses devanciers. Or il n'est guère probable qu'il ait voulu faire allusion par ce mot à quelques prédicateurs médiocres qu'il ne remarquait et peut-être ne connaissait point:



c'est donc à Bossuet, ou tout au moins à Bourdaloue, dont la gloire était plus récente, que s'adresse une si imprudente et si téméraire parole; c'est Bourdaloue que Massillon a essayé de surpasser avec un dessein arrêté de ne s'en limiter point. Comment n'était-il pas touché de la simplicité si forte et si mâle de Bourdaloue, de cette abondance qui n'est jamais languissante et stérile, parce qu'elle est soutenue et comme nourrie par cette profonde connaissance du cœur humain que Bourdaloue avait puisée dans la pratique journalière de la confession? Sans doute il n'était point obligé de prêcher précisément comme lui pour bien prêcher; et l'on peut être grand autrement qu'en suivant la voie tracée d'avance par un grand homme; mais encore vaut-il mieux se ranger modestement à la suite d'autrui, comme Lafontaine qui disait et qui croyait de bonne foi qu'il était devenu poète en entendant lire une strophe de Malherbe, que de se séparer sans façon de ses prédécesseurs, et de faire consister son mérite à ne point les suivre. Les esprits véritablement originaux le sont ordinairement sans le savoir: on n'en point original de propos délibéré; ou on ne l'est que par les défauts que l'on se donne. On a rapproché le mot de Massillon de celui de



Corrège, qui s'écriait en voyant les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël : " Et moi aussi je suis peintre ! " Mais ces mots, au fond, ne se ressemblent point. Celui du Corrège n'annonce que le désir légitime de peindre aussi bien que Raphaël et Michel-Ange, et s'il se peut, de peindre comme eux. Celui de Massillon annonce au contraire l'ambition imprudente de prêcher autrement que Bossuet et Bourdaloue, au ris que de prêcher moins bien. Massillon, dans tout l'éclat de son talent et de ses premiers succès, ne fut peut-être pas se défendre d'un mouvement de vanité, et il en fut puni en se laissant aller au goût du précieux et du bel-esprit qui ne l'éloigna que trop des grands modèles dont il affectait de se séparer.

Les deux défauts de Massillon, l'impropriété de langage et l'abus de l'esprit sont déjà sensibles dans les sermons qui précèdent le Petit Carême ; mais ils ne sont point, comme dans le Petit Carême volontaires et calculés ; ils ne cherchent point à se faire passer pour des qualités ; ils ne sont que l'excès et l'abus presque inévitable de deux qualités qui distinguaient naturellement Massillon : la facilité et l'abondance. Si Massillon dans ses premiers ouvrages est quelque fois impropre, c'est qu'il est vrai que les auteurs qui écrivent très faci-



lément écarés avec beaucoup de propriété: l'envie qui glisse aisément sur un grand nombre d'objets n'en saurait approfondir aucun, et leurs idées qui se pressent et se poussent sans cesse les unes les autres, l'envie s'échappent avant qu'ils aient eu le temps de les saisir et de s'en rendre compte; de sorte qu'ils risquent fort de les exprimer comme ils les ont aperçues, c'est à dire à peu près, et sans beaucoup d'exactitude. Mais il y a une grande différence entre cette inexactitude involontaire, qui ne choque qu'à peine que les esprits très justes ou très attentifs, c'est à dire l'espèce de lettrés la plus rare, et cette impropriété calculée et affectée, cette précision louche, pour parler comme Grimm, qui gâte aux yeux de quiconque aime la vérité en littérature, les meilleurs morceaux du Petit Carême.

L'abondance de Massillon, se donne merveilleux et si rare de développer une pensée qu'il possède à un si haut degré, dégénère quelque fois dans ses premiers sermons en abus d'esprit et en subtilité: mais il est naturel qu'un esprit qui aperçoit aisément et presque à la fois toutes les faces d'une même pensée, ne sache point arrêter et fixer ses regards sur l'endroit précis où elle se découvre tout entière dans ce qu'elle a de plus solide et de plus vrai; de sorte qu'au lieu de la peindre



d'un trait qui la mette dans son vrai jour, il entre ordinairement dans un détail minutieux et ne s'arrête point qu'il n'en ait parcouru et épuisé jusqu'à un moindre aspect, et quelque fois jusqu'aux nuances les plus fugitives et les plus insaisissables; il en donne en quelque sorte la monnaie, mais une monnaie mêlée et douteuse, où dans un grand nombre de petites pièces il se glisse quelques pièces fausses, et où il est rare qu'un lecteur exigeant finisse par trouver son compte. Massillon, dans ses premiers sermons, n'est pas exempt de ces détails superflus et quelque fois subtils, qui font voir à l'esprit dans une pensée tout ce qu'on y peut voir, et quelque fois ce qu'on n'y voit point; mais il ne paraît point les avoir cherchés, ni avoir joué de propos délibéré avec sa pensée pour lui donner un ton plus piquant. Ce n'est que dans le Petit Carême que l'impropriété du langage et l'obscurité affectée de la pensée deviennent des défauts inexcusables, en devenant des défauts calculés et à effet. Jusque là on pardonne aisément à Massillon un peu d'inexactitude et parfois de subtilité, en faveur d'une facilité aimable et d'une abondance naturelle et vraie.

Ce sont ces qualités et ces défauts de Massillon et surtout cette abondance si voisine de la subtilité, qui l'ont fait comparer à Sénèque.



Sénèque et Massillon ont en effet ce caractère com-  
 mun d'épuiser tous les aspects d'une pensée, et de se  
 donner beaucoup de mouvement autour d'un objet  
 sans avancer. D'Alembert traite cependant l'abon-  
 dance de Sénèque beaucoup plus sévèrement que celle  
 de Massillon. Sénèque lui semble "uniquement  
 jaloux d'étonner son lecteur par la profusion  
 d'esprit dont il l'accable"; tandis qu'il ne trouve  
 dans Massillon que de "douce et tendre redite."  
 par lesquelles il cherche à instruire et à toucher  
 plutôt qu'à étonner. Ces douce et tendre redites  
 nous donnent en effet une idée juste de l'abondance  
 de Massillon, surtout avant le Petit Carême,  
 et lors qu'il n'était pas encore gâté par le  
 goût du précieux. Peut-être d'Alembert  
 est-il un peu sévère pour Sénèque, qui songeait  
 moins à étonner son lecteur qu'il n'était ébloui  
 et entraîné lui-même par ses vives et brillantes  
 idées, et dont l'imagination vigoureuse, suivant  
 l'expression de Mallebranche, emportait la  
 faible raison. Au reste, quoiqu'on puisse dire  
 pour excuser cette profusion d'esprit de Sénèque,  
 et quelque douceur et quelque tendresse qu'on  
 puisse trouver dans les trop longues redites de  
 Massillon, tous deux ont le défaut de remplir des  
 pages entières par le développement, ou plutôt



par la stérile répétition de la même pensée; et par conséquent de dire souvent, après ce qu'il était nécessaire de dire, ce qu'il eût été plus utile de ne point dire; et tous deux ont mérité à peu près au même titre le reproche que M<sup>lle</sup> la branche adresse si ingénieusement à Sénèque, en le comparant aux danseurs, qui, après avoir fait un grand nombre de pas, "finissent toujours où ils ont commencé". C'est que ni Massillon, ni Sénèque n'étaient les premiers parmi les hommes de génie, ou plutôt c'est qu'ils n'étaient point à proprement parler des hommes de génie. Les véritables hommes de génie ne disent rien d'inutile, parce qu'ils ont beaucoup de choses utiles et intéressantes à dire; et dès qu'ils en ont dit une et qu'ils l'ont bien dite, ils se hâtent d'en dire une autre, et ne sont point obligés, comme les hommes qui n'ont que du talent, d'étendre et de dérouler leurs pensées sur un grand espace, afin de remplir l'intervalle qui les sépare et de dissimuler ainsi le vide de leur esprit. Aussi les sermons de Massillon, et ceux-là mêmes qui sont exempts des défauts prémédités du Petit Carême, ne sont-ils point une lecture sans danger pour l'esprit. Partout, même dans le Petit Carême, il y a de belles pages; mais partout aussi, et surtout dans le Petit Carême, il y en a d'autres qui sont aussi séduisantes, quoique



d'une beauté moins solide et moins pure. Massillon, prouve ceux qui ne cherchent pas seulement dans ses ouvrages un enseignement moral et religieux, mais qui travaillent à l'éducation de leur esprit, est donc un guide infidèle qu'il ne faut suivre qu'avec défiance; tandis que lorsqu'on lit Bossuet ou Bourdaloue, aussi bien en homme de goût qu'en philosophe et en chrétien, on n'a rien de mieux à faire que de s'abandonner tout entier à eux; la critique et les scrupules de goût sont hors de saison cette fois et doivent faire place à une tranquille et respectueuse admiration.

Disons cependant à l'honneur de Massillon, qu'après avoir été entraîné dans ses premiers sermons par l'excès même de sa facilité et de son abondance, et après avoir purgé tribus dans le Petit Carême au goût du précieux, il revint dans sa vieillesse à la simplicité et au naturel, et se défit même des défauts qu'il semblait devoir conserver toute sa vie, puisqu'ils n'étaient que l'exagération de ses qualités. Lorsqu'on lit ses discours synodaux, ses mandements et ses lettres, non seulement on n'y trouve plus aucune trace de l'impropriété et de la subtilité calculées du Petit Carême; mais la facilité et l'abondance que Massillon conserva toujours, n'y font jamais tort à la parfaite justesse de son langage, à la parfaite simplicité de sa pensée. Son élo-



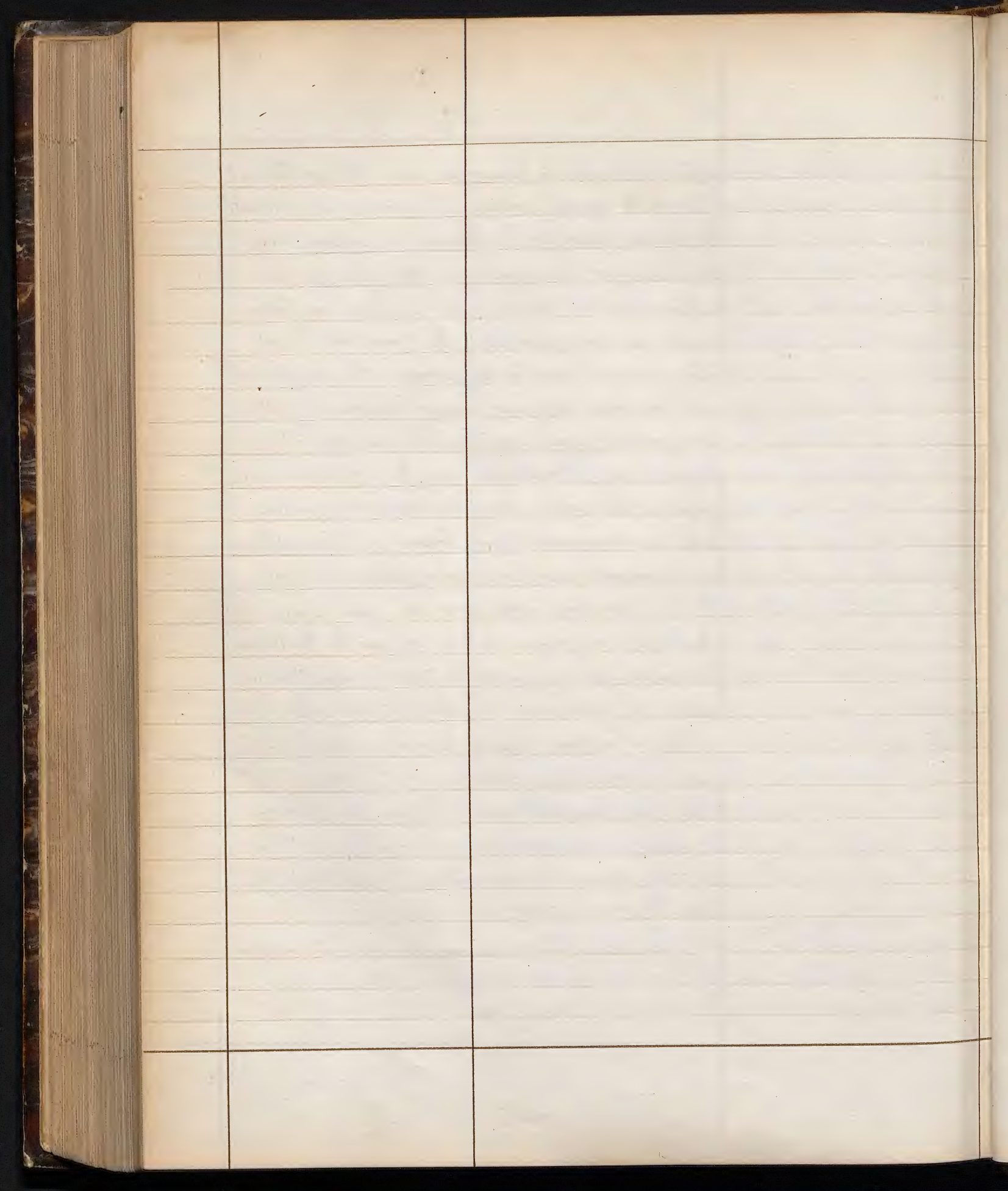
quence coule alors à pleins bords comme une rivière, large et tranquille dont l'eau n'est jamais troublée et dont on voit toujours le fond. D'où vient ces heureux changements auquel la prosérité doit les meilleurs ouvrages de Massillon, les seuls peut-être qui puissent être cités comme de véritables modèles ? C'est qu'après qu'il eut charmé les oreilles de la Cour par les beautés un peu douces du Petit Carême, il en fut récompensé en devenant par la protection du Cardinal Dubois Evêque de Châlons : on lui fit même espérer que lorsque Louis XV qui n'avait alors que neuf ans, mais qui devait suivre l'usage des rois se marier de bonne heure, aurait un fils, il en serait nommé précepteur. Massillon, retiré dans son diocèse, renonça à la prédication pour se consacrer presque entièrement aux devoirs de son ministère ; et en même temps persuadé qu'il devrait un jour remplir auprès du fils de Louis XV la place que Bossuet et Fénelon avaient remplie successivement auprès du fils et du petit-fils de Louis XIV, il ne voulut point rester au-dessous d'eux, et se prépara par une étude approfondie de l'antiquité à ses fonctions de précepteur. En étudiant l'antiquité, il apprit à méditer sur lui-même, non plus en orateur qui veut étonner son auditoire en raffinant sur la connaissance des passions humaines, mais en Evêque



qui se prépare à former un roi. Massillon ne fut point appelé comme il l'avait espéré à recueillir la succession de Fénelon et de Bossuet; mais ses études sur l'antiquité, et cette étude de lui-même qui en fut la suite nécessaire ne furent point perdues pour lui; elles donnèrent à son éloquence un caractère de justesse et de simplicité qui lui avait toujours manqué jusque là. On dit que ses Discours synodaux firent verser des larmes aux ecclésiastiques qui les entendirent; et qu'iqu'ils voulussent sur des matières étrangères à la vie commune, ils ne laissent pas d'être édifiés et intéressés pour les simples fidèles. Ainsi M. Massillon, après avoir été séduit tout à la fois pour son propre talent et pour les doctrines littéraires qui régnaient de son temps, n'a mérité d'être placé au nombre des maîtres de l'éloquence chrétienne, que le jour où, grâce à l'étude des deux antiquités classique et Chrétienne, il s'est enfin soustrait aux séductions du talent et de la mode, pour entrer profondément dans la connaissance de la nature humaine et de son propre cœur.

Lacbelet







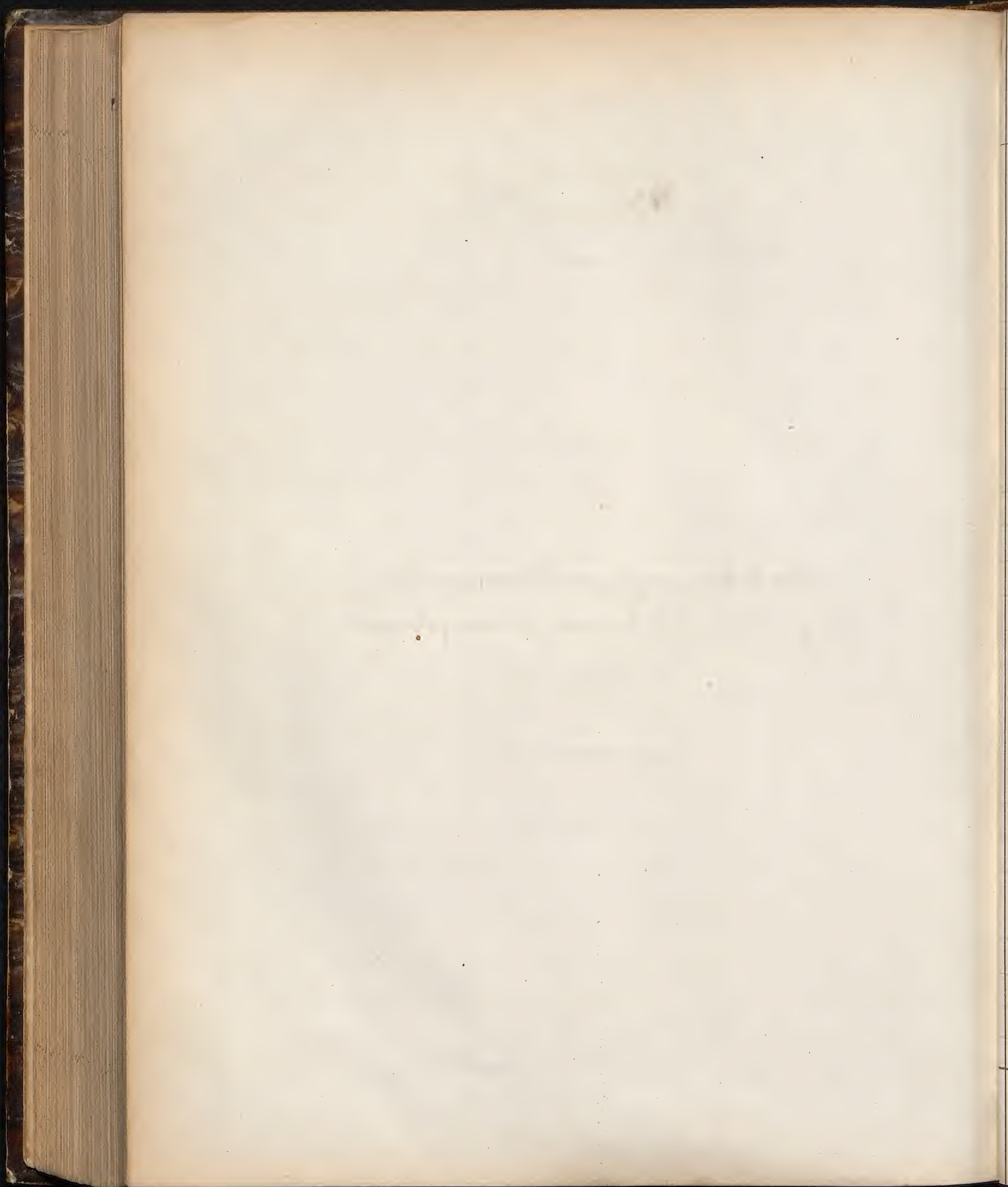
XX<sup>e</sup> Leçon

---

Du tribut payé par Montesquieu  
au précieux et à l'esprit philosophique  
du XVIII<sup>e</sup> siècle.

---







Du tribut payé par Montesquieu  
au précieux et à l'esprit philosophique  
du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Je me suis engagé à faire voir dans Montesquieu  
des traits de ce précieux à la mode dans le commen-  
cement du dix-huitième siècle, et à montrer dans  
les écrits de ce grand homme la trace et comme la  
livrée de cette servitude que les doctrines de La Mothe  
avaient imposée aux plus rigoureux esprits. Ces  
traits sont nombreux dans les Lettres persanes, on  
en trouve aussi dans les autres ouvrages de Mon-  
tesquieu et même dans les Considérations sur les  
causes de la grandeur des Romains et de leur déca-  
dence; mais ici le précieux a un caractère parti-  
culier, qui paraît être le ton même de l'esprit  
de Montesquieu. Dans les Lettres persanes,  
le premier livre qu'il ait écrit, on démêle plus  
facilement l'influence de La Mothe, et on re-  
connait plus sûrement l'assentiment volontaire  
que Montesquieu donne à la mode frivole du  
précieux.

Chez lui nous ne trouverons pas, comme dans  
Maffillon, le précieux sous la forme de l'impropri-  
été; Montesquieu est un maître de la langue;  
il la domine en lui obéissant; son style est



conforme au génie français et n'en conserve pas moins sa physionomie particulière. Jamais il n'altère la langue, parce qu'il sait lui faire dire sans violence tout ce qu'il veut exprimer. C'est là le propre des grands écrivains. Mais le précieux se révèle chez lui sous un autre aspect. Le précieux de Montaigne, c'est le bel esprit, le désir de dire des choses nouvelles, de rajeunir les anciennes, concession malheureuse à la mobilité de l'esprit. Je citerai quelques exemples, pour ne point paraître chicaner sur les mots; car si je relève ce défaut dans les écrits de Montaigne, ce n'est pas dans l'intention de porter atteinte à sa gloire; c'est dans l'intérêt des lecteurs, qu'il importe surtout d'éclaircir sur les vraies et saines qualités des grands écrivains; on ne le peut mieux faire qu'en signalant les taches qui les déparent. Je prendrai l'Apologue des Croglodytes si souvent et si vivement admiré que l'admiration en exagère peut-être la valeur. L'Apologue des Croglodytes est une fiction qui a pour objet de donner une image agréable et poétique des trois formes que prennent les sociétés humaines, quand elles naissent, quand elles se développent, et quand enfin elles s'établissent d'une manière durable. Il faut avouer que les sociétés auraient un bien mauvais début, si



elles commençaiens comme celle des Troglodytes. De ce chaos, sort une forme de société plus régulière; Montesquieu n'en rapporte pas les lois; mais il fait entendre que la vertu des particuliers tenait lieu de gouvernement. Enfin les Troglodytes se lassent de cet état même, et adoptent la monarchie. C'est là une image inexacte des sociétés humaines. Commencent-elles par le chaos? Il faudrait discuter cette question; mais ce n'est pas à coup sûr par un commencement de corruption que les peuples se rangent sous un gouvernement monarchique.

Revenons aux exemples, que nous emprunterons à la seconde période de l'histoire des Troglodytes.

" Il y avait dans ce pays deux hommes bien singuliers; ils avaient de l'humanité, ils connaissaient la justice; ils aimaient la vertu; autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyaient la désolation générale et ne la ressentaient que par la pitié: c'était le motif d'une union nouvelle." et plus loin:

" Ils instituèrent des fêtes en l'honneur des Dieux. Les jeunes filles ornées de fleurs, et les jeunes garçons les célébraient par leurs danses et par les accords d'une musique champêtre; on

Lettres Persanes, Usbek à Mirza,  
xii.)



faisait ensuite des festins où la joie ne régnait pas moins que la frugalité. C'était dans ces assemblées que parlait la nature naïve; c'est là qu'on apprenait à donner le cadeau et à le recevoir; c'est là que la prudence virginele faisait en rougissant un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement de prier .... On allait au temple pour demander les faveurs des Dieux: ce n'était pas les richesses et une onéreuse abondance; de pareils souhaits étaient indignes des heureux Erylodytes; ils ne savaient les désires que pour leurs compatriotes."

Mais si ce n'étaient pas là des biens considérables, pourquoi les désiraient-ils pour leurs compatriotes? S'ils étaient d'assez de pain pour qu'ils le souhaitent aux autres, quelle raison pourrait les empêcher de les demander pour eux-mêmes? Il n'y a pas assez de justice dans cette pensée. Plus loin encore:

"Le peuple Erylodyte se regardait comme une seule famille: les troupeaux étaient presque toujours confondus; la seule peine qu'on s'épargnait ordinairement, c'était de les parquer (1)"

Voilà une finesse que La Motte aurait trouvée

(1) Quelques éditions portent: "de les partager" - Cette correction laisse subsister la critique.



bien agréable; on ne devine pas du premier coup; quelle récompense reçoit-on de la peine? le plaisir de découvrir un détail insignifiant. Quand Descartes et Pascal nous obligent à chercher le sens de leur pensée, c'est qu'elle est profonde, et on est toujours payé du travail que l'on fait pour la pénétrer.

(1)  
(Lettre XIII).

Dans la lettre Suivante (1) on lit :

" Un jour que plusieurs Croglodytes étaient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnait d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Croglodytes; mais s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille ! "

Eh quoi ! s'il est assez pervers pour avoir commis le crime, sera-ce donc pour lui une si grande douleur de survivre à tous les siens ?

Plus bas : " Des peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Croglodytes, qu'ils ne croyaient défendre que par leur innocence. Mais ils étaient bien disposés à la défense. Ils avaient mis leurs femmes et leurs enfants au milieu d'eux. Ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre. "

Ce trait est fin, mais exagéré; cette exa-



génération est le précieux).

"Cel fut le combat de l'injustice et de la vertu. Ces peuples lâches qui ne cherchaient que le butin, n'eurent pas honte de fuir; et ils cédèrent à la vertu des Croglodytes, même sans en être touchés."

Mais s'ils avaient été touchés de cette vertu, ils n'auraient pas attaqué les Croglodytes. On trouve même des naïvetés: "Je ne saurais assez te parler de la vertu des Croglodytes; un d'eux disait en lui-même: Il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Croglodyte de nos parents; il faut que je parle à mon père, et que je le détermine à faire ce mariage." Ce n'est par là une preuve d'une vertu bien extraordinaire; et beaucoup d'autres agissent ainsi, sans être des Croglodytes.

J'ai hâte de quitter ces critiques qui peuvent paraître trop minutieuses; mais pour justifier ce que j'ai avancé, c'est-à-dire que le dédain de l'antiquité chrétienne avait été une des causes de l'affaiblissement de l'esprit français au dix-huitième siècle, je dois chercher d'abord à constater la trace des influences générales que son temps a exercées sur lui, les erreurs qu'elles lui ont causées et les défauts qu'elles lui ont apportés. Les deux influences générales sont les mœurs et l'esprit philosophique. J'entends



l'esprit philosophique tel qu'on le comprenait alors : car il est excellent en soi ; c'est le droit d'examen qui appartient naturellement et qu'on n'a jamais contesté à la raison humaine. Mais dans le sens du dix-huitième siècle, il était certainement fatal à l'esprit et aux lettres : c'est la prétention irréfléchie de chercher les principes de toutes choses, et d'ajourner son assentiment aux vérités les plus anciennes, jusqu'à ce que par les forces propres de la raison individuelle, on en ait découvert le fondement et l'explication. La conséquence de cette disposition fut la guerre à l'autorité sous toutes ses formes, en littérature comme en politique. L'omère n'a soulevé tant de querelles que parce qu'il représentait l'autorité dans les lettres. La royauté et la religion, ces deux grandes autorités des temps antérieurs et du temps présent, sont attaquées. Montesquieu n'a pas échappé à ces deux influences ; quelles traces ont-elles laissées dans ses écrits ?

Quant aux mœurs, la partie romanesque des Lettres persanes est une complaisance très habile pour le relâchement des mœurs du temps. Il faut dire, à l'honneur de Montesquieu, qu'il ne descend pas jusqu'à flatter certains vices odieux qui souillaient alors quelques maisons particulières.



ôter. Aussi bien ce raffinement de corruption ne doit-il pas être mis sur le compte de la société. On calomnie l'époque de la Régence en lui attribuant des monstres de libertinage et des vices au milieu desquels vivaient quelques hommes. Mais la sensualité, la volupté, voilà ce qui appartient aux mœurs de la Régence; et ce sont ces penchants que flatte Montesquieu pour faire mieux accepter la partie sérieuse de son livre. S'il n'avait écrit que les Lettres persanes, on serait indulgent pour ce calcul habile; mais il a fait tant d'autres belles choses qu'il est permis de montrer à l'égard de cette conduite quelque sévérité.

L'esprit philosophique se trahit par des attaques contre la monarchie et contre la personne de Louis XIV; c'est une satire de la royauté et du roi; du roi vieilli mais encore grand, et que trouverait pour se soutenir et s'honorer dans ses infortunes un cœur qu'il n'avait peut-être pas toujours eu dans le temps de sa splendeur. Il y avait du vrai dans ces attaques, et tout n'était pas à louer dans le gouvernement de Louis XIV; mais en blâmant les abus, Montesquieu ne prend pas soin de distinguer la chose, et il ne fait aucune réserve pour la monarchie bien réglée; c'est par



cette confusion que se marque la légèreté de l'esprit philosophique. Mais quittons ce sujet qui touche à la politique, et voyons ce que l'influence du même esprit a suggéré à Montesquieu contre l'antiquité chrétienne. Il n'a pas compris que le christianisme est la seule et la véritable explication de l'homme; et c'est parce que l'esprit philosophique a éteint en lui la lumière de la morale chrétienne que je lui ferai des reproches qui s'étendent à tous ses ouvrages; car bien qu'il ait parlé sans inconvénance de la religion chrétienne et qu'il lui ait même rendu une fois un beau témoignage <sup>(a)</sup>; il a cependant toujours gardé de la défiance contre cette religion et ne l'a pas acceptée de bonne foi. On trouve dans les lettres persanes deux exemples où Montesquieu, pour avoir quitté la route droite du christianisme, méconnaît la nature humaine. Il se fait l'apologiste du suicide et du divorce. La question est de savoir si le chrétien qui les réprouve ne connaît pas mieux le cœur de l'homme que le philosophe qui

"Chose admirable! la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci."

(*Esprit des lois*, XXI, V, 3.)



(Lettres persanes,  
Usbek à Rhedi, c. x. v. 11).

les défend.

" Le divorce était permis dans la religion païenne, et il fut défendu aux chrétiens. Ce changement, qui parut d'abord de si petite conséquence, eut insensiblement des suites terribles, et telles qu'on peut à peine les croire. On ôta non seulement toute la douceur du mariage, mais aussi l'on donna atteinte à sa fin: en voulant ressermer ses nœuds, on les relâcha; et au lieu d'unir les cœurs, comme on le prétendait, on les sépara pour jamais. Dans une action si libre, et où le cœur doit avoir tant de part, on mit la gêne, la nécessité, et la fatalité du destin même. On compta pour rien les dégoûts, les caprices et l'insociabilité des humeurs; on voulut fixer le cœur, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus variable et de plus inconstant dans la nature: on attacha sans retour et sans espérance des gens accablés l'un de l'autre, et presque toujours mal assortis, et l'on fit comme ces tyrans qui faisaient lieo des hommes vivants à des corps morts. "

Dans la suite de sa lettre, il développe cette idée, que le divorce est plus favorable à l'accroissement de la population; ce qui est une erreur capitale pour un législateur. Mais voyons ce qu'il dit sur le suicide:

(Ibid. Usbek à Rhedi LXXVI)

" Les lois sont furieuses en Europe contre



ceux qui se tuent eux-mêmes. On les fait mourir, pour ainsi dire, une seconde fois : ils sont traînés indignement par les rues ; on les note d'infamie, on confisque leurs biens. Il me paraît, Jbén, que ces lois sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misère, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines et me priver cruellement d'un remède qui est en mes mains ? Pourquoi veut-on que je travaille pour une société dont je consens de n'être plus ? Que je tiens malgré moi une convention qui s'est faite sans moi ? La société est fondée sur un avantage mutuel ; mais lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer ? La vie m'a été donnée comme une faveur ; je puis donc la rendre quand elle ne l'est plus . . . . . Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la providence . . . . . Que veut dire cela ? Troublé-je l'ordre de la providence lorsque je change les modifications de la matière, et que je rends carrée une boule que les premières lois du mouvement, c'est-à-dire les lois de la création et de la conservation avaient faite ronde ? Jbén ne trouve pas d'autre objection que celle-ci :

Jbén à Vsbén, lettre LXXVII

" Si un être est composé de deux êtres,



et que la nécessité de conserver l'union marque plus la soumission aux ordres du créateur, on en a pu faire une loi religieuse; si cette nécessité de conserver l'union est un meilleur garant des actions des hommes, on en a pu faire une loi civile."

Il y avait bien d'autres réponses à faire, que ces timides suppositions d'Ibbsen, qui ont l'inconvénient de paraître mettre en doute la distinction de deux natures dans l'homme. Plus tard, Montesquieu rencontrant dans l'Esprit des lois cette question du suicide, n'atténue pas l'opinion qu'il émet ici; il a toujours expliqué le suicide par les mœurs des temps et des pays, les ligarances des hommes, leur tempérament, etc. .... sans que jamais il lui soit échappé contre ce crime une parole de réprobation.

Pour juger ces questions il n'est pas nécessaire d'être philosophe; il suffit d'interroger ses sentiments dans leur simplicité. Il y a du vrai assurément dans les opinions de Montesquieu. Il est naturel de dire qu'on est fatigué de la vie du mariage; qu'on trouve son ménage insupportable; qu'on en veut sortir; mais cette disposition est vraie comme le mal est vrai dans l'homme; est-ce sur ces penchants mauvais ou sur la bonne partie de l'âme qu'il faut



faire reposer la morale ? A côté de ces instincts, il y a d'autres dispositions naturelles et meilleures ; c'est à celles-là que la religion fait appel : quand elle nous défend de nous ôter la vie, parce qu'elle nous a été donnée par Dieu, parce que l'effort fait contre la misère et la douleur est généreux et digne de l'homme, et que cet effort est le principe d'une résurrection. Si l'homme est seul, elle le retient sur la terre, parce qu'il peut rendre encore quelque service à un autre homme ; s'il a une famille, parce qu'il appartient à ses parents, à sa femme et à ses enfants. N'avons-nous pas une disposition naturelle à accueillir ces raisons ? Pour les entendre, il suffit de n'être pas absolument pervers ; être désespéré n'est rien ; le désespoir est quelquefois le commencement de l'espérance. Voilà des sentiments qui sont dignes de l'homme, que nous possédons tous et que le paganisme même a invoqués contre le suicide.

De même pour le divorce, la partie mauvaise de l'âme peut trouver très concluants les raisonnements de Montesquieu ; ils ont cela de commode qu'ils nous débarrassent de toute la faute, et nous dispensent ainsi de travailler à guérir notre humeur ; mais



L'âme éclairée par la morale chrétienne nous dit  
 que le cœur n'est pas si variable que le prétend  
 Montesquieu; parce que le mariage ne repose  
 pas sur les chimères de l'imagination ou sur les  
 plaisirs des sens, mais sur une bonne et solide  
 amitié à laquelle le souvenir de l'amour prête  
 une douceur incomparable; que, si le cœur chan-  
 ge, le devoir est de corriger sa légèreté et de  
 régler ses mouvements. Le cœur et la raison  
 nous engagent donc à persévérer dans la fidélité  
 du mariage et ils finissent par nous persuader,  
 car leur voix est celle de la vérité: il y a plus  
 de bonheur pour la société, pour la famille et  
 pour les hommes dans la stabilité du mariage  
 que dans la dangereuse liberté que donne le  
 divorce. Qui donc, du philosophe ou du  
 chrétien, a le mieux connu la nature de  
 l'homme? celui qui en a l'idée la plus élevée.  
 Car cette sagesse ne nous vient pas du dehors,  
 elle nous appartient. Le christianisme n'a  
 ajouté rien de nouveau à notre âme; mais il  
 éveille en nous des sentiments qui sommeillaient  
 et qui après ce réveil ne se rendorment plus.  
 Nous sommes les tables de la loi: tout n'était  
 pas écrit, mais les tables existaient, le chris-  
 tianisme est venu les remplir. Il semble donc



que Montesquieu n'ait pas bien connu la nature humaine ; après des erreurs si graves, est-il étonnant que continuant à étudier l'homme, il soit tombé encore dans des erreurs semblables ? Aussi n'a-t-il pas toujours donné la vraie raison morale des choses. Il suffit de rappeler l'importance excessive qu'il attribue à l'influence des climats sur les mœurs et les législations. Si sa science avait été formée à l'étude des Vœux antiques, il aurait trouvé une explication naturelle, sans recourir à la matière. A force d'honnêteté et d'esprit, il est le plus souvent très bon moraliste ; mais il y en a de meilleurs, de plus sûrs et de plus constants. Ses erreurs tiennent à ce qu'il n'a pris qu'une portion de la science de l'homme, et que, prévenu par l'esprit philosophique, il a dédaigné cette science certaine et profonde qui enseigne la religion chrétienne.

Il était d'ailleurs naturellement disposé à la rejeter. En effet, la morale du christianisme ne va pas à tous les hommes : son principe est le mécontentement de soi, principe généreux, fécond, qui nous fait regarder nos qualités avec modestie ; nos vertus et nos biens avec une sincère reconnaissance pour Dieu à qui nous les devons, nos fautes avec repentir



et un désir de les racheter. Ce mécontentement de soi, rare dans tous les temps, était surtout de difficile pratique à l'époque de la Régence, à moins qu'on ne se retirât du monde, et qui songerait alors à s'en retirer? Montesquieu est moins disposé que personne au mécontentement de lui-même; il est au contraire fort content de lui, et je le dis sans blâme, car c'est le contentement moral, l'état d'une âme qui jouit de sa force, de son calme et de sa beauté. Voyez ses Pensées, "Je n'ai presque jamais eu de chagrin, encore moins d'ennui. Je m'éveille le matin avec une joie secrète de voir la lumière; je vois la lumière avec une espèce de ravissement, et tout le reste du jour je suis content. . . . . Je suis presque aussi content avec des sots qu'avec des gens d'esprit; car il y a peu d'hommes si ennuyeux qui ne m'aient amusé; très souvent il n'y a rien de si amusant qu'un homme ridicule."

Cette disposition est très éloignée du mécontentement de soi, sans le quel on n'est pas bien préparé à l'étude de l'homme. C'est pourquoi il est, comme je l'ai dit, toujours en défiance contre le christianisme. Qu'y faire? il n'aurait eu nulle peine dans sa vie. Magistrat de bonne heure considéré, riche,



libre, il n'a pas assez souffert. Car il faut aussi l'expérience de la douleur pour apprendre à considérer l'homme depuis le fond de sa bassesse, jusqu'à au faite de sa grandeur. La vie de Montaigne en a été plus heureuse; mais le plus beau de ses écrits même en a souffert, et plus d'une erreur atteste que l'âme de l'homme ne lui était pas connue tout entière. Au dix-septième siècle, tout le monde a souffert et combattu; La Fontaine même, dans sa dernière lettre à M. de Vauvenargues, montre une âme tourmentée du souvenir de sa vie passée, inquiète de la vie qui va s'ouvrir pour lui. Il a eu de la peine de cœur; c'est la lumière nécessaire pour bien lire dans la nature de l'homme; elle manqua à Montaigne; s'il l'eût connue, il aurait peut-être été plus reconnaissant envers le christianisme qui lui aurait montré dans l'âme humaine des profondeurs et des secrets, ignorés même de son génie.

---

A. Alexer.



445

March 1892

April 1892

May 1892

June 1892

July 1892

August 1892

September 1892

October 1892

November 1892

December 1892

January 1893

February 1893

March 1893

April 1893

May 1893

June 1893

July 1893

August 1893

September 1893

October 1893

November 1893

December 1893

January 1894

February 1894

March 1894

April 1894

May 1894

June 1894

July 1894



448



447

M. D.



# Table des matières.

| Leçons             |  | pages |
|--------------------|--|-------|
| 1 <sup>re</sup>    | Introduction . . . . .   | 5.    |
| 2 <sup>e</sup>     | Des causes de l'infériorité du 18 <sup>e</sup> siècle comparé au 17 <sup>e</sup> . . . . .   | 45.   |
| 3 <sup>e</sup>     | Guerre contre les anciens au 17 <sup>e</sup> siècle. Desmarets de Saint-Sorlin . . . . .   | 71.   |
| 4 <sup>e</sup>     | L'antiquité classique appréciée au 17 <sup>e</sup> siècle par: Desmarets de St. Sorlin; le père Lebofski; le père Bouhours . . . . .           | 88.   |
| 5 <sup>e</sup>     | Guerre contre les anciens au 17 <sup>e</sup> siècle. Charles Perrault . . . . .  | 112.  |
| 6 <sup>e</sup>     | Un manifeste de Ch. Perrault contre les anciens . . . . .  | 148.  |
| 7 <sup>e</sup>     | Boileau défenseur des anciens. <u>Réflexions Critiques</u> . . . . .   | 173.  |
| 8 <sup>e</sup>     | Nouvelles attaques contre les anciens. 18 <sup>e</sup> Siècle - La Motte-Houdard . . . . .   | 199.  |
| 9 <sup>e</sup>     | La Motte-Houdard traducteur de l'Iliade . . . . .  | 221.  |
| 10 <sup>e</sup>    | La Motte-Houdard ( suite ) Du <u>spécimen</u> dans les ouvrages<br>d'un esprit . . . . .   | 251.  |
| 11-12 <sup>e</sup> | Fontenelle adversaire des anciens. Défauts et qualités de Fontenelle . . . . .   | 272.  |
| 13 <sup>e</sup>    | Fontenelle. <u>Éloges des Savants</u> . . . . .  | 299.  |
| 14 <sup>e</sup>    | Attaques isolées contre l'antiquité chrétienne au 17 <sup>e</sup> siècle.<br>Différentes formes de doute. La Motte le Vayer, Pascal, . . . . . |       |



|                 |  |      |
|-----------------|--|------|
| 14 <sup>e</sup> | Guér. Bayle . . . . .  | 326. |
| 15 <sup>e</sup> | Certains travers d'esprit du 17 <sup>e</sup> siècle reparaissent transformés<br>au 18 <sup>e</sup> . Du précieux au 17 <sup>e</sup> siècle . . . . . | 342. |
| 16 <sup>e</sup> | Du précieux au 18 <sup>e</sup> siècle . . . . .  | 354. |
| 17 <sup>e</sup> | Chériciens du précieux. Le père Bouhours. l'abbé Trublet. . . . .  | 378. |
| 18 <sup>e</sup> | Principales définitions du goût au 18 <sup>e</sup> siècle . . . . .  | 398. |
| 19 <sup>e</sup> | Influence du précieux sur M. de Vassillon . . . . .  | 409. |
| 20 <sup>e</sup> | Du tribut payé par M. de Montesquieu au précieux et à<br>l'esprit philosophique du 18 <sup>e</sup> siècle . . . . .                                  | 428. |

Fin de la table .

---



